


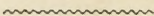
TK
2065
.25
S6
1905
SMRS

An oval-shaped stamp with a double-line border, containing the text 'SABLE COLLECTION SABLE' in three lines.

SABLE
COLLECTION
SABLE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR



A LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

Pascal.

La Préface de Cromwell (couronné par l'Académie Française).

CHEZ HACHETTE

De la convention dans la tragédie classique et le drame romantique (épuisé).

La versification de Molière.

L'évolution du vers français au XVII^e siècle.

CHEZ MAY ET MOTTEROZ

Louis XVI et la Révolution.

CHEZ JOUAN (A CAEN)

Voyage d'Encausse fait par MM. Chappelle et Bachaumont.

Le mouvement littéraire en Normandie de 1898 à 1902. Bernardin de Saint-Pierre. — Le texte authentique des *Harmonies de la nature*.

Bernardin de Saint-Pierre. — *Empsaël et Zoraïde, ou Le Blancs esclaves des Noirs à Maroc.*

MAURICE SOURIAU

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE
A L'UNIVERSITÉ DE CAEN



Bernardin
de
Saint-Pierre

D'APRÈS SES MANUSCRITS



PARIS


SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

15, RUE DE CLUNY, 15

—

1905



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

A MONSIEUR L. LIARD

INTRODUCTION

I. Les méfaits d'Aimé Martin. — II. M^{me} Arvède Barine. M. de Lescure. M. Maury. — III. Lieutenant-colonel Largemain. M^{lle} Lucie Achard. — IV. Ce que j'ai trouvé dans les manuscrits du Havre.

Bernardin de Saint-Pierre est, depuis sa mort, la victime d'un véritable méfait littéraire : depuis près d'un siècle, Aimé Martin se substitue à Bernardin de Saint-Pierre ; dans les différentes biographies qu'il a écrites sur celui dont il se dit le fidèle disciple, il en fait un Aimé Martin. Dans les œuvres posthumes de Bernardin, il introduit de l'Aimé Martin ; par réciproque, il emprunte à Bernardin, qui ne peut plus protester, quelques-unes de ses meilleures pages inédites, et les fait passer pour de l'Aimé Martin. Ayant épousé la veuve de son maître, il s'est installé paisiblement dans l'œuvre de Bernardin comme dans une succession. Il s'est reconnu sur les manuscrits inédits de son prédécesseur tous les droits, y compris celui de correction, et jamais professeur, épluchant une

copie en classe, ne s'est montré plus irrespectueux pour la prose d'un élève qu'Aimé Martin pour le style de l'auteur de *Paul et Virginie*.

Après un examen minutieux des manuscrits de Bernardin, je crois pouvoir affirmer qu'il faut : 1° considérer la biographie de Saint-Pierre comme apocryphe, parce qu'elle est incomplète d'une part, et, de l'autre, additionnée de légendes de toutes sortes ; 2° ne reconnaître comme étant vraiment de Bernardin que les œuvres qu'il a publiées lui-même, et ne les lire que dans des éditions publiées de son vivant ; 3° faire table rase des œuvres posthumes, de sa correspondance, et surtout des *Harmonies de la Nature* qui n'ont pas été publiées, mais véritablement travesties, par un faussaire : Aimé Martin.

I

C'est grâce à la parfaite obligeance de M. Marais, ancien maire du Havre, que j'ai pu dépouiller méthodiquement l'immense collection des manuscrits de Bernardin qui figure à la bibliothèque de la ville du Havre. J'adresse à M. Marais mes remerciements, je dirai même mes félicitations : je souhaite que les travailleurs trouvent partout l'accueil que j'ai reçu d'une municipalité intelligente, et qui n'a pas été avare de ses trésors. Je dois remercier également les conservateurs de la Bibliothèque du

Havre, MM. Bléry et Millot, qui m'ont témoigné beaucoup de complaisance dans l'envoi de ces documents.

Jamais, s'il m'avait fallu travailler sur place au Havre, je n'aurais pu terminer le dépouillement de ces manuscrits qui, donnés par la famille, ou complétés à l'aide d'achats, forment sans doute un fond précieux pour la connaissance exacte et intégrale de Bernardin, mais aussi un amas de documents effrayant par son poids, son volume. Ajoutez à cela que Bernardin écrivait ses brouillons assez mal, surtout à la fin de sa vie, si mal même qu'il ne pouvait plus se relire : j'ai mis cinq ans à déchiffrer ces papiers, littéralement à la loupe.

De plus ces manuscrits n'ont jamais été classés, depuis le jour où Aimé Martin les trouva dans des malles (1). Les liasses ont été grossièrement cousues, et sont dans un désordre complet, si bien qu'on est obligé, pour se débrouiller dans ce chaos, de poursuivre la pensée de Bernardin de liasse en liasse, de folios en folios.

Dans cet amas de papiers, il faut distinguer d'abord les paperasses personnelles d'Aimé Martin, qui n'ont aucun intérêt, puis deux sortes de documents très distincts : premièrement, la correspondance immense que recevait Bernardin, et qu'il avait conservée, car il gardait tout ce qu'on lui écrivait,

(1) Mss. CVIII, feuille de garde.

tout, jusqu'à une supplique de pauvre honteux, qui commence par cette prière originale : « Lisez tout bas ! » Ces lettres, venues de tous les points de la France et de l'Europe, d'amis ou d'ennemis, de flatteurs ou de critiques, nous permettent de reconstituer, autour de Bernardin, l'atmosphère morale où son talent s'est développé. Et ces lettres, tout en nous faisant connaître plus exactement le vrai Bernardin, non pas le faux patriarche douceâtre qu'Aimé Martin a vulgarisé, mais l'homme de combat qui a bataillé toute sa vie, ces lettres, dis-je, nous permettront du même coup de mieux apprécier nos ancêtres du *viii^e* siècle finissant : ces gens-là valaient mieux que nous. Générosité, sensibilité vraie, tendresse, douceur, facilité à admirer, tels sont les sentiments qui remplissent ces innombrables missives. Sans doute c'étaient les meilleurs parmi les contemporains, contemporaines, et disciples de Jean-Jacques, qui écrivaient à cet excellent Bernardin. Pourtant je me demande si les correspondances que Jules Simon, Legouvé, R. Bazin, ou Loti, ont reçues de leurs admirateurs et admiratrices donneraient une semblable impression d'ensemble ; si nous, hommes du *xix^e* siècle fini, du *xx^e* siècle à son aurore, nous ferions très bonne figure auprès des fin-de-siècle d'il y a cent ans.

A côté des lettres de ces braves gens, de ces hommes de bonne volonté qui pullulent dans la

seconde moitié du xviii^e siècle, figurent les manuscrits de l'auteur lui-même : avec eux nous entrons dans l'intimité de sa vie et de son talent.

Nous trouvons là, en effet, sur toutes espèces de papiers, invitations, billets de faire-part, fragments d'affiches, lettres de convocation, etc., *tout* ce que Bernardin de Saint-Pierre a écrit pendant toute sa vie, pour lui-même ou pour le public, depuis ses notes de blanchissage et ses quittances de loyer, ses brouillons de lettres, jusqu'aux premières rédactions ou aux copies définitives d'un certain nombre de ses œuvres publiques, calligraphiées sur de grandes feuilles blanches ou bleuâtres. On a là, devant soi, en quelque sorte, l'envers de sa vie publique et de sa production imprimée. On trouve là tout, jusqu'aux documents les plus inattendus, jusqu'au brouillon raturé d'une lettre que lui écrivait une de ses maîtresses (1).

Malheureusement j'ai tort de dire qu'on trouve là *tous* les manuscrits de Bernardin, car on constate souvent que des documents cotés sur les enveloppes des dossiers ont disparu. C'est ainsi que sur la chemise du mss. cxvii on lit ces indications, d'une écriture étrangère :

« Lettre pour se justifier de n'avoir rien fait pour la république. Belle.

« Anecdote sur Delille.

(1) CL1, liasse 3, folio 43.

« Lettre à Bonaparte sur le tribunal d'équité, »
etc.

Aucune de ces pièces ne figure dans ce dossier. Le même fait se reproduit souvent. Que sont devenus ces papiers ? Un grand nombre ont été détruits par le détenteur infidèle, Aimé Martin, qui écrit trop fréquemment sur les chemises des dossiers : *à brûler*. D'autres ont été donnés par lui, distribués à des amis. Au mss. xcv, folio 9, on lit ceci : « Fragments autographes de Bernardin de Saint-Pierre, *à donner*. » Quelques-uns sont rentrés dans la collection, grâce aux achats des conservateurs, et prouvent qu'en effet Martin s'est permis de faire des libéralités avec ces manuscrits, en les certifiant authentiques (1). Mais combien ont été ainsi dispersés, et définitivement perdus ! Déjà l'influence néfaste d'Aimé Martin se fait sentir, et pourtant ce n'est là que sa moindre faute, car nous aurions moins à regretter la perte de ces documents, si nous étions certains qu'avant de les détruire ou de les donner l'éditeur en avait fait un loyal et complet usage. Or c'est le contraire qui est vrai.

Pour ne pas prononcer contre Aimé Martin des paroles injurieuses, pour ne pas le traiter de faussaire, il faut faire un effort d'adaptation historique, et se rappeler que, au moment où il a commis ses

(1) CLXXXIV, 2.

méfais envers le pauvre Bernardin, le respect de l'œuvre inédite d'un mort n'existait pas encore. Sans remonter jusqu'aux transformations de la pensée de Pascal commises par Port-Royal, il faut se rappeler que les supercheries littéraires ont été longtemps considérées comme une gentillesse : Macpherson inventait Ossian ; Mérimée publiera plus tard le théâtre de Clara Gazul, etc. De plus Aimé Martin ne se cachait pas toujours : pour la cinquième livraison des Œuvres de Bernardin, dans un prospectus qu'il a, sinon rédigé, au moins inspiré, il avoue candidement que le fragment de l'Arcadie qu'il publie a été refait par lui, quand il trouvait des passages imparfaits : « Quelques-unes de ces notes ont fourni à M. Aimé Martin le sujet de scènes charmantes, qu'il a développées habilement, comme il pense que l'auteur se proposait de le faire » (1). Enfin, pour plaider jusqu'au bout toutes les circonstances atténuantes, il faut se rappeler que, dans sa vie privée, Aimé Martin était un galant homme. Lamartine, dans ses *Recueils*, nous en fait un très agreable portrait. C'était un légitimiste avant la Restauration. Il avait des convictions ardentes, en religion comme en politique : son seul tort a été de les prêter à son maître. Dans le discours qu'il prononce sur la tombe de son ami Martin, Lamartine nous montre Rousseau

(1) CLI, l. 3, f. 33-34.

« versant son âme » dans celle de Bernardin de Saint-Pierre, et celui-ci, à son tour, dans sa vieillesse, « versant la sienne dans le cœur d'Aimé Martin », si bien que, par une série d'avatars, l'âme de Martin se trouve affiliée à celle de Fénelon, en passant par Bernardin et Jean-Jacques. Lamartine abuse vraiment de la métempsycose. Protestons au nom de Bernardin : si on l'avait consulté, l'auteur des *Harmonies* aurait pu, nouveau Socrate, répondre : « Que de médiocres choses ce jeune homme me fait dire et faire, auxquelles je n'avais jamais pensé ! »

Aimé Martin est le plus étrange biographe que l'on puisse rêver. Son moindre souci est de dire la vérité. Sans doute, il aime sincèrement l'homme dont il fait le portrait : il a même poussé si loin sa passion pour la mémoire de Bernardin, il a pris si chaudement parti pour Saint-Pierre dans ses anciennes querelles, et notamment dans son différend avec Didot-Saint-Léger, que ce dernier, se plaignant d'être calomnié et diffamé, fit condamner Aimé Martin par le tribunal civil de Paris à 300 francs d'amende, 1000 francs de dommages et intérêts, à tous les dépens, et à l'impression à ses frais de ce jugement à 3000 exemplaires (1). Mais ce zèle exagéré pour la mémoire de son héros n'est que la moindre des erreurs du biographe. Sa mé-

(1) Mss. CLXIX.

thode critique, pour la partie narrative, ou plutôt son absence de méthode critique, son manque de sincérité scientifique, dépassent toute idée. Quand les documents lui manquent, il y supplée par sa propre imagination : au moment où il raconte les voyages de Bernardin en Russie, il ne peut plus mettre la main sur le récit qu'en avait fait Saint-Pierre lui-même : qu'importe ? Une note au crayon, sur le manuscrit, indique le remède : « écrire moi-même tous ces morceaux si je ne les retrouve pas dans les papiers (1). » Une autre fois, il transforme en document biographique une théorie générale de l'auteur : il trouve un morceau inédit, intitulé par Bernardin lui-même *la mort du sage* : Martin écrit en tête, au crayon : « mort de Bernardin de Saint-Pierre », et au bas : « bon pour le volume des *Mélanges* (2). »

Ce sont là des cas isolés. En général, on peut dire qu'il a falsifié toute la biographie authentique, préparée par Bernardin lui-même, et dictée à sa seconde femme, ou même composée par elle de souvenir, car une partie des pages qui en subsistent ont été écrites au verso du billet de faire-part du mariage de Virginie (3). On peut donc dire qu'il y avait là un « Bernardin de Saint-Pierre raconté par un témoin de sa vie. » Aimé Martin n'avait qu'à publier purement et simplement ce

(1) CXVI, 2. — (2) CXI, 10. — (3) CLX, 38-39,

récit fidèle, écrit d'une façon charmante. Au lieu de cela, l'éditeur s'est contenté d'écrire au verso de ce document original et sûr ses propres élucubrations sur cette vie de Bernardin (1). Une seule fois, il l'a fidèlement transcrite dans son récit de l'entrevue de Bernardin avec le baron de Breteuil (2). Une autre fois, il a paraphrasé avec une certaine fidélité le récit des premiers doutes religieux de Bernardin (3). Tout le reste du temps, son récit est une correction du texte authentique. Sans doute, il avait raison de corriger certains lapsus commis par M^{me} de Saint-Pierre, qui met par exemple *le Tasse* au lieu de *Stace* (4). Mais ses corrections auraient dû se borner à ce genre de rectification, et elles eussent été peu nombreuses. Au contraire, elles sont innombrables, qu'il s'agisse de graves questions ou de purs détails. Ainsi, dans son *Essai sur la vie*, Aimé Martin raconte que Bernardin a voyagé avec un capucin, le père Paul, puis qu'il a voulu se faire jésuite (5). En réalité, on voit, par l'autobiographie, que c'est le capucin qui a détourné Bernardin de son envie de devenir jésuite, en l'emmenant faire un voyage (6).

Aimé Martin semble professer pour l'exactitude des dates une indifférence souveraine, que la ques-

(1) Notamment aux mss. c et CLXI. — (2) *Œuvres posthumes, Essai sur la vie*, etc., p. XXXVI, col. 2; cf. mss. CLXII, f. 73-75. — (3) *Essai sur la vie*, p. II, col. 1; cf. mss. CLX, f. 29. — (4) *Essai*, p. XLIX, col. 2, cf. CLXII, 163. — (5) *Œuvres posthumes*, p. v, col. 1, et p. VI-VII. — (6) CLX, 32.

tion de la date ait de l'importance ou non : par exemple, pour le retour de Bernardin au Havre après ses voyages d'Europe, Martin dit, avec une précision apparente, que Saint-Pierre y arriva « à onze heures du matin, le 20 novembre 1766 (1) ». Or c'est une erreur, puisque, dès le mois de mai, Girault écrit « à M. de Saint-Pierre, capitaine au service de Russie, actuellement au Havre, au bureau des Carrosses de Paris » (2) ; puisque Bernardin est rentré en France vers novembre 1765, et qu'il a été appelé au Havre par la mort de son père arrivée le 10 décembre (3).

Cet étrange biographe a une façon à lui d'utiliser les différents documents qu'il trouve dans les papiers de son maître : d'un fait vrai, il fait, par des développements fantaisistes, un roman faux. On a lu, dans l'*Essai sur la vie* (4), les quatre grandes colonnes où Aimé Martin raconte avec complaisance l'aventure amoureuse de Bernardin à Dresde ; le récit, par lui-même, crie déjà l'in vraisemblance : on comprendra mieux encore son peu de vérité, et, en général, l'infidélité du narrateur, en voyant les courtes notes préparées par Bernardin, et développées par Martin : « aventure du jardin de Brühl. Aimé d'une Anglaise... Amour pas-

(1) *Œuvres posthumes*, p. xxxiii, col. 2. — (2) cxxxvi, 80. — (3) Cf. lieutenant-colonel Largemain, dans la *Revue historique*, n° du 7 octobre 1902, p. 80. — (4) *Œuvres posthumes*, p. xxix-xxxI.

sager. Amour est double. Celui des sens et de l'âme. Ulysse, avec Calypso et Circé, n'oublie point Pénélope. Reproches qu'il se fait. Départ de Dresde (1) ». Ces « embellissements » sont plus graves quand, au lieu d'une courtisane anonyme, il s'agit d'une princesse authentique, dont nous sommes bien forcés d'écrire le nom à notre tour, puisqu'il a été révélé par une série d'indiscrétions imprimées : Marie Misnick, princesse Radziwill. De ce qui ne fut, nous le verrons, qu'une passionnette sentimentale, pour la princesse tout au moins, Aimé Martin fait un conte grivois, qui salit l'héroïne ; on connaît son récit (2) ; il y a entassé ses souvenirs érotico-littéraires, quatrième livre de l'*Enéide*, scène de la grotte, *Nouvelle Héloïse*. Or, voyez la perfidie du conteur, au début de son récit : « Depuis deux heures il était enseveli dans ces idées mélancoliques, lorsqu'au détour d'un petit sentier il aperçut la princesse qui suivait lentement les bords d'un ruisseau... » Pour rendre plus vraisemblable la scène de séduction brutale qu'il imagine, Martin biffe, dans le texte authentique qu'il a sous les yeux, ce détail rassurant : « Il aperçut la princesse penchée sur les bords du ruisseau, *une ligne à la main* (3) ». Pourquoi veut-il faire de la pauvre princesse la « maîtresse » de Bernardin, comme il l'affirme dans une note

(1) CXI, 8. — (2) *Œuvres posthumes*, p. XXV-XXVI. — (3) CLXI, 94.

au crayon (1)? D'un moderne, nous dirions tout uniment qu'il a menti ; étant donnée la date où Martin écrivait, disons simplement que tout ce qu'il raconte est l'œuvre d'une imagination échauffée.

Imagination, ce qu'il veut nous faire croire de la méthode de travail de Bernardin, pour le plan et la rédaction de ses œuvres (2). Les manuscrits prouvent que Saint-Pierre ne composait pas ainsi, qu'il ne corrigeait pas son style de cette façon.

Imagination, quand le légitimiste Aimé Martin, publiant son *Essai sur la vie* en pleine Restauration, veut faire de l'admirateur de Napoléon un ultra avant la lettre.

Falsification surtout quand Martin, pour faire de Saint-Pierre un écrivain à son image, ose modifier le texte des œuvres posthumes avec un incroyable sans-gêne, sans respecter ni le style ni la pensée de celui qu'il proclamait son maître.

Même dans les œuvres publiées par l'auteur lui-même, et qu'Aimé Martin a simplement rééditées, il serait facile de relever de nombreuses infidélités ; mais cela sortirait de mon sujet, et je me contenterai d'indiquer deux ou trois faits pour prouver qu'Aimé Martin était incapable d'être exact et fidèle même pour des documents déjà imprimés, où le contrôle était possible. Dans la grande

(1) CXLVI, 204. — (2) *Œuvres posthumes*, p. 474, col. 1.

édition en douze volumes, publiée en 1833 chez Didier, Aimé Martin prétend avoir pris pour base de son travail « l'édition la plus estimée de l'auteur, celle de 1792 (1) ». Or, à la fin de l'*Avis de l'auteur*, Aimé Martin introduit un dithyrambe en l'honneur de Louis XVI; eh bien ! dans l'édition de 1792, publiée par Didot jeune, il n'y a pas d'avis au lecteur.

Aimé Martin publie dans les *Mélanges* un *Dialogue sur la critique et les journaux* comme si c'était une œuvre à part (2), tandis que ce fragment est tiré du préambule de l'édition in-quarto de *Paul et Virginie* (3).

Ce qu'il donne comme étant « extrait du préambule de l'édition in-quarto de *Paul et Virginie* » est une reproduction fantaisiste de ce préambule : dans les douze premières lignes, il y a quatre ou cinq corrections de style, une suppression d'une ligne et demie, et une altération de la vérité (4), etc.

Il était plus facile encore de prendre des libertés avec les textes inédits, avec les manuscrits inconnus. Martin n'y a pas manqué.

La *Correspondance* (5) a été publiée avec une telle légèreté antiscientifique que, jusqu'à ce que quelque patient érudit se décide à recommencer

(1) Tome III, p. 1. — (2) *Œuvres posthumes*, p. 770-774. — (3) Didot, 1806, p. xvi, sqq. — (4) *Œuvres*, p. 774, col. 2, et suivantes. — (5) 4 volumes, Ladvoat, 1826.

cette publication, il vaut mieux ne pas utiliser ces documents, puisque, sauf une ou deux exceptions, pour tous ceux dont on peut retrouver l'original à la bibliothèque du Havre, on constate des altérations de toute nature.

J'ai déjà montré ailleurs comment Aimé Martin défigure une lettre du meilleur ami de Bernardin, M. de Taubenheim (1) : il transforme en un style correct et plat les curieuses incorrections de ce digne Allemand. Depuis, j'ai pu faire la même comparaison, entre les autographes et les lettres imprimées, pour la correspondance avec Hennin, c'est-à-dire pour les deux premiers volumes et le début du troisième. Aimé Martin corrige perpétuellement le français d'Hennin. Passe encore pour le style d'Hennin. Mais, ce qui est plus grave, c'est que, sans nous prévenir, Martin fait de nombreuses et importantes coupures dans ces lettres. Sans doute, il avait le droit de supprimer les détails oiseux, mais à condition de nous en informer, même pour les lettres d'Hennin, à plus forte raison pour les originaux de Bernardin lui-même.

C'est pourtant ainsi qu'Aimé Martin a procédé. Les 24 lettres à la seconde femme, publiées au tome III, présentent un grand nombre de lacunes.

Sur les manuscrits on trouve en marge un certain nombre de notes au crayon : *inutile*, tout un

(1) *Revue des Cours et Conférences*, n° du 3 février 1898, p. 567.

passage encerclé, avec *non* en marge (1), et ces passages n'ont pas été imprimés. Si l'on admet, pour innocenter Martin, qu'il a consulté la principale intéressée, et que ces suppressions ont été exigées par la veuve de Bernardin, pareille explication ne peut être invoquée pour les lettres adressées à d'autres correspondants.

Non seulement Aimé Martin s'est permis de faire des coupures dans les textes authentiques, mais encore, et c'est une véritable fraude, il a composé des lettres fictives en mélangeant des passages écrits à des dates différentes.

Ainsi la lettre à Hennin, du 4 décembre 1780 (2), a été commencée à l'aide d'un brouillon de Bernardin et d'une mise au net de ce brouillon (3). Les manuscrits ne donnent pas la seconde moitié de la lettre, depuis ces mots : « si elle ne m'honore, » etc. Cette fin figurait peut-être dans une autre lettre qu'Aimé a fondue avec la première, et dont le texte s'est ensuite perdu ; peut-être encore l'éditeur s'est-il simplement amusé à la composer lui-même.

La supposition n'a rien d'invraisemblable, puisque Martin s'est permis de corriger la forme des lettres écrites par son maître. Au style facile et négligé qui convient aux missives familières, des-

(1) CXLV, 66. — (2) *Correspondance*, II, 42-45. — (3) CXCIV, 7 et CXCIV, 6.

tinées à un correspondant et non au public, pour se faire comprendre et non pour se faire admirer, Aimé substitue une froide régularité qui ne vaut pas toujours, même comme correction grammaticale, le laisser-aller de Bernardin : celui-ci écrivait, au courant de la plume : « J'ai été invité à souper deux fois chez la princesse Sangusko, et une fois à dîner chez la princesse Mesnik (1). » Aimé Martin imprime ceci : « J'ai été chez la princesse Sangousca invité à souper deux fois, et à dîner chez la princesse M... (2) » Ce n'était pas la peine de corriger. Le texte de Bernardin vaut mieux comme style, et il a de plus le mérite d'être du Bernardin.

On se rendra compte de l'importance de ces corrections en comparant, pour la lettre à Hennin du 2 juillet 1778, le texte authentique, et la paraphrase mensongère où j'ai mis en italique les parties exactement reproduites.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

J'ai été touché, Monsieur et cher ami, de votre ressouvenir. Vous me dites de « solliciter par moi et mes amis, de montrer du zèle et de l'envie d'être mis en action ». De tout le temps que j'ai pu perdre dans ma vie, le seul que je regrette est celui que j'ai employé à solliciter. Je me suis offert tantôt à faire un voyage dans le nord de l'Inde, tantôt à remplir un consulat qu'on m'avait promis. La marine n'a à donner, à ceux qui n'ont point de protection, que des places de valet.

Après avoir renoncé pour la vie à ce département, si j'ai

(1) CLI, l. 3, f. 7. — (2) *Correspondance*, III, 78.

en ce point quitté le service de ma patrie, ce n'a été que pour la servir. Depuis six ans j'ai jeté sur le papier un grand nombre d'idées qui ne demandent plus qu'à être mises en ordre. Parmi beaucoup de sable, il se trouvera, j'espère, quelques grains d'or (1).

AIMÉ MARTIN.

J'ai été touché, Monsieur et cher ami, de votre ressouvenir. Vous m'exhortez à « solliciter par moi et mes amis, à montrer du zèle, etc. » De tout le temps que j'ai pu perdre, celui que j'ai le plus regretté est celui que j'ai employé à solliciter, parce que, lorsqu'on ne réussit pas, il en reste un sentiment pénible de l'injustice humaine, non seulement par la fausseté des promesses qu'on nous a faites, mais parce qu'on s'aliène malgré soi des protecteurs qui finissent d'ordinaire par accuser leur protégé afin de justifier leur crédit.

Combien de fois ne me suis-je pas offert, votre département excepté, tantôt à faire un voyage dans le nord de l'Inde, tantôt à fonder une colonie dans l'île de Corse; tantôt à tenter une entreprise sur l'île de Gersey! Combien de places ne m'a-t-on pas promises! C'était le ministre de la guerre qui m'assurait une place à l'École militaire, une autre fois celui de la marine qui me promettait un consulat, etc.

Enfin j'ai cherché de l'eau dans mon puits; depuis six ans, j'ai jeté sur le papier beaucoup d'idées qui demandent à être mises en ordre. Parmi beaucoup de sable, il y a, je l'espère, quelques grains d'or (2).

Où Aimé Martin a-t-il trouvé tout ce qu'il ajoute à l'original? Peut-être dans d'autres manuscrits authentiques: par exemple cette expression, « j'ai cherché de l'eau dans mon puits », est bien de Bernardin, qui l'affectionnait. Mais quelle con-

(1) cxciv, 16-17. — (2) *Correspondance*, I, 185-186.

fiance peut-on avoir dans la valeur littéraire ou documentaire de textes ainsi arrangés ?

Quel fond pouvons-nous faire sur de pareils renseignements pour la biographie de Bernardin, quand nous constatons que les dates mêmes des lettres ne sont pas exactes ? C'est ainsi que Aimé Martin donne une lettre de Bernardin à Hennin comme étant du 29 avril 1784, alors que la réponse autographe d'Hennin est datée très nettement sur le manuscrit du 3 avril 1784 (1). J'espère qu'il se trouvera au Havre quelque travailleur consciencieux pour nous donner une édition scientifique, ou tout simplement honnête, de cette correspondance : dans son état actuel, il faut la rayer de la liste des œuvres de Bernardin.

Nous arrivons enfin à l'énorme in-quarto de plus de six cents pages, qu'Aimé Martin a publié sous le titre d'*Œuvres posthumes*, presque aussi volumineux que celui qui renferme les ouvrages édités par Bernardin lui-même. Ce tome pesait jusqu'ici lourdement sur la mémoire littéraire de Bernardin, car il est à peu près illisible : mais les quatre cinquièmes au moins en sont apocryphes : ils ne sont pas de Bernardin parce qu'ils ne sont pas de Bernardin seul : c'est le produit d'une collaboration sournoise de Martin : il est temps de la dénoncer.

Parmi les opuscules qui figurent dans ces œuvres

(1. *Correspondance*, II, 139.

soi-disant posthumes, les moins considérables comme dimension, et aussi comme valeur, ont été reproduits à peu près fidèlement. C'est ainsi que pour l'*Eloge de mon ami*, qui ne comprend pas tout à fait trois pages, Aimé Martin s'est contenté de changer le titre : Bernardin l'avait intitulé : *Eloge historique de Favori, petit chien espagnol* (1).

Pour les voyages qui ouvrent le volume, et qui comptent une trentaine de pages, les modifications ne sont pas très considérables ; ce sont du reste des œuvres d'intérêt très secondaire. Il n'en est pas de même pour le groupe des opuscules qui concernent le grand ami de Bernardin, les *Fragments sur J.-J. Rousseau*, l'*Essai sur J.-J. Rousseau*, le *Parallèle de Voltaire et de J.-J. Rousseau*.

Pour le *Parallèle*, le texte publié par Aimé Martin n'est pas suffisamment exact : qu'on en juge par cet exemple :

BERNARDIN.

Quant à Rousseau, troublé par la haine de tous les peuples, et cherchant la vérité et le bonheur, il ne se fait d'aucune religion (2).

AIMÉ MARTIN.

Quant à Rousseau, troublé par la haine des peuples, par les divisions des philosophes, par les systèmes des savants, il ne se fait d'aucune religion (3).

(1) CXXV, 36. — (2) Mss. xcviII, f. 40. — (3) *Œuvres posthumes*, p. 455, col. 2.

L'*Essai sur J.-J. Rousseau* présente un certain nombre de petites corrections de détail, et un bon nombre de lacunes. Quelques-uns des passages supprimés par Martin présentent un réel intérêt : nous les retrouverons au chapitre VIII. D'autres ont été transportés autre part, retouchés, bien entendu, en vertu de cette monomanie qui ne permet pas à Aimé Martin de copier exactement ce qu'il transcrit ; ainsi il modifie, jusqu'à la rendre ridicule, l'anecdote suivante :

BERNARDIN.

On n'est pas assez exact sur les rendez-vous. Autrefois, me dit-il, j'avais deux amis avec lesquels je me promenais souvent. Pour ne point nous gêner, nous avons imaginé de mettre un dez au pied d'un arbre. Le premier arrivé mettait le point un, le second le point deux. Nous savions par là quel nombre nous étions. Un jour, comme par miracle, nous arrivâmes tous trois, de trois quartiers différents, au bassin du milieu (1).

AIMÉ MARTIN.

Rousseau avait plusieurs amis, avec lesquels il se promenait souvent. Pour ne pas se gêner mutuellement, ils avaient imaginé de mettre un dé au pied d'un arbre des Tuileries ; le premier arrivé plaçait le dé sur le point *un*, le second sur le point *deux*, etc., ainsi des autres : lorsque la société était complète, on ne tardait pas à se réunir (2).

On voit que, en particulier, l'ànerie finale, « lorsque la société était complète, on ne tardait

(1) Mss. xcviij, f. 30. — (2) *Œuvres posthumes*, p. 433, col. 2.

pas à se réunir », est au passif d'Aimé Martin, et pas du tout de Bernardin.

Au fur et à mesure qu'on dépouille ces manuscrits, on éprouve une impression de soulagement : toutes ces grisailles, ternes et mornes, que Martin nous donnait pour les œuvres posthumes de son maître, ne doivent leur ennui et leur médiocrité qu'à celui qui s'est permis de les retoucher, de les « restaurer », jusqu'à leur enlever tout caractère. En lisant *la Pierre d'Abraham* et *Empsaël* que l'infidèle éditeur représente comme des dialogues romanesques destinés à faire partie des *Harmônies* (1), on ne se douterait pas que Bernardin, piqué, comme tous les romanciers, par la tarentule du théâtre, avait voulu écrire deux drames.

En effet, au dossier CXLVIII, folio 1 et suivants, on trouve le texte exact de *la Pierre d'Abraham*. Aimé Martin, en l'imprimant, a supprimé toutes les indications théâtrales : Scène I, Scène II, etc. ; il a transformé en récit les indications pour le metteur en scène ou le peintre de décors.

De même pour le drame d'*Empsaël* : tous les passages un peu vifs sur la religion ou la société ont été soigneusement biffés. C'est comme une édition *ad usum Delphini*, et c'est une trahison. L'œuvre paraît plate, parce que tout ce qui s'élevait un peu a été rogné. Encore, si Aimé Martin ne

(1) *Œuvres posthumes*, p. 579, col. 4.

s'était permis que des suppressions ou modifications de pensée pour raisons politiques, cela n'aurait été sans doute ni une excuse, ni une circonstance atténuante : ce serait au moins une raison, bonne ou mauvaise. Mais voici la faute inexcusable : Martin a l'idée saugrenue de modifier la forme littéraire de l'œuvre, de changer un drame en une vague pastorale. Imaginez-vous Berquin se chargeant de retoucher une tragédie shakspearienne. Du coup, voilà le bagage littéraire de Bernardin alourdi au lieu d'être augmenté.

Et pourtant il s'agit là d'œuvres écrites pendant la maturité, au moment où le génie vigoureux de Bernardin pouvait mieux résister aux mutilations. On comprend *a fortiori* combien les retouches de Martin sont néfastes quand il s'agit d'œuvres de vieillesse, forcément un peu décolorées : illisibles dans Aimé Martin, elles font encore un certain effet quand on les retrouve telles que Bernardin les avait peintes lui-même, avec l'application d'un peintre vieillissant.

Il en est ainsi de *l'Amazone* : en lisant les quelques pages qu'Aimé Martin en a tirées, il est difficile de se faire une idée du livre que Bernardin avait rêvé et rédigé en grande partie. On trouve au dossier LXXVI non pas des fragments, mais une copie très soigneusement faite. C'est sur ce manuscrit qu'Aimé Martin a publié ses « fragments », d'une façon incomplète et infidèle, biffant, taillant

à coups de crayon dans le texte, écrivant en marge, à recopier, à abrégé (1). Voyons d'abord comment il *recopie*.

Il change la forme adoptée par Bernardin, un récit par lettres, et le transforme en un journal : « Je me suis levé et habillé sans faire de bruit, écrit le héros du livre à sa femme, et pendant que tu reposais des travaux de la nuit au milieu de nos chers enfants, je vous ai donné à chacun un baiser » (2). Aimé Martin transpose ainsi : « Je me suis levé sans faire de bruit, pendant que ma femme reposait au milieu de mes enfants ; je leur ai donné à chacun *ma bénédiction* et un baiser » (3). On voit la différence, et comme cette bénédiction à la Greuze fait bien dans le tableau. Par contre, tout ce qui est un peu pittoresque, tout ce qui donne de la couleur et de la vie, disparaît sous les ciseaux haïssables de Martin : le héros de *l'Amazone*, arrivé à Amsterdam, se met en quête du journaliste Mustel que Bernardin avait effectivement connu là, et s'adresse aux marchands de la rue jadis habitée par son ami : « J'avais beau leur demander, chapeau bas : — Monsieur, n'avez-vous pas ouï parler autrefois de M. Mustel, gazetier de France ? ils ne me répondaient que par un *Kanitrestin* fort sec » (4). Martin traduit : « à toutes mes questions ils ne répondaient que par un

(1) LXXXVI, 14, 45. — (2) LXXI, 1-2. — (3) *Œuvres posthumes*, p. 490, col. 1. — (4) LXXXVI, 7.

je ne sais pas fort sec » (1). Passe encore pour traduire du hollandais en français ; mais pourquoi translater le français de Bernardin en patois ? Pourquoi mettre « deux larges ponts à planches joignaient sa proue et sa poupe » quand Bernardin avait écrit « deux larges ponts *de* planches » ? (2).

S'il se rencontre dans *l'Amazone* quelque audace politique, si l'ancien pensionné de Louis XVI parle de la royauté avec sévérité, l'éditeur trop prudent transforme l'audace en platitude ou en ineptie : « Un petit cabaret fort propre, dit Aimé Martin, avait pour enseigne un soldat qui se coupait un bras d'un coup de hache, dont la légende était : *A la révocation de l'Edit de Nantes* » (3). Un soldat ? Cela ne signifie rien. Bernardin avait mis : *un roi* (4). Le royaliste Aimé a *recopié* à sa façon.

Maintenant, comment *abrège-t-il* ? En supposant des interruptions qui n'existent pas : « Il y a ici, dit-il, une lacune considérable dans le manuscrit » (5). C'est une erreur volontaire, car on trouve à cet endroit, dans le texte authentique, toute une longue conversation entre le héros du roman et Duval sur les courants marins. Il y a là 16 folios, écrits au verso et au recto d'une écriture très compacte, qui auraient bien fait une vingtaine de pages de l'édition in-quarto. J'avoue que le passage n'est

(1) *Œuvres posthumes*, p. 494, col. 2. — (2) *Œuvres posthumes*, p. 496, col. 2, et mss. LXXXVI, f. 10. — (3) *Œuvres posthumes*, p. 495, col. 1. — (4) LXXXVI, 7. — (5) *Œuvres posthumes*, p. 503.

pas amusant : c'est une circonstance atténuante. Mais en revanche, de quel droit biffer sur le manuscrit, avec une telle rage que deux lignes sont indéchiffrables, un passage comme celui-ci : « L'homme est bon, disait Jean-Jacques ; ce sont les hommes qui sont méchants. Les Jacobins pris en corps étaient fous ; [individuellement, ils étaient] capables des sentiments les plus sublimes. J'en ai connu un, simple maçon, qui a préféré d'être guillotiné plutôt que de dénoncer l'auteur d'un mémoire qu'il leur avait présenté pour sa commune. C'était le seigneur de son village : il garda un coupable silence, mais à la fin il a eu le même sort. Fais lire cet article à Paul » (1). Supprimer de pareils traits, ce n'est plus abréger, c'est châtrer un livre. C'est en vertu des mêmes préjugés personnels que Martin a trouvé bon de modifier l'esprit du livre, en supprimant tous les passages où l'ami de Jean-Jacques, spiritualiste, mais anticatholique, exprimait la haine qu'il ressentait alors pour le christianisme. Et sans doute, Aimé Martin, qui était, je crois, sincèrement catholique, a cru bien mériter de la religion en transformant un simple déiste en chrétien. Mais la vérité n'a pas besoin de s'étayer sur l'erreur. L'éternelle vérité n'a pas besoin de l'appui d'un mensonge, même bien intentionné. Que Bernardin

de Saint-Pierre, au moment où il écrit *l'Amazonne*, soit, oui ou non, catholique, cela ne touche ni à la vérité ni à la majesté du catholicisme. Mais que l'on supprime avec intention les passages où il a exprimé son opinion, c'est un attentat contre la vérité ; Aimé Martin est un hypocrite, quand il biffe ce passage où le héros, malade, se reconforte contre la crainte de la mort en écrivant à sa femme : « Les bienfaits dont Dieu a couvert la terre pendant la vie me prouvent que, si j'existe après ma mort, au lieu de démons, je ne verrai que des anges... Moque-toi donc de ces légendes, de ces contes de vieilles et de moines... Dieu n'a pas créé les hommes pour les damner » (1). C'est dans le même esprit voltairien que Bernardin coupe la monotonie de la traversée par le récit mouvementé d'une messe dite sur le pont du navire par un évêque : elle est interrompue par un ministre luthérien, qu'un franciscain essaye d'assommer : d'une ruade le protestant renverse le moine : la bousculade entre les luthériens et les catholiques excités par une marquise devient épouvantable : heureusement, les matelots, apparaissant sur le pont pour célébrer le baptême de la ligne, interviennent avec une pompe et inondent les combattants, qui se dispersent (2). Si ce comique est un peu gros, du moins il est vivant. Si les opi-

1) LXII, 7. — (2) LXXAVI, 22 et 24.

nions philosophiques et antireligieuses de Bernardin sont passionnées, du moins elles excitent l'attention. En supprimant tout cela, Aimé Martin fait d'un roman curieux, et qui porte sa date, quelque chose de traînant, d'ennuyeux et de vague. Le délit est plus grave encore quand ce système de collaboration sournoise, corrections, suppressions, adjonctions, etc., s'applique non plus à des œuvres peu connues et peu lues, mais à un ouvrage comme les *Harmonies de la Nature*.

Les *Harmonies*, sans doute, ne sont guère lues, mais elles sont « notoires », comme tout ce qui est ridicule. C'est surtout là qu'on puise des plaisanteries faciles contre Bernardin et son abus des causes finales. C'est là que Flaubert a montré ses deux bourgeois grotesques cherchant vainement la science (1). Les critiques les plus sérieux s'amusent des *Harmonies* (2). C'est donc rendre un vrai service à la mémoire de Bernardin que de restituer à Aimé Martin ce qui est à Aimé Martin, c'est-à-dire les *Harmonies* telles qu'il les a imprimées.

Seul à connaître et à posséder ces manuscrits, il a cru pouvoir tromper impunément les lettrés. Dans son préambule, il se représente « rassemblant ces feuilles dispersées par le vent comme celles de la Sibylle (3) ». Il veut nous faire croire que l'auteur

(1) *Bouvard et Pécuchet*, édition *ne varietur*, p. 102-103. —

(2) Larroumet, *Revue des Cours et Conférences*, 1893, t. I, p. 68, p. 101. — (3) *Œuvres posthumes*, p. 49, col. 1.

n'avait pas eu le temps d'écrire son livre, que l'éditeur n'a trouvé que des matériaux informes, « une multitude de brouillons à peine lisibles, écrits sur des chiffons de papier,... et dont, suivant les intentions de l'auteur, nous avons réuni les plus beaux morceaux dans ses *Harmonies* (1) ». C'est une imposture. Même dans l'état actuel des manuscrits conservés au Havre, et quoique l'on trouve trop souvent sur les couvertures des dossiers réservés aux *Harmonies*, « à revoir, pour brûler comme déjà employé (2) », nous constatons que Martin se trouvait en présence d'un très volumineux manuscrit, au moins égal en étendue aux *Harmonies* imprimées, numéroté par Bernardin lui-même ; c'est une copie très nette, très lisible, prête pour l'impression. Elle a du reste été dispersée dans le fouillis du Havre.

Voyons maintenant ce que Martin en a tiré. Tout d'abord nous constatons, soit par les notes marginales qu'il a mises sur ces manuscrits, soit par la comparaison du texte authentique avec l'impression, qu'il a fait subir à l'œuvre de Bernardin les suppressions les plus nombreuses, et les plus graves, puisqu'elles viennent d'un calcul politique.

Pour donner une idée d'ensemble des coupes sombres que Martin a exécutées dans l'œuvre

(1) *Œuvres posthumes*, p. LXIII, col. 1. — (2) CX, et *passim*.

touffue du vieil écrivain, je prendrai un exemple : de douze énormes pages in-folio, qui correspondraient à peu près à dix-sept pages de l'édition in-quarto, Aimé Martin n'a tiré que vingt-cinq lignes (1). Pourquoi tant de suppressions ? Est-ce par respect pour son maître, pour dissimuler les défaillances de sa main et de son imagination glacées ? Ce serait une excuse, surtout s'il nous en avait prévenus. Mais on ne rencontre qu'une seule coupure que l'on puisse attribuer à de pareils scrupules : c'est une harmonie inattendue entre la mer et la vessie humaine, « dont le fluide est analogue à celui des mers par sa salure », tandis que « l'organe de sécrétion » est comparable à un volcan par son gaz, ses borborismes et ses soufres. » J'arrête ici la comparaison, que Bernardin continue imperturbablement (2). Aimé Martin avait raison de supprimer cela, mais il n'a eu raison qu'une fois. Toutes les autres suppressions sont inexcusables et systématiques. De parti pris, il a dénaturé le livre en biffant ce qui lui conservait son premier caractère : un cours de pédagogie, fait à des instituteurs, à de futurs professeurs, en somme son cours de l'Ecole normale, revu sans doute et corrigé pendant de longues années, mais gardant de nombreuses marques de l'époque où il

(1) Mss. XII, f. 8, sqq. ; *Œuvres posthumes*, p. 348-349, depuis elles doivent avoir jusqu'à tous le même soleil. — (2) XCII, 19.

avait été rédigé pour la première fois. Aimé Martin en a laissé subsister quelques traces, bien malgré lui, quand elles se trouvaient dans un passage qui lui semblait trop réussi pour qu'il le sacrifiât ; mais alors il supprime tout ce qui est trop révolutionnaire : on en jugera par le rapprochement suivant :

BERNARDIN.

Je me suppose instituteur d'une école primaire. Pour donner à mes élèves une idée des harmonies de l'eau, je les mènerais par un temps de pluie, à la campagne, sur le bord d'un ruisseau ; je leur dirais : Mes enfants, suivons le cours du ruisseau qui descend de cette colline ombragée de forêts. Remontons jusqu'à sa source. Il pleut. Mais qu'importe la pluie à des citoyens ? Des enfants de la patrie ne doivent pas la craindre, surtout lorsqu'il s'agit d'acquérir des lumières (1).

AIMÉ MARTIN.

Je me suppose instituteur. Pour donner à mes élèves le premier apprentissage des harmonies de l'eau, je les mènerais à la campagne par un temps de pluie. Je leur dirais : Mes enfants, suivons le cours du ruisseau qui descend là-bas de cette colline couverte de bois ; remontons jusqu'à sa source. Il pleut, mais qu'importe la pluie à des hommes ? Ils doivent s'accoutumer de bonne heure à braver les éléments et surtout celui de l'eau. Il pleut dans nos climats plus de la moitié de l'année. Un marin, un cultivateur, un voyageur, un ouvrier, s'exposent fréquemment à la pluie, souvent pour leurs intérêts particuliers : vous ne devez pas la craindre, surtout lorsqu'il s'agit d'acquérir des lumières (2).

Dans les *Harmonies* d'Aimé Martin, il est très rarement question d'enseignement ; surtout, il n'est plus question d'un enseignement civique et républicain.

(1) xc, 69. — (2) *Œuvres posthumes*, p. 198, col. 2.

On le comprend en effet : pour que, en octobre 1814, M^{me} de Saint-Pierre, née de Pelleporc, pût déposer aux pieds de la duchesse d'Angoulême l'œuvre de son mari (1), il fallait que le dévoué secrétaire fit subir une toilette préalable au livre écrit d'abord pour des instituteurs révolutionnaires, et corrigé sous l'empire. De là la suppression dans les *Harmonies générales* de tout un plan de fêtes nationales, « grand moyen de lier les enfants à la patrie et la patrie aux enfants » ; à ces fêtes, qui doivent commémorer les bienfaiteurs du genre humain, on chanterait des hymnes « adressés à leurs esprits et à l'Être Suprême (2) » ; enfin, comme une partie de ces fêtes tomberait en hiver, on les célébrerait dans des endroits couverts : « Il est à souhaiter que les lieux d'assemblée soient en général les écoles primaires ; et, pour cet effet, il serait à propos d'employer les églises et couvents à cet usage, afin d'épargner les frais de monuments (3). » On voit d'ici l'indignation de Son Altesse royale, si sa lectrice lui avait révélé de pareilles horreurs. Mais Aimé Martin veillait. On devine maintenant ce que le livre de Bernardin a perdu en intérêt, en valeur et en vérité. Toute audace de pensée a disparu dans cette édition *ad usum Delphini*.

(1) *Œuvres posthumes*, p. 42, col. 1. — (2) Mss. v, f. 20. — (3) Mss. v, f. 20-21.

Si encore on était sûr d'avoir dans l'édition de Martin l'œuvre originale mutilée, mais respectée dans les parties conservées, on aurait des *Harmonies* une idée incomplète, mais du moins ce qu'on en connaîtrait serait du pur Bernardin. Malheureusement nous avons déjà vu, par la comparaison des deux textes de la leçon au bord du ruisseau, tout ce qu'Aimé Martin se permet d'ajouter aux passages qu'il conserve : un délayage insipide, des réflexions prud'hommesques. C'est son habitude constante. Toutes les fois que j'ai retrouvé le texte original dont Martin s'était inspiré, j'ai constaté qu'il était dénaturé par d'ineptes adjonctions. Pour que le lecteur puisse mesurer lui-même la valeur de ces pauvretés qu'Aimé Martin a ajoutées de sa grâce à la pensée de Bernardin, je transcris un passage du texte imprimé en mettant en italique ce qui appartient en propre à Aimé Martin : il s'agit des montagnes hydrauliques en amphithéâtre :

« Elles n'ont point d'élévation par elles-mêmes : elles n'ont que des hauteurs relatives ; elles ne sont montagnes que par leurs flancs ; elles sont plaines à leurs sommets et à leurs bases, *et elles prouvent la fausseté de cet ancien axiome, qu'il n'y a point de montagne sans vallée* ; elles sont les différentes coupes du même terrain, qui s'élève par degrés comme ceux d'un amphithéâtre. Sans doute, la nature a voulu, par cette disposition, racheter la pente de plusieurs parties du continent

vers la mer, les préserver des dégradations des pluies, *et y faire séjourner les eaux*, en divisant leur sol par étages, comme *les Indiens et les Chinois* le pratiquent dans les pentes de leurs montagnes, *sans doute à son exemple* et dans la même fin. *Comment ose-t-on lui refuser une intelligence que nous accordons aux hommes qui n'ont jamais rien imaginé et ordonné de sage qu'à son imitation* (1) ? »

Il est à remarquer que ce sont souvent les passages les plus sabrés par Martin qui ont reçu, par une fâcheuse compensation, les adjonctions les plus nombreuses. Quand ce double travail de falsification porte sur un développement philosophique, on voit d'ici le désastre : jugez-en par les deux rapprochements suivants : j'ai mis en italique, 1° dans le texte original, tout ce qui a été supprimé par Aimé Martin ; 2° dans l'édition falsifiée, tout ce qui a été ajouté par lui :

BERNARDIN.

Si Locke eût été attentif à ces leçons données par la nature, il en eût *conclu* que l'homme, malgré les préjugés qui entourent son berceau, a aussi des pré-sensations innées, lorsqu'il suce la mamelle de sa mère et en fait jaillir le lait sans connaître la pression de l'air ignorée par *Aristote*, et qu'il cherche, en apprenant à marcher, à conserver son équilibre sur ses deux petits pieds, et non pas sur quatre pattes, comme les animaux ; qu'il a des pré-sentiments, lorsqu'il rit de la joie d'autrui, ou qu'il pleure de ses douleurs sans en

(1) Mss. XIII, f. 20 ; *Œuvres posthumes*, p. 228, col. 1-2.

connaître la cause ; qu'il a des idées innées de moralité, lorsqu'il se met ainsi à la place d'autrui, indépendamment de toute réflexion, par l'instinct sublime de la sociabilité ; enfin que, quoiqu'il ait imité ses arts et ses sciences des ouvrages de la nature, il a, par toute la terre, l'idée innée de la divinité, qui sans doute se manifeste dans tout l'univers, mais dont le sentiment, étranger à tous les animaux, est inné dans le cœur de l'homme seul (1).

AIMÉ MARTIN.

Si Locke eût été attentif à ces leçons données dans tous les animaux par la nature, il eût soupçonné que l'homme, malgré les préjugés qui entourent son berceau, a aussi des idées innées. En effet, l'enfant nouveau-né a des pré-sensations, lorsqu'il suce la mamelle de sa mère, et qu'il en fait jaillir le lait, sans connaître la pression de l'atmosphère ignorée de tous les philosophes de l'antiquité. Il manifeste bientôt des pré-sentiments de la bonté ou de la malice des hommes, sans en avoir l'expérience, lorsqu'à leur seul aspect il va se ranger auprès de ceux dont les physionomies sont du nombre de celles qu'on appelle heureuses, parce qu'elles annoncent en caractères ineffaçables la bienfaisance, tandis qu'il s'éloigne de ceux qui, même avec des traits réguliers, portent je ne sais quelle expression de malveillance plus aisée à sentir qu'à décrire. C'est ainsi que l'agneau, mû par ses pré-sentiments à la vue d'un loup, se réfugie auprès du chien, quoique ces deux animaux soient du même genre, et aient des figures à peu près semblables. L'enfant a l'instinct de la sociabilité, lorsque, ignorant les sujets de joie et de douleur de ses semblables, il rit en les voyant rire, ou pleure en les voyant pleurer (2).

Que reste-t-il de la pensée initiale de Bernardin dans la paraphrase d'Aimé Martin ? à peu près cinq lignes sur vingt. Remarquons que, même dans ces cinq lignes, je n'ai pas souligné une autre

(1) Mss. XII, f. 19. — (2) *Œuvres posthumes*, p. 265, col. 1.

cause d'altération : les corrections de style. L'outré-
cuidant Martin, oubliant qu'il n'avait qu'un mé-
diocre talent, fait de facilité et de banalité, s'est
permis *d'embellir* le style de Bernardin : qu'on se
figure Stace remaniant l'*Enéide*, Florian corri-
geant La Fontaine, on aura une idée assez nette
de cet attentat. Tantôt c'est comme une poussière
décolorée qui s'étend sur des couleurs encore vives,
tantôt ce sont des tons criards, des enluminures
venant recouvrir un fin pastel. On pourra en juger
par cette courte comparaison :

BERNARDIN.

L'oiseau, peint de couleurs variées, vola au sommet
des arbres, picora les semences nombreuses, et de sa petite
poitrine fit entendre au loin les sons éclatants de la recon-
naissance et de la joie (1).

AIMÉ MARTIN.

L'oiseau, peint comme une fleur, se percha au sommet
des plus grands arbres, picora leurs semences, et, niché
dans leurs troncs caverneux, fit entendre les sons éclatants
de la reconnaissance (2).

On voit d'ici le doux cuistre, relisant avec com-
plaisance son corrigé de Bernardin, admirant son
propre esprit, sa propre grâce, et ne s'apercevant
même pas qu'il introduit un non-sens dans sa tra-
duction, car si son oiseau est niché dans un tronc

(1) cx, 21. — (2) *Œuvres posthumes*, p. 256, col. 2.

caverneux, les sons de sa reconnaissance ne doivent guère éclater.

Pour que le lecteur ne puisse pas garder dans l'esprit l'ombre d'une résistance et supposer que j'ai choisi ce court passage à dessein, pour mieux dévoiler ce crime de lèse-majesté littéraire, je prendrai toute l'Invocation aux Naiïades, que Martin a transportée au début du livre III, et je me garderai de mettre en italique ses corrections, d'abord parce qu'elles sautent d'elles-mêmes aux yeux, ensuite parce qu'il faudrait tout souligner :

BERNARDIN.

Venez à mon aide, douces Naiïades, soumises aux influences du Verseau, qui versez des cieux avec vos urnes l'eau des pluies en longs filets ; et vous aussi, Néréides bleues, qui les recevez et les exhalez dans les bassins des mers. Je suis né comme vous sur leurs rivages. Combien de fois, dès mon enfance, j'ai dissipé mes peines sur vos grèves solitaires, me plaignant comme Chrysès, le prêtre d'Apollon, des injustices des hommes. Souvent, assis sur un rocher, je contemplais vos ondes, vos orages semblables à ceux de la vie et vos horizons sans bornes. Quelquefois j'y avais suivi des yeux une petite voile emportant vers d'autres mondes un ami malheureux. Moi-même, j'ai cherché un bonheur fugitif à travers vos plaines liquides, ... et j'ai trouvé partout une nature providente et constante. Les hautes montagnes des Alpes n'ont rien de plus élevé que vos profondeurs, ni les vastes continents d'objets plus ravissants que les îles que vous avez entourées. C'est du sein de vos flots qu'après une nuit fille des siècles, Vénus apparut aux regards des mortels, quand l'aurore la couvrit de ses rayons, et que vous la baignâtes de vos ondes azurées et transparentes.

Et vous, père du jour, ranimez-moi de vos feux. La

lumière, la chaleur, les formes, les mouvements et la vie divergent de votre sphère céleste. C'est vous qui engendrez Vénus et les amours en vous conjuguant avec l'astre des nuits.

Maintenant que ma vie s'est écoulée comme un rêve, rappelez-m'en les plus lointains ressouvenirs qui se réfléchiront comme une goutte de rosée.... Elevez mes pensées de cette terre de boue vers la divinité dont [vous êtes les] sensibles images... Vastes mers, fontaines gazouillantes, [inspirez-moi] des pensées profondes comme vos abîmes, et des paroles douces comme le murmure des ruisseaux. Puissent-elles à la fois paraître sublimes aux philosophes et agréables aux enfants (1).

AIMÉ MARTIN.

Inspirez-moi, douces Naïades, soumises aux influences du Verseau, vous qui répandez sur la terre les ondes argentées! Venez aussi à mon aide, Néréides, qui les exhalez en vapeurs vers les cieux, et qui les recevez dans les bassins des mers! Je suis né sur vos rivages. Combien de fois j'ai vu s'écouler mes journées sur vos grèves solitaires, ne me plaignant qu'à vous et au ciel des injustices des hommes. Vos gémissements semblaient répondre à mes gémissements. Souvent, assis au pied d'un rocher, j'ai contemplé vos orages, images de ceux de ma vie. Alors, mes yeux mouillés de larmes suivaient sur vos horizons une voile lointaine emportant vers d'autres mondes un ami malheureux. Moi-même, j'ai poursuivi vers d'autres climats, à travers vos plaines liquides, un bonheur inconstant comme elles. Partout j'ai trouvé une fortune trompeuse comme les hommes, mais partout j'ai senti une nature bienfaitrice immuable. Les hautes montagnes des Alpes n'ont rien de plus élevé que vos profondeurs, et les vastes continents ne renferment point d'objets plus ravissants que les ombrages de vos rives. C'est vous qui avez nivelé les terres, creusé les vallons, et arrondi les collines; c'est sur vos bords verdoyants, c'est au sein de vos flots azurés, qu'au milieu d'une nuit jusqu'alors éternelle,

(1) xcvii, 50.

Vénus apparut baignée de vos ondes transparentes, et éclairée des premiers feux de l'aurore. Viens m'animer des mêmes feux, soleil, astre brillant du jour; la lumière, la chaleur, les couleurs, les formes, les mouvements et toutes les harmonies de la vie naissent sous tes rayons éclatants. Maintenant que ma course rapide est sur son déclin, viens éclairer mon couchant d'un rayon de tes aurores éternelles. Attire-moi de cette terre de boue vers la Divinité dont tu es la plus sensible image. Vastes mers, inspirez-moi des pensées profondes comme vos abîmes, et vous, agréables fontaines, des paroles mélodieuses comme vos plus doux murmures. Puissent-elles à la fois paraître sublimes aux sages, et touchantes aux mortels les plus simples (1).

En recouvrant ainsi de son propre style même les morceaux qu'il n'avait pas entièrement composés lui-même, Aimé Martin a donné à son livre une unité apparente qui a frappé le *Journal de Paris*. Dans le numéro du 17 septembre 1818, parlant de la mise en œuvre des matériaux des *Harmonies*, des fameuses feuilles dispersées par le vent comme celles de la Sibylle, un critique qui signe N. B. F. remarque ceci : « Telle a été dans cette opération l'habileté de l'éditeur, que, lors même qu'il a été obligé de puiser dans son propre fonds pour développer une idée à peine indiquée, ou pour combler d'immenses lacunes, j'ai vainement cherché la place de ces importantes retouches (2). » Cette « habileté » n'a plus rien qui nous étonne, nous qui connaissons « l'opération ». Ce n'est

(1) *Œuvres posthumes*, p. 159, col. 1-2. — (2) CLXIII, 38.

presque plus la pensée et ce n'est plus du tout le style de Bernardin : comme il n'y a plus grand'chose de l'œuvre primitive, les soudures ne se voient pas.

Est-ce tout ? Ce misérable résidu de la pensée première de Bernardin, diminué de ce qui avait quelque originalité, encombré par les banalités de Martin, habillé de la prose de Martin, va-t-il au moins nous parvenir intact ? Non : il lui reste une dernière altération à subir : Martin a substitué un nouveau plan à celui que Bernardin avait composé, et que nous verrons au chapitre XXIII. Avec la même désinvolture, il bouleverse l'ordre et la suite des idées dans un morceau. Ainsi, il trouve au dossier XII trente-six pages intitulées *Harmonies animales*, numérotées par Bernardin lui-même, très lisibles, relativement peu raturées : étant donnés les scrupules de style de Bernardin, on peut en conclure que c'était une mise au net, définitivement corrigée, et bonne à tirer : il n'y avait qu'à l'imprimer telle quelle. Or, en comparant le manuscrit au texte publié, on constate que le premier paragraphe, depuis « si la terre ne produisait que des végétaux » jusqu'à « dans tous les sites de la végétation », a été transporté par Martin au milieu du cinquième livre, p. 258 (1). Les dix lignes suivantes dans le manuscrit, depuis « le bœuf pesant taillé

(1) *Œuvres posthumes*, p. 258, col. 2, — p. 259, col. 1.

comme un rocher » jusqu'à « dans les régions de la mort », sont placées à la page 256. Les deux folios qui suivent, depuis « la puissance animale est bien supérieure à la végétale » jusqu'à « dissiper les nuages dont le matérialisme a couvert les destinées sublimes de l'homme », sont transportés aux pages 259 et 260. On voit quel bouleversement arbitraire Martin a introduit dans le mouvement de la pensée de Bernardin, avec quelle maestria il mélange les feuilles de ces manuscrits comme on bat des cartes à jouer.

Il se considère comme chez lui, dans le monument élevé par Saint-Pierre : il se croit au moins l'associé, ayant la signature : au mss. xxv, au-dessous du titre écrit par Bernardin sur la couverture : *Explication de la Mappemonde*, Aimé Martin ajoute : « ceci ne peut entrer dans notre ouvrage. » *Notre* est modeste. Martin aurait mieux fait de dire carrément : *mon* ouvrage. C'eût été plus près de la vérité. D'un livre de pédagogie écrit sous l'influence de la Révolution, puis mis au goût de l'empire, plein d'erreurs sans doute, mais aussi d'idées originales, en somme d'une œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, Aimé Martin a fait un insipide délayage des *Etudes de la nature*, et en somme une œuvre d'Aimé Martin. Rendons à Martin ce qui appartient à Martin, et pour que la justice soit complète, rendons à Bernardin ce qui est à lui, c'est-à-dire constatons pour finir une légère escro-

querie de Martin. Le début de la « Préface de l'Éditeur », pour les fragments sur J.-J. Rousseau, est librement emprunté à un manuscrit inédit de Bernardin (1). Dans le corps même de cette préface, les passages les plus touchants, ceux auxquels on s'arrête volontiers comme à de bien jolies choses, sont pris à Saint-Pierre (2). Si bien que, pour cette édition des œuvres posthumes, on en arrive à cette conclusion paradoxale : ce qu'a signé Aimé Martin est plein de Bernardin de Saint-Pierre ; ce que cet étrange éditeur nous donne comme du Bernardin est plein d'Aimé Martin.

Ce travestissement, cet affadissement de l'œuvre originale, est plus dangereux pour un grand écrivain de second ordre, comme Bernardin, que pour les génies de tout premier rang : le vrai Pascal apparaît par éclairs même dans l'édition éteignoir de Port-Royal, et Bossuet, dans les plus mauvaises éditions de ses sermons, est encore Bossuet. Mais pour un Bernardin de Saint-Pierre, l'occultation est complète. On se rendra mieux compte encore de tout ce qu'Aimé Martin lui a fait perdre, en lisant dans ce livre les chapitres consacrés aux œuvres que Bernardin n'a pas eu le temps de publier lui-même.

(1) *Œuvres posthumes*, p. 427, col. 2 ; mss. xcviij, f. 101. —
(2) *Œuvres posthumes*, p. 429, col. 2 ; mss. xcviij, 101, et cxxiv, 7-10.

II

Ce n'est pas du reste seulement à la mémoire de Bernardin que Martin a été funeste. Les ouvrages critiques consacrés depuis à Saint-Pierre, même les plus consciencieux, ont été viciés pour tout ce qui regardait la biographie et les œuvres posthumes. L'étude de M^{me} Arvède Barine est jolie, piquante, se lit facilement et avec plaisir ; mais l'auteur s'en remet aveuglément de la biographie de Bernardin aux romans d'Aimé Martin (1). Mieux documentée, l'étude de M. de Lescure nous fait connaître un certain nombre de publications intéressantes sur notre auteur (2). Sans méconnaître le charme de pareilles études, on peut remarquer qu'elles n'ajoutent pas beaucoup à la connaissance intime de la vie, de la pensée de Bernardin, et qu'il vaut mieux s'adresser aux manuscrits, directement et par soi-même.

Est-ce ce qu'a fait M. Maury dans une thèse volumineuse, où il annonçait l'intention de substituer aux inventions romanesques d'Aimé Martin la vérité historique, en s'appuyant sur des documents inédits ? Dès 1898, n'ayant encore à ce moment-là dépouillé que la correspondance classée à la bibliothèque du Havre, j'avais fait part au public de mes

(1) *Bernardin de Saint-Pierre*, dans *les Grands Ecrivains français*, p. 10. — (2) *Bernardin de Saint-Pierre dans les Classiques populaires*, édités par Lecène et Oudin.

doutes sur la solidité de l'enquête menée par M. Maury au Havre : M. Maury n'indiquait pas les cotes des manuscrits, attribuait une lettre d'homme à une femme, et surtout prétendait tirer une longue citation d'une lettre de Bernardin à M^{me} Necker, alors que cette citation n'y figurait pas : « La citation de M. Maury, disais-je alors, peut donc appartenir à une autre lettre à M^{me} Necker, lettre que je n'ai encore pu découvrir dans ces manuscrits (1). » Depuis, ayant lu tous ces manuscrits ligne à ligne, j'ai retrouvé les passages cités dans une lettre adressée non pas à M^{me} Necker, mais à M^{me} de Germany, belle-sœur de M^{me} Necker (2). Le dépouillement de ces dossiers n'a pas été fait par M. Maury avec la précision voulue : on ne peut pas avoir une entière confiance dans les documents qu'il a cités. Les fautes de lecture sont trop fréquentes.

Erreurs sur les noms : M. Maury cite parmi les « jolis noms » des correspondantes de Bernardin « M^{lle} Lucette Chapelle. » (3). M. Maury n'a pas dû prendre la peine de lire la signature de la lettre, et se sera contenté de transcrire le nom écrit au crayon dans le haut de la lettre par l'ignorant qui a classé cette correspondance, car cette jeune Anglaise se nomme Chappell (4).

(1) *Revue des Cours et Conférences*, 3 février 1898, p. 568-569. — (2) CXLVI, 60-61. — (3) Maury, *Etude sur la vie et les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre* (Hachette, 1892), p. 167. — (4) CLVI, 2, 22.

Erreurs sur le texte des lettres : « Le chemin de la vie est semé de ces légères *piqûres*, il ne faut pas en faire un buisson », aurait écrit M^{me} Marion Delaville Jehannin, d'après M. Maury (1) ; le manuscrit porte ceci, qui est plus logique et mieux dit : « Le chemin de la vie est semé de ces légères épines » (2). Si l'on en croyait M. Maury, M^{me} Mesnard aurait écrit que Bernardin « peint la tourterelle d'Afrique avec sa teinte *coralière* sur le *cou*... Vous reconnaissez dans cette tache la livrée de l'amour, etc. (3). » M^{me} Mesnard ne fait pas de barbarismes et ne met pas la livrée de l'amour au cou ; elle a écrit : « sa teinte *coraline* sur le *cœur* » (4). Pouvait-elle s'exprimer autrement, puisque c'est précisément là l'expression de Bernardin dans le passage des *Etudes* qu'elle cite avec admiration (5) ? Ailleurs, M^{me} de Boisguilbert est représentée comme « une adepte toute prête à subir les théories qui ont plutôt un mérite d'ingéniosité que de solidité technique... C'est ainsi qu'elle adopte le système sur les marées (6) ». Or, qu'est-ce qu'en pense M^{me} de Boisguilbert ? « Ce que vous avez dit sur la cause des marées était tout nouveau pour moi, et je crois pour tout le monde (7). » Est-ce là le ton d'une adepte, ou d'une femme du monde qui réserve très poliment son adhésion ?

1 Maury, p. 127. — (2) CLVI, 5. — (3) Maury, p. 149-156. — (4) Mss. CLIX, 1. 2, f. 8. — (5) *Œuvres*, p. 276, col. 1. — (6) Maury, p. 151, et note 4. — (7) CXXXII, 59.

Qu'important, dira-t-on, des inconnues comme M^{me} Mesnard ou M^{mo} de Boisguilbert ? Soit. Mais des fautes de lecture même dans les lettres de la princesse Marie, c'est plus sérieux. Reproduisant des conseils, prodigués « avec la délicatesse d'une main de femme, et la fermeté d'un médecin qui sait son malade », M. Maury fait écrire à la princesse : « Sachez que rien n'est plus capable de lasser le zèle de *vos* amis que *votre* irrésolution (1). » C'eût été une prise à partie directe, brutale, si c'était exact : mais la princesse Marie est plus délicate ; car l'original donne ce conseil sous une forme adoucie par son tour général : « Sachez que rien n'est plus capable de lasser le zèle de *nos* amis que *notre* irrésolution (2). » Cette lettre, de plus, est datée, non pas de « juillet 1766 », comme le dit une note un peu vague (3), mais du 2 juillet 1766.

Erreurs de date : une lettre de M^{me} de Boisguilbert, donnée par M. Maury comme étant du 20 février 1786, est du 18 avril (4). Une lettre de M^{me} de la Ville Jehannin, datée par M. Maury de 1781, ne porte sur l'original que cette indication « ce 14 août (5) ». Ces petites erreurs sont naturellement plus importantes quand il s'agit de Bernardin lui-même. M. Maury dit que Saint-Pierre a envoyé un mémoire justificatif à M^{me} Necker, « non

(1) Maury, p. 68-69. — (2) cxli, 65. — (3) Maury, p. 69, note 1. — (4) Maury, p. 151, note 4; mss. cxxxii, f. 60. — (5) Maury, p. 129, note 1.

pas en 1788, comme le prétend Aimé Martin, mais vers le 5 février 1780 (1) ». Pour avoir la date précise, il suffisait de regarder le manuscrit qui donne : 26 janvier 1780 (2).

Erreurs de provenance : M. Maury dit que Félicité Didot, voulant elle aussi « correspondre avec l'illustre homme de lettres », lui écrivit d'Essonnes, de la propriété de sa famille (3). C'est de Paris, avant le départ des Didot pour Essonnes, qu'elle lui envoie sa première lettre, le 18 août 1792 (4).

Erreurs sur les personnes : M. Maury prend bien souvent les correspondantes de Bernardin pour des hommes, ou réciproquement. D'une des meilleures amies de Saint-Pierre, M^{lle} Girault, personne très religieuse et respectueuse des volontés de la Providence (5), il fait une athée, en mettant sous son nom une tirade matérialiste qui n'est pas d'elle, mais de son frère (6). Pour prouver la séduction exercée par Bernardin sur les cœurs de jeunes filles, M. Maury attribue à M^{lle} de Pompéry une lettre écrite par M^{me} de Pompéry, femme d'un gendarme (7); cela prouve deux choses : M. Maury n'a pas lu les lettres de M^{me} de Pompéry publiées par sa famille (8); il a lu trop

(1) Maury, p. 123, note 2; mss. CXIX, f. 1-9. — (2) CXIX, 1-9. — (3) Maury, p. 188. — (4) CLVII, l. 2, f. 59. — (5) CXXXVI, 76. — (6) Maury, p. 86, note 1; cf. mss. CXXXVI, 56. — (7) Maury, p. 170, note 3. — (8) *Un coin de la Bretagne pendant la Révolution. Correspondance de M^{me} Audouyn de Pompéry avec son cousin et Bernardin de Saint-Pierre*. Lemerre, 1884.

vite les lettres manuscrites qu'il cite d'elle, puisque cette prétendue jeune fille y parle de son fils (1).

Ces erreurs sont plus graves quand il s'agit, non plus d'une lettre d'un correspondant quelconque, mais d'une lettre écrite par Bernardin lui-même. M. Maury prétend adressée « à sa vieille amie M^{me} de Boisguilbert » (2) une lettre du 1^{er} avril 1806 qui commence ainsi : « Je reçois avec bien du plaisir, Monsieur... (3).

Erreurs de fait : M. Maury dit que Bernardin avait été dénoncé par les employés du Muséum : il s'appuie pour prouver ce fait sur la lettre d'un de ses sous-ordres : « Les garde-bosquets que vous commandez, lui écrivait un de ses employés, Guillotte, vous accusent de vous être opposé le dix du courant à ce qu'ils allassent secourir leurs frères d'armes qu'on égorgeait au château des Thuilleries (4). » Or, cette citation est erronée : en réalité, Guillotte écrit à Bernardin que, le 20 août 1792, il a été, lui Guillotte, mené à la Section des Gobelins : « Rendu à l'Assemblée, M. le Président, après avoir obtenu le silence, *me* dit : les garde-bosquets que *vous* commandez *vous* accusent, etc. (5) »

Si de pareilles erreurs de fait n'ont d'autre importance que la valeur d'un fait isolé et matériel, d'autres sont plus sérieuses, car elles nous font

(1) Mss. CXXXI, 25. — (2) Maury, p. 226, note 2. — (3) CCII, 16-17. — (4) Maury, p. 183 et note 1. — (5) CXXXVI, l. 2, f. 101.

concevoir de Bernardin et de son caractère une opinion défavorable et fausse. C'est ainsi que, à la page 215 de sa thèse, M. Maury prétend que la mort de Félicité fut pour Bernardin « une occasion de rupture définitive avec la famille ; le veuf ne conserva de relations qu'avec Henri Didot ». Or, le 20 nivôse an VIII, M^{me} Didot mère écrit à Bernardin une lettre très tendre, pour le remercier d'une invitation à dîner (1), et, de son côté, Bernardin reste pour sa belle-mère, après la mort de Félicité comme avant, un gendre vraiment filial, ce que nous verrons en détail au cours de ce livre. Plus grave encore, et tout aussi fausse, est l'accusation portée par M. Maury contre Bernardin de n'avoir pas été un bon fils, à cause de sa « rare précocité de misanthropie... ; avec la manie prématurée des persécutions, il parlait des injustices de sa mère (2). » Et sans doute, Aimé Martin dit bien, dans *l'Essai sur la vie*, qu'une fois, l'enfant, à neuf ans, se révolta contre une punition imméritée. Mais que nous apprennent les manuscrits ? Que dit Bernardin dans le document intitulé *Mon caractère* ? « J'avais une mère bonne et tendre (3). »

En résumé, toute la partie de l'étude de M. Maury qui est présentée comme reposant sur les manuscrits de la Bibliothèque du Havre est caduque. Non seulement ce critique n'a pas corrigé les

(1) CLVII, l. 2, f. 63. — (2) Maury, p. 4. — (3) XXXIV, 4.

erreurs qui existaient avant lui, mais encore il en a ajouté de nouvelles : et, comme elles se présentaient avec une certaine apparence scientifique, elles sont passées de cette thèse de doctorat dans des livres recommandés au grand public par le nom et le talent de leurs auteurs.

III

Jusqu'ici la critique ne pouvait donc s'appuyer que sur des publications, partielles, il est vrai, mais très précises, et qui, sur des points de détail, nous avaient apporté d'utiles contributions. Je citerai en toute première ligne les études de M. le lieutenant-colonel Largemain, qui a publié dans différentes revues une série de documents très intéressants tirés des papiers de Bernardin restés en la possession des héritiers de Virginie de Saint-Pierre (1).

Il y a également des détails fort curieux dans l'étude de M^{lle} Lucie Achard : *Rosalie de Constant, sa famille et ses amis* (2). L'héroïne de ce livre avait, comme tant d'autres, éprouvé un sentiment tendre pour l'auteur des *Etudes*, et espéré un instant qu'elle deviendrait M^{me} de Saint-Pierre. Naturellement, étant de sa famille, M^{lle} Achard prend

(1) *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1896, t. III, p. 599-607; 1897, t. IV, p. 246-282; 1902, t. IX, p. 271-283, 442-468; *Revue historique*, septembre-octobre 1902, p. 80. — (2) Genève, Eggimann, 1902, t. II, p. 85-117.

partie pour Rosalie contre Bernardin (1). Nous lui devons de connaître un bien joli mot de rancune féminine : dans un roman inédit, *Théodore et Valérie*, Rosalie de Constant avait conté son aventure avec Bernardin, à peine déguisée : Valérie meurt : « La douleur de Théodore intéressa : on s'empessa de le consoler ; on assure que ce ne fut pas difficile. Il ne remporta à Paris que le souvenir de ses succès, et la certitude de son mérite (2). » Rosalie finit par pardonner : elle reste fidèle à Bernardin, plus que ne le voudrait M^{lle} Achard ; et, de son côté, en 1811, Saint-Pierre envoie à M^{lle} de Constant sa nouvelle édition de *Paul et Virginie* (3). N'est-ce pas curieux et touchant, cette longue fidélité de Bernardin à ses amitiés d'antan, cette oreille attentive et charmée avec laquelle il suit si longtemps

le murmure d'amour élevé sur ses pas ?

IV

Pour moi, après deux années de cours public sur les manuscrits du Havre, en 1898 et en 1903, j'ai signalé l'importance des découvertes que l'on y pouvait faire, dans deux leçons publiées par la *Revue des Cours et Conférences* (4), sans vouloir

(1) *Rosalie de Constant*, t. II, 86. — (2) *Ibid.*, II, 110. — (3) *Ibid.*, II, 336. — (4) N^{os} du 3 février 1898 et du 9 mai 1901.

dissimuler, jusqu'à la publication de mon livre, la valeur d'un trésor qui était à la disposition de tous les chercheurs, une fois prévenus, dans un dépôt public. Il me semble que le rôle d'un professeur d'Université consiste, non seulement à travailler, mais encore à indiquer les sources aux travailleurs. Et de fait, le conservateur actuel de la Bibliothèque du Havre, M. Millot, m'écrivait en 1901 que, depuis quelque temps, ces manuscrits lui étaient fréquemment demandés en communication. J'espère donc que la présente étude ne restera pas isolée, car qui pourrait se vanter d'avoir épuisé une mine aussi considérable, ou d'avoir évité toute erreur, ou d'avoir tiré d'un feuillet, même lu avec attention, tout ce qu'il renferme d'intéressant ? Dans cet entassement des matériaux et des décombres de la pensée de Bernardin, j'ai voulu sauver quelques perles fines et pures. Il y a là aussi pas mal de perles fausses, de simple verroterie, que j'ai laissées de côté. Il serait vraiment naïf de supposer que l'auteur n'a pas su tirer lui-même de ses tiroirs le meilleur de ce qu'il y avait mis.

Mais il me semble aussi, qu'après avoir écarté beaucoup d'erreurs récentes ou anciennes sur Bernardin, ce livre-ci fera mieux connaître l'histoire de l'homme, de l'écrivain, de ses ouvrages. Je tâche de faire partager à mon lecteur l'impression de ravissement que j'ai éprouvée lorsque j'ai vu

peu à peu la figure de Bernardin se dégager devant moi, franche et nette, de tous les embellissements saugrenus dont on avait voulu la farder : ainsi un peintre, débarbouillant une vieille toile achetée au hasard d'une vente, voit, au fur et à mesure que disparaissent, dans une restauration sincère, les couches de vernis superposées et les repeints maladroits, apparaître un tableau de maître.

De cette étude Bernardin sortira certainement grand, puisqu'il n'en sort pas diminué. Pendant des années, j'ai lu, sans ennui, tous ses papiers, même les plus intimes, ceux qu'il n'eût laissé voir à personne de son vivant : les plus insignifiants en apparence contenaient d'utiles renseignements. Il m'a semblé que Bernardin de Saint-Pierre était encore meilleur dans son œuvre manuscrite que dans son œuvre imprimée.

Toutes mes citations sont inédites, à moins d'indication contraire, et scrupuleusement reproduites d'après les manuscrits du Havre, avec des références exactes (1).

Caen, 28 août 1903.

(1) Le chiffre romain indique le dossier, et le chiffre arabe le folio. Dans les cas où le dossier est divisé en plusieurs liasses, le premier chiffre arabe indique la liasse, et le second le folio. Pour les œuvres imprimées, les références sont faites à l'édition en deux volumes publiée par Aimé Martin en 1836 chez Desrez et Lefèvre : *Œuvres* et *Œuvres posthumes*.

PREMIÈRE PARTIE

LES ANNÉES D'ÉPREUVES

CHAPITRE PREMIER

I. La Normandie. — II. Ascendants paternels et maternels ; parentés lointaines ; nervosité générale de la famille. — III. Marie Talbot. — IV. Piété et haine de l'Eglise. — Premières études. — *Robinson*. — V. A la Martinique. — VI. Fin des études de Bernardin.

I

Les premières années de Bernardin, si importantes pour la formation sentimentale de l'enfant, se passent au Havre. Naturellement les promenades sur le rivage tiennent une grande place dans sa vie : ses longues contemplations devant la Manche ont laissé leur trace jusque dans les *Etudes de la Nature* : la description de l'embouchure de la Seine sert d'élément principal au paysage composite qu'il dépeint dans la première Etude (1).

La Normandie tout entière captive ensuite son imagination. Déjà, dans ses œuvres imprimées, on pouvait

(1) *Œuvres*, p. 154, col. 1.

constater qu'il était toujours resté très Normand de cœur ; que les arbres des tropiques ne lui faisaient pas oublier le pommier (1). Les manuscrits nous montrent mieux encore à quel point il chérissait sa province natale, et comme il aimait à en parler à tout propos, même hors de propos. Dans le plan d'un « roman sous les glaces du pôle », il comptait introduire (par quelle transition ? je l'ignore) l'épisode suivant : au milieu d'un paysage de Normandie, un jeune homme très mélancolique pleure à la vue de son pays : au loin, sous un soleil couchant d'automne, apparaît un couvent de religieuses (2).

Bernardin songe également à écrire l'histoire de Rouen (3). Puis il agrandit son sujet, et veut se faire l'historien de la Normandie. Il ébauche son travail, prépare ses notices sur les Normands, petits et grands : Saint-Evremond, Sarrasin, Jean Pecquet, Jean Restout, Charles de Castel de Saint-Pierre, Magdeleine de Scudéry, Segrais, Le Poussin, l'abbé de Vertot, Trouville, etc. 4). Mais il finit par se dégoûter de son projet : il ne le trouvait plus d'un intérêt assez général (5). Peut-être aussi avait-il commencé à juger sa province natale : il trouvait qu'on y parlait vraiment trop de procès (6).

II

La Normandie est un joli cadre pour la silhouette de l'enfant, mais ce n'est guère qu'un cadre. C'est surtout du milieu familial que Bernardin tire sa sève et son originalité. Le premier trait moral qui frappe dans

(1) *Œuvres*, p. 155, col. 2. — (2) I, 155. — (3) CLVI, 5. — (4) CIX, 21, et LXXXII, 4. — (5) CXXXVI, 2, 18. — (6) CXXXVI, 2, 5.

cette famille, c'est le dessein arrêté de s'anoblir. Ils ont un certain nombre de portraits d'ancêtres (1), ce qui est insuffisant. Ils ont beaucoup de prétentions, et quelques légendes, ce qui ne suffit pas davantage : « Mon père, dit Bernardin dans une de ses autobiographies, fermier et directeur des messageries de cette ville à Rouen, sortait d'une famille noble de Lorraine, établie en Normandie depuis quatre générations. J'avais ouï conter à mon père, comme une tradition de famille, ... que nous descendions... même d'Eustache de Saint-Pierre (2). » Sans doute on n'avait ni preuves, ni armoiries (3). On ne s'en cramponnait que plus ferme à cette tradition flatteuse. En 1787, Bernardin se vantait encore à ses amis de sa filiation avec Eustache de Saint-Pierre (4). En réalité, ils remontaient péniblement jusqu'à un grand-père, Charles Saint-Pierre, ou de Saint-Pierre, ou Pierre de Saint-Pierre (5). De ce côté-là on touchait vraiment à la noblesse, par alliance : ce grand-père avait fait un beau mariage : il avait épousé la petite-fille d'Etienne Bériet, ou Berrier : ce dernier avait eu quatre fils et une fille, tous mariés dans la noblesse : le troisième fils d'Etienne Berrier, Ambroise-Paul, avait eu un fils, garde du Roi, et une fille, Marie Berrier : elle épousa, dit la sœur de Bernardin, dans une lettre du 14 octobre 1766, « Pierre de Saint-Pierre, né à Nancy en Lorraine, ayant été volontaire dans le régiment d'Enghien, appartenant à M. de Laigle. Après, il fut secrétaire dans la maison dudit marquis (6). » Puisque Pierre avait épousé une fille de qualité, Catherine de Saint-Pierre en conclut qu'il devait la valoir

(1) CXLII, l. 3, f. 45. — (2) LXXXII, 99 et 105. — (3) LXXXII, 99. — (4) CXXXVI, l. 2, f. 29. — (5) CXLII, l. 3, f. 66 et 74. — (6) CXLII, l. 3, f. 73; cf. l. 2, f. 30.

comme rang social. Mais c'était encore une illusion, que, plus tard, raillera Bernardin, quand il se croira assez grand par lui-même pour se passer d'être noble. Dans un préambule préparé pour une réédition du *Voyage à l'Île de France*, il revient sur toutes ces chimères de noblesse dont on l'avait bercé :

J'avoue que j'ai plusieurs fois rougi de ma naissance. Au fond elle était fort honnête. J'avais ouï dire à mon père que nous descendions d'Eustache de Saint-Pierre, maire de ville de Calais. Les enfants écoutent tout. Ce sentiment gonfla ma jeune âme au milieu des misères de mon éducation. Quand je fus grand, je cherchai dans les papiers de famille si j'y trouverais quelque renseignement. Ce fut en vain..... Cependant je trouvai dans ces papiers que nous descendions d'une famille noble... Le lieutenant du Roi, le marquis de Laigle en avait donné un certificat dont j'étais possesseur. Mais cette pièce insuffisante ne me mettait pas au rang des nobles,... car le marquis de Laigle avait stipulé dans son certificat qu'un de mes ancêtres avait géré les affaires de sa maison. Ainsi un orgueil est puni par un autre (1).

Le père de Bernardin semble représenter, dans la formation intellectuelle de notre auteur, le rêve, la chimère. La raison, le sens des réalités, le souci des choses positives viennent certainement de la mère. Nous la connaissons surtout par un joli portrait au crayon et au pastel, conservé à la bibliothèque du Havre, œuvre de Bernardin. Ce portrait est vivant. La figure est ronde, pleine, poupine dans le bas ; le front au contraire est bombé, volontaire : l'œil est intelligent, froid, bleu d'acier. Dans l'ensemble, on dirait une Hollandaise qui n'aurait pas l'air commode. Elle s'appelait, de son nom de jeune fille, M^{lle} Godebout, et s'était

mariée à Dieppe (1). Elle avait apporté à son mari une petite fortune, dont une maison sise à Dieppe, rue Pelterie, une autre encore, appelée la maison Bachelier (2). Ce n'était guère, si nous en jugeons par ses très modestes bijoux, qui se réduisent à un simple collier de grenats (3).

Voilà la situation de la famille : du côté Godebout, c'est la petite bourgeoisie. Du côté Saint-Pierre on voudrait toucher à la noblesse. En 1772, on découvre un M. de Saint-Pierre, général des Célestins de Paris, très aimable en société, très complaisant : mais il se dérobe (4). On est forcé d'en revenir au célèbre Eustache de Saint-Pierre, dont on cause en famille :

C'est l'ainé, c'est l'aïeul, l'ancêtre, le grand homme !

Et certes, si ces chimères n'étaient que ridicules, je n'en aurais pas parlé si longtemps. Mais ces prétentions à la noblesse d'épée ont un avantage : elles développent chez le chevalier de Saint-Pierre une noblesse de cœur qui le soutient dans ses épreuves, surtout dans la plus dure : au moment de la fâcheuse affaire de son frère Dutailly, Bernardin proteste contre l'in vraisemblance d'une trahison : elle salirait le nom même d'Eustache de Saint-Pierre « dont une tradition de famille nous fait sortir ; et quoiqu'elle soit nulle pour le public, elle est sacrée pour nous, parce qu'elle a eu pour garant le témoignage d'un père, qu'elle a été la base de notre éducation, qu'elle nous a soutenus dans la mauvaise fortune, et qu'elle a toujours dirigé nos projets aux choses honnêtes et utiles à l'Etat » (5). C'est une idée qui lui tient à cœur, et que nous retrouverons souvent

(1) CXLIV, 32. — (2) CXLII, l. 3, f. 38, et l. 2, f. 13. — (3) CXLII, l. 2, f. 43. — (4) CXLII, l. 3, f. 93. — (5) XCIX, 25.

dans les brouillons des plaidoyers qu'il écrit pour son frère : je citerai encore un passage, parce qu'il est, en même temps qu'un renseignement sur Bernardin, un vrai document pour l'histoire du patriotisme :

Ce citoyen est devenu si fameux en France depuis qu'il a paru sur le théâtre (1), qu'il semble qu'il y ait bien de la vanité aujourd'hui à en tirer son origine, surtout lorsqu'on n'a aucun titre et pas même d'armoiries. Mais je peux prouver que, quand il était pour le public aussi obscur que moi, je me suis glorifié souvent d'en descendre... Si je la cite ici en faveur de mon frère, cette tradition paternelle recueillie dès l'enfance, c'est pour ceux qui connaissent le pouvoir de l'éducation, car je ne peux attribuer qu'à l'influence de cette tradition, vraie ou fausse, les efforts pénibles, j'ose dire insensés, qu'elle nous a fait faire vers les choses honnêtes et utiles à la patrie (2).

Son ascendance maternelle présente également quelque intérêt, car elle va nous montrer un autre côté du caractère de Bernardin. Il y a, à Dieppe, tout un centre de parents du côté de sa mère, d'amis ou d'alliés : les de Grinville (3), les Lemesle (4), les Jenferée (5), et surtout les Godebout. Catherine tient son frère au courant de toute cette lignée : le 3 mai 1780, leur oncle Godebout est mort (6). Son fils aîné, capitaine en second, est parti porter des munitions de guerre aux Américains ; les Anglais l'ont pris, et débarqué en Ecosse où il est prisonnier sur parole (7). Enfin il se marie ; Catherine écrit à Bernardin, le 31 mars 1783 « J'apprends que M. Godebout l'aîné va se marier à M^{lle} Fouray, fille de l'hydrographe, très connue de la famille. Peu vous importe, me direz-vous (8). » Et en

(1) *Le Siège de Calais*, par de Belloy, 1765. — (2) c, 50. — (3) CXLII, 61, 64, 77, 80. — (4) CXLII, 86. — (5) CXLII, l. 2, f. 40. — (6) CXLII, l. 2, f. 79. — (7) CXLII, l. 2, f. 73 et 96. — (8) CXLII, l. 3, f. 40.

effet Bernardin a bien quelques raisons pour refroidir ses relations avec des parents qui l'ont laissé dans l'embaras et se sont montrés durs pour la pauvre Catherine. Pourtant, quand il aura réussi, quand il sera devenu le grand homme de la famille, il mettra très largement son influence et son crédit à la disposition de tous ses cousins et cousines qui se rappellent cette parenté le jour où elle leur devient utile. Bernardin de Saint-Pierre est très familial : il l'est jusqu'à la générosité, presque jusqu'à l'héroïsme, quand il s'agit de ses frères et sœur.

Dominique, celui qu'on appelle en famille le marin, vit en marge du petit clan, étant toujours embarqué. Dans une escale il trouve le temps de se marier avec M^{lle} de Grinville ; puis il perd sa femme et confie ses enfants à ses beaux-parents. Pendant plusieurs années il ne donne plus signe de vie à sa sœur ; celle-ci écrit à Bernardin, le 1^{er} novembre 1778, que Dominique s'est remarié, depuis quelques mois : il a ramené sa femme au Havre : ils ont un fils. Du moins elle l'a entendu dire par un « petit frère » (1). On le retrouve en 1785 : il est alors à la Martinique, se rétablissant du scorbut qu'il a gagné pendant qu'il faisait la traite des nègres (2). Ce commerçant positif et peu « sensible » semble très bien équilibré.

Détailli au contraire, qui, nous le verrons au chapitre XI, sombrera dans la folie complète, commence par être un agité. Entré au service militaire, on l'appelle, dans la correspondance de famille, « le gendarme », puis, quand il s'est enrôlé dans l'armée américaine, « l'insurgent ». Gendarme ou insurgent, il est toujours inquiet, nerveux. Catherine envoie, le 18 juin 1771, à Bernardin, des lettres où « l'infortuné

(1) CXLII, l. 3, f. 54. — (2) CXLII, 82.

gendarme » multiplie ses doléances (1). Il se plaint de tout le monde, même de sa sœur si dévouée : M^{lle} de Saint-Pierre écrit à Bernardin, le 6 novembre 1774 : « Mon frère le gendarme me renvoie ma dernière lettre accompagnée d'invectives. Je l'attribue à la vivacité de son imagination qui le rend extrême en tout genre, et lui pardonne de tout mon cœur, rendant justice au sien, qui est bon, mais inconséquent (2) ».

La pauvre fille est plus à plaindre que ses frères, car elle ne peut agir, et elle se consume dans une vie navrante. Née le 24 juin 1743 (3), elle vieillit dans des maisons religieuses, moitié retraites et moitié asiles, à Honfleur d'abord, puis à Dieppe. Pourtant elle a été demandée trois fois en mariage, par des prétendants peu sortables (4). Décidément elle coiffera sainte Catherine.

Jusqu'en juillet 1770, elle vit à Dieppe, chez son oncle et sa tante, aussi pauvres qu'elle, mais qui espèrent une pension de son frère le marin ; rien ne venant, ils la mettent à la porte, et elle entre à l'Hôtel-Dieu, où elle vivote : elle ne paye que 200 livres par an parce qu'elle ne boit que de l'eau (5). Malheureusement l'archevêque de Rouen, visitant les communautés, trouve le taux des pensions trop modique « pour la dureté des temps », et ordonne une augmentation de soixante livres. A force de marchander, et de représenter qu'elle ne boit que de l'eau, elle obtient de n'être taxée qu'à vingt-quatre livres d'augmentation : « telle est la vie », ajoute-t-elle avec résignation (6). Une autre fois, c'est comme seigneur de Dieppe que l'archevêque, ou son féodiste, exige une nouvelle rente

(1) CXLII, l. 3, f. 46. — (2) CXLII, l. 2, f. 90. — (3) CXLII, l. 2, f. 88, et l. 3, f. 33. — (4) CXLII, l. 3, f. 19, et l. 1, f. 50. — (5) CXLII, 19. — (6) CXLII, l. 2, f. 47.

seigneuriale de 15 sols sur une maison qu'elle possède indivise avec son frère, à Dieppe, en nue propriété (1). Comment s'en tirer ? Bernardin, presque aussi pauvre qu'elle, et même obéré de dettes, lui envoie de l'argent aussitôt qu'il en a (2). Elle cherche à travailler, mais elle ne trouve pas toujours d'ouvrage un peu rémunérateur : alors elle fait de la dentelle : en travaillant du matin au soir, elle gagne trois ou quatre sous par jour (3) ! Et pourtant elle se résigne, elle n'a pas une plainte, parce qu'elle est très pieuse. Elle est heureuse d'apprendre que Bernardin, en 1775, a songé un instant à entrer en religion (4). Elle aime ses frères de tout son cœur : si misérable qu'elle soit, elle trouve moyen de leur faire de petits cadeaux : le 7 mai 1779, elle envoie à Bernardin un baril de cent huitres marinées (5). A son frère Dominique qui, après un silence de plusieurs années, lui écrit de Marseille, le 24 octobre 1782, qu'il n'est pas très à son aise, elle offre aussitôt un louis (6). Comme si la misère ne suffisait pas, elle se blesse, et souffre d'un étranglement des intestins : elle écrit à Bernardin, le 23 octobre 1804 : « Je sors d'un dégorge-ment d'excréments par la bouche qui, depuis deux heures de midi jusqu'à deux heures de nuit, opérant en me rendant mourante. Voilà la sixième à septième révolution que j'éprouve de cette nature depuis ma blessure (7). » En dehors de ces accidents aigus, elle souffre d'une maladie nerveuse chronique. Sa tendresse même pour ses frères ne fait qu'exacerber sa neurasthénie : en 1767, pendant qu'elle est au couvent de Honfleur, elle reçoit la visite de son frère, revenu de ses grands voyages d'Europe : puis elle lui écrit, et il ne répond pas ;

(1) CXLII, l. 3, f. 41. — (2) CXLV, 130. — 3 CXLII, l. 2, f. 64. — (4) CXLII, l. 3, f. 18. — (5) CXLII, l. 2, f. 22 et 23. — (6) CXLII, l. 3, f. 41. — (7) CXLII, l. 3, f. 85.

elle le croit reparti à l'étranger : « Je ressentais déjà par l'imagination tout l'éloignement : un accroissement de sombre s'emparait de mon esprit (1). » Avec les années, le nombre et la régularité des crises augmentent : le 8 août 1777, elle écrit que ses affections nerveuses, « attribuées à une âme trop sensible », sont devenues périodiques depuis quatre ou cinq ans : « les dernières attaques, par plusieurs fois, m'ont par leur violence fait perdre connaissance (2) ». Je trouve entre cette malheureuse femme et son frère une frappante ressemblance au physique et au moral. Résignation religieuse, endurance, travail opiniâtre, dévouement aux siens, imagination exaltée, nervosité : du reste Catherine écrit à Bernardin le 31 mars 1783 : « Comment va votre maladie de nerfs ? C'est la mienne aussi (3). »

C'est en effet leur maladie de famille : Bernardin en souffre comme les autres. Son enfance est malade : « sous l'aile maternelle, dit-il, j'étais fort sujet aux fluxions des yeux et des dents (4). » Plus tard ce sont de véritables désordres nerveux, allant jusqu'à l'agoraphobie, surtout au retour de son voyage à l'Île de France : il écrit, le 26 janvier 1789, à M^{me} Necker : « J'avais vu des batailles, j'ose dire avec fermeté ; j'avais vu de sang-froid les tempêtes du Cap ;... et j'ai senti que je frissonnais lorsque je passais la Seine en bateau ; ma vue se troublait si je traversais une allée du Palais-Royal où il y avait du monde ; des convulsions me saisissaient dans la foule d'une église, si les portes en étaient fermées. Ce qu'il y a de plus étrange, ces symptômes ne me prenaient qu'à la vue des hommes, et disparaissaient dès que j'étais seul (5). »

(1) CXLII, l. 3, f. 51. — (2) CXLII, 77. — (3) CXLII, l. 3, f. 40. — (4) XXVII, 8. — (5) CXIX, 1-9.

Au début de la Révolution, il se plaint encore d'éblouissements qui l'incommodent fort (1). Un peu plus tard, une fois marié, il se rétablit presque complètement, et joue simplement de sa maladie pour se dérober à quelque corvée : c'est ainsi qu'il prie Røederer de le faire rayer de la liste des jurés, sous prétexte que sa maladie nerveuse le rend incapable de remplir ses fonctions (2). Mais au moment de sa pleine activité intellectuelle, lorsque son travail littéraire est morcelé par d'interminables démarches auprès des ministres, il souffre véritablement d'une névrose. Ses manuscrits même révèlent cette souffrance, car il y commet assez souvent une faute qui est, je crois, un symptôme assez grave, et correspondant à l'aphasie : tantôt il supprime des syllabes sans s'en apercevoir : il écrit par exemple *me dédomer* pour *me dédommager* ; tantôt il les redouble : il bégaye en écrivant : « sur la liste des consularats (3). »

Tout jeune, il dut ressentir les premières atteintes de son mal sous forme d'irritabilité, même envers ses parents. Quoiqu'il les aimât bien, surtout sa mère, il y a peut-être une rancune d'enfant dans cette idée du vieillard : faire arriver au paradis qu'il imagine, dans le soleil, « les enfants qui ont aimé leurs parents en supportant leurs défauts (4). »

III

A coup sûr, c'est par révolte contre les réprimandes et les punitions qu'il se réfugie auprès de sa bonne, Marie Talbot : « Il aimait singulièrement cette brave femme, dit une de ses auto-biographies, cette brave

(1) CLIX, 52. — (2) CXIV, 29. — (3) CXLIII, 15. — (4) LXXVI, 14.

femme qui l'avait élevé avec les plus tendres soins, cachant ses petites fautes, et lui rachetant bien des fois, de son propre argent, les rudiments qu'il perdait par étourderie, ce qui lui attirait de rudes châtiements (1). »

C'est elle qui le retrouve, lors de sa première fugue loin de la maison paternelle, en demandant partout aux gens s'ils ont vu passer un bel enfant. « Car alors j'étais d'une figure remarquable. Elle me rassura sur mes craintes, et me ramena, après m'avoir préalablement débarbouillé, suivant sa coutume, en mouillant de sa salive un coin de son tablier, et m'en frottant les lèvres, les joues et les mains que j'avais tout empourprées de mûres (2). »

Tous les enfants du reste l'aimaient : Catherine pleurera en apprenant la mort « de la bonne Marie », dans le courant de 1777 (3). Mais Bernardin est le grand préféré, et l'aime lui-même véritablement. De l'île de France il lui envoie de l'argent : dix-huit livres en 1769, trente-six en 1770, quatre-vingt-huit en 1771 (4). Il voudra même plus tard, comme écrivain, lui donner l'immortalité : dans un de ses romans chimériques, où il rêve un état social parfait, se rapprochant de l'état de nature, il raconte un voyage dans une petite république idéale ; il y introduit sa vieille bonne : « je vis Marie Talbot qui disait son chapelet à la porte : elle chantait un latin qu'elle n'entendait pas (5). » Marie Talbot en effet est très pieuse, à sa manière, avec des préférences et des antipathies : quand le jeune Bernardin, élève des Jésuites de Rouen, revient à la maison paternelle, après avoir annoncé qu'il veut devenir jé-

(1) CLX, 32. — (2) CLXX, 15. — (3) Lettre du 8 août 1777 ; CXLII, . — (4) CXLII, l. 2, f. 18. — (5) XIII, 1.

suite, missionnaire et martyr, c'est sa vieille bonne qui le détourne de son projet, mieux que toutes les objurgations paternelles :

La première personne qu'il aperçut en approchant, fut la bonne Marie Talbot, qui le reçut d'un air triste, les larmes aux yeux, et qui lui dit en soupirant : Quoi ! Monsieur Henry, vous voulez vous faire Jésuite ? Ah ! mon Dieu ! que je n'aime guère ces gens-là. Mais j'en avais le pressentiment dès l'an passé, quand je vous ai vu lire dans les gros livres. Encore tout au moins si vous vous faisiez capucin. Ces bons pères prient eux autres pour le pauvre peuple. Mais les Jésuites, ah ! les Jésuites, ils ne valent, ma fi, rien. — Les larmes et les conseils de la bonne Marie Talbot commencèrent à ébranler fortement la vocation du futur martyr. . . . Mais ce qui détruisit cette prétendue vocation, ce fut l'amitié dont il s'éprit pour un favori de sa bonne, qui était un des plus amusants capucins du monde, ayant toujours quelque belle histoire à raconter 1).

IV

En effet, petite nature aimante et affectueuse, déversant sur les bêtes le trop-plein, l'inemployé de sa tendresse (2), l'enfant est tout disposé à aimer ceux qui l'entourent, et à croire ceux qu'il aime. Il doit à cette tendresse de cœur ses sentiments religieux, si fortement enracinés dans son âme que, disparus pendant de longues années, ils reflouriront à la fin de sa vie, dans un milieu favorable : « Je dus cette âme aimante sans doute aux premières caresses d'une bonne mère ; je croyais tout ce que mes parents me disaient, et, comme ils étaient religieux, je crus tout ce qu'ils me disaient (3). » Si Bernardin doit à ses parents son

1) CLX, 32. — (2) XXXIV, 5. — (3) « Mon caractère », préparé pour une réédition du *Voyage à l'Île de France*, XXXIV, 6.

enfance pieuse, c'est à sa propre nature qu'il doit son mysticisme. Son exaltation personnelle est accrue par la lecture de la *Vie des Saints* : « Il y en avait dans la maison de mon père un énorme in-folio, que je lisais une partie du jour et même de la nuit, quand je pouvais dérober quelque bout de chandelle. J'étais enchanté du merveilleux que j'y trouvais, et si persuadé que la Providence venait au secours de tous ceux qui l'invoquaient, que je résolus de m'y abandonner à la première occasion où j'aurais à me plaindre des hommes (1) ». Et comme l'occasion lui en semblait venue, un jour de forte gronderie, il partit, « croyant fermement que Dieu me nourrirait dans les bois, en m'envoyant un corbeau comme à un autre saint Paul (2). » Il était vieux, quand il racontait ainsi ses souvenirs de jeunesse : il était alors revenu à sa piété première : il voyait quel viatique il avait emporté dans le long voyage de sa vie : « Age heureux, où l'on ne doute point !... Je dois au moins à ce temps d'innocence ma première confiance en la Providence, et la hardiesse avec laquelle j'ai entrepris sans secours et sans appui humain, seul, les voyages les plus extraordinaires. Et si, dans la suite, elle n'a pas interrompu pour moi le cours des lois de la nature, elle a plus d'une fois fait des miracles plus surprenants en détournant à mon bonheur la malignité même de mes ennemis (3). » Pendant ses années d'impiété, Bernardin entendait, lui aussi, bourdonner à ses oreilles les cloches de la ville d'Is, surtout lorsqu'il se trouvait éloigné dans l'espace, en proie à toutes sortes de nostalgies : qu'est-ce qui, de loin, l'attirait le plus fortement vers son coin de France ? Des souvenirs religieux : « Pour moi, rap-

(1) CLXX, 15. — (2) CXI, 1. — (3) CXI, 1.

pelant ce qui m'attache à ma patrie, j'ai senti que c'était un petit pèlerinage où, enfant, on m'avait mené, au milieu de l'été, à Notre-Dame-des-Neiges (1). » Il aimait à se rappeler les repas que l'on y faisait sur l'herbe, auprès de l'ermitage, ou encore les visites à Saint-Martin-des-Prés, « où les filles filent à la Vierge une pièce de toile (2). »

Son catholicisme d'enfant était exalté à ce point qu'il prenait la forme agressive contre quiconque n'était pas orthodoxe : « J'avais tant ouï parler des protestants sous le nom de huguenots, que, la première fois que j'entendis dire qu'il en passait un dans ma rue, je courus, croyant qu'il devait avoir des griffes aux pieds, et un visage de réprouvé, comme un ennemi de Dieu. C'était un homme de mine fort vénérable. Je croyais que c'était un crime de manger avec eux, et me rappelais le mot de ce saint qui refusa de se mettre à table, de peur que la maison ne tombât sur lui. Tels étaient les préjugés de mon enfance (3). »

Il n'en est pas moins certain que Bernardin rompit complètement, et d'assez bonne heure, avec la religion catholique : c'est une erreur complète, par exemple, de croire qu'il est non seulement chrétien, mais même catholique, dans les *Etudes de la Nature* (4). Tous les passages qu'on pourrait citer ne sont qu'un éloge courtois du christianisme, de son élévation morale, de sa vertu consolante, mais non une adhésion formelle au dogme. Jusqu'à sa vieillesse, Bernardin, dans ses œuvres comme dans sa vie, reste catholique d'imagination, de sentiment, et, si j'ose dire, de tempérament ; mais il ne croit plus en esprit, et ne pratique plus. Son cœur

(1) CXLVIII, 64. — (2) CXLVIII, 64. — 3) XXXIV, 5. — (4) De Job, *Revue des Cours et Conférences*, n° du 19 mai 1898, p. 475-476.

est comme une église désaffectée : le charme du silence, la magie de la lumière filtrant par les vitraux, une sorte de parfum d'encens que l'on respire encore, des bruits où l'on croirait entendre comme les échos de l'orgue, la majesté des lieux où l'on a longtemps prié, tout s'y trouve encore : mais Jésus-Christ n'y est plus.

D'où est venue la rupture ? De ses premières impressions d'écolier : « J'avais de bons parents, dit-il, mais qui, par une contradiction fort commune dans nos mœurs, m'abandonnèrent à tous les maux d'une éducation étrangère (1). » Mis entre les mains de maîtres ecclésiastiques, il est frappé, dira-t-il plus tard, par la comparaison qu'il fait entre « la douceur des maximes de la religion » et « l'inhumanité » de ceux qui la lui enseignent (2). En quoi consiste cette inhumanité ? En ce qu'on le fouette. Un jour on le prévient qu'il recevra les verges le lendemain (3). Bernardin, naturellement, manque au rendez-vous. Son père le ramène à l'école, en priant qu'on ne le frappe plus : « Mon hypocrite maître d'école promet bien de me ménager. Quelques jours après il me fouetta jusqu'au sang, suivant sa coutume. » Bernardin tire la conclusion de ces mauvais traitements : « Il m'en resta une haine des prêtres (4). » Cette haine, il en donna plus d'une preuve publique, dans son cours à l'école normale, dans ses premières *Harmonies*. On ne peut croire jusqu'à quel point il portait son ressentiment contre ses premiers maîtres, contre les Jésuites, et, par généralisation, contre l'Église entière (5). Je n'en citerai qu'un exemple : au moment où il cherche s'il n'est pas réellement descen-

(1) Préambule de l'*Arcadie*, CLXX, 15. — (2) CLXX, 15. — (3) XXXIV, 5. — (4) LXXXVI, 9. — (5) CXLVI, 53.

dant d'Eustache de Saint-Pierre, où il pratique vainement des fouilles dans ses papiers de famille, « un curé, dit-il, ancien Jésuite, me conseilla de faire faire un acte faux par des Bénédictins. Mais il ne savait pas que j'avais une conscience. »

Ses rancunes d'enfant contre ses premiers maîtres, qui usent envers lui de la discipline en usage alors, dureront une partie de sa vie. Ajoutons, du reste, que cette animosité n'est pas réciproque de la part de ses anciens professeurs : ils gardent de lui un profond souvenir, si j'en juge par une anecdote tirée de sa correspondance : son ami, M. de Boisguilbert, lui écrit de Rouen, le 14 mars 1786, qu'il a donné à dîner à deux ou trois personnages : l'un d'eux, M. Descamps, « homme estimé et distingué dans notre ville, vint à parler avec intérêt d'un de ses anciens élèves, lequel avait voyagé dans le Nord, à l'Île de France... Il s'étendit sur son esprit, ses talents, sa modestie, la simplicité de ses mœurs (1) ».

Ce devait être en effet un élève d'une intelligence singulièrement éveillée, ce petit homme qui commençait dès lors à étudier la nature, et à bâtir des systèmes pas beaucoup plus chimériques que ceux qu'il a édiés plus tard : « Je me figurais, dit-il dans ses *Harmonies*, la nuit, à la vue des étoiles, que le ciel était percé d'une infinité de petits trous, par lesquels la pluie tombait sur la terre, comme par un crible, et que la lumière qui en sortait était celle du séjour de la divinité. Cette dernière idée, du reste, n'était pas si enfantine : le célèbre astronome Graham croyait que la lumière des étoiles nébuleuses n'était que celle de l'empyrée (2). »

(1) CXXXII, 53 et 59. — (2) LXXVI, 12. Cf. la paraphrase de ce morceau par Aimé Martin dans les *Œuvres posthumes*, p. 288, col. 2.

Ce mélange de réalité et de fiction, d'observation et d'imagination sera plus tard le propre de Bernardin : déjà ses lectures personnelles d'enfant entretiennent et développent en lui cet amour des mirages. Comme tous ceux de son âge, il lit *Robinson* ; seulement il y voit autre chose que le commun des petits lecteurs : il revit le livre : « *Robinson* surtout m'enchantait, racontera-t-il plus tard. Je m'endormais avec lui tous les soirs dans quelque agréable solitude, défrichant la terre, plantant des pois, lisant la Bible, et me défendant tout seul au milieu des bois, dans le creux d'un rocher, contre une armée de sauvages. J'ai passé ainsi des nuits délicieuses au milieu des tristes jours de mon éducation (1). »

Mûri par l'âge et par l'expérience personnelle des passions, Bernardin critiquera l'absence complète de l'amour et de l'ambition dans ce livre. Mais, au moment de ses premières lectures, il n'y voit pas de lacunes ; il est sous le charme de ce chef-d'œuvre étrange qu'un romancier moderne a appelé « ce prodigieux raccourci de toutes les profondes émotions humaines (2) ».

v

Justement une occasion se présente à lui de courir aussi les mers, et, qui sait ? d'avoir la joie de faire naufrage, d'aborder à une île plus ou moins déserte, et d'y faire son petit Robinson : voyant que son fils ne mord guère au travail des livres et se dégoûte de l'école, M. de Saint-Pierre croit que c'est la marque d'une vocation pour le commerce maritime, et le confie à son oncle, capitaine au long cours, qui l'emmène. L'espoir du père est trompé : les rêves de l'enfant sont

(1) CLXX, 16. — (2) M. Bourget, *Idylle tragique*, p. 151.

désagréablement interrompus par ce premier choc contre la réalité : « A douze ans, je crus que je serais plus heureux sur mer que sur terre, et, profitant de l'amitié d'un oncle qui commandait un navire de commerce, je fis un voyage de la Martinique (1). » L'enfant était trop jeune pour comprendre la beauté de la mer : il n'en vit que les inconvénients, et lui garda rancune : « Je déteste la mer (2). » Il était trop jeune également pour admirer la flore tropicale, pour goûter le charme de cet éden ; il était enfin à l'âge où on souffre le plus cruellement de la nostalgie : « Je pensai mourir du mal du pays (3). » Au retour, on traversa le banc de Terre-Neuve : c'était lugubre : « Nous fûmes plongés plusieurs jours dans une telle obscurité qu'on ne voyait pas un homme d'un bout du vaisseau à l'autre... Il me semble que Plutarque veuille décrire ces parages ainsi que l'Amérique, lorsqu'il parle de la mer ténébreuse qui avoisine la terre de Saturne (4). » Le désenchantement était complet : « Je revins, dit-il, encore plus dégoûté de mon oncle, et du vaisseau, et du commerce, que de mon régent et de son collègue (5). »

VI

Il fallut pourtant retourner à l'école : « A mon retour, je repris mes études : je les continuai successivement à Gisors, ensuite chez les Jésuites de Rouen (6). » Dans ce dernier collège il prit du goût pour les humanités, et se perfectionna encore quelques années après à Caen : il avait alors à peu près dix-neuf ans (7).

(1) CXXI, 2. — (2) Sainte-Beuve, *Lundis*, VI, 430 ; *Lettres à Duval*.
— (3) CXXI, 2-3. — (4) XXXVI, 28. — (5) CXXI, 2 3. — (6) CXLVIII, 72.
— (7) CXXI, 2-7.

A l'Université de Caen il commença des études de sciences, tout en faisant sa philosophie (1) : il faillit même éborgner un camarade en préparant, suivant une formule de l'abbé Nollet, une poudre fulminante (2).

CHAPITRE II

I. La guerre de Sept Ans. — II. L'expédition de Malte. — III. En Hollande. — IV. A Lubeck. — V. En Russie.

Il avait à ce moment-là une certaine vocation pour la carrière militaire, et de plus il devait gagner sa vie, sa mère étant morte, et son père s'étant remarié. « Il me fallut, dit-il, me livrer à de nouvelles études qui pussent me procurer un état. J'entrai à Paris élève de l'école des Ponts et Chaussées. Au bout de deux ans, je fus nommé élève contrôleur, ce qui est un degré pour être sous-ingénieur. J'appris là passablement les mathématiques et le dessin des plans. Mais, lorsque la fortune semblait me devenir favorable, la guerre fit supprimer la plupart des élèves de cette savante école. On ne conserva que les plus anciens... Alors on forma un nouveau corps d'ingénieurs pour la guerre. J'y fus nommé sous le comte de Saint-Germain, et je partis (3). » Le voilà donc tiré d'affaire, grâce en partie à un

(1) CXLVIII, 72. — 2) LXXIII, 22. — (3) CXLI, 2-3.

premier prix de mathématiques qu'il avait remporté à l'Académie de Rouen, en 1755 ou en 1757 (1). Plus tard, il rappellera au prince de Montbarey qu'il a fait ses premières armes « dans cette campagne laborieuse », où le prince était « à la tête du brave régiment de la Couronne, qui soutint à Varbourg l'effort de plusieurs colonnes ennemies » (2). Il précise son titre et ses services dans une note qu'il remet à son ancien chef, le comte de Saint-Germain, devenu ministre de la guerre : « en 1760, il fit sa première campagne comme ingénieur surnuméraire des camps et armées, attaché à la réserve du Bas-Rhin, commandée par M. le comte de Saint-Germain. Il se trouva avec la portion de la réserve qui, après des marches très pénibles, gagna la bataille de Corbach, la première et la seule qu'il ait vu gagner. Il fut aussi témoin de la désolation des officiers et des soldats qui regrettèrent la perte de leur général, et qui éprouvèrent à Varbourg qu'elle n'avait pas été réparée. Le sieur de Saint-Pierre, avec les malheurs généraux, éprouva celui d'avoir une affaire d'éclat avec son chef, ce qui le décida à renoncer pour toujours à ce corps et à ce genre de service (3). » Pourquoi quittait-il le service ? Qu'était-ce au juste que cette affaire d'éclat ? Il ne s'en explique pas très nettement ; dans une lettre à Peale, il dit vaguement : « Jusqu'alors je n'avais guère été digne que de pitié. Je commençai à m'attirer l'envie. J'eus une querelle avec mon chef, qui me fit honneur et qui me fit perdre mon état. Je fus rappelé. A mon retour à Versailles, on m'offrit du service, avec des ingénieurs ordinaires que la France envoyait à l'île de Malte, menacée d'une invasion de la part des Turcs. Les Turcs n'y vinrent pas, mais j'eus

(1) CLXX, 16 ; XLIX, 17 ; XXXVIII, 42. — (2) C, 49. — (3) CXLVII, 62.

encore une querelle avec les ingénieurs ordinaires, qui voulurent trop me faire sentir leur supériorité (1). »

II

C'était en 1761. A cette date commence sa haine de la camaraderie entre anciens élèves des grandes écoles, ainsi que le constate un fragment composé *sur l'esprit de corps* contraire à la patrie : « Depuis que la paresse des administrateurs a imaginé de subdiviser les sujets en corps, il n'est permis à personne d'être, pour la patrie, industrieux, courageux, savant, s'il n'est d'un de ces corps-là. J'attribue à cela la perte de l'amour de la patrie, etc. (2). » Si, au point de vue fonctionnaire, sa déception est vive, du moins sa vocation d'écrivain commence à s'éveiller, ainsi qu'en témoignent des notes prises en vue d'une description de Malte ; il est étonné de la blancheur des rochers, de toutes ces roches entassées par la nature ou par l'homme : « tout est de pierre de taille, jusqu'aux maisons de paysans, jusqu'à leurs meubles ». Pas de terre végétale : « pour planter un arbre, on y fait un puits avec le ciseau ». Comme flore, l'île a des citronniers, des palmiers, des figuiers et des vignes : « le triste caroubier pend au sommet de ses ravins ». Et pourtant on pourrait vivre heureux dans cette île pétrée : il a remarqué que la femme du consul de Gènes était jolie, et qu'elle avait un sigisbée : il aurait volontiers joué ce rôle près des jeunes filles qu'il a admirées pendant qu'elles se baignaient en chantant, sur les côtes dorées de l'île : mais la fatalité orgueilleuse est là, « qui empêche l'homme de redescendre ». Quoique, de ses premiers déboires,

(1) CXXI, 2-3. — (2) CXXIII, 2.

il ait tiré cette conclusion désabusée que la vertu et le bonheur « consistent à descendre et non à monter (1) », il quitte l'île avec regret, mais il la quitte, emportant pour tout profit dans son portefeuille un nouveau papier officiel à joindre à ceux qu'il a rapportés de la guerre de Sept Ans (2), un certificat du bailli de Cambreuse (?), ministre de France à Malte (3). « Je retournai à Paris, où je tombai malade. La Providence alors vint à mon secours. Elle m'inspira le désir de passer au service du Portugal. Pour cela je vendis le peu que j'avais, et je vins en Hollande (4). » C'était en 1762 ; il emportait une lettre de recommandation du comte de Saint-Germain (5).

III

Alors commence toute une série de déceptions : le général Picquebourg (?), qui commandait l'armée de Portugal, était parti depuis trois jours ; son oncle, l'ambassadeur de Hanovre, à qui Bernardin était recommandé, le reçoit, et sur le vu de sa lettre de présentation, déclare ne pas connaître celui qui l'a écrite ; puis, brusquement, le vieux baron demande au jeune solliciteur s'il croit à la pierre philosophale. L'audience était finie : « Me voilà donc à la Haye, sans crédit et presque sans argent. La Providence se mêla de moi. J'avais dans ma poche un petit livre latin, les *Lettres* de Pline. C'était un prix de collège signé Mustel. Le gazetier français portait le même nom. Je m'avisai de lui écrire pour savoir s'il n'était pas son parent. Il me répondit que

(1) CXCI, 5. — (2) XXXVIII, 42. — (3) XXXVIII, 42. — (4) CXLI, 2-3.
— (5) XXXVIII, 42.

c'était son frère. Il y joignit les plus fortes instances pour que je vinsse le voir (1). »

Bientôt voilà nos deux Normands les meilleurs amis du monde, se racontant leurs aventures et leurs mésaventures (2). Mustel était maintenant content de son sort, et prêt à se retirer de la vie active : « il m'offrit sa place de journaliste, et la sœur de sa femme en mariage (3) ». Mais Bernardin n'avait encore dit adieu ni aux voyages, ni à ses ambitions militaires : aidé de la recommandation d'un ami commun, Moullin, il écrit à un Français, le chevalier de Chazot, qui commandait à Lubeck, et lui demande sa protection, sa recommandation auprès de quelque prince. Chazot, très galamment, s'empresse de lui répondre, le 18 juin 1762, qu'il faut venir à Lubeck : une fois là, il le caserait (4).

IV

L'offre était d'autant plus tentante que l'empereur de Russie allait attaquer Lubeck. Bernardin n'avait pas d'argent, mais le bon Mustel, qui n'avait pas de rançune, lui offrit sa bourse : huit jours après, Bernardin était installé chez le chevalier de Chazot. Il allait peut-être recommencer sa fortune militaire, quand, au bout de deux mois, on apprit la mort de l'empereur et la signature de la paix (5). Tout était à recommencer.

Juste à ce moment la grande Catherine faisait proposer la direction de son Académie de peinture au beau-père du chevalier de Chazot, M. Torelli, peintre bolognaise, qui peignait la salle du Sénat à Lubeck, et Torelli acceptait : Chazot conseilla à Bernardin de profiter de

(1) CXLII, 2-3. — 2) CLXX, 17. — 3) CXLII, 2-3. — (4) CXLIV, 5. — (5) CXLI, 2-3.

l'occasion, de tenter la fortune à Saint-Pétersbourg ; il lui offrit même une lettre de recommandation pour une noble dame fort belle et fort riche qu'il avait reçue à Lubeck : « Je n'hésitai pas... Nous nous embarquâmes au commencement de septembre... et nous arrivâmes à Pétersbourg à la fin du mois (1). »

A sa collection de pièces officielles, Bernardin avait ajouté quelques certificats signés par le chevalier de Chazot (2), et ne se trouvait guère plus avancé qu'à son premier départ du Havre. Mais son énergie était indomptable : il avait toujours foi dans son étoile.

v

Il lui fallait une forte dose de robuste optimisme, car il n'avait plus que trois ducats en poche en arrivant à Saint-Pétersbourg (3). Une première déception l'attendait à sa descente du bateau : la Cour était à Moscou !

Un Anglais, dit Bernardin dans sa lettre à Peale, M. Torneton, un de nos passagers, nous invita à nous rafraîchir chez lui, jusqu'à ce que nos amis de Pétersbourg, avertis de notre arrivée, vinsent nous chercher. C'était à l'entrée de la nuit. Le premier carrosse qui parut fut celui de l'Académie, qui venait chercher M. Torelli. Aussitôt il y monta, me faisant beaucoup de compliments, et me laissa, la nuit close, dans une maison étrangère, lui avec lequel j'avais vécu familièrement pendant trois mois, chez son gendre, et un mois comme son compagnon de voyage. J'eus honte de rester, et pris congé à mon tour de M. Torneton ; mettant mon épée sous mon bras, et ma confiance en Dieu, je m'acheminai hardiment sur les larges et longs quais de Saint-Pétersbourg, où je n'avais jamais mis le pied. J'avais fait environ cinq cents pas, ne sachant où j'allais, lorsque

j'entendis marcher à grands pas derrière moi. C'était un jeune homme, de mes compagnons de voyage, avec lequel j'étais peu lié, appelé M. Grean, qui cherchait à me rejoindre. — Où allez-vous tout seul ? me dit-il. — Je vais chercher une auberge. — J'en connais une, me dit-il, où l'on parle français ; mais il y a loin d'ici, et, si vous me le permettez, je vais vous y conduire. — Très volontiers, lui dis-je. Nous marchâmes pendant près d'une demi-heure en silence, et nous arrivâmes (1).

L'hôtesse, M^{me} Le Maignan, qui avait un frère à Moscou, lui offrit de le prendre en pension, ce qu'il accepta volontiers, en songeant à ses trois ducats : c'était toujours du temps de gagné. Le lendemain, en attendant le retour de la Cour, il s'en alla porter à la belle dame la lettre de recommandation du chevalier de Chazot : « Je trouvai dans un grenier M^{me} la baronne, qui n'était plus jeune ni jolie, et qui m'avoua en pleurant qu'elle était à la charité du lieutenant de police, qui la nourrissait de sa cuisine. Elle n'avait plus de crédit. Je pris congé d'elle en plaignant sa destinée (2). » Lui-même était à plaindre : la Cour s'attardait à Moscou ; son hôtesse, ne voyant pas venir d'argent, lui fait une scène. Très triste, Bernardin s'en va le lendemain à la messe. Devant l'église catholique, il voit descendre de beaux carrosses des personnages en superbes pelisses, des femmes portant des diamants : ce sont des maîtres d'hôtel, des chefs de cuisine, des femmes de chambre, etc., qui toisent de leur hauteur le pauvre Bernardin, « couvert d'un habit de gros drap pilou, doublé de peluche de laine ». Heureusement son voisin, qui est de la maison du maréchal Munich, gouverneur de Saint-Pétersbourg, daigne causer avec notre pauvre chevalier : avec ce don de séduction surprenant, qui lui faisait, de

(1) CXXI, 2-3. — (2) CXXI, 2-3.

toutes les personnes avec qui il causait quelques instants, des amis et des amies, Bernardin conquiert ce compatriote, qui le mène à son maître (1). Voilà encore une fois notre aventurier tiré d'affaire : il est nommé lieutenant-ingénieur en pied (2), bientôt commissionné capitaine (3), et, dit-il dans un mémoire adressé au comte de Vergennes, « honoré des bontés particulières de S. M. I. Catherine II, qui, en entrant à son service, me gratifia de quinze cents livres (4) ». Que furent au juste ces « bontés particulières » ? Si l'on en croyait le romancier Martin, Bernardin aurait été un instant le favori de l'Impératrice (5). Rien, absolument rien, dans les papiers du Havre, ne permet d'affirmer ni d'infirmer cette histoire. Dans une note où il énumère tous ses services, Bernardin dit simplement qu'il a été « employé par S. M. Catherine II à la visite des places frontières de Finlande (6) ». On trouve en effet dans ses papiers des *Observations sur la Finlande* (7). Nous avons aussi son « *Projet d'une compagnie pour la découverte d'un passage aux Indes par la Russie*, dédié à Sa Majesté Catherine II, impératrice de toutes les Russies (8). » Ce mémoire a été publié par Aimé Martin (9), moins le début que voici :

TRÈS AUGUSTE IMPÉRATRICE,

Je prends la liberté de présenter à Votre Majesté un mémoire dont j'ai trouvé l'objet dans les ordonnances du 25 août 1763, où Votre Majesté propose différents établissemens aux étrangers. Je prie Votre Majesté de le lire avec bonté

1) CXXI, 2-3. — (2) XLIX, 17-18. — (3) XXXVIII, 42. — (4) CLXXII, 40. — (5) *Œuvres posthumes*, p. xvii, col. 1. — (6) XLIX, 17-18. — (7) XCIX, 1-7. — (8) XCIX, 13. — (9) *Œuvres posthumes*, p. 33-41.

Suivent neuf lignes qui étaient peut-être très intéressantes, puisqu'elles ont été passées au caviar par le prudent Bernardin lui-même : on n'y distingue plus que deux mots peu compromettants : bonheur... postérité. Le titre ne correspondait pas tout à fait aux intentions secrètes de Bernardin : « Mon ambition n'en était pas moins grande, écrit-il dans un fragment inédit de son *Voyage à l'Île de France*, et je dirai un jour, si je mets en ordre mes voyages du Nord, comme, en Russie, je cherchai à fonder une république sur le bord du lac Aral (1) ». Si Bernardin s'en ouvrit confidentiellement à l'Impératrice, elle dut peu goûter cette méthode de colonisation.

Son avenir militaire était donc assez problématique, quoiqu'il parle à Vergennes « des espérances prochaines d'avancement » qu'il avait au moment de quitter la Russie (2). Le climat ne lui convenait guère, surtout l'hiver : il avait été pris d'un très gros rhume, que le médecin de la Cour ne réussissait pas à guérir avec la classique tisane de bourgeons de sapin : Bernardin s'en tira tout seul, et d'une façon originale, en avalant une salade de choux rouges, d'anchois et d'échalottes (3). La recette eût rempli de joie Caton l'Ancien !

Bernardin quitta la Russie en 1764, emportant dans son portefeuille une « lettre de bienveillance » du maréchal Munich, une « attestation honorable » du général des ingénieurs et du grand maître d'artillerie, M. de Villebois, enfin sa commission de capitaine (4).

Il emportait mieux que cela dans sa mémoire : il commençait cette documentation personnelle sur les hommes et les choses, si riche, si étendue, et d'où il tirera la moitié au moins de son œuvre totale. Ce ne sont

(1) LXXXII, 105. — (2) CLXX, 40. — (3) LXXIII, 66. — (4) XXXVIII, 42.

pas seulement des bribes de langue russe qu'il a retenues, et dont il se vante à l'occasion (1). Ce sont aussi toutes sortes de traits sur la naïveté humaine observée en Russie : l'histoire du jeune prince Olgorouky (2), ou encore cette anecdote-ci :

Je me rappelle que, voyageant de Saint-Pétersbourg à Moscou, je lisais dans un village un livre élémentaire de fortification. C'était Leblond. Le pope ayant aperçu les plans à la fin, me pria de les lui montrer, ce que je fis. Cet homme fit chercher un interprète, et, avec toutes sortes de prières, d'honnêtetés, me fit prier de lui céder mon livre pour ce que je voudrais. Je lui demandai quel usage il en voulait faire : il me dit qu'il voulait faire bâtir une église, qu'il n'avait jamais vu de si beaux plans d'église ! — C'étaient des ouvrages à cornes qu'il prenait pour une façade d'église (3).

Il lui semble que l'âme russe pourrait intéresser les Français, et donner une littérature. Il commence le plan d'un roman russe qu'il n'a pas fini (4) : il transporte sur les bords de l'Amazone Anne de Brunswick, régente de Russie, fille d'Ivan, frère aîné de Pierre le Grand ; Sophie de Brunswick, sa fille, épouse un sauvage, un Indien brave. Elles donnent l'hospitalité à deux Européens, un Hollandais, capitaine baleinier, et un Français qui ressemble fort à Bernardin. L'auteur entasse un peu pêle-mêle ses souvenirs de Russie et ses propres inventions : dans ces montagnes d'Amérique, l'ancienne régente de Russie offre à ses hôtes un repas composite : champignons, caviar, tranches d'esturgeon, pieds d'ours (5). L'intrigue même du roman est

(1) Dans ses *Observations sur le commerce à l'Île de France*, on trouve cette note inattendue : « les Russes appellent une belle fille *une fille rouge*, *cratzna devitza* » : xxviii, 4. — (2) lxxxvii, 99. — (3) lx, 69. — (4) Mss. I, feuille de garde ; cxli, 73 et 77-78 ; xi, 32. — (5) xi, 30.

assez mélangée : aux souvenirs historiques se mêlent des détails romanesques imaginés par Bernardin, ou des inspirations dues à Rousseau : c'est ainsi que l'Indien brave essaie de consoler sa belle-mère, qui ne s'est pas encore habituée à l' « état de nature » où elle vit malgré elle ; il lui adresse ce petit discours, tout imprégné des chimères de Jean-Jacques : « Pourquoi, ma mère, vous rappelez-vous ces tristes souvenirs ? Jamais vous n'avez vécu plus heureuse. La vie d'un sauvage est préférable à celle des rois. Il est sur la terre le véritable enfant de la nature... Parmi ses frères règne la concorde, avec sa femme la constance et la foi, l'amour avec ses enfants. Sa tribu et sa nation ne font qu'un homme. Il aime la vie, et il ne craint point la mort ; son plus doux espoir est de retourner vivre dans le soleil avec ses ancêtres (1). »

On est tenté de croire que l'histoire littéraire n'a pas perdu un chef-d'œuvre à ce que Bernardin n'ait pas fini son *Histoire de la régente Anne*. Peut-être devons-nous regretter davantage que de Saint-Pierre n'ait pas eu le temps de terminer une autre nouvelle, un récit qui devait s'enchaîner également dans la trame très élastique de l'*Amazonne* : l'histoire d'un Indien, ancêtre de Chactas, et qui est même à Chactas ce que Job est à Magnus dans les *Burgraves* : il a 117 ans. Né sur le bord du Gange, il voyage en Chine, puis chez les Esquimaux, et finit par arriver avec sa femme à Arkhangel ; Catherine II les fait venir à Saint-Pétersbourg ; là ils vivent de la vie même de Bernardin, car le roman devient une autobiographie de l'auteur, mêlée de rancunes, d'observations exactes, de détails imaginés. Catherine les reçoit impérialement, et les loge

(1) XL, 33.

dans une de ses maisons où ils sont volés royalement : un Français, qu'on leur a donné comme professeur, leur explique « qu'il n'y avait rien de plus hardi et de plus fripon que des valets de Cour ; que, comme étrangers, nous étions fournis aux dépens de Sa Majesté Impériale, et que, jusqu'aux maîtres, nous devions être sur nos gardes, car les esclaves partageaient leurs vols avec leurs maîtres, et les seigneurs ne partageaient les leurs avec personne. » En effet, le Grand Veneur met l'Indien dans un cruel embarras, en essayant de lui prendre sa femme, et en lui volant un écrin de diamants. Malgré ces quelques invraisemblances, le récit est intéressant, parce que des souvenirs personnels lui donnent un air de vérité. L'Indien trouve peu à son goût la cuisine russe, « car dans ce pays les soupes ressemblent à des ragoûts, et les sauces des ragoûts à des soupes ». Disgracié par l'Impératrice, il vit un instant dans le monde famélique des petites gens en quête d'emploi.

Bernardin comptait introduire dans son roman ceux qui l'avaient protégé en Russie. La première personne qui vient au secours des deux Indiens est la princesse d'Olgorouky. Le mari dans la rue est abordé, comme Bernardin au sortir de la messe, par le secrétaire du maréchal Munich ; il fait ensuite la connaissance du brave Villebois (1). On le voit : sa coutume de payer ses dettes de reconnaissance en monnaie littéraire est chez lui une vieille habitude. Nous pouvons donc regretter que ce roman hybride n'ait pas été parachevé. Qui sait ? L'histoire de l'Indien eût peut-être valu celle des Natchez. La littérature franco-russe a perdu là un chapitre intéressant.

(1) XLV, 1, 9, 10, 15.

Pourtant son voyage en Russie n'a pas été complètement inutile, ni pour lui, puisqu'il y a étudié une humanité encore fruste, ni pour nous, puisque nous connaissons mieux Bernardin, grâce aux épreuves qu'il a traversées, et que nous racontent fidèlement les manuscrits du Havre. C'est une nouvelle page qui s'ajoute à l'histoire de ses amitiés, et qui lui fait grand honneur. Il s'était fait, à Saint-Pétersbourg, un ami pour la vie, dans la personne de Louis Duval, bijoutier. Duval lui avait prêté, en Russie, 164 roubles, et en 1765, à Varsovie, 100 roubles encore (1). Pendant plus de dix ans, Bernardin ne donna plus signe de vie au fidèle Duval; mais cet honnête commerçant était une si belle âme, et Bernardin l'avait à ce point charmé que, répondant à une lettre de son débiteur datée du 7 janvier 1786, Duval lui écrivait le 2 mai : « Je n'en pouvais croire mes yeux, car n'ayant pas de réponse aux dernières lettres que je vous ai écrites il y a dix ou douze ans, et un bruit public ici vous ayant expédié pour l'autre monde, il ne me restait que le regret de votre perte et les souvenirs dont je me plaisais à entretenir ma famille... Je crois que depuis votre départ, ou du moins peu après, je n'ai ni vu ni eu occasion d'entendre parler de M. le général du Bosquet, de S. E. M. de Villebois, ni de Mlle de la Tour (2). » Bernardin ne lui demandait pas seulement des nouvelles de ses anciens amis de Russie, ni de cette jeune fille dont il donna le nom à l'héroïne de *Paul et Virginie* : mis à son aise par le succès des *Etudes de la Nature*, il annonce à son ami qu'il lui enverra bientôt un exemplaire de son livre, et qu'il voudrait savoir à combien s'élève sa dette, pour s'acquitter : « Livres 800 rem-

(1) CXLV, 61, 60. — (2) CLXV, 59.

boursent ce que vous me devez au change actuel. Mais, ajoute l'exquis créancier, comme le temps auquel vous exigiez ma réponse est passé, et que ce remboursement vous gênerait peut-être actuellement, n'y pensez, je vous en supplie, qu'au temps où vous pourrez le faire sans le moindre inconvénient... J'attendrai avec impatience l'exemplaire que vous avez la bonté de me promettre. Ne vaudrait-il pas mieux que vous m'en envoyassiez dix à douze exemplaires en feuilles, et déduire leur prix de la somme que vous me devez (1) ? » Bernardin se montre digne de cette fidélité et de cette délicatesse : en juillet 1786, il expédie à Duval par le navire *la Dame-Sophie* douze exemplaires des *Études*, qui lui coûtent deux florins quatorze sols de fret, et il envoie neuf cents livres à son ami, sans vouloir profiter de la baisse du change (2).

Payer ses dettes est de la plus vulgaire probité, mais il y a plusieurs manières de s'acquitter : Bernardin faisait bien les choses. Surtout il séduisait véritablement tous ceux auxquels il demandait service. Le Grand Maître lui restait fidèle ; le général de Molina parlait de Bernardin avec éloges toutes les fois qu'il allait chez Duval (3) ; mais c'est encore à ce dernier que revient le premier rang dans les amitiés, illustres ou modestes, que Bernardin avait conquises en Russie : dans le préambule de l'*Arcadie*, Bernardin comptait du reste publier la générosité de son ami ; au moment de quitter Saint-Pétersbourg, dit-il,

J'étais si dénué d'argent, que je serais resté probablement à moitié chemin, sans un de ces coups imprévus de la Providence, dont ma vie a été si souvent servie. J'avais emprunté cinq cents francs, pour faire mon voyage seul en

(1) CLXV, 59. — (2) CLXV, 58, 59, 73. — (3) CLI, l. 3, f. 49.

poste, d'un ami, M. Duval, et avec cette somme je serais resté probablement à moitié chemin, lorsque, deux jours avant mon départ, mon ami m'invita à souper avec des génevois ses compatriotes, qui devaient célébrer la fête de l'Escalade. Après souper, on m'invita à jouer au pharaon ; et, quoique je ne jouasse point, on me fit tant d'instances, et la chance me fut si heureuse, que je gagnai, je puis dire malgré moi, dix-huit cents livres. Avec cet argent je gagnai Varsovie (1).

En partant, il secoua la poussière de ses pieds sur le pays qui n'avait pas su l'apprécier : « Je m'acheminai seul vers la Pologne, mon âme raidie par ces nouveaux obstacles, et enchanté d'y trouver des citoyens qui combattaient pour leur liberté contre les Russes à qui je voulais faire regretter ma perte (2). » Pourquoi en voulait-il au gouvernement russe ? Je ne sais. Bernardin ne semble pas en avoir donné la vraie raison dans sa *Note des services du sieur de Saint-Pierre, ancien capitaine-ingénieur du Roi à l'Ile-de-France* : « Sa santé s'étant notablement dérangée, il fut contraint de demander son congé, qu'il obtint avec le grade de capitaine. C'était en 1764 (3). » Sans doute il était vraiment souffrant, d'une indisposition peu avouable pour un héros de roman : « une maladie de vents », nous dit sa sœur (4). Mais ce n'est pas pour cela qu'il dut quitter la Russie.

(1) CLXX, 18. — (2) CXLVI, 79. — (3) XLIX, 17. — (4) CXLII, 1. 2, 1. 20.

CHAPITRE III

I. En Pologne. — La princesse Marie. — II. Voyage à Vienne. — III. Retour à Varsovie. — La rupture.

I

Nous le retrouvons en Pologne dans le camp opposé aux Russes. Dans une de ses expéditions, il porte au chef du parti antirusse, le prince Radziwil, des dépêches lui conseillant « de donner la liberté à tout paysan qui apporterait la tête d'un Russe (1) ». Comment, à peine arrivé à Varsovie, Bernardin se trouve-t-il déjà mêlé aux intrigues des partis en présence ? Peut-être est-ce en effet par rancune politique, peut-être aussi comme un héros de la Fronde, comme un autre La Rochefoucauld, s'est-il jeté dans la bagarre pour attirer l'attention de quelque grande dame,

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux.

Dans une autobiographie intitulée : *Mémoire de ma vie*, et qui contient la vérité sur cette aventure, sans aucun des détails romantico-romanesques qu'a imaginés le trop inventif Martin (2), il nous dit :

Je formai le projet d'aller me jeter à mes dépens dans le parti qui tenait la campagne... Je partis de Varsovie avec un homme que l'on me donna pour m'accompagner. Nous traversâmes la Vistule, et nous fîmes six lieues jusqu'à une maison dans un petit bois, où nous devions trouver de nouveaux chevaux. Il était minuit. A peine nous étions là à

(1) c, 41. — (2) *Œuvres posthumes*, p. xxiii-xxiv.

nous rafraîchir, nos pistolets sur la table, qu'une douzaine de houllands entrèrent, armés du sabre au côté et de pistolets à la ceinture. Je me jetai sur nos armes, et mon camarade en ayant fait autant, ... ces gens se retirèrent. J'avais envie de les attaquer, car je m'aperçus qu'une partie d'entre eux étaient logés près de nous, et l'autre à trois cents pas de là dans une petite maison près du bois. Le matin, ils se présentèrent à notre porte, et nous représentèrent que nous n'avions de chevaux que pour retourner à Varsovie, à quoi nous nous déterminâmes. Nous revînmes donc sur nos pas, accompagnés de ces houllands, et nous arrivâmes à Varsovie. Une foule prodigieuse nous entourait, et on nous conduisit chez le pr[ince], où nous fûmes retenus prisonniers, et mis dans des appartements avec des portes et des grilles de fer ; ... on mit des gardes.

Enfin je fus neuf jours prisonnier, et après bien des inquiétudes, on m'accorda ma liberté. Le premier usage que j'en fis fut d'aller... chez les personnes qui s'étaient intéressées à ma liberté, voyant ma campagne finie sans en être fâché (1).

Plus tard, il essaiera de transformer cette équipée en mission officielle (2). Sur le moment même, il n'en demandait pas tant : il se rendait compte qu'en ces sortes d'aventures il faut réussir si on ne veut pas être désavoué.

Bernardin de Saint-Pierre traverse alors une crise morale : il y a du Figaro dans sa manière, et aussi de l'Almaviva. Il incarne assez bien, à ce moment, le chercheur d'aventures, un des derniers représentants des reîtres d'autrefois, qui, comme eux, va partout où on se bat, mais qui, en plus, a de l'esprit, de l'intrigue, du talent.

Pendant quelque temps, il essaye de louvoyer entre les deux partis. Dans son *Journal* intime, à la date du

(1) CXLVI, 79-80. — (2) XLIX, 17.

21 juillet 1764, il écrit : « J'ai soupé le soir chez la Grande] Chambellane de Lithuanie. Il y avait César et sa fortune, et tout le parti de Pompée. On s'est salué si poliment, si respectueusement, si froidement, qu'il était facile de voir que tout ce monde-là était fort bien élevé. On s'est mis à table ensemble et on ne s'est point mêlé. Je me trouvais entre l'abbé Poignatoski et le comte d'Argenteau. Je ressemblais assez à ces poteaux de démarcation qu'on voit sur les frontières. Là finit un royaume, et un autre royaume commence (1). »

Tout en s'occupant de politique générale, Bernardin ne néglige pas ses observations particulières ; tout l'intéresse, et il prend peine à voir tout ce qui est intéressant : à la date du 3 août, il écrit dans son *Journal* : « J'ai été au couvent de la Visitation voir une religieuse française. Elle a conservé toute la gaieté d'une femme heureuse (2). » Puis il apprend qu'on peut aller voir les couronnes des rois de Pologne : « Il y en a trois dont les fleurons sont des fleurs de lis. Les deux autres sont des feuillages d'un assez mauvais dessin. Il n'y a point de belles pierreries, excepté quelques émeraudes. Il est arrivé un petit événement qui eût été d'un mauvais présage chez les Romains. C'est qu'à la cérémonie que fait le primat d'ouvrir le coffre où les couronnes sont renfermées, celui qui avait la clef du coffre était absent, ce qu'on n'avait pas prévu. On fut obligé d'envoyer chercher un serrurier qui fit sauter la serrure publiquement, ce qui était peu respectueux (3). »

Ses journées de désœuvrement se passent très gaiement, d'après son *Journal* ; à la date du 20 juillet 1764 : « J'ai dîné chez le grand maréchal ; c'est un vieillard

(1) CXLVI, 206. — Ce passage est transcrit presque textuellement dans une lettre à Hennin, *Correspondance*, t. I, p. 4. — (2) CXLVI, 208. — (3) CXLVI, 207.

qui couronne ses cheveux blancs avec des roses... J'ai soupé le soir au jardin de l'évêque de Cracovie. On a beaucoup dansé. Invité le lendemain chez la Grande Chambellane, et dimanche au soir chez la princesse Sangousko (1). » Dans ce monde où l'on s'amuse tout en s'occupant d'intrigues politiques, les Français, en général, sont très aimés : le 24 juillet 1764, Bernardin écrit dans son *Journal* : « M. l'ambassadeur de Vienne part cette nuit. Je profite de son départ pour écrire à M. Hennin. Toutes les demoiselles ont baisé ma lettre (2). » Naturellement, le chevalier de Saint-Pierre profite de cet engouement, l'entretient et l'augmente. Il lie de véritables amitiés avec les plus grandes familles, amitiés qui survivront à tout, à l'absence, et même à l'emprunt ; qu'on en juge par ces deux billets de la princesse Czartoryska-Lubomirska, où, à travers les formules exagérées de la politesse d'alors, on distingue un sentiment d'estime, presque d'affection ; sur le point de partir en voyage, en pleins préparatifs de départ, elle prend la peine de lui tourner un gentil billet : « La fortune vous serait toujours favorable, si elle était juste, et si elle exauçait les vœux sincères que je lui fais pour vous. (3) » Puis, dans une lettre plus longue : « Mon père me charge de vous dire ses amitiés, et combien il vous souhaite toutes sortes de bonheurs. Je lui ai dit les sentiments que vous vouliez lui conserver. Il en est flatté. Vous n'avez point certainement de dettes avec nous, et le plaisir d'avoir rendu justice à quelqu'un qui a des droits si vrais sur l'estime, est préférable à tous ceux qu'on peut lui faire (4). » Ainsi Bernardin, après l'équipée où il avait failli perdre sa liberté, réussissait

(1) CXLVI, 206. — (2) CXLVI, 206. — (3) CXXXIII, 63. — (4) CXXXIII, 62-64.

même auprès des grandes dames du parti russe, même auprès de la Grande Chambellane de Lithuanie, que son ami Girault dépeignait ainsi : « Méchante mère, maîtresse dure, épouse infidèle, rassemblant enfin tous les vices et tous les ridicules sans aucune vertu (1). » C'est avec cette femme qu'il s'amuse à fleureter, d'après son *Journal* intime : « J'ai soupé le soir chez la Grande Chambellane de Lithuanie... La Chambellane m'a dit en partant : « Adieu, mon prisonnier. » Je lui ai répondu : « Vous m'avez donné la liberté, et vous me l'avez reprise. — Cela n'est pas vrai », ajoute-t-il sur son *Journal* (2); il avait en effet le cœur pris ailleurs; il aimait la princesse Marie.

Qu'était-ce au juste que cette femme qui a occupé une si grande place dans la vie morale de Bernardin? Les manuscrits du Havre devraient nous la faire connaître complètement. Par malheur, les pièces les plus précieuses ont été égarées, et leur titre seul subsiste sur les enveloppes des dossiers (3). Heureusement nous avons encore une assez grande partie de sa correspondance pour pouvoir connaître le cœur et l'esprit de la princesse Marie. Sans doute un scrupule nous arrête devant ces lettres jaunies que, de son vivant, Bernardin n'eût laissé lire à personne. Mais, comme l'historien politique, l'historien littéraire doit étudier les lettres les plus secrètes.

Bernardin nous a laissé deux portraits de la princesse : le premier est une toile d'apparat, dans un cadre de mythologie galante : « Sur les rivages de la Vistule, au milieu des antiques forêts, s'élève un palais d'ordre corinthien, entouré de colonnes de marbre. Sur la coupole, la figure de Vénus. Des groupes d'Amours sur la

(1) CXXXVI, 75. — (2) CXLVI, 206. — (3) IV, 30; XXVIII, 26.

balustrade : les uns semblent lui offrir des fleurs, d'autres dansent, d'autres s'embrassent. » Les cheminées mêmes sont terminées et masquées par des vases, si bien que la prosaïque fumée semble un nuage d'encens brûlé en l'honneur de la déesse (1). La maîtresse du lieu est la jeune Eglé : belle, fière, sérieuse et grave, elle s'avance, vêtue comme Peau d'Ane, d'une robe couleur de feu : « une aigrette de diamants brillait sur sa tête et étincelait de feux de toute couleur. » Le bruit court qu'elle a refusé la main d'un roi (2) ! Dans un bal, où l'on admirait la brune Atalante, la jeune Misa, la jeune Pérat « en déshabillé bleu céleste » (3), elle daigna danser : « tantôt elle semblait portée par les Zéphirs ; elle semblait une divinité, dans un pas léger ; tantôt comme une bacchante, elle allait çà et là, agitée ». Puis elle mima un sentiment plus doux : « elle laissait sa tête pencher, ses bras tomber : elle [res]semblait à Diane cherchant Endymion » (4). Dans un coin du tableau nous voyons Endymion, qui ressemble fort au chevalier de Saint-Pierre, un peu embelli peut-être : c'est « Tilé ». Sous ce nom de guerre et d'amour, Bernardin ne craint pas de rendre justice à son propre mérite et à sa beauté : « Il n'y avait pas de femme qui ne fût jalouse de le subjuguier. Elles admiraient son habit superbe. Le fond était un sablé d'argent ; une virlande de fleurs, d'un feuillage vert et or, et un cordon de diamants à son chapeau ». Enfin, il était « frisé comme Adonis » (5).

A ce tableau qu'aurait signé Lancret, ou même Watteau, je préfère un autre portrait qui me paraît plus vrai parce qu'il est plus simple. D'abord Eglé n'est plus

(1) CXLVI, 212. — (2) CXLVII, 2. — (3) CXLVII, 1. — (4) CXLVI, 212. — (5) CXLVI, 1.

une jeune fille : la princesse est veuve, jeune veuve du reste (1). Elle n'avait pas été satisfaite de son premier mariage, et ne tenait guère à recommencer l'épreuve : « cette jeune personne avait été sacrifiée à l'intérêt de sa famille ; mais... redevenue libre, elle avait préféré une fortune médiocre et la liberté à la magnificence d'une grande fortune » (2). Au physique, il la trouve « distinguée par sa figure », ce qui n'est pas beaucoup dire : « elle était petite, légère, très vive, enjouée ». C'est ce qui frappe tout d'abord le mélancolique chevalier : « sa gaieté était si vive, que ma tristesse en redoubla » (3). Puis il s'aperçoit que, sous ces dehors un peu évaporés, c'est une femme de valeur ; elle possède

tout ce qu'une bonne éducation peut ajouter à un cœur sensible et à un esprit très fin. Il n'y avait point d'art agréable où elle n'excitât, point de science dont elle n'eût quelque idée, point d'affaire dont elle ne pût s'occuper. On la voyait passer des apprêts d'une fête au soin des affaires de son pays, car elle semblait joindre le cœur d'une Romaine avec les grâces d'une Française. Mais ce qui me semblait encore plus touchant, c'est qu'elle préférait aux fêtes où elle brillait, aux distinctions de parti que lui méritaient son zèle et sa sagacité, le plaisir d'être seule. Elle semblait ne rassembler les autres que pour en tirer quelque philosophie. Elle avait beaucoup lu, et de ses [lectures] extrait un livre où elle avait recueilli les meilleures actions et les pensées les plus vertueuses. Avec tant de talent et d'acquit, parmi les autres elle avait toujours l'air de chercher à s'instruire (4).

En admettant que la princesse Marie ne méritât pas tous ces éloges, du moins ces éloges étaient sincères, car, au début tout au moins de leurs relations, la clair-

(1) CXLVI, 79. — (2) CXLVI, 204. — (3) CXLVI, 79. — (4) CXLVI, 204.

voyance de Bernardin n'était pas affaiblie par l'amour c'est l'ambition qui le mène au palais de la princesse Misnik :

On me présenta chez elle comme un jeune officier capable de s'exposer, et il me fut permis de me présenter chez elle, dans la foule. J'y allai, observant tout, et n'osant me livrer à rien (1).

Il eut même la mortification de voir que, pendant quelque temps, il était froidement accueilli :

J'avoue que tant de mérite me frappa. Mais je ne la vis que comme une aimable politique... Je crus qu'elle ne m'avait qu'étonné, et il me vint en idée de chercher à mériter son estime. Mais je fus bien surpris de voir que, dans toutes mes visites et dans tout mon empressement de plaire, j'étais le dernier préféré. Les invitations, les attentions, les petits soins, les distinctions étaient pour ceux qui m'entournaient, et l'honnêteté de son éducation semblait ne s'arrêter sur moi que par ressouvenir. Mais était-ce à moi à nourrir une passion, lorsque je ne devais songer qu'à m'illustrer ou périr (2) ?

Donc, moitié dépit de n'être pas distingué, moitié désir de parvenir, voilà notre chevalier qui rêve quelque action d'éclat, et qui s'arrange pour que sa princesse en soit informée ; sa première récompense fut une de ces louanges banales comme les recruteuses de parti en ont toujours distribué : « elle me dit : vous êtes un ange libérateur » (3) ! En attendant qu'il délivrât la Pologne, elle le tira de la prison, ou plus exactement, des arrêts de rigueur dans le palais du prince Czartoryski, que lui avait valu sa première expédition ; elle fit mieux : elle lui pardonna d'avoir échoué dans son équipée ; elle ne le trouva ni ridicule ni mala-

(1) CXLVI, 79. — (2) CXLVI, 204. — (3) CXLVI, 204.

droit, car un court billet, où l'on remarque un empressement tendre à lui procurer une situation, se termine ainsi : « Je voudrais bien avoir une forteresse à défendre ou une armée à commander. En vérité, je n'eus jamais tant envie d'être une puissance belligérante. Car vous seriez mon général en chef, le vainqueur de mes ennemis, le défenseur de mes peuples, la gloire de mes armes, et ma main vous couronnerait de lauriers » (1).

Du coup, Bernardin était distingué par la princesse. Est-elle allée plus loin ? En attendant qu'elle le couronnât de lauriers, a-t-elle « couronné sa flamme », comme on disait alors ?

On pourrait croire, à première vue, la question parfaitement oiseuse au point de vue littéraire : que Bernardin et la princesse aient été du dernier bien, ou de l'avant-dernier bien, cela, dira-t-on, n'intéresse que les intéressés, et nous laisse indifférents. — Mais, justement, une passion qui a troublé le cœur de Bernardin, a dû influencer sa vie littéraire : elle a modifié sa façon de comprendre l'amour, et par conséquent sa façon de le rendre. Cette intrigue n'a-t-elle été chez lui qu'une passade ? ou bien a-t-il aimé la princesse d'un véritable amour, pendant que Marie Misnik ne voyait là qu'un fleuretage sans conséquence ? C'est ce que nous essaierons d'établir, en laissant de côté, bien entendu, le récit mensonger d'Aimé Martin et ceux qui en dérivent. Je laisserai également de côté les lettres à Duval publiées par Sainte-Beuve (2). Le « chevalier » de Saint-Pierre me semble y jouer au roué pour émerveiller le candide commerçant, pour faire ouvrir à son excellent ami de grands yeux étonnés, voire effarés ;

(1) CXLVI, 52. — (2) *Lætidis*, t. VI, p. 426.

et, de fait, il reçoit du bon Duval, le 18 janvier 1765, une vraie lettre de père, ou d'oncle, très inquiète (1). Peut-être Duval aurait-il été moins anxieux s'il avait connu la vérité. Tâchons de la découvrir dans les papiers secrets de Bernardin.

Saint-Pierre, qui était poète à ses heures, surtout à l'heure du berger, avait composé une sorte d'épître langoureuse pour « *Æglè* », et cette *Æglè* pourrait bien être la princesse Marie :

Pour t'assurer un cœur, te faut-il des serments ?
Non, non ! de si beaux yeux ne font point d'infidèle :
Ainsi que leurs attraits, ma flamme est immortelle.
Sur l'autel des amours, ah ! reçois mon encens.

Oh ! ne rejette pas la coupe enchanteresse
Où l'amour veut lui-même enivrer nos désirs.
Vivons, *Æglè*, vivons pour les plaisirs.
Qu'ils soient tes dieux, tu seras ma déesse (2).

Æglè se laisse toucher par la supplique, car, enivré d'espoir, l'émule de Parny, dans une pièce presque illisible à force de ratures, brome ce cri d'appel :

Laisse-moi respirer ton âme,
Me plonger dans ton sein, m'embraser de ta flamme,
... De mes yeux dévorer tes appas,
Et de plaisir enfin expirer dans tes bras (3).

Cela semble bien une preuve décisive. Mais raisonnons un peu. D'abord est-il bien sûr que cette *Æglè* soit l'*Æglè* du bal, et que toutes les deux ne soient qu'une seule et même personne : la princesse Marie ? Admettons-le pourtant : est-ce que cela prouverait que Bernardin a « respiré l'âme » de la princesse, etc. ? Pour

(1) CXXXIV, 61. — (2) LXVIII, 21. — (3) LXXVIII, 29.

qui connaît un peu les rimeurs de salon, surtout au XVIII^e siècle, il faudrait une certaine dose de naïveté pour voir dans ces vers une preuve de la victoire de Bernardin. Cela démontrerait simplement qu'il avait commencé le siège de la princesse, qu'il avait le vers audacieux et brûlant. Voyons donc s'il n'était pas un peu plus timide et froid, en prose.

Quel changement dans ses allures ! Chérubin devant sa marraine n'est pas plus respectueux, plus réservé dans ses espérances : « J'allais assidûment chez la princesse Marie; je sentais à la voir un plaisir secret, et il me semblait qu'elle perdait sa gaité. Dès que j'apercevais le coin de son hôtel ou la livrée de ses domestiques, le cœur me battait. Mais, que j'entendisse le son de sa voix, je perdais la mienne. Je restais tranquille chez elle jusqu'au moment où j'étais obligé de la quitter. Alors l'inquiétude s'emparait de moi » (1). Encore perd-il bien vite l'espoir d'avoir fait assez d'impression sur elle pour lui enlever sa gaité. Même après son équipée mi-ambitieuse, mi-sentimentale (2), il s'aperçoit qu'il n'a pas fait grand progrès dans le cœur de la princesse.

« A mon retour, le premier mouvement me porta chez elle. Elle me loua des dangers que j'avais courus. Je fus comblé de louanges par les deux partis, et je ne pouvais assez m'étonner qu'une dame qui mettait tant de prix aux démarches utiles à son parti fût si indifférente à une action où j'avais couru gratuitement tant de risques. Je me disais : après tout, qui peut s'intéresser à moi dans ma position, étranger, ne tenant à rien, ne pouvant rien obtenir, et me préparant à me raidir contre ma fortune (3)? »

Ainsi Bernardin avoue nettement sa déconvenue, le

(1) CXLVI, 79-80. — (2) CXLVI, 79. — (3) CXLVI, 204.

jour où il accourt demander à la princesse, pour qui il s'est compromis, une récompense honnête, et même déshonnête. Il lui faut rabattre de ses prétentions : il est tout heureux et tout aise d'obtenir une simple invitation : « Son domestique vint me prier à dîner. Emotion à la vue de cet homme, joie de l'invitation. Elle fut vive, gaie, enjouée, mais toujours sérieuse avec moi. Enfin elle invita tout le monde à une campagne à quelques lieues de là, et me demanda par distraction si j'en voulais être (1). »

Nous voici arrivés à la grande scène de la séduction, imaginée de toutes pièces par l'ingénieux Martin : il a converti une bonne fortune à la Musset en conte égrillard, en partie à l'aide du document que voici :

Chacun, suivant l'usage polonais, fit porter son lit. Je dormis peu. Au matin, j'étais debout, et n'eus aucune tranquillité qu'à l'heure où je vis la princesse Marie. Il plut le matin. Après dîner on se promena dans le parc. Pour moi, je m'étais séparé insensiblement de la compagnie. Ce parc était un lieu sauvage. C'était une portion de forêt, formée de grands bouleaux, de chênes, de sapins, qu'on avait percée d'allées. Un ruisseau la traversait. Les pieds de ces arbres étaient garnis de grands chèvrefeuilles qui retombaient de l'extrémité des branches en rideaux, de liserons, de fraisiers, de violettes ; une odeur charmante émanait de ces bois. Il y avait sous la verdure des retraites profondes d'où l'on n'était point vu, où l'on n'entendait que le bruit du ruisseau. L'air était doux, et d'une chaleur générative. La volupté paraissait dans l'air. Comme j'étais dans ces lieux sauvages, l'âme émue d'inquiétude et d'un sentiment triste, j'aperçus la princesse qui voulait s'amuser de la pêche. Il me semblait que j'avais mille choses à lui dire, et, quand je fus près d'elle, je demeurai dans le silence. Sa gaieté était finie. La pluie vient à tomber et nous oblige de rentrer dans la maison. On imagine différents

(1) CXLVI, 204.

jeux. La princesse s'occupe à broder. J'étais près d'elle. Elle me demanda un dessin ;... je dessinaï un cœur percé d'une flèche. Elle loua beaucoup mon ouvrage.

Cependant, le mauvais temps continuant, elle ordonne qu'on attelle les chevaux, et qu'on retourne à la ville. Nous y arrivâmes le soir. Chez elle, elle reste à souper près de son lit : elle se plaint d'une légère indisposition, et me prie après souper de lui faire la lecture. Tout le monde s'en va successivement, en sorte que je restai seul. La princesse paraissait assoupie. Son appartement donnait sur le jardin..... (1).

Le manuscrit s'arrête là, brusquement. Que veulent dire ces points de suspension ? Est-ce une façon discrète de traduire le vers de Dante :

Quel giorno piu non vi leggemmo avante ?

On avouera qu'il faudrait bien solliciter le texte pour lui faire dire ce que Bernardin n'a même pas osé insinuer. Mais nous avons mieux encore que ce récit, écrit plus tard pour une de ses autobiographies, récit où la vérité pourrait être altérée par vantardise ou par discrétion. Nous avons son *Journal jour par jour en Pologne*, ou, pour mieux dire, nous n'en avons plus qu'un fragment, mais juste celui qu'il nous fallait (2). Je copie toute la partie qui concerne ses rapports avec la princesse Marie, et surtout le voyage au château :

JOURNAL JOUR PAR JOUR EN POLOGNE.

Du 21 [juillet 1764]

J'ai dîné chez la princesse M. K. Je remarque par parenthèse que le dîner et le souper sont deux grandes époques dans la journée d'un homme qui n'a rien à faire.

(1) CXLVI, 79-80. — (2) CXLVI, 205-208. — Cf. *Correspondance*, I, 1-7, 32.

Du 23

J'ai passé la soirée chez la princesse Mesnik, qui a donné une fête exquise. Je n'ai jamais vu tant de gens se plaindre et tant de gens se réjouir. Je me rappelle une scène où Arlequin est assis entre la femme de son maître qui pleure la mort de son mari, et sa maîtresse qui le chatouille. Il s'adresse à la veuve d'un ton triste, et il se retourne en riant vers Colombine. Voilà les Polonais.

La princesse Mesnik m'a paru adorable. Elle avait employé toute la magie des fées : assurément je la regretterai bien quand je partirai (1).

Du 29

J'ai dîné chez la princesse Mesnik. Je lui ai lu une tragédie tout entière.

Du 30

Notre société n'a point l'air de dignité, de grandeur et de contrainte qui tue le plaisir. J'ai soupé chez la princesse Mesnik avec la P^{ss}e Maréchale qui part demain.

31

J'ai soupé le soir chez la princesse Mesnik..... La princesse Mesnik m'a prié de la venir voir à la campagne. Elle part demain. Je partirai avec M. Hedenius, résident de Saxe.

1^{er} aoust

La princesse Mesnik est partie. En revenant de souper, dans le carrosse de la Palatine, j'ai rencontré le prince Adonis (?) à pied, revenant ou allant en bonne fortune. Cent pas plus loin, j'ai vu à la lueur des flambeaux un couple heureux. Ils étaient couchés sous un banc, et se roulaient dans la poussière avec une fureur qu'on ne sent point sur les carreaux de satin. Les petits sont donc encore en cela plus heureux que les grands.. Je pars à cinq heures du matin pour la campagne.

(1) CXLVI, 206.

2 et 3

Nous sommes arrivés sur les 9 heures du matin. Cette campagne est à quatre milles de Varsovie. La situation en est assez riante. Le mauvais temps a interrompu notre promenade. Nous sommes revenus le lendemain... J'ai soupé chez la princesse Mesnik (1).

Et voilà toute l'histoire ! Bernardin trouve la princesse à son goût ; il est du cercle de ses amis intimes : c'est certain. Il pousse le dévouement jusqu'à lui lire une tragédie tout entière : ce n'est pas très dangereux. Où voit-on l'ombre d'un commencement de preuve qu'il soit son amant ? Je continue à transcrire le journal :

5 [d'août 1764]

Fête de la princesse Mesnik. Il y a eu un grand concert. Une illumination superbe, une table de soixante couverts et une de vingt. C'est la P^{ss}e Maréchale qui a célébré chez elle la fête de la princesse Mesnik avec une magnificence qui a pu être affaiblie par un grand vent qui éteignait de temps en temps les lampions. La moitié de la famille s'y trouvait... La fête a été un peu offusquée par un nombre prodigieux de Polonais qui se sont introduits dans le jardin et dans la salle à danser. On m'a appris que dans les diétines, où ils sont traités aux dépens des palatins, il est très ordinaire de voir un de ces petits gentilshommes prendre en se levant de table une fourchette ou quelquefois une serviette, en disant : « Mon seigneur, c'est pour me ressouvenir de votre heureuse arrivée dans ce pays »..... (2).

10

J'ai dîné chez la princesse Mesnik. Les répétitions de la tragédie se multiplient. Nous commençons à faire pleurer.

(1) Folio 208. — (2) F. 208.

Enfin nous avons joué notre tragédie. Le stolnik, la princesse palatine, la princesse et le général et une grande partie de (*ici une déchirure*) étaient spectateurs. Il paraît qu'on a été satisfait de tout le monde.

J'ai diné chez la princesse Mesnik. Après dîner j'ai été chez la princesse Slasnik (1).

Si Bernardin de Saint-Pierre avait été l'amant de la princesse Marie, comme il s'en vante dans une lettre à son ami Duval (2), eût-il pu être retenu par un scrupule de délicatesse vis-à-vis de lui-même, et s'abstenir de garder un témoignage écrit de sa conquête ? Mais il n'eût pas manqué de décrire la scène, avec effusions brûlantes, points de suspension, etc., comme il l'a fait, nous le verrons bientôt, à propos d'une autre scène d'un autre genre. De plus, s'il avait été son amant, Bernardin, infiniment plus scrupuleux et délicat que les gens de son monde sur les questions d'argent, n'aurait pour rien au monde accepté un prêt, ou un don, qui lui permit de partir pour Vienne. Et pourtant il lui a emprunté de l'argent pour ce voyage.

Pourquoi quittait-il Varsovie ? Jen'en sais rien. Pourquoi allait-il à Vienne ? Probablement pour y chercher fortune. Il n'y réussit guère, si j'en juge par la lettre dure que lui écrit le 15 février 1765 l'ambassadeur de France, Châtelet-Lounon (3), en réponse à une suppli-

(1) F. 205. — (2) Sainte-Beuve, *Lundis*, VI, 426. — (3) Le nom est difficile à déchiffrer. M. Maury a lu « Chatelechonnou », p. 62, note 2.

que datée du 30 janvier : « Je ne puis que me borner à vous donner, en bon citoyen et en fidèle ministre du Roi, le conseil de rentrer en France ; et ce n'est qu'en cas que vous adoptiez sérieusement ce parti, que je pourrais tenter de vous être bon à quelque chose (1). » Par ce ton, on juge de l'estime où la diplomatie officielle tenait le diplomate amateur qui offrait ses services, et les aurait volontiers imposés, si on l'avait laissé faire.

Rebuté à Vienne, il songe à revenir à Varsovie, attiré par ce caprice que l'absence transformait peu à peu en amour.

III

La princesse avait eu l'imprudenee de lui envoyer à Vienne son journal intime (2). Peut-être trouva-t-il dans cette confiance une raison de se croire aimé. Peut-être la princesse l'avait-elle un instant aimé. A coup sûr, quand il rentra à Varsovie, la princesse Misnik était absente. Elle ne revint que pour lui redemander ses lettres et son portrait, ce qui lui attira une nouvelle crise de mélancolie, dit-il dans des notes pour l'histoire de sa vie (3). D'après une autre de ses autobiographies, il y aurait eu entre eux à ce moment une véritable scène de drame romantique : Bernardin, furieux d'être abandonné, aurait épouvanté par ses transports de rage la coquette qui l'avait trompé. Est-ce une sorte de sténographie de leur querelle finale ? Alors, à n'en pas douter, la princesse aurait été la maîtresse de Bernardin. Mais n'est-ce pas plutôt le développement mélodramatique d'une simple explication où la princesse aurait détrompé Bernardin de ses chimères, et l'aurait froide-

(1) CXXXVIII, 12. — (2) LXXXII, 98. — (3) CXLVII, 56.

ment arrêté, précipité du haut de ses espérances ? En d'autres termes, le curieux morceau qu'on va lire est-il la revanche de l'écrivain, se donnant le beau rôle au détriment de l'honneur de la princesse ? Est-ce de l'esprit de l'escalier, mais exaspéré par la déception, par la rancune ? Je serais tenté de le croire : à coup sûr, le voici. Page d'histoire, ou page de roman, c'est un morceau bien venu, quoique écrit à la diable :

Elle déclara fermement le parti pris de s'éloigner, de rompre une flamme malheureuse. Scène mêlée de tendresse extrême et de fureur :

Je me dois à mon état, à mes parents. Que ne puis-je descendre de mon élévation ! Une chaumière avec vous eût fait ma félicité... Il faut nous y résoudre. C'est un parti pris.

— Quoi ! vos serments, vos promesses, votre portrait. Ai-je pu vivre sans vous, femme inconstante et légère ?

— C'est un parti pris.

Ah ! sans doute quelques nouvelles amours vous éloignent de moi. Perfide ! Nommez-moi celui qui vous trompe. Avez-vous cru vous détacher ainsi ? Il ne vous reste, pour vous délivrer de moi, qu'à me faire assassiner. Vous tremblez ! Vous tremblez, je vous effraye. Ah ! ma chère Marie, dis-moi, as-tu pu former un pareil projet pour faire le malheur de ta vie ? Nous vivrons ensemble au milieu des bois. Nous verrons renaître ces moments qui firent notre bonheur loin de la grandeur. Ne détourne point les yeux. Regarde ton amant. Je ne veux point t'effrayer : bien-aimée, mes délices, cher amour, parle, réponds-moi... Tu détournes la vue... Femme perfide... Est-ce un parti pris, tout à fait pris.. ? Avez-vous pu arranger de nouvelles chaînes ? Est-ce quelque étranger, quelque infortuné comme moi que vous trompez ? J'irai le poignarder à vos yeux. Croyez-vous que vous [vous] moquerez de ma crédulité ? Tout le monde saura votre ingratitude. Je la dirai à vos compatriotes, afin qu'ils rougissent de vous. Je la dirai aux miens, afin que nul ne s'expose à un sort si funeste, et ne soit point trompé. Je la dirai à tout l'univers. Je montrerai

ce portrait, ces lettres fausses où brule un amour faux. Ah ! vous pleurez ! Pauvre infortunée, juge, par les tourments que je te fais souffrir, de ceux que j'endure. Pardonne à mon délire. Oui, la nécessité te contraint à cet ordre cruel, tes parents, ton devoir. Essuie tes larmes, pardonne, je suis un barbare, un monstre. Je ne quitterai point tes genoux que ta bouche n'ait prononcé mon pardon. Je remets ces lettres, ce portrait dont mon désespoir te menaçait. Gardes-les pour une nouvelle occasion. Tu me les rendras comme une nouvelle preuve de ton amour. Tout sera oublié, quand je serai plus tranquille. Dis que tu me pardonnes. Mais la douleur t'empêche de me parler. Marie ! Ah ! elle ne peut parler... (1).

Sauf ce malencontreux *garde-les pour une nouvelle occasion*, qui a l'air d'une ironie déplacée, la tirade est bien venue : devant Célimène effondrée, Alceste se déchaîne : sa rage a l'air de côtoyer l'attaque de nerfs. Marie laisse complaisamment s'allonger le monologue de Bernardin ; « elle ne peut parler » ! Oui, mais elle peut écrire, et les lettres qu'elle va écrire à Bernardin pendant le peu de temps qu'il passera encore à Varsovie, documents authentiques, et que la passion n'a pu falsifier après coup, forment un tel contraste avec la scène qui précède, qu'un seul raisonnement se présente à l'esprit : il est impossible que ces lettres s'expliquent après la scène de rupture ; or les lettres sont authentiques, donc la scène ne l'est pas :

A MONSIEUR,

MONSIEUR LE CHEVALIER DE SAINT-PIERRE,

A Varsovie.

Ce 2 février 1765.

On vient de me remettre deux de vos lettres en même temps, et j'y réponds à la hâte, puisque le courrier repart

(1) cxi, 7.

nessamment. Je suis arrivée ici le 29 janvier. J'ai eu bon chemin jusqu'à l'entrée des montagnes, où mon carrosse a eu peine à passer. Je ne sais si les habitants de ces contrées voyagent en brouettes, mais je n'ai trouvé que des sentiers au lieu [de] chemins... Si je vous trouve raisonnable, je vous donnerai plus souvent de mes nouvelles, et je m'étendrai davantage dans mes lettres.... Adieu, portez-vous bien. Ne dites pas à l'abbé que je vous ai écrit, car je n'ai pas le temps de répondre aujourd'hui à sa lettre (1).

Le 5 février 1765, nouvelle lettre étrange, avec tous ces noms de convention, qui prouvent que la princesse avait admis Bernardin dans le secret de ses intrigues :

Je n'avais pas eu le temps de lire vos lettres avec attention, lorsqu'il a fallu y répondre pour ne pas manquer la poste de samedi dernier. J'ai trouvé depuis dans ces lettres qu'il n'y avait rien à espérer d'Aaron. Je serais cependant d'avis que vous ne vous dégoûtiez pas ; et, puisque vous me demandez mon conseil, je ne puis vous en donner d'autre que celui qui me paraît le plus raisonnable. C'est de tâcher d'avoir des lettres de Zurphé, de Quoniam et de Baturim pour Calchas, et d'aller le trouver à Colchos. Vos soins pourront plus effectuer que des lettres, et en tout cas Calchas ne refusera pas au moins d'écrire en votre faveur à Pénélope, qui peut faire votre fortune. Adressez-vous à Tentale pour avoir une lettre de Baturim : il l'obtiendra aisément. Si j'étais à Chanaan, je m'en chargerais, mais d'ici cela prendrait trop de temps. Vos démarches à Ezrum seront inutiles ; on vous y proposera si peu de chose que vous ne pourrez rien accepter. Un plus long séjour à Chanaan demande Mentor. Mon avis est donc que vous partiez pour Aaron, où vous trouverez certainement de l'appui, si vous n'y trouvez pas du service. Zathos s'intéressera pour vous, et vous y trouverez plus de ressource qu'à Chanaan. Je n'ai aucune nouvelle de Mentor qui devait me venir à

(1) Cxli, 55-56. L'abbé dont il est question est l'abbé de Neufgermain (cxliv, 7. La lettre n'est pas signée. Sa provenance n'est pas indiquée.

Chanaan, ce qui m'inquiète par rapport à vous. Profitez sans tarder des offres de Melchior, et prenez votre parti. C'est ce que vous avez à faire de plus sage (1).

Bernardin n'ayant pas mis de clef à cette lettre, nous ne pouvons deviner quels sont ces personnages, Mentor, Melchior, etc., ni ces noms de pays ou de ville, Chanaan ou Aaron. Ce qui est très clair, c'est que la princesse l'engage fort à partir, pour « Aaron » ou pour « Colchos », mais à coup sûr à partir.

Il est bien fâcheux que nous n'ayons ni les originaux ni les brouillons des lettres de Bernardin à la princesse. Nous comprendrions mieux ce que nous sommes obligés de deviner : en réalité, la princesse Marie Misnik attendait que Bernardin quittât Varsovie, pour y rentrer elle-même.

Il y a du reste une lacune dans la correspondance, au moment où Bernardin se décide à partir de Varsovie : une lettre très importante s'est perdue ; nous ne la connaissons que par une analyse destinée à une autobiographie : la princesse lui conseille de retourner en France, où il trouvera des amis, de songer à ses devoirs envers sa patrie ; elle lui promet de lui écrire souvent ; enfin, comme il n'a pas d'argent pour partir, elle lui donne « des secours qu'il ne peut refuser » (2).

Ce n'est pas là la dernière lettre qu'il ait reçue de la princesse ; et pourtant la partie active de son roman est finie : le rêve va commencer. Essayons d'établir l'influence que cette aventure a eue sur le cœur, partant sur le talent de Bernardin.

Aimé Martin a exagéré, naturellement, cette influence ; il fait du pauvre chevalier une espèce de maniaque,

(1) CXXI, 59. — (2) CXXI, 8.

ne pouvant, plus de vingt ans après, voir une femme ressemblant de près ou de loin à la princesse, sans se désespérer chaque fois qu'il reconnaît son erreur (1). On enfermerait un monomane moins caractérisé. Heureusement Bernardin était de sens plus rassis. L'exagération du biographe a déjà été devinée par Sainte-Beuve qui, avec peu de documents, mais avec son flair de critique quasi infallible, a reproché à Martin d'exagérer et de fausser les couleurs(2). Les manuscrits du Havre nous permettent de préciser davantage.

Il se produit dans le cœur de Bernardin un phénomène, étrange au premier abord, et pourtant très simple : c'est la classique cristallisation. A mesure que le chevalier s'éloigne de la Pologne et de la princesse, dans l'espace et dans le temps, son amour grandit, parce que l'artiste qui est en Bernardin, se développant de plus en plus, travaille sur les données premières de sa mémoire, renforce et embellit la réalité.

Dans l'étude intitulée « Mon Caractère », composée sous la Révolution pour une réédition du *Voyage à l'Île-de-France*, il nous dit : « Je me rappelais le Nord, où je m'étais attaché, mais par un amour trop inégal, que l'ambition avait rompu. Je traînais avec moi cette chaîne, et la blessure que j'emportais me donnait un fond de mélancolie, et me rendait incapable de m'attacher à aucun autre objet(3). »

Plus tard encore, on voit, par sa correspondance, qu'il garde devant ses amis, et surtout devant ses amies, cette attitude de beau ténébreux inconsolable : « Je voudrais, lui écrit M^{me} de Boisguilbert le 24 novembre 1786, je voudrais que votre patrie vous offrit tout le

1) *Œuvres posthumes*, p. xxxvi, col. 1. — 2) *Lundis*, VI, 426. — (3) xxxiv, 5.

bonheur dont vous avez joui dans le Nord, et en rappelât ainsi toutes vos affections qui semblent encore y être réunies, et que, comme Française, je suis un peu jalouse de voir entièrement accordées à ces froides régions (1). » M^{me} de Boisguilbert, avec un peu plus de psychologie, aurait deviné qu'elle était jalouse, non pas d'une réalité pure et simple, mais d'une réalité embellie par une fiction volontaire, et aussi par une sorte de mirage. Cette aventure avait été le roman de début de Bernardin. Or, ces amours de jeunesse n'ont tout leur charme qu'à distance, parce que, au fur et à mesure que nous vieillissons, l'image de notre « moi » jeune paraît plus brillante et plus fraîche, et c'est pour cela que le poète a dit une vérité de tout temps, quand il a écrit :

De ces jeunes amours, dans le cœur le plus grave,
Il reste un souvenir qui pour jamais s'y grave,
Un parfum enivrant qu'on respire toujours,
Et les autres amours ne sont plus des amours (2).

Cette illusion, cette transformation de la réalité, déjà sensible chez le premier venu, est bien plus forte encore pour un romancier romanesque. Sur les données premières de la réalité qui, à distance, perdent de leur précision, son imagination travaille à loisir et à plaisir : ainsi un peintre, retrouvant dans un coin de son atelier une toile où il avait dessiné au fusain le joli profil d'un modèle, à moitié effacé par les doigts du temps, le reprend, ravive les lignes, les corrige et les modifie, puis prend sa palette, et crée une figure radieuse de vie et de fraîcheur, n'ayant plus qu'une ressemblance à peine perceptible avec la tête de la femme qui avait posé autrefois devant lui. Bernardin, à force de re-

(1) CXXXII, 61. — (2) Brizeux, *Poésies*, I, 51.

touches, a fini par transformer son histoire en roman, son caprice en passion, et la princesse Marie en Fantôme d'Orient.

Mais, quoique Marie Misnik ait été surtout pour lui une « princesse lointaine » ; quoique la mémoire de Bernardin soit, peut-être à son insu, la complice de son imagination, et que la moitié au moins de sa mélancolie lui vienne de son imagination, cette aventure a suffi pour ouvrir son cœur aux tristesses d'amour, pour lui faire connaître la source d'amertume où puisent les grands écrivains avant de faire couler nos larmes :

Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur ;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.

Il convient de ne pas exagérer les effets littéraires du roman vécu et rêvé par Bernardin. Sainte-Beuve était resté dans de justes limites lorsqu'il remarquait que dans les lettres à Duval sur son aventure, « l'écrivain, qu'il était d'abord sans le savoir, commence à s'apercevoir qu'il l'est en effet (1). » Soit : que l'amour ait éveillé son talent, c'est très humain, très probable ; mais il ne faut pas en faire le tout de son talent. Lorsque Martin dit que, sans cette passion, « il n'eût peut-être jamais peint les amours de *Paul et Virginie* (2) ; » lorsque, après lui, exagérant encore cette thèse, M. Maury vient dire que « tous les romans de l'auteur ne seront qu'un décalque de celui de sa jeunesse, et toutes ses héroïnes une faible copie de sa première et unique passion » (3), il faut protester contre ces suppo-

(1) VI, 425-426. — (2) *Œuvres posthumes*, p. xxv, col. 1. — (3) Maury, p. 79.

sitions gratuites qui ravalent le talent des écrivains à une sorte de déterminisme grossier. Si V. Hugo n'avait pas aimé M^{me} Drouet, nous n'aurions pas la *Tristesse d'Olympio*, mais nous aurions tout de même les *Contemplations*. Si Bernardin de Saint-Pierre n'avait pas aimé la princesse Marie, nous n'aurions pas le roman douceâtre et égrillard imaginé par Aimé Martin, une dizaine de pages de la thèse de M. Maury, ni ce présent chapitre ; mais, sauf peut-être quelques notes de tendresse et de mélancolie dans *Paul et Virginie*, nous aurions toute l'œuvre de Bernardin, intégralement. Car ce n'est pas parce qu'il a aimé une grande dame polonaise qu'il a su décrire l'amour d'une façon touchante ; d'autre part, ce n'est pas parce qu'il a rencontré la princesse qu'il a connu personnellement l'amour. Il a été un des meilleurs peintres de la passion chaste et pourtant ardente, parce qu'il avait en lui-même la source de chaleur et de vie. Il a aimé la princesse, et peut-être s'en est fait un instant aimer, parce qu'il était un amoureux-né. Il a plus donné à la princesse Marie qu'il n'en avait reçu ; il a plus imaginé qu'il n'avait réellement senti, parce qu'il est avant tout un créateur. Il a transformé sa première expérience sentimentale en matière littéraire, parce que c'est son don, son but ; parce que c'est là ce qu'il fera toute sa vie : observer beaucoup, imaginer plus encore. Cette première aventure qu'il a à 27 ans, c'est la première flambée de ce tempérament d'une ardeur et d'une vigueur surhumaines, qui fera encore de lui à soixante-quinze ans

Un mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme,

qui lui fera écrire, pour un livre de sa vieillesse, cet

hymne à Vénus : « Règne à jamais sur ces rivages, aimable Vénus, beauté éternelle. Flambeau, âme, source, sentiment, principe de la vie, toi qui donnes la forme à tout ce qui sent.

« Par quel charme admirable peux-tu persuader sans parler ? Quelle admirable proportion dans tes formes !

« Tu prêtes ta ceinture à l'Aurore lorsqu'elle sort de l'océan. Diane vient sur ton char répandre dans les bois la volupté et la paix, etc. (1). »

CHAPITRE IV

I. En Allemagne. — A Breslau. — II. A Dresde. — III. A Berlin.

I

Malgré la générosité de la princesse, malgré les cent roubles que son ami Duval lui a envoyés de Saint-Petersbourg le 17 février 1765 (2), il est obligé d'emprunter encore deux mille francs à son ami Hennin (3) ; puis il se dirige vers Dresde.

Il s'arrête à Breslau, fatigué de son voyage. Là, nouvelle aventure, qu'il raconte à Hennin dans une lettre publiée par Aimé Martin (4), et qui, quoique publiée par Aimé Martin, contient une part de vérité : il fait la conquête du seigneur de Grossendorf, le comte de Münchon (5). S'il ne conquerrait pas tous les cœurs

(1) CXVI, 49. — (2) CLXV, 60. — (3) CLXI, 153. — (4) *Correspondance*, I, 56-60. — (5) Et non le comte de Maintchiau, comme le met Aimé Martin, *Correspondance*, I, 59.

féminins sur son passage, Bernardin se faisait partout, en un instant, des amis pour la vie. L'abbé de Neufgermain lui écrit de Varsovie, le 3 mai 1765 : « Monsieur et cher chevalier, ... l'aventure que vous avez eue dans votre route est singulière. Elle ne m'a pas cependant surpris. Aimable comme vous êtes, il est naturel d'imaginer qu'il vous en arrive de semblable... Ma famille m'obligera probablement à quitter Varsovie. Depuis que vous n'y êtes plus, une noire mélancolie s'est emparée de moi (1). »

Regretté de ses amis, Bernardin regrette toujours la princesse Marie ; dès cette première étape il a soin de lui écrire : nous n'avons pas malheureusement sa lettre, mais voici la réponse :

A Hotoria (?), ce 27 avril 1765.

J'ai reçu votre lettre de Breslau sur mon départ de Varsovie, et il m'a été impossible d'y répondre sur-le-champ, comme je l'aurais voulu. Je suis à la campagne depuis huit jours, et j'y reçois la nouvelle que vous me donnez de votre arrivée à Dresde. Quelque peu d'espérance que vous ayez d'être placé à cette cour, je ne sais pourquoi je m'obstine à croire que vous y trouverez plus aisément de l'emploi qu'ailleurs. Et malgré tout ce qu'on vous a dit du service de Prusse, je ne crois pas qu'il soit à préférer. J'estime fort M. le comte de Muntio (*sic*) sur ce que vous me dites de son honnêteté. Il était juste d'y répondre, et il y aurait eu de la rudesse à se refuser à des manières aussi prévenantes..... Je passe ici mon temps très agréablement...

Je suis avec une parfaite estime, Monsieur, votre très humble et très obéissante servante.

M. P. DE RADZVILL (2).

(1) CXLIV, 7. — (2) 1, 63.

II

Quand Bernardin lut ce mot cruel : « je passe ici mon temps *très agréablement* », il était à Dresde, où il allait trouver des compensations et une vengeance. Il n'arrivait pas en pays inconnu : à Varsovie, il s'était lié avec le résident de Saxe, M. Hedenius, un des amis de la princesse (1) ; de plus, Hennin lui avait donné des lettres pour le comte de Bellegarde, gouverneur de Dresde (2). Bernardin put bientôt écrire à ses amis de Varsovie qu'il avait été fort bien reçu : « Je suis extrêmement charmé, lui répond, le 3 mai 1765, l'abbé de Neufgermain, de la réception qu'on vous a faite à Dresde. Je le serais encore plus si on vous y employait d'une façon assortie à votre goût et à vos talents (3). » Le chevalier de Saint-Pierre peut croire un instant que la fortune va lui sourire, car en mai 1765, voici son adresse : « M. de Saint-Pierre, Mjor et aide de camp de Son Altesse Royale Monseigneur l'Electeur de la Saxe (4). » Il est probable que ces fonctions, plus honorifiques que lucratives, lui laissent beaucoup de loisirs, car il s'occupe à observer le pays pour son compte : il prend des notes, en curieux qui n'a pas de but précis :

La Saxe, ainsi nommée de la quantité de rochers dont elle est parsemée, est le pays d'Allemagne où se trouve le plus de fabriques et d'industries..... Dresden est dans une position charmante. On y voit un magasin immense de porcelaines,.... vingt-quatre vases de porcelaine de Japon que le roy de Prusse a échangés contre un régiment de cavalerie, monument honteux de la lâcheté et de la dépravation du dernier règne... Les Saxons sont généralement plus petits que les autres Allemands, laborieux, mais ils

(1) CXLVI, 204, 208. — (2) CLXI, 153. — (3) CXLIV, 7. — (4) CXXXIX, 26.

aiment leurs aises, et le roi de Prusse a dit d'eux que leurs soldats tombaient malades quand les alouettes de Leipsick leur manquaient.. Les Saxons élèvent leurs enfants avec sévérité. Les gens voluptueux sont durs. — Les femmes y sont agréables, mais un peu grimacières (1).

Il avait sur ce dernier point une expérience personnelle : Aimé Martin a romancé à sa façon l'amusante passade, qui était assez piquante en réalité pour ne pas être « embellie ». Un jour, un très joli page aborde le chevalier de Saint-Pierre, et lui remet le billet suivant qui promettait au destinataire bon souper, bon gîte, et tout au moins beaucoup d'esprit : « Je suis belle et sage comme Ninon, volage comme le plaisir. Laissons au soir de la vie les graves réflexions. Le matin est fait pour aimer. Venez, mes mains vous couronneront des roses du printemps. Hâtez-vous, le temps fuit, et l'amour passe comme un oiseau (2). » Naturellement Bernardin suit son guide qui l'introduit dans une maison de belle apparence et devant une fort jolie femme : elle le conduisit dans la salle à manger :

Il y avait trois couverts. M. de Saint-Pierre cherchait des yeux la personne admise à un si galant repas, lorsqu'il vit paraître une jeune demoiselle qui s'avança d'un air noble et modeste, fit une profonde révérence, et se mit à table. M. de Saint-Pierre ne pouvait s'empêcher de considérer l'air et le regard de la nouvelle arrivée ; il cherchait à se souvenir où et quand ses grands yeux tendres et fripons avaient frappé les siens. Il ne pouvait se le rappeler, quand, au son de la voix, il reconnut le page qui l'avait entraîné dans ce lieu de délices ; il se plaignit agréablement de la tromperie.....

Les dames unissaient leurs voix ; on chantait tour à tour ; M. de Saint-Pierre improvisait des couplets à leur louange, et partageait entre elles ses adorations, sans qu'elles

(1) CX, 68. — (2) CLXI, 170, 174.

parussent en prendre le moindre ombrage, admirant même que ces femmes fussent si libres sans indécence, si folles sans emportement (1)

On n'est pas plus Régence :

Entre Sabran et Parabère
Le Régent même, après souper,
Chavirait jusqu'à s'y tromper.

Comme pas mal d'amoureux, Bernardin semble bien avoir associé à sa petite orgie le souvenir de la princesse. Il a avoué plus tard qu'il cherchait à retrouver, auprès de la jeune femme de Dresde, « quelques éclairs des délices d'un premier amour, délices dont le souvenir si vif le consumait encore... Il n'éprouvait auprès de celle-ci qu'une sorte de fureur mêlée de rage, de dépit, d'amers regrets : — c'est, disait-il, bien longtemps après, que cette femme, toute charmante qu'elle était, ne me présentait que la coupe de Circé, et que j'avais bu dans celle du véritable amour » (2). Tout en trouvant que Circé avait du bon, Bernardin fut pris tout à coup d'un renouveau d'amour pour sa princesse. Quelle lettre lui écrivit-il ? Il est facile de le deviner par la réponse foudroyante qu'il reçut, et dont voici quelques lignes :

Ohrobia (?), ce 29 mai 1765.

« Vous me demandez une lettre pour M. Gérard, et deux lignes plus loin vous me faites part d'un projet qui rend cette lettre inutile. Je ne répondrai pas à toutes les choses singulières que vous me dites. Tout raisonnement, tout conseil est inutile avec vous... (3). »

(1) CLXI, 132. — (2) CLXII, 147. — (3) CLXI, 60-61.

Après lui avoir reproché de manquer de raison, de courage, de délicatesse, de dignité, la princesse lui annonçait qu'elle allait rejoindre sa mère dans le Palatinat de Russie, bien sûre qu'il n'oserait pas s'y risquer à sa suite. Ainsi Bernardin l'avait priée de le recevoir, tout en lui demandant une lettre pour ce M. Gérard, qui était secrétaire d'ambassade à Dresde (1). Dans la pensée de Bernardin, il n'y avait pas là, probablement, de contradiction : il voulait la rejoindre, ou réussir à Dresde, et décidément il ne réussissait pas. Dans l'exposé de ses services, il rappellera plus tard que, en 1765, M. Gérard a refusé de l'employer (2). Il n'était guère plus heureux avec les autorités saxonnes, ou les particuliers, si j'en crois cette note un peu amère : « On prétend que les Saxons promettent aisément. Quelques-uns les appellent les Gascons de l'Allemagne » (3). Après un très court séjour à Dresde, il partit pour Berlin.

Aimé Martin a voulu nous faire croire que c'était pour se rapprocher de la princesse (4, en s'appuyant peut-être sur ce passage d'une auto-biographie inédite, où Bernardin explique ainsi son voyage de Saxe en Prusse : « Mon amour était devenu le mobile secret de toutes mes démarches : je tournais autour de la Pologne, dans l'espérance que la guerre m'y ramènerait » (5). En réalité, et beaucoup plus prosaïquement, il suivait le conseil que lui avait donné son ami de Münchon : celui-ci lui écrivait de Berlin, le 9 mai 1765, cette lettre assez curieuse, surtout à la fin : « Le Roi de Prusse mon maître cherche encore toujours des officiers du génie, et préférablement des Français. Il y en a

(1) XXXVIII, 42. — (2) XXXVIII, 42. — (3) CX, 68. — (4) *Correspondance*, I, LXIII ; *Œuvres posthumes*, p. XXXI, col. 2. — (5) XXXIV, 10.

d'arrivés, et placés assez bien. Surtout en a-t-il placé quelques-uns comme professeurs à l'École militaire qu'il vient d'établir, et qui sera la plus belle et la mieux arrangée de toute l'Europe. Je n'y trouve pour l'instruction des jeunes cavaliers qu'un seul défaut, c'est que toutes leurs études se font dans la langue française, de façon qu'à force d'apprendre le français, ils oublieront l'allemand » (1).

Toujours un peu rêveur et utopiste, Bernardin demande à son ami s'il n'y aurait pas moyen d'établir quelque part une colonie en Prusse. Münchon lui répond, de Grossendorff, le 29 mai 1765 : « A l'honneur de votre chère lettre, j'ai celui de vous répondre que le projet que vous avez formé ne trouve guère lieu dans notre pays, puisque le Roi n'a plus de terrain à donner, tout étant déjà occupé ; et s'il en a, on est actuellement déjà en train pour le cultiver » (2). Il conseille donc à son chimérique ami d'aller à Potsdam, et de chercher à entrer dans l'artillerie ou le génie : « S'il dépend de vous d'être placé dans l'artillerie ou dans le corps du génie, choisissez sans balancer le premier. Ils sont bien payés, et je vous en réponds qu'une compagnie porte par an 2.000 écus, ce qui fait 8.000 livres de France. Adieu, adieu.

« MÜNCHON. »

Puis, dans un post-scriptum, il lui donne ce dernier conseil, plein de sagesse pratique : « Je crois que vous ne feriez pas mal de ne pas paraître dans l'uniforme russe » (3).

(1) CXXXIX, 26. — (2) CXXXIX, 23. — (3) CXXXIX, 23.

III

A Berlin, sauf Münchon, absent à son arrivée, il ne connaissait personne : heureusement, comme cela lui arrivait partout, il lui tomba tout à coup du ciel un ami, supérieur en obligeance, en dévouement, en affection, même au Duval de Saint-Petersbourg. Comment se nouèrent leurs relations ? Bernardin est assez sobre de détails sur les débuts de leur amitié : il dit simplement que, pendant une de ses crises de mélancolie, Taubenheim, officier en retraite, le vint voir, l'emmena chez lui, dans son jardin où il avait fait construire un ermitage, le combla d'attentions, le soigna, lui fit prendre des eaux de Pirna, etc. (1). Qu'était-ce au juste que ce M. de Taubenheim ? Un employé de la régie des accises et péages en Prusse, devenu ensuite, grâce à son mérite, receveur général, puis administrateur général de la partie du tabac, conseiller privé, enfin conseiller intime des finances (2). C'était donc un haut fonctionnaire, bien appuyé dans tous les mondes à Berlin. Il devint l'ami le plus intime de Bernardin. Voulut-il devenir son beau-père, lui donner sa fille Virginie ? Bernardin a-t-il plus tard, par reconnaissance, donné à son héroïne le nom de celle qu'il aurait refusé d'épouser (3) ? Toute cette histoire, racontée par Aimé Martin, et reproduite par M. Maury avec des commentaires peu favorables au caractère de Bernardin, a été inventée de toutes pièces par Martin : de Saint-Pierre n'a pas eu à refuser la main de M^{lle} de Taubenheim, pour la bonne raison qu'en 1765 elle n'était pas encore

1) xxxiv, 10. — (2) CLII, 5-6 ; CLII, 18 ; cf. Welschinger, *la Mission secrète de Mirabeau*, p. 363-364. — (3) *Œuvres posthumes*, p. xxxii ; Maury, p. 66.

née, de Taubenheim n'étant pas marié : le 25 mars 1772, Taubenheim écrit en effet à son ami : « pourquoi doutez-vous de mon célibat ?... Un mariage réussit rarement » (1). Le sage Taubenheim a bien en 1765 un enfant naturel, mais c'est un fils (2). En 1786 seulement nous voyons Taubenheim, marié et père de onze enfants, entretenir Bernardin de ses filles qui, toutes, « parlent le latin, le français, un peu de grec, et l'allemand correctement » (3). Visiblement, d'après toute cette correspondance, Bernardin n'a pas connu ces enfants, sauf le premier, le fils illégitime, et M^{me} de Taubenheim n'a jamais vu Bernardin (4).

Après avoir ainsi purifié la biographie de Bernardin d'une anecdote apocryphe, et lavé du même coup sa mémoire de toutes les réflexions désobligeantes que lui a values la légèreté de Martin, étudions maintenant la réalité, la vérité sur les rapports de Bernardin avec son ami de Berlin.

L'amitié de Taubenheim pour Saint-Pierre a tous les caractères de la passion la plus exaltée : à travers les hésitations de son français, on voit que, dès leur première entrevue, il a eu le coup de foudre : « Très digne et respectable ami, écrit-il le 2 janvier 1766, ce n'est pas depuis hier, c'est depuis le premier heureux moment comme je fis votre connaissance, que je vous souhaite autant de bonheur que vous méritez » (5). Sitôt Bernardin parti, la tendresse de Taubenheim s'exalte encore, à chaque souvenir de son ami absent : « Très digne ami, j'ai senti une joie redoublée, à chaque fois que j'eus le plaisir de recevoir vos trois lettres, l'une après l'autre. Ma reconnaissance est vive, ne con-

(1) CLIII, 10. — (2) CLIII, 19. — (3) CLIII, 17. — (4) CLIII, 18. — (5) CCVI, 1-2.

naissant rien de plus voluptueux que l'idée de mériter le souvenir d'un ami que je chéris au delà de toute expression... Jugez, adorable chevalier, de la peine que votre départ doit m'avoir causée. J'avoue sans fard qu'il a tant influé sur mon humeur, que je me parus insupportable à moi-même » (1). Et plus tard : « Dites-moi, chérissime ami, un mot de votre fortune à laquelle je prends tant de part. Ah ! puissiez-vous déjà être heureux ! Oui, vous le serez ! J'en suis sûr... Adieu, adorable chevalier. Cher ami, souvenez-vous de la passion que j'ai pour vous » (2). Cette passion en arrive à des attentions presque féminines : il ne lui faut pas moins de trois post-scriptum, dans une lettre du 19 juillet 1771, pour dire à Bernardin tout ce qu'il a dans le cœur (3).

Dans les treize lettres qui nous sont restées de toute leur correspondance, on voit que Taubenheim, nature sérieuse, âme respectable, cœur d'élite, est digne lui-même de toute estime, et presque d'admiration. J'ai donc insisté sur la vivacité de son amitié pour montrer la vraie valeur morale de Bernardin : que le sage, pondéré et consciencieux directeur des tabacs en vienne à une pareille exaltation, c'est la meilleure preuve que l'on puisse donner du charme et du mérite de ce Bernardin qui laisse partout après son départ une impression de vide, presque douloureuse, chez les braves gens qui l'ont connu (4). On a, à distance, et sur des renseignements erronés, incriminé le caractère de Bernardin : c'est justement pour son caractère que Taubenheim l'a aimé : il lui écrit le 28 décembre 1765 : « Le souvenir de votre mérite, et celui de votre carac-

(1) Lettre du 28 décembre 1765, CLIII, 1. — (2) Lettre du 22 mars 1766, CCVI, 3. — 3 CLIII, 5-6. — (4) CCVI, 3 ; CLIII, 5-6.

tère régulier, tendre ami, m'est aussi précieux qu'il sera ineffaçable » (1).

Pendant leurs longues relations, directes ou épistolaires, Taubenheim s'est toujours montré la délicatesse même, n'acceptant de Bernardin, dont il connaît la pauvreté, que des cadeaux insignifiants comme valeur (2), et au contraire mettant avec entrain sa bourse à la disposition de son ami : non seulement il lui prête de l'argent en 1765 à Berlin (3), mais encore il lui écrit à Paris, le 26 janvier 1789, alors qu'il est lui-même chargé d'une nombreuse famille : « Je crus, mon cher ami, votre fortune plus solide que celle dont vous me faites la peinture... C'est une situation critique que de dépendre d'une année à l'autre du caprice ou du succès de la digestion d'un ministre... Au cas, mon cher ami, que cette gratification dût vous manquer l'année prochaine, et que je vive encore, alors ayez la bonté de m'en donner avis sur-le-champ. La Providence pourrait peut-être m'avoir favorisé de la préférence de vous être d'une petite utilité... » Tout cela serait peu de chose, si cela ne présentait qu'un intérêt anecdotique, à côté et presque en dehors de la question Bernardin. Mais au contraire c'est intéressant pour établir l'influence morale que cette nature foncièrement honnête a exercée sur le chevalier de Saint-Pierre. Taubenheim poussait la bonté jusqu'à la candeur : il voulait que ses amis partageassent ses amours et ses sympathies : il a trois amours au cœur : Dieu, le Roi et son ami : Bernardin prend place immédiatement « après le grand Dieu et le Roi bienfaisant ». Taubenheim lui écrit, le 27 juin 1788 : « Je vous prie, dignissime ami, aimez avec moi mon Roi, pas pour sa diadème, pas pour ce qu'il m'a sauvé

(1) CLII, 1-2. — (2) CLII, 5-6. — (3) CCVI, 3.

en me faisant beaucoup de bien, mais puisque son cœur l'engage à vouloir faire le bonheur de tous ses sujets. Que nous avons raison de remercier dévotement le Grand Instituteur des Souverains d'un don aussi précieux que rare » (1). Je ne sais si Bernardin fut très sensible au zèle royaliste de Taubenheim. Je crois au contraire qu'il fut entretenu et corroboré dans ses sentiments religieux par la piété ardente de son ami. Il n'y a pas une seule de ces lettres où l'on ne voie Taubenheim empressé à proclamer les bienfaits de la Providence, à remercier, dit-il à Bernardin, « ce Dieu sur lequel je mets avec vous toute ma confiance » (2). Il essaye de surexciter dans le cœur de son ami le sentiment religieux, sûr que ce sera, pour *l'adorable chevalier*, le meilleur remède aux idées noires : « Bannissez, de grâce, chérissime ami, toute mélancolie, et fiez-vous à cette Providence qui ne laisse pas de rendre à la fin justice à quiconque a eu de la confiance en elle » (3).

L'optimisme religieux et, si j'ose dire, la « sensibilité » religieuse, naturels à Bernardin, n'ont pu que gagner à sa longue intimité avec la belle âme de Taubenheim, pendant que sa misanthropie naissante fondait à la chaleur de cette amitié. Ses nombreuses déceptions auraient encore plus incliné l'ambitieux à la mélancolie, elles auraient brisé toute l'élasticité de son énergie morale, si la tendresse de Taubenheim ne l'avait pas consolé. L'amitié est l'antidote de la misanthropie. Taubenheim à Berlin, comme Mustel à Amsterdam, comme Duval à Saint-Pétersbourg, comme Münchon à Breslau, réconciliaient le jeune désabusé avec l'humanité.

(1) CLII, 18-19. — (2) CLII, 18. — (3) Lettre du 28 décembre 1765 ; CLIII, 1-2.

Cette amitié longue et sereine ne fut traversée que par un seul nuage. En 1772, Taubenheim, un peu gêné dans ses affaires, et n'ayant pas de locataire pour une grande maison, prie Bernardin de la proposer à l'ambassadeur de France à Berlin ; il a l'imprudence de lui demander de plus de faire mettre dans les bagages de l'ambassadeur prêt à quitter Paris, un petit paquet contenant « huit ciseaux du meilleur argent hâché de Paris » (1). M. de Saint-Pierre se fâche tout net : se faire courtier de location d'immeubles ne lui convient pas : surtout il est froissé de la commission des ciseaux, parce qu'il serait obligé de les payer d'avance, qu'il n'a pas d'argent, et qu'il est forcé d'avouer sa pénurie à son créancier : nous n'avons pas sa lettre, mais nous avons la réponse de Taubenheim, désolé d'avoir contristé son ami, navré surtout de ce que Bernardin, dans son agacement, lui ait demandé le chiffre exact de sa dette : « Ai-je si peu de crédit dans votre esprit que vous me croyez capable de vous fournir une pareille note dans un temps où, Dieu merci, j'ai à vivre, quand même que ce ne soit largement, et dans celui où vous en avez moins que moi ? Non, ne vous attendez jamais à un trait si barbare de ma part (2). »

Bernardin ne lui tint pas rigueur, bien que froissé dans sa dignité d'homme pauvre. Plus tard, il ne parlera jamais de Taubenheim que les larmes aux yeux (3). Dès le premier moment de leur séparation, il le comble de prévenances. Immédiatement après l'avoir quitté à Berlin, il lui écrit trois fois coup sur coup, sans attendre de réponse (4). De l'île de France il lui envoie une lettre (5). Il lui expédie du café et des graines du cap de

(1) CLIII, 7-8. — 2 Lettre du 25 mars 1772 ; CLIII, 9-10. — (3) CLIII, 19. — (4) CLIII, 1. — (5) CLIII, 5.

Bonne-Espérance (1). Quand il apprend que Taubenheim a l'intention de venir à Paris, il lui offre l'hospitalité dans sa petite maison de la rue de la Reine-Blanche. Le 16 avril 1786, non content de lui avoir payé sa vieille dette, il envoie à Taubenheim ses *Études de la Nature*, si bien que le Berlinois transporté lui répond le 26 mai : « Respectable et cher ami, pourquoi vous avoir constitué en tant de frais...? Pourquoi pas m'avoir abandonné les frais de reliure et du port? N'est-ce pas assez que je vous coûte un assez grand nombre d'exemplaires? Faut-il encore que vous me jetiez dans un embarras que je sens à vous avoir causé de fortes dépenses? Mais enfin je m'aperçois que vous faites profession d'excéder en générosité... » Bernardin profite de l'autorité soudaine que lui donne le succès européen de ses *Études* pour écrire deux fois au Roi de Prusse en faveur de son ami (2).

C'était du reste une façon pour Bernardin de payer une autre dette de reconnaissance, contractée depuis longtemps envers Taubenheim, car, lorsque Bernardin arriva en 1765 à Berlin, inconnu, et se demandant comment il parviendrait jusqu'à Frédéric II pour solliciter un emploi, ce fut Taubenheim qui le mena à Potsdam, qui parla de lui à M. d'Anhalt, lui ménagea une entrevue avec ce favori du Roi, et lui enseigna la meilleure manière de se faire bien venir du tout-puissant colonel (3).

En attendant son audience, Bernardin se promène dans Potsdam, fait la visite classique à Sans-Souci, et insère plus tard dans ses *Harmonies* le détail qui l'a le plus frappé :

(1) CLIII, 6. — (2) CLIII, 14 et 16. -- (3) XXXIV, 10, et CXCXVI, 6.

Je ne suis point surpris que des femmes conservent précieusement les restes des animaux qu'elles ont chéris, qu'elles fassent empailler leurs petits chiens et leurs oiseaux, ou qu'elles leur rendent des honneurs funèbres. De grands hommes dans l'antiquité leur en ont donné plus d'une fois l'exemple. J'ai vu moi-même avec intérêt, sur la terrasse du château de Sans-Souci, près de Potsdam, des tombes que Frédéric II faisait mettre sur les fosses des chiens qui avaient vécu avec lui. Ce grand roi en avait toujours une demi-douzaine dans sa chambre à coucher, qui étaient ses gardes du corps, comme ceux du roi Evandre, et auxquels il se fiait plus qu'à son beau régiment des gardes.

Ce que je trouvai de plus singulier, c'est qu'il les avait mis en opposition avec les bustes des mauvais empereurs romains. On lisait d'un côté de sa terrasse les noms d'Atis, de Diane, et, de l'autre, ceux de Néron, de Tibère, de Caligula. Ce contraste était tout entier en faveur des animaux, car la tombe d'un bon chien est plus intéressante que la tête d'un mauvais monarque (1).

Enfin il a son audience. Si nous en croyions des notes préparées par Bernardin pour sa biographie, M. d'Anhalt lui aurait demandé ses papiers de service, et ordonné de faire un plan en vingt-quatre heures ; Bernardin demandant à entrer dans l'infanterie avec le rang de major et mille écus de pension, d'Anhalt lui aurait offert le grade de capitaine ingénieur avec pension, et un congé pour aller en France avec traitement ; enfin Bernardin aurait refusé, dans ces conditions, d'entrer au service du Roi (2). Tout cela n'est pas très exact : Saint-Pierre essaye ainsi de dissimuler la fausse manœuvre qui lui vaut son échec : sa demande n'est pas bien accueillie par le Roi, parce que, au lieu de

(1) LXXVII, 4. — Aimé Martin a tiré de ce morceau quatre ou cinq lignes très modifiées qu'il a transportées dans le *Voyage en Prusse*, *Œuvres posthumes*, p. 11-12. — (2) xxxiv, 10.

s'adresser simplement au colonel d'Anhalt ou au général Saldern, il a voulu écrire directement à Frédéric : c'est ce que nous révèle une lettre de son ami de Münchon, le 22 août 1765 : « Si j'avais su, ... je vous aurais donné d'autres instructions, dans lesquelles je ne vous aurais jamais permis d'écrire à Sa Majesté » (1). Refusé par Frédéric II, ou refusant d'accepter une situation insuffisante, Bernardin ne gardera pas rancune au roi de Prusse, puisque, en 1786, il lui enverra ses *Études de la Nature*, avec une lettre très aimable (2). Il devait, du reste, commencer à se blaser sur les refus.

Repoussé une fois de plus par les puissants, Bernardin est obligé d'aller chercher fortune ailleurs. Encore une fois il lui faut quitter les nombreux amis qu'il avait conquis en Prusse d'un coup de sa baguette. Münchon lui reste fidèle malgré sa maladresse (3). « Tous vos amis et amies vous saluent très sincèrement », lui écrit Taubenheim le 22 mars 1766 (4); les amies surtout sont fidèles : M^{me} de Brandt, qui lui gardera bon souvenir jusqu'en 1789 (5); la comtesse de Görnellée, qui lui écrit sur du papier encadré de marguerites rouges (6). Tant d'amitiés fidèles le touchent, et finissent par lui faire éprouver pour les Prussiens une sympathie particulière : un jour, il causait avec J.-J. Rousseau des peuples qu'ils préféraient : Jean-Jacques mettait les Espagnols au-dessus de toutes les autres nations : « pour moi, je lui dis que c'étaient les Prussiens, à cause de leurs mœurs et de leurs vertus, et que c'était un peuple à qui il ne manquait que des historiens » (7).

Sans doute c'était l'amitié de Taubenheim qui lui dorait un peu son séjour à Berlin : l'amitié, et l'amour aussi,

(1) CXXXVII, 24. — (2) CLIII, 13. — (3) CLIII, 3-4. — (4) CCVI, 3. — (5) CLIII, 5-6, 14-15, 18-19. — (6) CXXXVI, 39. — (7) XCVIII, 164.

car sa passion pour la princesse grandissait toujours. Bernardin l'avait priée de lui envoyer ses lettres par l'intermédiaire de son excellent ami (1), et il avait eu la joie de recevoir ce billet presque doux :

A Tyhocin (?), ce 15 août 1765.

J'ai reçu deux de vos lettres de Berlin. Elles ne m'apprennent encore rien de positif sur votre sort. Je souhaite que vous trouviez enfin un service honorable, propre à vous occuper, à exercer vos talents, et à vous faire envisager dans l'avenir des récompenses solides.

Il me paraît qu'il ne serait pas prudent de former dans les commencements de trop grandes prétentions. Il faudrait avoir devant soi une grande réputation pour se flatter de faire fortune tout d'un coup. Mais à votre âge, il s'agit de se faire connaître, et toute place qui, en vous offrant une subsistance honnête, vous fournirait des occasions de vous distinguer, ne serait pas à rejeter, et serait sans doute préférable à l'incertitude du repos que vous espérez de trouver dans un nouvel état. Songez qu'il n'y en a aucun sans inconvénient, et que l'inquiétude et l'impatience ne nous ont jamais rien dicté de raisonnable.

Je connais Berlin. La curiosité m'y a conduit le mois de juin dernier. J'y ai passé dix jours, et j'y ai vu tout ce qui mérite quelque attention.

Je compte passer cet hiver avec ma mère dont la santé est depuis quelque temps très languissante.

Vous pouvez toujours m'adresser vos lettres à Varsovie ; elles me joindront partout où je serai.

Je vous souhaite beaucoup de bonheur, et suis avec une estime très distinguée, Monsieur, votre très humble et très obéissante servante.

M. P. DE RADZIWILL (2).

On voit que, depuis la dernière algarade, Bernardin a su se faire pardonner, car, sans être tendre, le ton est

1 Lettre de janvier 1766, cxli, 66. — (2) cxli, 62.

amical. On dirait que, n'ayant plus de scandale à craindre, la princesse, jusque-là crispée, se détend. Rester l'amie de l'entreprenant chevalier lui plaît : en femme mêlée aux intrigues diplomatiques, elle lui donne sur sa conduite à Berlin de très sages conseils, que, heureusement pour lui et pour nous, Bernardin ne suivit pas. Restant à Berlin, il serait devenu un officier quelconque. En rentrant en France, il reprenait sa voie.

Arrivés à ce moment de ses années d'épreuves, et revenant sur cette bonne fortune que Bernardin a eue de trouver partout, à point nommé, un homme providentiel pour lui tendre la main, lui donner des conseils, lui prêter de l'argent, et le traiter immédiatement comme un frère, nous sommes tentés de trouver cette chance bien étonnante, justement parce que, se produisant infailliblement au moment utile, elle ne peut être une simple chance. Que Bernardin, véritable enjôleur d'hommes, se fasse des amis enthousiastes de ceux que la Providence, comme dit Aimé Martin (1), mettait sur son chemin juste dans les mauvais pas, c'est évidemment à son charme personnel qu'il le doit; mais à qui doit-il la rencontre initiale? Je serais tenté de croire que c'est à la franc-maçonnerie. Sans doute le nom de Saint-Pierre ne figure pas sur la liste des membres célèbres de cette association (2). Mais ce n'est pas une preuve absolue qu'il n'était pas affilié; et d'autre part nous trouvons plusieurs fois dans ses papiers inédits l'éloge de la franc-maçonnerie (3), notamment dans l'*Amazonne*; c'est dans l'épisode de l'Indien que Bernardin s'est particulièrement complu à raconter ses propres aven-

1) *Œuvres posthumes*, p. XXXII, col. 2. — 2) *Précis historique de l'ordre de la franc-maçonnerie depuis son introduction en France jusqu'en 1829*, etc., par J.-C. B***. Paris, Rapilly, 1829. — 3) *MIX*, 56; *Lettre aux citoyens rédacteurs de la Décade*, *LXI*, 120.

tures ; or l'Indien arrive à Paris pour y gagner sa vie : traité en paria par ses confrères, il renonce à son projet, et fait de la misère ; un jour, dans un petit café, il rencontre un philanthrope qui, le voyant triste, l'emène chez lui pour le consoler, et lui dit :

Je suis membre d'une confrérie amie du genre humain. Je suis franc-maçon, non pas de ceux que vous connaissez peut-être, et qui ont fini par déchoir de leur institution première en se laissant aller à la volupté et à l'amour de l'éclat et des fêtes. Notre fonction est d'être utile aux gens vertueux qui tombent dans le malheur. Nous avons des marques sûres pour les connaître, et des correspondants par toute la terre. Nous avons fondé des établissements dans des lieux inconnus aux souverains, et où aucune religion ne captive les hommes au profit de quelques prêtres. Nous ne croyons qu'en Dieu seul. Nous n'admettons d'autre livre que celui de la nature et le sentiment de la conscience. Mais nous respectons les préjugés. Il n'y a qu'une religion : c'est la naturelle ; mais chacun peut suivre celle qu'il lui plaît (1).

Bernardin prêtait-il à une partie de la franc-maçonnerie ses propres doctrines ou les lui avait-il empruntées ? Il est difficile de le dire. A coup sûr il y avait, à ce moment-là, entre lui et la franc-maçonnerie harmonie préétablie. S'il ne faisait pas déjà partie au Havre de l'*Amenité* ou des *Trois H.* (2), il avait dû, très probablement, se faire initié, dans une de ses étapes à l'étranger : car, sans cela, comment expliquer qu'il ne soit pas mort de maladie ou de misère sur cette interminable route où il s'était engagé sans un sou ? Et, d'autre part, comment aurait-il fait l'éloge de la franc-maçonnerie, s'il n'avait pas été franc-maçon ?

(1) XLV, 16. — (2) *Précis historique, etc.*, I, 380.

CHAPITRE V

RETOUR MOMENTANÉ EN FRANCE

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, ce qui est sûr et certain, c'est que Bernardin revenait en France trainant de l'aile. D'après une lettre de Taubenheim, Saint-Pierre dut rentrer à Paris en novembre 1765 (1). C'est encore une lettre du Berlinoïis qui nous donne le titre dont se parait alors Bernardin, et sa première adresse : « Monsieur de Saint-Pierre, capitaine au service de Sa Majesté Impériale de toutes les Russies, rue de Grenelle, hôtel de Grenelle : 2 . » C'est en effet d'hôtel meublé en hôtel garni que Bernardin va transporter, pendant de longues années, son pauvre petit bagage. Il n'a plus de maison de famille. Son père s'était remarié après la mort de la mère de Bernardin, et cela explique en partie chez notre héros son désir de courir le monde.

A peine rentré à Paris, il apprit que son père venait de mourir, le 10 décembre 1765 (3). Arrivé au Havre, Bernardin, outre son deuil, a le chagrin d'apprendre que, par son testament, son père l'oblige, ainsi que ses frères, à « rapporter les frais d'éducation et d'étude » qu'ils lui ont coûté (4). Forcé d'aviser « aux moyens de se tirer d'affaire avec sa belle-mère », dit-il dans une de ses autobiographies (5), et peu au courant de la

(1) CLIII, 1-2. — (2) CCVI, 2. — (3) Lieutenant-colonel Largemain, *Un épisode de la vie de Bernardin de Saint-Pierre*, dans la *Revue Historique*, n° de septembre-octobre 1902, p. 80. — (4) xxxiv, 10. — (5) xxxiv, 10.

chicane, il demande conseil à un de ses nombreux amis, Girault, qui lui répond, au bureau des Carrosses de Paris (1), le 19 janvier 1766 : « Vous avez énoncé trop généralement la question de droit qui vous embarrasse. Pour qu'un avocat puisse consulter, il faudrait dire à quel âge et pour quel emploi les sommes dont vous avez fait des reconnaissances à M. votre père ont été avancées ; s'ice sont des billets ou des quittances qu'il a exigés de vous, et la forme particulière des billets (2). » Plus exactement renseigné, Girault s'adresse à un avocat de Paris, qui naturellement est d'un avis contraire aux avocats de Rouen consultés sur cette espèce, et donne confiance à Bernardin sur le succès final (3). Malheureusement Girault ne peut répondre de façon satisfaisante à une autre question de Bernardin, question qui lui tient fort à cœur, et le distrait de ses embarras d'héritage : que devient la princesse Marie ? Depuis son départ de Berlin, il n'a rien reçu d'elle ! Le 19 janvier 1766, Girault lui écrit en post-scriptum : « Point encore de nouvelles de Pologne » (4). On devine quel doit être l'état d'esprit de Bernardin, orphelin, dépouillé par sa belle-mère, oublié par celle qu'il aime toujours.

Heureusement il reçoit d'elle une lettre qui le transporte, « une lettre, écrit-il à Duval, le 18 mars 1766, si honnête sur mon retour dans ma patrie, que je crois qu'elle imagine de me tourner la tête de toutes les manières possibles. Elle me cite des choses admirables sur l'amour de la patrie (5). » Pour mesurer la force d'illusion de Bernardin, pour voir jusqu'à quel point il est capable de s'auto-suggestionner, lisons cette

1. CXXXVI, 80. — 2. CXXXVI, 88. — 3. CXXXVI, 85. — 4. CXXXVI, 88.
— (5) Sainte-Beuve, VI, 428.

lettre « si honnête », et qui contient « des choses admirables » sur le patriotisme :

A Varsovie, ce 8 janvier 1766.

Je n'aurais pas tardé si longtemps de répondre à la lettre que vous m'avez écrite à votre départ de Berlin, si j'avais su votre adresse à Paris. Celle de M. de Taubenheim à Berlin ne m'a servi de rien, car je n'ai jamais pu savoir le titre qui le distingue de sa famille qui doit être fort nombreuse. Je reçois enfin votre lettre du 18 décembre de Paris, et je m'empresse d'y répondre.

Je vous fais des compliments bien sincères sur votre retour dans votre patrie. Avouez que votre âme s'est remplie de joie à la vue de votre pays natal. On s'en plaint souvent, on veut y renoncer, mais on retrouve toujours au fond de son cœur un sentiment qui nous ramène vers cet objet de notre amour.

(Quelque peu d'avantages que vous croyez trouver dans vos courses, c'en est un très grand que d'avoir acquis de l'expérience. Les difficultés et les désagréments que vous avez éprouvés chez l'étranger doivent fortifier en vous cette préférence d'affection qu'on sent toujours pour sa patrie), et vous attacher davantage à la qualité de citoyen. Ce titre n'est pas sans obligations, et je vous rappelle ici les paroles d'un écrivain célèbre: *en naissant (dit-il) on contracte envers sa patrie une dette immense dont on ne peut jamais s'acquitter.*

Je suis fâchée que vous n'ayez plus trouvé M. Hennin à Paris. Il aurait pu vous être bon à quelque chose ; quoique toujours fort occupé de lui-même, il ne laisse pas que d'avoir le cœur bon.

(Je n'approuve pas le dessein que vous avez de vous borner à vivre dans un coin de terre. Cela serait bon dans trente ans d'ici ; mais à l'âge où vous êtes, il faut un peu plus d'ambition. Vous n'en manquez pas, mais vous vous laissez trop aller à des vapeurs noires, fruit de votre séjour en Russie, dont l'air du pays vous débarrassera sans doute.)

Ce que vous me dites sur les avantages que je trouverais à m'établir à Paris est extrêmement flatteur pour moi.

Je sens bien que rien ne peut me dédommager ici des agréments de ce séjour ; mais tant que ma mère et mon oncle seront en vie, il faut y renoncer : mon éloignement leur causerait trop de peine, et il m'en coûterait trop de les abandonner. Mon sort m'oblige donc de vivre dans cette patrie malheureuse, et d'être témoin de son humiliation.

Je serai toujours charmée de recevoir de vos nouvelles, et je me réjouirai infiniment de tout ce qui vous arrivera d'heureux, étant avec une parfaite estime, Monsieur, votre très humble et très obéissante servante,

M. P^{sse} DE RADZIWILL (1).

Au premier abord, cette lettre nous paraît assez ordinaire, et l'éloge qu'en fait Bernardin semble bien disproportionné avec sa valeur : c'est justement ce contraste qui est intéressant. On peut mesurer le degré qu'atteint progressivement la passion dans le cœur de Bernardin, d'après la disproportion entre la banalité réelle de cette lettre et les beautés que l'amoureux y découvre. Plus il se trompe dans son admiration, et plus cela prouve qu'il aime. Il n'a pas du reste, on le voit, renoncé à tout espoir de retrouver la princesse : le tenace chevalier essaie de la décider, par les flatteries que l'on devine, à venir à Paris, son vrai milieu. Transporté de joie, sinon par la lettre, du moins par l'idée qu'il se fait de cette lettre, il se replonge avec plus de courage dans les tristesses de l'heure présente : il se trouve aussi seul, dans sa province natale et dans sa ville, qu'à l'étranger. Lui qui sera plus tard prophète dans son pays (2), lui qui, plus tard, quand il sera célèbre, se retrouvera au Havre et à Honfleur des amis d'enfance qui réclameront, en vers et en prose, l'hon-

1 CXLII, 66-67. Les deux passages entre parenthèses ont été déjà publiés par M. Maury, p. 68. — 2) Lettre de M^{me} de Boisguilbert, du 27 août [1788]; CXXXII, 63.

neur de l'avoir connu jeune (1), il est méconnu, comme tous ceux qui reviennent au pays sans avoir réussi. De sa famille, ceux-ci sont morts, ceux-là sont au loin ; les autres l'ignorent. Il veut au moins aller voir sa sœur au couvent d'Honfleur : la pauvre Catherine paie une trop maigre pension pour avoir le droit d'inviter quelqu'un ; elle lui répond, le 15 juin 1766 : « Je voudrais avoir maison à vous offrir ; mais non : je ressens plus que jamais que je n'ai plus que le petit couvert, duquel je ne puis faire offre à personne » (2). Pourtant il parvient jusqu'à elle : « elle fut si transportée à la vue de son frère, qu'elle s'évanouit plusieurs fois : — Mon frère, mon cher frère, lui disait-elle, est-ce bien vous que je revois ? Hélas ! vous ne m'avez donc pas oubliée ; je ne suis donc plus seule au monde. Mais promettez-moi, jurez-moi que vous ne me quitterez plus, que vous ne quitterez plus la France ; si vous vous éloignez encore, permettez que je vous suive : j'aurai soin de vous, jamais vous n'aurez à vous plaindre de moi » (3). Ne pouvant l'emmener, il lui laissa du moins son portrait (4).

Il n'avait plus rien à faire en Normandie. Ses affaires d'intérêt avaient été réglées à son préjudice. à ce que nous apprend une lettre de son ami Girault (5). Bernardin vendit tout ce qui lui revenait de la succession paternelle pour cent louis (6), et revint à Paris en juin 1766, s'installer à « l'ancienne Académie, rue Tharane, près la fontaine » (7). Il trouva à son retour une lettre de la princesse qui ne respirait, dit-il, que la froideur et que l'indifférence (8). Et pourtant, d'après

(1) CXXXIX, 6-7. — (2) CXLII, l. 2, f. 45. — (3) CLXI, 204, 211. — (4) CXLII, l. 2, f. 55. — (5) CXXXVI, 79. — (6) XXXIV, 10. — (7) CXLII, l. 2, f. 46. — (8) CXLVI, 127.

une de ses auto-biographies, « la vue de son écriture suffit pour le combler de joie... Malgré la froideur de ses expressions, il se flattait encore d'être aimé .. Puis, venant à comparer ses anciennes lettres si touchantes avec celle qu'il venait de recevoir, il ne voyait plus en elle qu'une femme perfide, et il sentait avec douleur qu'il l'aimait encore » (1). Il en rêvait : dans ses rêves, elle lui prenait la main, se plaignait de son départ, regrettait de ne point partager ses périls (2)... Mais, au réveil, quelle désillusion, quand il relisait des lettres comme celle-ci :

A Hotoria, ce 2 juillet 1766.

Vous ne serez pas surpris de recevoir si tard ma réponse, quand vous saurez que ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai reçu votre lettre du 5 mai. Ces retards sont un inconvénient inévitable dans un grand éloignement, et on est souvent alors dans le cas de se plaindre alors de ses amis... Vous ne doutez pas sans doute du désir que j'aurais de vous donner les conseils les plus propres à votre situation, et les plus capables de vous conduire au bonheur ; je ne dis pas : à la fortune, car ce n'est pas toujours elle qui nous rend meilleurs ni plus heureux. Mais comment décider entre les différentes routes qui peuvent vous être présentées, lorsque mon éloignement me met hors d'état de les examiner ? On juge mal des objets qu'on voit dans une trop grande distance. Souffrez donc que je me borne à vous représenter qu'ayant eu le bonheur de vous faire connaître dans la maison de Broglio, vous ne devez vous appliquer qu'à mériter l'estime des personnes qui composent cette famille, aussi respectable par son crédit que par la réputation d'honneur et de probité dont elle jouit. Si vous parvenez à intéresser à votre sort des personnages de cette considération et de ce mérite, vous ne manquerez ni de conseil ni d'appui...

J'accepte avec plaisir la gelée de pomme que vous voulez

1) CLXI, 211, 208. — 2) CXLVI, 82.

bien m'envoyer. Mon adresse à Dantzig est : à M. Melchior Cadé.

Je n'ai rien d'intéressant à vous mander de ma campagne. Il ne me reste donc qu'à vous assurer de l'estime avec laquelle je suis, Monsieur,

Votre très humble et très obéissante servante.

M. P. DE RADZIWILL.

Je vous prie de dire bien des amitiés de ma part à M. l'abbé de Neufgermain (1).

Quand Bernardin reçut ce mélange de réflexions générales qui semblent traduites des Lettres à Lucilius, et de traits fort précis, presque pointus, il logeait, en août 1766, à l'hôtel du Petit-Luxembourg, rue de Tournon (2). En octobre il se transporta à l'hôtel de Grenelle, rue de Grenelle-Saint-Honoré (3). En janvier 1767, nouveau déménagement : il est à l'hôtel des Quatre-Nations, rue des Maçons, près de la Sorbonne (4). C'est là qu'il reçoit une nouvelle lettre de la princesse, toujours sèche et froide, lettre comme jamais, je crois, femme n'en écrivit à un homme qu'elle aurait aimé :

MONSIEUR,

..... Ne négligez pas M. Durand, et les conseils qu'il vous donnera ; suivez ses avis, et ne vous laissez pas aller à l'incertitude : elle nous fait perdre souvent des occasions qui ne se présentent plus quand on les a laissées échapper. À votre âge, on doit tenter tout ce qui est honnête, et ne pas se laisser décourager par de légers obstacles. Comptez toujours sur la part que je prendrai à tout ce qui vous arrivera, et ne doutez jamais de l'estime avec laquelle je suis, etc.

Varsovie, ce 4 mars 1767 (5).

(1) CXXI, 65. — (2) CXXII, l. 2, f. 56. — (3) CXXII, l. 3, f. 74. — (4) CLIII, 4. — (5) CXXI, 64.

Cette lettre est instructive pour nous : elle nous montre le pauvre Bernardin quittant son hôtel garni pour aller perdre son temps dans les antichambres ministérielles. Mais elle dut faire faire une grimace de jalousie au chevalier de Saint-Pierre, quand il lut le nom de M. Durand : on le comprendra en lisant ce récit où Bernardin raconte pourquoi et comment il fut berné par ce Durand :

J'avais cherché, dit-il, à trouver quelque ressource en moi-même. Comme j'avais ouï vanter mon style, je résolus de mettre par écrit mes observations sur le Nord. Pour cela, je cherchai une retraite à la campagne. J'en trouvai une chez le curé de Ville-d'Avray, près de Versailles, chez lequel je me mis en pension pour l'été. J'y mis au net des observations sur la Hollande, la Russie, la Pologne, que j'avais parcourues, et je les présentai au premier commis des Affaires étrangères, qui me promit de s'en occuper sérieusement. Il y avait quelques bonnes idées, entre autres le partage futur de la Pologne par les trois puissances limitrophes. Ce premier commis avait été ministre en Pologne, et j'appris qu'il avait aimé la même princesse. Je ne sais si ce fut pour lui un sujet d'éloignement, mais je ne pouvais trouver presque jamais le moment de le voir dans mes voyages à pied à Versailles. Il ne me parlait qu'un moment, debout, sans me faire asseoir. Il me disait : — Je parlerai au ministre, mais le moment n'est pas favorable ; attendez ; allez voir M. un tel, ambassadeur. — Il me renvoyait sans cesse de l'un à l'autre. Enfin je guettai un moment où il venait à Paris, et un soir je le trouvai chez lui. Je me fis annoncer. Il me fit attendre un moment, pendant lequel j'entendis du bruit dans un secrétaire ; enfin, introduit, je le trouvai dans son fauteuil, ayant devant lui le manuscrit que je lui avais donné. Il me dit, en me le montrant : — Vous voyez que je suis occupé de vous. — Puis, souriant d'un air de protection, il se leva et me congédia. Telles furent les récompenses de tant de courses (1).

(1) xxxiv, 12.

Nous avons perdu la correspondance échangée entre Bernardin et le premier commis des Affaires étrangères (1). Il est probable qu'on essayait, à ce ministère, de lui faire comprendre que ses voyages à l'étranger avaient été des distractions personnelles et non des services publics. Il fut plus heureux auprès du baron de Breteuil qu'il avait connu à l'étranger, quoique, à sa première réception, une petite mésaventure eût failli tout gâter : Bernardin avait alors un chien qu'il aimait au point de ne pouvoir s'en séparer : Favori. Pour aller voir le baron, Bernardin prend une voiture, y met son chien, et l'y laisse pour monter chez son protecteur : au dire de notre héros, « le baron de Breteuil parut charmé de revoir son ancien protégé ; il l'accueille, l'embrasse ; mais, au milieu de ces premiers compliments, quelle fut la surprise de M. de Saint-Pierre de voir entrer son chien, qui vient se jeter à ses pieds, poussant des cris de joie de l'avoir retrouvé ; à cette vue, M. de Saint-Pierre se déconcerte, rougit, et veut mettre le pauvre Favori à la porte ; mais le baron de Breteuil lui dit : Pourquoi donc le renvoyer ? J'aime beaucoup les chiens ; et il se mit à le caresser. Cette action si simple redouble l'amitié que M. de Saint-Pierre avait pour ce seigneur. Il se souvient du proverbe : *qui m'aime, aime mon chien*, et voilà aussitôt son cœur si ulcéré qui s'ouvre à la confiance » (2). Malheureusement l'ami des chiens, le protecteur des talents naissans, n'était pas encore ministre. Il n'avait que du crédit, et n'en avait pas à recéder.

Bernardin eut de mauvais moments à passer dans sa chambre garnie, à l'hôtel du Petit-Luxembourg : il était venu attendre là le résultat de toutes ses démarches.

(1) XXXVIII, 42. — 2 CLXI, 322, et CLXII, 73.

Ce fut probablement son talent qui le sauva. Il avait composé, pour le ministre de la guerre, M. de Choiseul, un très curieux *Mémoire sur la désertion* (1). L'attention du ministre dut être attirée par l'originalité de ces vues et l'étendue des connaissances de l'auteur, car, le 8 décembre 1767, sa sœur pouvait adresser une lettre « à Monsieur de Saint-Pierre, capitaine d'infanterie, ingénieur du Roi à l'Île de France, de présent au Petit-Luxembourg, rue de Tournon » (2).

Bernardin avait annoncé également sa nomination à la princesse Marie; il reçut une réponse étrange: on voit très bien que, au fond, la princesse se dilate de joie en pensant qu'elle n'aura plus d'algarade à redouter: dans la forme, elle veut faire au pauvre garçon qui part si loin, peut-être pour ne plus revenir, l'aumône de quelques compliments aimables:

Visniowistki en Volinie, le 26 décembre 1767.

Adieu, mon ami, emportez mon amitié et mes regrets. Ce que j'ai souhaité m'accable de tristesse, et la destinée qui vous entraîne à l'autre bout du monde m'enlève une des plus chères consolations qui m'y restaient. Mon ami, que la philosophie est vaine! Toutes nos réflexions sur la fragilité des choses et l'inconstance des événements, frivoles amusements qui trompent nos loisirs, ne sauraient éteindre cette sensibilité, le fléau de la vie. Deux facultés qui semblent se combattre, nous rendent à chaque instant contraires à nous-mêmes; nous ne savons ni ce que nous sommes, ni ce qui est vrai, ni ce qui est meilleur; ce Dieu, cette Providence, cet avenir, nous confondent, et nous n'avons à choisir qu'entre des erreurs, et nous ne sommes assurés de rien que de nos douleurs et de nos peines. Courage, mon ami, courage, si vous le pouvez. Au moins vous allez servir votre patrie, et c'est une des illusions les plus séduisantes. Vous

(1) J'ai publié ce mémoire inédit dans le *Carnet de la Sabretache*.
(2) CXLII, l. 3, f. 82.

avez par là un grand avantage sur moi. Vos talents et vos mœurs peuvent vous procurer de la gloire, et, quoi qu'on en dise, c'est cette fumée qui entretient la vertu. Mais un homme obscur, que rien ne peut faire connaître, enchaîné par un honneur austère qui force à lui tout sacrifier, privé dans sa solitude des plus faibles dédommagements, peut redouter encore de voir changer ses idées, et ses sentiments s'affaiblir. Nous sommes si imparfaits, les lois de la société sont si opposées à celles de la nature, tant de préjugés, d'impressions anciennes, de petites passions, conspirent sans cesse contre nous, notre liberté est si incertaine, que nous ne pouvons pas plus compter sur la solidité de notre raison que sur la durée de notre santé. Je n'ose presque plus espérer de vous revoir. Si cela arrive, ce sera pour moi un retour de bonheur. Je ne vous dirai donc point, mon ami : faites telle ou telle chose, mais je me contenterai de souhaiter que l'ambition ne puisse jamais vous abuser ; car alors il n'y aurait plus de paix ni de repos à attendre. Si vous pouvez amasser pour le reste de votre vie du pain et un habit qui ne doive rien à personne, venez respirer l'air de votre patrie, vous m'y retrouverez peut-être.. Gardez-moi votre parole, mon ami ; aimez-moi toujours, car je ne puis plus former des liaisons nouvelles, et l'oubli de l'homme que j'estime le plus au monde romprait un des fils qui m'y attachent (1).

Bernardin de Saint-Pierre dut lire, relire, couvrir de baisers, et serrer sur son cœur, cette lettre sèche, bourrée de philosophie, plutôt virile que féminine, mais où étincelaient pour lui une ou deux phrases tendres. C'était un viatique avec lequel il partit pour l'île de France.

(1) CXXI, 53-54.

CHAPITRE VI

A l'Île de France. — I. La traversée. — II. Monsieur l'Ingénieur. — III. Mélancolie. — IV. M. et M^{me} Poivre. — V. Le retour.

I

Son départ se fait sous de fâcheux auspices. A Paris même, il va, par le conseil du baron de Breteuil, faire visite à un officier de l'Île de France, logé dans un hôtel ducal : il est reçu si grossièrement par le Suisse qu'il est obligé de mettre la main à la garde de son épée. Mécontent de cette scène, le chevalier qu'il allait voir refuse de s'intéresser à son avenir : « Je me suis arrêté, dit Bernardin, sur ces petites choses, parce que ce fut la cause de mes déplaisirs à l'Île de France » (1).

A Lorient, c'est bien pis. La mission de Madagascar, dont Saint-Pierre faisait réellement partie malgré son brevet pour l'Île de France, s'y rassemble peu à peu. Le chef de cette mission prend Bernardin en grippe, et fait tout ce qu'il peut pour le laisser à terre, au moment de l'appareillage (2).

N'importe : ses rêves le consolent de la réalité : il oublie l'hostilité de son chef, en songeant qu'il va pouvoir faire du bien autour de lui, évangéliser à sa façon les naturels : « Je me souviens, écrit-il dans son préambule de l'*Arcadie*, que j'avais disposé un bouquet de bois de palmiers sans les abattre, pour en faire les colonnes vivantes d'un temple où je me proposais de rassembler d'abord ces insulaires conjointement avec les

(1) xxxiv, 7. — 2 xxxiv, 8.

Européens (1). » Bernardin traverse alors une crise religieuse qu'explique cet exode plus lointain et plus dangereux que les précédents. Il est au péril de la mer ; les tempêtes sont fréquentes, et voici son état de conscience devant ces nouvelles épreuves :

Pour moi, j'avoue que dans des dangers éminents, dans une certitude physique de périr, mon souvenir se portait sur toutes les actions de ma vie passée, et s'il s'en trouvait quelque-une de juste, ce souvenir me rassurait, encore que, dans le temps où je les eusse faites, elles n'eussent été souvent contraires à mon intérêt, tandis que celles qui m'avaient mérité des louanges, me paraissaient bien frivoles, puisque, dans ce moment, les applaudissements de toute la terre, et des princes, et des rois, et les efforts réunis de toutes les nations, n'eussent pu sauver un seul d'entre nous de la mort. Amassez donc pendant le calme des actions pour la tempête, et soyez sûrs que dans un danger éminent le plus homme de bien est alors le plus brave (2).

En temps de calme, sa philosophie est très pratique : il faut se défier des brouillons qui veulent exciter les passagers les uns contre les autres, et se lier difficilement. Du reste, il a des distractions : son sens artistique s'éveille de plus en plus, même devant cette mer qu'il n'aime pas : il faut « chercher à occuper l'inquiétude de son propre esprit ou par la lecture, ou par la contemplation même de cette vaste solitude où vous naviguez, mais surtout de ce ciel où, au coucher du soleil, de si riches couleurs, des nuages si bien disposés, présentant des collines d'or, des vallons d'albâtre, des rochers de pourpre, semblent offrir aux yeux des régions célestes. Quelquefois la vue de ces terres éthérées rappelle, dans ces vastes déserts, les champs de la patrie » (3).

(1) CLXX, 19. — (2) LXXXII, 35. — (3) LXXXII, 35.

Enfin le philosophe, l'artiste, ne doivent pas dédaigner les passe-temps du vulgaire : Bernardin s'amuse, lui aussi, à pêcher des thons, dont le moindre, dit ce Gascon de Normandie, pesait soixante livres (1)!

II

Excitant de son brevet qui le nomme officiellement à l'Île de France, Bernardin refuse de descendre à Madagascar où l'animosité de son chef l'annihilerait, et débarque au Port-Louis. Il s'y loge, presque misérablement, dans une chambre à moitié carrelée : les murs sont de simples palissades, crépies de terre, et badigeonnées à la chaux : une seule fenêtre, sans vitres, avec un store de rotins, suivant l'usage du pays ; pas de meubles : on lui prête une commode, quelques chaises ; il complète le mobilier avec ses malles : « Une chose me consolait : c'était de voir par ma fenêtre une solitude profonde, où, malgré l'herbe jaune et les rochers, mon imagination se reposait. Je me rappelais les amis que j'avais laissés, [mes] espérances de grandeur : tout cela m'agitait, mais cette vue mélancolique et tranquille où mon âme se reposait, ce beau ciel, ce murmure égal des vents, me jetaient dans une mélancolie douce, ... pleine de repos et de charmes. » Le tout lui coûtait dix écus par mois, ce qui était un peu cher pour des appointements de cent louis, soit deux mille quatre cents livres (2). C'était modeste comme traitement, mais c'était un début : « Vous jouissez d'un poste honorable, lui écrit vers la fin de 1769 son ami Girault ; vous avez l'espérance de la croix et d'une retraite dans un terme moins éloigné qu'on ne peut la prétendre dans le ser-

(1) xxxvi, 29. — 2 xcv, 7 ; Sainte-Beuve, *Lundis*, VI, 431.

vice d'Europe » (1). La besogne ne manquait pas, la garnison comptant cinq mille hommes (2). L'île était facile à fortifier, si l'on utilisait ses défenses naturelles: Bernardin imagina tout un système de retranchements, très pratique du reste, puisqu'un militaire de la valeur du général Decaen ne fera en somme que reprendre ce projet le 20 frimaire an XII (3). Mais on ne l'avait pas envoyé là pour faire de la castramétation en grand : « J'étais réduit, dit-il, de mes grandes spéculations de forteresse, de politique, à faire le métier de maître maçon que j'entendais fort peu (4) ». Il avait eu beau copier, dans l'Encyclopédie ou dans quelques manuels, toutes sortes de recettes pour sa profession, construction de remparts, préparation de fougasses, etc. (5), il se sentait fort emprunté dans les travaux qu'il avait à diriger. Sa première besogne lui déplut : « Il fut décidé qu'on porterait un chantier de charpente à la place d'un cimetière. Je fus chargé de l'exécuter. Quelques bonnes gens murmuraient. Pour moi, comme officier du Roi, je m'intéressais fort peu à des morts de la Compagnie des Indes. Cependant, comme homme, j'avais une sorte de répugnance à faire excaver des ossements. Mais on m'avait tellement appris, par mon éducation et mes habitudes, à renoncer à mes sensations d'homme, et à y mettre ma gloire, que je regardai cela comme une faiblesse. Le chantier fut donc établi, mais je n'y allai guère » (6). Cette nonchalance lui devint une habitude : chargé de construire une boulangerie, et n'ayant guère surveillé ce travail, sous prétexte qu'il en était loin et qu'il n'avait pas de cheval, il apprit, « avec la plus vive

(1) CXXXVI, 62. — (2) CXIX, 6. — (3) Prentout, *l'Île de France sous Decaen*, p. 145-146. — (4) XCV, 7. — (5) CXLVII, 40-50. — (6) LXXXII, 41.

douleur », que, lorsqu'on retira la charpente qui soutenait la voûte, tout s'écroula, en écrasant le malheureux nègre chargé de l'opération : « Je me reprochai ma négligence », ajoute Bernardin (1), sans songer à invoquer cette circonstance atténuante que tous ses collègues en faisaient autant (2).

III

Comme les autres ingénieurs, il profitait de ses loisirs pour trafiquer, avec un certain succès : il pourra plus tard, à Rouen, tirer, de compte et demi avec un ami, une traite de deux mille livres sur un banquier de l'île (3). Avec ses gains et ses économies, il payait ses dettes d'Europe : 624 livres à son tailleur, 94 livres à son cordonnier (4). Il envoyait 160 livres à son frère Dutailly, alors à Saint-Domingue (5) ; à sa sœur, qui se plaint, le 9 janvier 1769, de n'avoir pas eu encore de ses nouvelles, il envoie le 22 janvier 146 livres, une autre fois 300 livres, une autre fois encore, pour payer sa pension au couvent d'Honfleur, 48 livres (6). Il n'oublie pas même sa vieille bonne : il lui donne 18 livres en 1769, 36 livres en 1770, 88 livres en 1771 (7). Catherine de Saint-Pierre, qu'il a chargée de faire passer ces différentes sommes à Marie Talbot, lui envoie, le 18 juin 1771, ce juste remerciement : « J'ai reçu les deux lettres chargées que m'a procurées votre bon cœur ; je me suis conformée à vos intentions pour Marie, qui, comme moi, sans doute, porte au ciel ses vœux en reconnais-

1) CXCI, 8. — (2) A. Corre, *la Révolution à l'Île de France*, dans *la Révolution française* du 14 octobre 1896, p. 367. — 3) CLVIII, 37. (4) CXLV, 130. — 5) C, 67. — 6) CXLII, l. 3, f. 68 ; CXLII, l. 2, f. 18 ; CXLV, 130. — (7) CXLII, l. 2, f. 18.

sance de son bienfaiteur. Le plaisir d'obliger fait partie du bonheur de vos jours » (1). Le compliment est mérité : Bernardin a bon cœur. Il n'oublie personne de ceux qu'il a aimés, ni les siens, ni surtout la princesse, plus lointaine que jamais.

Il savoure, jusqu'à l'amertume, « le miel noir des ennuis », comme a dit un poète (2), ou, comme il le dit lui-même, « ces ressouvenirs qui acquièrent tant d'énergie dans la solitude, et ajoutent des regrets particuliers à chacune de nos privations » (3). A ses amis restés en Europe, il parle de la Pologne, de la princesse Marie, pour apprendre de ses nouvelles, et pour le plaisir d'en parler. Le 6 décembre 1768, il écrit deux lettres pour le même objet, l'une à Duval (4), la seconde à la princesse Czartoriska Lubomirska : on y remarque cette plainte discrète : « Faut-il que, depuis près d'un an, je n'aie pas eu la satisfaction de recevoir de vos nouvelles, ni des personnes auxquelles l'amitié et la reconnaissance m'ont attaché pour la vie ! » (5). L'allusion est transparente. M^{me} de Radziwill, tranquilisée, a cessé de lui écrire : il se désespère. Ses amis s'inquiètent de cette fidélité prolongée, de cette tristesse, qui ne veut pas guérir : « Mon ami, lui écrit Girault le 8 mars 1769, je sens votre tristesse et les pénibles regrets qui vous consomment aux expressions dont votre lettre est remplie. Les larmes que je crois voir inonder votre visage ont excité les miennes » (6). Puis le diplomate essaye de rassurer Bernardin sur le long silence de la princesse, sans trop mentir : « Vous la reverrez : peut-être elle se justifiera, et vous vous reprocherez alors de

(1) CXLII, l. 3, f. 45. — (2) Florentin-Loriot, *Oriens*, p. 56. — (3) CLXX, 16. — (4) Sainte-Beuve, *Lundis*, VI, 433 — 5 ccl, 11-12. J'ai publié le texte complet de cette lettre curieuse dans la *Revue des Cours et Conférences*, n° du 9 mai 1901, p. 394. — (6) CXXXVI, 51.

l'avoir accusée. Je puis vous assurer au moins qu'elle se portait bien lorsque je suis parti ; elle venait de se retirer sur la frontière de Hongrie, et de joindre un parti qu'on appelle des mécontents, dont elle passe pour être l'âme et le génie... Je n'ai vu personne qui ne dise du bien de son cœur » (1). Puis, en tranquille épicurien, Girault conseille à son ami un remède à la mousquetaire : « Voyez des femmes, et non pas une seule. Ces attachements deviennent trop graves pour vous. D'ailleurs, si l'une vient à changer, que l'autre vous en dédommage, et vous ne tomberez pas dans cette langueur accablante et ce dégoût qui accompagnent la solitude continuelle » (2).

Mais Bernardin ne veut pas avoir l'air de se consoler : moitié sincérité, moitié comédie, il prend à distance, pour la galerie, une attitude romanesque sur son rocher : désespoir et chasteté. Dans des notes préparées pour son *Voyage à l'Île de France*, et non utilisées, il donne les conseils les plus édifiants aux Français installés dans l'île : « Pour cacher une intrigue, vous êtes obligé souvent de mentir, de ruser, de tromper, et de perdre peu à peu l'estime de vous-même... L'amour ! Dieu seul peut vous consoler de sa perte ou de sa privation. Songez qu'il est un être suprême et immense, dont les regards se fixent jour et nuit sur l'homme, etc. » (3). Il prêche la continence aux autres ; mais au fond il trouve que le conseil de Girault a du bon, et, pour son propre compte, le bon apôtre cherche délibérément une consolatrice : il espère longtemps pouvoir la trouver dans la maison de l'intendant de l'île, M. Poivre.

1) CXXXVI, 54. — 2) CXXXVI, 62. — (3) LXXXII, 52.

IV

Je supplie le lecteur de ne pas sourire devant ce nom bizarre, qui semble emprunté à *Madame Chrysanthème*. M. Poivre a été un homme très sérieux, un bon serviteur de la France, un philosophe pratique (1).

Dans son *Voyage à l'Île de France*, à la lettre XI sur les mœurs des blancs qui habitent l'île, Bernardin ne cite que La Bourdonnais et de Steenhovre ; mais il projetait d'abord d'y parler de tous les hommes plus ou moins célèbres qu'il avait connus là : M. de la Clochette, M. Marion, « deux officiers de la marine du roi qui se sont rendus célèbres au commencement de la guerre d'Amérique » (2) ; M. de Bougainville, le prince de Nassau, M. Majou, ancien intendant à Saint-Domingue, enfin, et surtout, M. Poivre, pour qui il professait la plus haute estime : « J'ai connu peu d'hommes aussi attrayants. Il avait été missionnaire, et avait perdu un bras dans un combat sur mer, ce qui l'obligea de quitter l'état ecclésiastique. Il avait été subrécargue de la Compagnie, et, ayant attiré l'attention du gouvernement par ses connaissances sur l'Inde, il avait été choisi pour intendant à l'Île de France, où il avait formé le projet d'enlever aux Hollandais des Moluques des plants d'épicerie pour les naturaliser à l'île de France. Il était d'une grande taille..., toujours de bonne humeur. C'était un des hommes les plus attrayants que j'aie connus » (3). Tous ces mérites n'aveuglent pas Saint-Pierre sur les défauts de son ami : « Il s'est fait beaucoup d'ennemis, ce que j'attribue à la facilité qu'il avait de promettre,

(1) La dernière étude parue sur Poivre est celle de M. Pilon, dans le *Mercure de France*, n° de juillet 1902, p. 76-102. — (2) XCIII, 28. — (3) XCIII, 28.

ou au goût qu'il avait pour la raillerie, et peut-être aussi à la politique qui gâte les meilleurs caractères. » Tout bien balancé, Poivre lui semble un homme de premier ordre ; Bernardin le regarde « comme un vrai philosophe, et un homme qui aurait fait le bonheur de la colonie, s'il n'avait été mis souvent hors de mesure par les passions qui fermentaient contre lui dans l'île » (1). Bernardin ne voit guère à lui comparer, comme penseur, que le duc d'Orléans : « le prince et M. Poivre étaient deux personnages graves et deux philosophes » (2). Ce philosophe, bon vivant dans la pratique, mais morose en théorie, exerça sur Bernardin une influence prolongée, et plus forte qu'on ne pourrait le supposer d'abord, étant donné que notre héros était morose dans la pratique et optimiste en théorie : longtemps après, sous l'Empire, dans son cercle intime, il aimait encore à citer les réflexions pessimistes de l'ancien missionnaire relevé de ses vœux : la seconde belle-mère de Bernardin, M^{me} de Pelleporc, écrit à sa fille :

« M. Poivre avait raison, quand il disait à ton mari que *moral* n'était qu'un mot vide de sens pour les peuples, par la raison que les éléments qui les gouvernent sont immoraux » (3).

L'amitié de Bernardin pour l'intendant n'avait d'égale que celle qu'il avait vouée à Madame l'intendante. M^{me} Poivre paraît avoir été une personne de tête, très décidée, fort énergique. Ses lettres, éparpillées dans le fouillis des manuscrits de Bernardin, nous montrent qu'elle était « quelqu'un ». Philosophe aussi, mais à sa manière, car c'est une ardente catholique, elle a l'esprit net et le cœur généreux : femme de fonc-

(1) XCIII, 28. — (2) VII, 3. — (3) CLVII, 20.

tionnaire, elle ne croit pas que les pauvres gens soient créés et mis au monde pour subventionner les sinécures, militaires ou civiles : « On me dira, écrit-elle à Bernardin, qu'il faut que chacun vive dans l'état où il est né ; mais l'état d'homme est plutôt de nourrir son frère que de le détruire. Que d'officiers, que d'employés inutiles, dont les appointements coûtent des larmes à de malheureux paysans ! Car enfin c'est les agriculteurs qui paient tout (1). »

Pour faire une connaissance plus intime avec l'héroïne du roman vécu que je vais raconter, examinons son portrait en pied, peint amoureusement par Bernardin. Un fragment inédit sur les mœurs de l'île, sur les femmes créoles, les négresses, etc., se termine par cet éloge ému :

Quelques femmes d'Europe y apportent quelquefois les exemples des vertus domestiques. Nous vous avons vue, charmante et digne épouse d'un homme considérable par ses emplois et par ses qualités personnelles, et à qui nous avons voué ainsi qu'à vous un attachement éternel, nous vous avons vue représenter sans faste au milieu des fêtes, et occupée avec plaisir de l'économie de votre maison ; modeste dans votre parure, pieuse sans humeur, charitable sans ostentation ; il semblait que votre vertu ajoutât à votre gaieté.

Dans un âge où les agréments se développent, où la liberté d'une jeune femme ajoute aux grâces de votre sexe, vous n'avez point hésité à nourrir vos enfants ; les devoirs de la mère ont suspendu les plaisirs de l'épouse, sans interrompre les égards de la société.

Indulgente avec les femmes, réservée avec les hommes, vous avez fait des prosélytes de vos rivales, et des amis de vos amants.

Digne par les qualités de votre cœur de l'attachement des honnêtes gens ; par celles de votre esprit, des hommages

(1) CLII, 23.

des gens de lettres, vous avez mérité l'estime d'un mari qui vous aime ; heureux celui qui a trouvé dans vous un ami sûr, une maîtresse aimable, une bonne mère de famille. Avec vous, tous les climats, toutes les situations sont égales. Et, si le ciel, à qui je ne demande ni les honneurs, ni les richesses, m'accorde un jour une épouse qui vous ressemble (1)...

Le manuscrit s'interrompt brusquement ici, mais il est facile de suppléer à cette lacune.

Telle était l'aimable femme qui faisait au Tout Port-Louis les honneurs de la ravissante résidence de Monplaisir, située au milieu d'un véritable paradis terrestre créé par M. Poivre, et qui, continué par d'autres, émerveillait longtemps après les voyageurs (2). Voici la description que Bernardin entrace, au début de son séjour à l'île :

Monplaisir, maison de campagne de M. Poivre, située à deux lieues du port, est un séjour très agréable. Ce vaste jardin, dont les trois quarts sont divisés en seize grands compartiments, est planté des arbres les plus curieux de l'Inde et de la Chine. On y voit des canneliers, des palmiers marins (?), l'arbre de vernis, une espèce de manguier de Taïti, le seul qu'on ait réchappé ; une multitude d'arbres et d'arbrisseaux sont rangés dans le plus bel ordre, et offrent aux curieux des raretés dont la plupart doivent être un jour utiles à cette colonie.

Un ruisseau circule et entretient la fraîcheur de ces lieux charmants : les allées de bambous qui l'entourent, et qui ressemblent de loin à nos saules, la beauté de la plaine et des collines parsemées çà et là de maisons et de bosquets, le voisinage même d'une église et d'un clocher ajoute à l'agrément du paysage : il lui donne un air de France. Mais l'humeur toujours égale du maître et de la maîtresse, l'accueil qu'ils font aux étrangers, la liberté dont on y

(1) LXXXII, 46. — (2) M. Prentout, *l'Île de France sous Decaen*, p. 188-189.

jouit, rendent ce séjour enchanté, et, par son contraste, celui du Port insupportable (1).

Pourquoi, dans la préparation du livre, dans ces notes, dans ces morceaux achevés destinés au *Voyage à l'Île de France*, tant d'éloges, tant d'invocations, tant de mentions flatteuses pour M. et M^{me} Poivre, et pourquoi, dans le livre publié, le silence le plus complet sur ses grands amis de Monplaisir? La raison en serait tout à l'honneur de Bernardin, si nous en croyions son ingénieux biographe : il se serait aperçu que M. Poivre se refroidissait pour lui ; ne soupçonnant pas ses raisons, il aurait plusieurs fois demandé une explication : M. Poivre n'aurait répondu que par une politesse plus froide ; enfin Bernardin, obligé de rompre, aurait effacé le nom de son ancien ami dans le *Voyage* (2). C'est bien ainsi que Bernardin prétendait expliquer leur brouille, puisque dans l'éloge, resté inédit, de l'intendant, il disait, avec une apparente candeur : « Pour moi, peut-être lui ai-je donné, sans le vouloir, [lieu] de se plaindre de moi. Je puis assurer que je lui ai été bien attaché. Cependant je m'aperçus que son amitié s'était refroidie. Peut-être ai-je eu l'apparence d'avoir quelque tort, mais je n'en ai eu aucun de réel (3) ». Il savait pourtant fort bien à quoi s'en tenir, et pareillement Aimé Martin, puisque ce dernier a eu en sa possession les documents qui vont me servir à rétablir la vérité. M. Poivre battit froid à son ami, parce que son ami avait voulu lui prendre sa femme ; si nous n'avons pas les preuves directes de son entreprise, c'est-à-dire ses lettres, nous avons les réponses de M^{me} Poivre, et elles nous permettent de reconstituer dans toutes ses phases le roman

(1) LXXXII. 22. — (2) Aimé Martin, *Œuvres posthumes de Bernardin de Saint-Pierre*, pp. XXXVIII-XXXIX. — (3) XCHI, 28.

que Bernardin de Saint-Pierre essaya de mener jusqu'au dernier chapitre avec une persévérance tenace.

Les lettres de M^{me} Poivre sont rarement datées ; dans le dossier dont elles font partie, elles sont placées pêle-mêle, sans le moindre classement méthodique : quelques-unes sont éparpillées au hasard, dans tous ces manuscrits. L'ordre où je vais présenter ces citations est donc presque toujours hypothétique, sauf dans quelques cas où le contexte montre clairement que les lettres sont du commencement, du milieu ou de la fin du siècle. Je me suis appuyé, pour ranger les attaques, sur le plus ou moins de chaleur dans les procédés d'approche de l'ennemi, sur le plus ou moins de vivacité dans la défense. Du reste, peu importe que Bernardin se soit adressé d'abord à la vanité, ou à la piété, ou à la curiosité de M^{me} Poivre, pour la séduire ; l'intéressant, c'est qu'il a essayé d'en faire sa maîtresse, et qu'il a, pour réussir, spéculé aussi bien sur les qualités que sur les défauts de M^{me} Poivre.

Il tente ses premières reconnaissances avec prudence ; il débute par des attentions, de simples petits cadeaux : ces présents ne sont pas fort bien accueillis, quoique n'étant vraiment pas compromettants : il offre des oursins à M^{me} Poivre ; elle lui répond : « Je vous remercie des curiosités que vous m'avez envoyées. Je vous prie de ne pas m'en donner davantage, et j'accepte celles-ci à cette condition (1) ». Il riposte, il écrit : il écrit trop, sans être suffisamment assuré de l'autorisation de sa correspondante, même malgré sa défense formelle : « Une autre fois, observe-t-elle, soyez un peu plus exact aux ordres des dames, et n'écrivez plus lorsqu'elles vous le défendent... Je vous souhaite le bonjour, et vous sou-

1) CLII, 3.

haite aussi bonne santé, joie, gaité et guérison de votre maladie d'écrire (1) ». Pourtant il n'était encore question que d'amitié, car il lui proposait de fonder ensemble une société d'amis, et en composait les statuts. Tout le monde peut se faire recevoir chevalier de l'Ordre de l'Amitié, à condition « qu'on soit capable de garder un secret et de faire une action généreuse. Quant à la créance, il faut que le candidat croie fermement, et par sa propre réflexion, qu'il y a un Dieu qui récompense le bien et punit le mal; quant à la morale, qu'il ne faut pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'on nous fit. »

L'Ordre est divisé en chambres, de douze chevaliers chacune. Voici son but : « L'objet de cet institut est : 1° de s'aider mutuellement de son crédit, de ses conseils, en sorte que nous facilitions à chacun des membres toutes leurs entreprises raisonnables, que nous protégeons leur réputation, que nous les consolons dans leurs peines, que nous les aidons dans leurs besoins, que nous les avertissons de ce qui peut leur nuire, et que nous remplissons envers eux, promptement et avec zèle, tous les services de l'amitié. Le second objet est de répandre parmi les hommes le goût de la concorde et de l'amitié, et de les aider dans leurs besoins. » Pour cela, naturellement, il faut payer des cotisations dont la masse, chaque année, sera distribuée par moitié « à celui qui en sera estimé le plus digne, sous le titre de service gratuit, et non de charité et d'aumône ». Pour mettre un peu de romanesque dans cette première ébauche d'une société de secours mutuels, Bernardin décide que « chaque chambre sera désignée par un nom qu'elle se choisira, comme la Concorde, etc., et chaque chevalier par un surnom à son choix, sous lequel il sera

(1) CLII, 18.

désigné dans toutes les délibérations et actes de la société » (1).

Les statuts ne disent pas s'il y aura des chevalières, mais cela va sans dire, puisque Bernardin envoie ces statuts à M^{me} Poivre, et réclame comme récompense une cocarde blanche : « Votre prospectus de l'Ordre de l'Amitié est très bien, lui répond-elle. Je ne sais pas s'il pourra s'arranger ; quant à votre cocarde, je vous la dois. Mais attendez que j'aille au Port, car je ne sais de quoi la faire ici (2). »

Malheureusement pour lui, Bernardin s'est cru plus avancé qu'il n'était ; il s'est proposé comme chevalier à la dame de ses pensées : s'il lui a demandé une cocarde blanche, c'est qu'il a cru deviner que telle était la nuance préférée de M^{me} Poivre : « Oh ! vraiment, se récrie-t-elle, on ne prend pas comme cela des chevaliers, et encore faut-il qu'ils aient fait des hauts faits d'armes pour leurs dames. Ainsi, point de cocarde, quoique ce fût sans conséquence, car ma couleur n'est point le blanc » (3).

Battu de ce côté, Bernardin cherche un autre point faible. Il essaie de se glisser dans l'intimité de la dame ; il lui demande ce qu'elle pense de son caractère, et la très honnête femme de répondre franchement : « Quant à vos défauts, je vous assure que vous n'en avez aucun qui vous fasse tort. Un peu plus de hardiesse ferait juger plus avantageusement de votre esprit. Un peu moins de susceptibilité vous ferait chérir davantage. Il vous faudrait un peu de cette confiance que doit vous donner l'esprit et les connaissances que vous avez » (4). Cette franchise est imprudente. Elle pourrait paraître un encouragement au Chérubin hors de page. Il prend, en

(1) CLXXVIII, 7. — (2) CLII, 18. — (3) CLII, 3. — (4) CLII, 34.

effet, sa correspondante pour confidente, il lui révèle le secret de ses ennuis : l'hostilité de ses supérieurs ; il veut se faire plaindre. Elle lui répond par des conseils presque rudes, comme une mère grondeuse : « Ne soupçonnez pas ainsi le général , pourquoi voudrait-il vous nuire ? Les hommes ne font rien sans sujet. Il n'a pas confiance en vos talents ? C'est un malheur, mais qui tournera peut-être à votre satisfaction » (1). Il gémit sur sa position, il demande l'avis de M^{me} Poivre sur ce qu'il doit faire ; elle le lui donne, avec prudence et philosophie : « Je crois que, dans la situation où sont vos affaires, vous ne devez point songer à quitter votre état, puisqu'il vous donne de quoi vivre honnêtement. M. le baron de Breteuil le trouverait certainement mauvais » (2). Et autre part : « Je ne puis vous donner aucun conseil, vous savez mieux que moi ce que vous avez à faire. J'avoue que votre état ici est désagréable. Mais la vie est pleine de désagréments, même pour ceux qui paraissent le plus heureux » (3).

Et voilà que, derechef, les lettres se succèdent bien vite à Monplaisir : M^{me} Poivre se voit engagée dans une correspondance embarrassante déjà, bientôt peut-être compromettante ; elle se dégage prestement : « Je vous prie de ne pas m'écrire si souvent. Vous aurez tout le temps, quand je serai au Port, de me conter tout cela » (4).

Bernardin se rejette du côté des lectures : prêter des livres et en recevoir, cela n'a l'air d'engager à rien, surtout quand ce sont des ouvrages vertueux , bien que sensibles. Mais il a beau lui offrir le dernier roman de Richardson, ses choix ne sont pas heureux et déplaisent ; on lui répond : « J'ai lu Grandisson, et ce

1) CLII, 12. — 2) CLII, 20. — 3) CLII, 7. — 4) CLII, 20.

n'est pas mon héros, il est trop parfait » (1). C'est bien l'avis de Bernardin qui préférerait jouer les Lovelace ; mais il a voulu être prudent, et, malgré cela, il est encore repoussé. Le commerce des livres devenant aussi pressant qu'auparavant l'envoi des lettres, Bernardin reçoit une nouvelle rebuffade : « Je vous remercie, Monsieur, du livre que vous m'avez envoyé. J'en ai ici plusieurs à lire et j'ai fort peu de temps. Ainsi je vous rends le vôtre. Le livre que vous me demandez n'est pas à moi » (2).

Un autre, moins tenace, ou plus perspicace, s'en fût tenu là, et se fût résigné à rester l'ami de M^{me} l'intendante et de son mari. Mais Bernardin avait encore d'autres cordes à sa guitare. Ce n'est pas un soupirant ordinaire : il est écrivain, quoique encore inédit : il est même poète à ses heures : que ne peut, sur la vanité d'une femme, l'espoir d'être célébrée en vers, élevée au rang des amantes littéraires ? Peine perdue : « Je vous prie en grâce, réplique-t-elle, de ne point me chanter. Je n'ai guère l'encolure d'une héroïne » (3). Le procédé ayant déplu, il faut endormir la prudence de cette femme si bien sur ses gardes : qu'y a-t-il pour elle de plus flatteur et de plus innocent que la lecture en manuscrit du futur *Voyage à l'Île de France* ? Ne peut-elle lui donner les conseils dont il a tant besoin pour le fond et pour la forme ? Elle accepte par politesse, mais elle ne fait que jeter les yeux sur ces pages, des yeux du reste très perçants : « J'ai eu à peine le temps de lire votre ouvrage avec attention, et je ne suis pas d'humeur à en faire une juste critique. Il me semble que des *vallons remplis des débris des montagnes* ne sont plus des vallons.. Il semble que vous imputiez à l'Île de France

(1) CLII, 12. — (2) CLII, 7. — 3 CLII, 16.

la loi et les abus de l'esclavage. Vous savez cependant qu'il n'a pas été imaginé ici, et qu'il est encore plus affreux en Amérique » (1). En lisant ces remarques un peu dédaigneuses, Bernardin doit faire la grimace, comme auteur et comme soupirant ; il insiste pour qu'elle lise le *Voyage* à son apaisement ; il se plaint qu'elle paraisse indifférente à cette lecture, et n'obtient que cette réponse, alerte et piquante : « Je suis fâchée que vous croyiez que j'ai peu d'envie de voir vos mémoires. Je vous assure que c'est un genre d'ouvrage que j'aime beaucoup. Néanmoins je veux attendre d'être au Port pour les lire. Je ne sais point quel jour j'y irai. Je vous remercie de tous les beaux compliments que vous me faites, et, pour vous en témoigner ma reconnaissance, je finis ma lettre pour que vous n'ayez pas le temps de bâiller en la lisant » (2). Comme l'amie de Diderot, M^{me} Poivre a la menotte sèche, en écrivant, très sèche même : il semble qu'elle ait eu quelque remords de sa vivacité, et elle envoie à l'auteur une nouvelle appréciation plus indulgente :

Le tableau de l'île de France est trop laid. Si ce pays était cultivé par des hommes libres, ce serait un endroit fort heureux. Un climat qui ne donne pas de besoins, une campagne toujours verte, une terre qui produit deux récoltes par an, sans jamais se reposer ; de très beaux bois ; beaucoup de rivières, peu agréables il est vrai, mais qui fertilisent toujours.

Ce n'est pas après un long séjour au Port qu'il faut peindre cette île ; le Port ne ressemble en rien au reste du pays.

Gardez toutes ces idées sombres pour peindre l'esclavage. N'outrerez pas cependant la vérité. Elle seule est assez puissante pour se faire entendre aux cœurs des honnêtes gens.

Cette simple question que j'ai lue, après avoir dit que le

(1) CLII, 1. — (2) CLII, 5.

roi de Danemark avait établi une commission pour donner la liberté à tous les serfs de son royaume, m'a fait plus d'impression que les discours les plus éloquents : « Comment l'esclavage, qui est contre la loi naturelle pour les hommes blancs du Nord, peut-il être juste pour les hommes noirs du Midi ? » Au reste, votre ouvrage est parfaitement bien écrit. Fasse le ciel que l'on goûte les vérités dont il sera rempli ! Je lirai avec grand plaisir le reste de l'ouvrage (1).

Malheureusement Bernardin, ici encore, dépasse la mesure qui lui était nettement indiquée : il devient encombrant avec ses manuscrits : il lui prête, il lui donne même son *Vieux Paysan polonais* (2) ; il lui envoie ce fameux *Mémoire sur la désertion*, qui avait vivement intéressé le Ministre de la guerre, mais qui devait laisser une femme indifférente (3). M^{me} Poivre, qui ne veut pas du tout devenir malgré elle l'Egérie de cet entreprenant auteur, lui renvoie son *Mémoire*, sans appréciation : « Je ne saurais donner mon sentiment sur une chose qui m'intéresse aussi peu » (4). On sent l'agacement, bientôt la colère, chez l'honnête femme qui voit qu'un fat veut la compromettre ; enfin elle éclate, et résume, dans une seule lettre, tous ses griefs contre ces assiduités indiscretes :

Je vous en supplie, Monsieur, ne m'écrivez pas si souvent. J'ai beaucoup, beaucoup d'affaires, mes meilleurs domestiques malades, et j'ai à peine le temps d'écrire à mon mari.

Vous me tourmentez furieusement pour venir ici. Je n'ai qu'une simple réponse à faire : c'est que tous ceux qui me font le plaisir de venir ne me l'ont point demandé. Je sais que ma maison est faite pour recevoir les honnêtes gens, mais pas plus les uns que les autres, excepté mes amis.

(1) CLII, 36. — (2) CXXIII, 64. — 3 XCIX, 19-22 ; une autre copie très nette figure au dossier CXLVIII, f. 46 sqq. — (4) CLII, 12.

Mais, je vous l'avoue tout naturellement, mon inclination ne me porte point à être la vôtre. J'aime les gens qui ne se mettent point en peine de ce qui se passe dans mon cœur, qui ne veulent point que je sois leur amie par force, qui ne prennent point des simples égards ou des plaisanteries pour de l'amour, à qui je peux dire « je vous aime » sans qu'ils le croient ; qui peuvent me le dire sans croire que cela flatte ma vanité ; qui viennent dîner avec moi avec plaisir, et s'en vont d'un air aussi joyeux.

Je vous remercie de votre livre, et au sujet de votre ouvrage, j'oubliais aussi de vous dire que j'aime les gens qui ne me parlent pas deux fois de la même chose, quand j'y ai répondu à la première ou quand je n'y veux pas répondre (1).

Ce fameux bâton que Célimène ne voulait pas prendre pour repousser ceux qui la trouvaient aimable, M^{me} Poivre l'a ramassé, et en applique quelques bons coups sur la vanité du « chevalier ».

Jusqu'ici Bernardin ne brille guère ; mais son rôle, s'il est piteux, n'est pas odieux, tout au moins d'après la morale courante des mondains : de Saint-Pierre n'est ni plus ni moins indélicat que tout homme qui veut prendre la femme de son ami, voire de son protecteur. Voici maintenant des procédés de roué, que Laclos aurait insérés volontiers dans *les Liaisons dangereuses*. C'est sur les vertus mêmes de M^{me} Poivre que Bernardin calcule pour la faire tomber. Elle est charitable ? Il lui offre de l'argent pour ses aumônes. Dans cette générosité elle devine un piège : « Je vous félicite de tout mon cœur de la bonne idée que vous avez de faire un présent à Jésus-Christ, car les pauvres et lui, c'est la même chose. Permettez-moi de vous conseiller de remettre tout bonnement la somme à M. Coutenot. C'est à lui à qui je la remettrais si j'en étais dépositaire » (2).

(1) CLI, l. 2, f. 1-2. — (2) CLII, 16.

M^{me} Poivre est pieuse ? Il la prendrait volontiers comme directrice de conscience : ce procédé digne de Tartuffe n'échoue que grâce à l'honnêteté de la dévote, qui lui répond avec une sorte de candeur : « Quels conseils ai-je à vous donner ? Que celui qui a commencé son ouvrage l'achève, et vous donne les grâces puissantes qui vous fassent surmonter tous les obstacles. La foi de raisonnement ne vous aurait pas suffi pour faire une démarche aussi pénible : mais Dieu vous a donné celle du cœur. Je l'en bénis bien sincèrement. Je suis parfaitement bien persuadée du bonheur que vous éprouverez. Il est incompréhensible. Jetez-vous dans les bras de Jésus crucifié. Lui seul peut vous obtenir grâce. Lui seul sera votre force et votre consolation (1) ».

Bernardin ne se lasse pas assez vite du rôle singulier qu'il joue pour parvenir à ses fins ; il continue cette comédie de la piété, espérant toujours que, de l'amour de Dieu, il pourra insensiblement passer à un autre genre de tendresse : M^{me} Poivre devine enfin ce nouveau danger (2). Elle termine cette conversation théologique dangereuse en remettant les choses au point ; il lui a demandé la permission d'aller la voir. « Si vous voulez, répond-elle, que je vous parle sincèrement, comme dans ce pays-ci je ne jouis presque jamais de la société de M. Poivre, je serais charmée de causer un peu avec lui s'il vient dimanche, et je ne serais pas fâchée qu'il vînt seul » (3).

Enfin, à bout d'expédients pour endormir cette méfiance toujours en éveil, et peut-être même la jalousie naissante d'un mari qui n'avait rien d'un Orgon, ou encore pour rentrer en grâce, Bernardin demande avec instance à M^{me} Poivre de le marier.

(1) CLII, 33. — (2) CLII, 22. — (3) CLII, 24.

Croyez-vous, écrit-elle un peu tranquilisée, qu'il soit aisé de pouvoir répondre tout de suite à votre lettre ? J'ai deux parentes aimables et jolies, et, quoique des personnes qui les connaissent beaucoup m'assurent qu'elles sont douces et bonnes, je ne les connais pas assez pour savoir si elles pourraient faire votre bonheur. D'ailleurs, quoique très bien élevées, et avec des talents, elles ne sont pas demoiselles. Si ma sœur était plus âgée, elle vous conviendrait beaucoup mieux. Elle est élevée dans la simplicité de la campagne ; mais c'est une enfant. Si vous restiez ici jusqu'au départ de mon mari, je pourrais arranger mieux toutes choses. Je m'informerai plus à fond du caractère et des biens de cette parente, au cas que le manque de naissance ne vous fit pas de peur (1).

Résigné ou non au fond, Bernardin se montrait enfin habile : M^{me} Poivre allait lui donner sa confiance : « Je ne puis que vous savoir beaucoup de gré de l'attachement que vous nous témoignez. Je vous crois le cœur bon et vertueux » (2). Peut-être commençait-elle à se reprocher ses longs soupçons ; surtout elle devait être flattée d'un pareil mariage pour sa famille ; si, comme ami, Bernardin était trop entreprenant, comme beau-frère il était fort convenable. M. Poivre, plus méfiant, ne fut pas de cet avis, car de Saint-Pierre se vit brusquement évincer en ces termes :

Vous serez, je crois, fort content de moi, car je suis d'humeur à vous faire une belle réponse. J'ai à vous dire que votre alliance m'eût fait beaucoup d'honneur. Mais j'en ai parlé à mon mari, qui m'a fait voir la chose impossible. Je rends certainement justice à toutes les qualités de votre cœur, mais nos caractères se ressemblent trop peu pour pouvoir être bien bons amis. Je désire votre bonheur, parce que je vous estime, mais je ne me flatte pas de pouvoir y contribuer. Je crois que vous voyez trop bien pour soup-

(1), CLII, 28 — (2) CLII, 28.

çonner que vous me supposiez quelque intérêt à retarder votre départ. Si j'eusse eu quelque disposition à vous aimer, je ne vous aurais ni écrit, ni vu.

Je ne pourrai vous donner les mémoires que ce soir ou demain. Mon mari ne veut pas donner ses manuscrits. Je vous prêterai l'impression qu'on a faite à son insu ; il y a quelques fautes, mais le fond y est toujours.

Quant à mes lettres, elles seraient aussi tendres qu'elles le sont peu, que je ne voudrais pas les ravoïr. Je n'aime le mystère en rien. Je ferai volontiers votre portrait, à condition que vous ne m'écriviez plus. Je vous invite à plus de gaieté. Ce n'est pas faire honneur à la philosophie que d'être si sérieux (1).

Le coup était rude, mais Bernardin avait la tête solide, ou la vanité robuste ; même après ce congé en bonne forme, qui aurait dû l'assommer, il ne semble pas avoir désespéré, puisque nous trouvons encore, dans ce dossier révélateur, une dernière lettre de M^{me} Poivre, qui en suppose une autre de Bernardin en réponse à celle qu'on vient de lire, et qui se termine ainsi : « Il me semble que ma lettre est assez longue ; aussi est-ce la dernière que je vous écris tant que vous serez à l'Île de France » (2).

M^{me} Poivre expulsait le soupirant ; elle ne semble pas avoir fermé sa porte à l'ami repentant : leurs relations furent beaucoup plus froides que ne désirait le chevalier de Saint-Pierre, elles ne furent pas rompues, comme on pourrait le supposer d'après ce qu'en dit Martin. Au moment de quitter l'île, il voulut se débarasser humainement de ses nègres : il en avait en particulier deux petits, César et Pompée : s'ils avaient été plus grands, il leur aurait donné la liberté. Il les offre à M. Poivre, qui les refuse comme cadeau et ne veut pas les lui acheter, « parce qu'il s'était interdit cet

(1) CLII, 42-43. — (2) CLII, 26.

abominable trafic » (1). Il en propose un à M^{me} Poivre, qui ne consent pas non plus à l'acheter et le refuse gratis, « parce qu'il n'est point convenable de l'accepter en présent » (2). Pourtant Bernardin est encore en assez bons termes avec M^{me} Poivre, puisqu'il lui offre une dernière fois, et sans arrière-pensée, de l'argent pour ses pauvres : il n'en reçoit pas moins un refus définitif, dans une lettre que M. Poivre aurait pu lire sans ennui : « Je n'accepterai point ce que vous m'envoyez ; puisque vous retournez en France, vous aurez l'occasion de faire du bien si vous le pouvez ; mais jusque-là vous aurez peut-être beaucoup de besoins de votre argent. Je suis très charmée de votre générosité. Dieu vous en tiendra compte (3). »

Bernardin de Saint-Pierre sort-il de cette intrigue agrandi ou diminué à nos yeux ? Là n'est pas la question : l'important, c'est que nous le connaissions mieux ; et peut-être cette aventure nous précise-t-elle un côté peu connu de son caractère : Bernardin-Lovelace. Elle nous prouve, en outre, qu'il pratiquait mal le pardon de certaines injures, puisque dans son *Voyage à l'Île de France* il ne souffle pas mot de ce trop heureux mari, de cette trop honnête femme. Sans doute, on ne peut guère lui reprocher de n'avoir pas, sur le ton des *Confessions* de son ami Jean-Jacques, révélé son échec devant la vertu de M^{me} l'intendante. Mais il aurait mieux valu pour Bernardin publier, malgré sa déconvenue, les éloges dithyrambiques de M. et M^{me} Poivre, qui figuraient dans la rédaction primitive, et qui sont rayés de coups de plume très appuyés, dans le manuscrit, comme si la rancune avait dirigé la main de M. de Saint-Pierre ; il avait eu la justice de les pen-

(1) CXLVI, 95. — (2) CLII, 30. — (3) CLII, 11.

ser et de les écrire : il est fâcheux pour lui qu'il n'ait pas eu la générosité de les imprimer.

Est-ce encore par ressentiment, ou par modestie, qu'il n'a pas voulu nous faire connaître le gentil portrait que M^{me} Poivre avait tracé de lui sur sa demande ?

A la gravité de sa démarche, à son sourire sérieux, je reconnais Candor. Il a dans sa main droite un tableau où sont peintes au naturel toutes les nations du Nord. Quelle vérité dans l'expression, quelle délicatesse dans le pinceau, quelle force dans le coloris ! Au milieu de ce tableau est un peuple dans la misère et dans l'esclavage. Un d'entre eux fait entendre d'une voix suppliante celle de l'humanité ! C'est ici que l'âme de Candor a pris plaisir à se peindre. Tout y respire la justice et la bienveillance.

Candor traite tout sérieusement, jusqu'à l'amour. Il ne sait pas que ce dieu est un enfant et que ses armes ne sont que des jouets.

La vertu doit être gaie et contente. Celle de Candor est triste et malheureuse. Il répand des pleurs en essayant ceux des autres.

Candor est esclave d'une puissance qu'il méprise : l'ambition triomphe d'avoir un philosophe à son char.

O Candor, la joie n'habite pas les camps, et le bonheur les Champs-de-Mars. Ton cœur sensible doit trop souffrir des horreurs de la guerre, et ton esprit droit et pénétrant ne fut pas fait pour inventer les moyens de détruire tes semblables. Une vie simple et laborieuse, un ami sincère, une compagne douce et modeste, et l'aimable société des Muses, voilà ce que te souhaite une amie qui connaît ce qui rend heureux (1).

Les allusions aux *Voyages* en Pologne, en Russie, au *Vieux Paysan Polonais*, sont un peu embrouillées ; le pseudonyme, Candor, est vraiment naïf, ou d'une ironie bien subtile ; après tout, c'est peut-être tout sim-

(1) cXLIV, 8-9.

plement le surnom que Bernardin avait choisi comme chevalier de l'Ordre de l'Amitié. Quoi qu'il en soit, le morceau est très fin, et le portrait paraît ressemblant. Il est plus vivant et plus vrai que l'image patriarcale et décolorée qu'Aimé Martin a réussi trop longtemps à faire accepter comme la véritable physionomie de Bernardin. Celui dont Martin a voulu faire une espèce d'apôtre dès sa jeunesse, a été un homme de son temps, avec les faiblesses de son siècle. Si peu de droit qu'il eût à porter le titre de chevalier, il a été un « chevalier », aussi roué que ses pareils. Ce n'est pas en vieillard de Greuze qu'il faut le voir toujours, chauve, la tête auréolée de quelques grandes mèches plates, étendant les mains pour bénir sa famille et ses lecteurs : il est plus vrai dans la délicieuse lithographie de Delpech, avec ses grands yeux bleus qui semblent implorer, avec ses longues boucles touffues qui descendent plus bas que ses épaules, et encadrent mollement des joues pleines et rondes ; cette figure jeune et exquise explique, presque autant que son talent, tous les enthousiasmes et tous les dévouements féminins qui ont voleté autour de lui. Il n'a échoué que devant une coquette à froid, la princesse Marie, et devant une honnête femme, M^{me} Poivre.

C'est, je crois, surtout de son roman inachevé avec cette dernière qu'il tire son expérience du cœur féminin, car M^{lle} Girault lui écrit : « Si j'avais l'humeur querelleuse, je pourrais vous reprocher votre peu de sincérité sur l'article des femmes. Est-il possible que vous soyez aussi intimement persuadé que vous voulez me le faire croire, qu'elles ne penseraient pas aux hommes si elles n'en étaient tourmentées ?... Si vous n'avez rencontré que des cruelles, demandez-en la raison à mon frère : il vous dira que c'est que vous êtes

un maladroit (1). » Bernardin dut devenir un peu rouge en lisant cette moquerie, et en songeant à sa correspondance avec M^{me} Poivre : il n'avait pas été si maladroit que cela, mais il s'en était pris à une femme vertueuse, comme il y en avait au XVIII^e siècle, et plus qu'on ne veut bien le dire. Il dut même, après le billet de M^{lle} Girault, relire quelques lettres datées de Monplaisir : elles lui ont fait du bien : au fond, et quoi qu'il en dise à M^{lle} Girault, il avait une tendance à devenir un fat avantageux ; M^{me} Poivre a remis les choses au point, en lui apprenant qu'en somme rien ne vaut une honnête femme, et que, comme progrès moral, il vaut encore mieux être mis à la porte que d'entrer par la fenêtre. Son grand tort, c'est de ne pas s'être montré publiquement reconnaissant envers le ménage Poivre : il doit autant au mari qu'à la femme.

Il apprend la botanique à l'école de M. Poivre : « C'est à lui, écrit-il dans la première rédaction inédite de son *Voyage*, c'est à lui que je suis redevable du goût que j'ai pris pour cette étude, persuadé avec raison qu'il y avait trouvé son principal bonheur (2). » Remarquons cet aveu, qui donne à l'intendant de l'Île de France une influence décisive sur l'orientation du génie de Saint-Pierre : quand celui-ci arrive à l'Île, il n'est pas encore botaniste. C'est donc Poivre, et non pas Jean-Jacques, qui a communiqué à Bernardin son amour de la botanique ; il l'a amené ainsi à cultiver la science sentimentale, qui est proprement le fond de la doctrine et une partie du mérite littéraire de Bernardin. De la botanique il passe à l'histoire naturelle en général.

À l'Île, sa curiosité s'étend à tout ce qu'il peut voir : il explore en pirogue les hauts fonds qui entourent

(1) CXXXVI, 76. — (2) XCIII, 28.

l'île, pour y étudier les coquillages, *mentula*, *tonnes*, *arches de Noé*, etc. (1). Il s'amuse à apprivoiser des lézards, des agoutis, « si familiers qu'ils venaient manger du pain dans ma main » (2). En novembre 1768, M. de Bougainville fait escale au Port-Louis, avec deux vaisseaux, au retour de ce voyage d'exploration où il a découvert Tahiti, l'île de Cythère : « Ils ont amené avec eux un de ses habitants, que j'ai examiné attentivement. C'est un homme est d'une taille médiocre : son teint est mulâtre. Ses cheveux sont longs, rudes et noirs ; sa barbe est noire, peu touffue. La peau de ses mains et de ses cuisses est dessinée de marques bleuâtres (3). » Puis ce sont les naturels de l'île de France qu'il examine avec curiosité : il étudie leurs mœurs, leurs arts, leur pauvre petite science. Lui, le grand contempteur de la médecine officielle, il rapporte sérieusement toute une série de remèdes de bonne femme usités dans l'île : on se guérit des maux de la poitrine en absorbant des choux, de la gale en se frottant de poudre à canon, etc. (4).

Bernardin cherchait jusqu'ici sa voie : il la trouve à l'île de France : il sera écrivain. Il continue ses lectures : surtout un gros Plutarque in-folio lui tient compagnie dans sa solitude (5). Puis il s'essaye à écrire. Il compose des « Voyages et journaux depuis l'année 1760 jusques et compris 1768, écrits en 1769 pendant mon séjour à l'Isle de France » (6). On y trouve un effort pour penser par lui-même, comme cette critique de *l'Esprit des Lois* : « La nature du gouvernement ne dépend point, comme Montesquieu l'a cru, de la nature du climat. Voyez si les Italiens et les Grecs d'aujourd'

(1) XXXVI, 31. — (2) XXXVI, 32. — (3) CXII, 33. — (4) CLI, 63 ; LVIII, 23. — (5) XXXIV, 11. — (6) CXII, 22.

d'hui ressemblent en rien aux Romains et aux Grecs de Sparte et d'Athènes (1). »

v

Pendant qu'il s'occupait ainsi à rêver, à lire, à observer, à écrire, et même à travailler de son métier d'ingénieur, de nouveau l'orage allait fondre sur lui. Il s'entendait assez bien avec l'ancien gouverneur qui avait été rappelé à la fin de 1768 (2) ; l'arrivée du successeur, le chevalier des Roches, son ennemi d'ancienne date, change tout dans l'île et dans la vie de notre héros. Il est persécuté ; les ingénieurs venus avec le nouveau chef refusent de reconnaître Bernardin comme ingénieur de leur corps. M. Poivre se montre indifférent à son sort, ce qui n'a rien de très surprenant (3). La vie n'était plus tenable : Bernardin demanda à M. de Breteuil la permission de rentrer en France. Le 19 septembre 1770, le gouverneur lui envoie, du Réduit, une lettre du baron, en ajoutant : « Le consentement qu'il donne à votre retour en France achève de me déterminer au parti que vous désirez (4). »

Bernardin a raconté lui-même dans son *Voyage* comment, parti de Port-Louis le 9 novembre 1770 sur l'*Indien*, et descendu à l'île de Bourbon pendant une escale, il vit de la terre son navire obligé par un ouragan de lever l'ancre ; comment il profita du passage d'un autre navire, la *Normande*, pour débarquer au Cap, où il comptait retrouver l'*Indien*, le 18 janvier 1771 : l'*Indien* n'y était pas (5). Après l'avoir attendu un grand mois, Bernardin se décida à prendre passage

1 cii, 22. — (2) cch, 11-12. — (3) ch, 46. — (4) xxviii, 42. — (5) *Œuvres*, p. 81-94.

sur la *Digue*, et, le 26 février 1771, écrit du Cap à un personnage officiel de l'Île de France, intendant ou gouverneur : « J'ai fait à l'armateur un billet de 600 livres pour mon passage. J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien faire payer cette somme par la marine du Roy, ainsi que les frais de mon passage de Bourbon au Cap. Mes effets sont arrivés par l'*Africain*. Une partie est gâtée. Cette perte, jointe à mon séjour de six semaines au Cap, a dérangé toute mon économie (1). »

Bernardin exagère ses pertes : nous avons, daté du 7 décembre 1770, le procès-verbal d'expertise de tout ce que contenait sa cabine : une petite malle, un couvert d'argent, de la literie, un habit d'uniforme, une redingote bleue, un peignoir de toile. On ne porte, comme objets abîmés, qu'un certain nombre de bouteilles et de flacons cassés, neuf livres de poudre avariée. Le procès-verbal constate, en outre, que c'est M. Poivre qui a ordonné de renvoyer le tout, par l'*Africain*, au Cap (2).

A peine arrivé en France, *decisis humilem pennis*, Bernardin écrit à sa sœur, le 9 juin 1771, pour lui annoncer son retour. Elle aurait voulu l'embrasser au Havre, dans le vieux logis de famille : « Quelle douleur de n'avoir plus cette maison paternelle pour nous réunir ! (3) » Cette fois Bernardin a préféré rester à Paris, chez le baron de Breteuil, qui donne l'hospitalité à son malheureux protégé.

(1) CCI, 27. — (2) CLI, 66. — (3) CXLII, l. 3, f. 45-46.

DEUXIÈME PARTIE

A PARIS

LES TEMPS DIFFICILES

CHAPITRE VII

I. Installation à Paris. — II. Les amitiés de Bernardin.

I

Du mois de juillet au mois de novembre 1771, Bernardin loge en effet « chez le baron de Breteuil, cul-de-sac de l'Orangerie, aux Tuileries » (1). Son protecteur s'occupe même avec une certaine activité de lui trouver une situation : en juillet il lui offre de l'emmener à Londres (2) ; à la fin de l'année, sur le point de partir lui-même pour Naples, le baron songe à le prendre avec lui, exactement dans quelle situation ? je l'ignore. Sur le refus de Bernardin, M. de Breteuil se fâche : Charles Jehannin de Boisbriand, ami intime de Saint-Pierre, lui écrit à ce sujet de Rennes, le 11 janvier 1772 : « les

(1) xxviii, 41; cxxxvi, 70. — (2) cliii, 5-6.

propositions et les reproches qu'on vous a faits me semblent ridicules. Quelle étrange bizarrerie des hommes de cour ! Ils aiment mieux paraître injustes qu'impuissants » (1).

Bernardin, sinon tout à fait brouillé, du moins en froid avec le baron, le quitte, et va s'installer à l'hôtel de Bourbon, rue de la Madeleine-Saint-Honoré (2). Il frappe à toutes les portes, et il reçoit bien froid accueil. Il va voir le maréchal d'Armentières, qui se dit absent, et lui fait écrire par son secrétaire une de ces lettres polies et froides qui glacent le cœur (3). A ces déceptions d'ambition se joint sa nostalgie amoureuse, qui grandit avec le temps : « Auriez-vous encore le cœur malade ? lui écrit M^{lle} Girault le 1^{er} août 1771 ; dans ce cas, je vous plains bien sincèrement. Je sais que la santé et la fortune sont des remèdes impuissants contre ce mal-là. J'ai appris la situation de votre cœur par une lettre que vous me confiâtes pour faire passer à mon frère en Pologne » (4). Bernardin avait en effet la santé, à ce moment-là. Mais la fortune ! Ce mot dut lui paraître amèrement ironique. Il était alors en proie à d'inextricables embarras d'argent. Entre autres dettes, il avait emprunté à peu près onze cents livres à son ami Hennin, ministre de France à Genève, et celui-ci, gêné lui-même, lui avait réclamé le remboursement partiel de son prêt, sans que le débiteur pût s'acquitter (5). Ces ennuis d'argent étaient très déprimants, pour un honnête homme comme Bernardin, à un moment où, pour conquérir sa place à Paris, il lui aurait fallu aller dans le monde utile, briller, plaire à tous, surtout aux femmes influentes. Or, si nous en croyons M^{me} de Genlis,

(1) CLVI, 16. — (2) CLIII, 8. — (3) CXLI, 39. — (4) CXXXVI, 44-45.
— (5) CLVIII, 38, 39, 40.

Bernardin était le moins sociable, le moins aimable des gens de lettres (1). On sait de reste que les opinions de M^{me} de Genlis, à force d'être « successives », sont très sujettes à caution : il semble bien pourtant qu'ici elle n'ait fait qu'exagérer la vérité, car, assagi par sa mésaventure avec M^{me} Poivre, le chevalier de Saint-Pierre était devenu moins entreprenant : « Cette réserve, avoue-t-il, me donnait une réputation d'homme timide... Joignez-y l'air de mélancolie que me donnait le souci de ma fortune... Joignez à cela mon costume, presque toujours noir, ma démarche grave, tandis que tous ceux qui allaient à la fortune, alertes, souples, complaisants, faisaient des révérences jusques à terre » (2).

Le misanthrope tournait au misogyne : son ami Darget lui écrit, le 21 mai 1772 : « votre austère vertu vous fit vous enfuir hier à l'arrivée d'une jolie personne » (3) ! Il est passé, le temps des succès mondains dans le Nord, le temps aussi où, pour plaire à deux coquettes, il descendait, armé d'un simple fouet, dans une fosse où se trouvait un chevreuil en fureur qui, malgré les coups de fouet, le chargeait avec ses daguets pointus, le mettait en sang, et menaçait sa vie, jusqu'au moment où Bernardin put le saisir au corps et le jeter à l'eau : « Je remontai vainqueur, mais tout ensanglanté, pendant que ces dames riaient aux éclats. J'aurais mieux fait sans doute de lutter contre la vanité de leur plaire, que contre un animal » (4).

II

Guéri maintenant par l'expérience, Bernardin s'éloigne des mondaines, des grandes dames. Il se réserve

(1) *Mémoires*, III, 305. — (2) XXXIV, 12. — (3) CXXXIV, 11. — (4) III, 6.

pour l'intimité, pour les femmes de petite noblesse, voire pour de simples bourgeoises : il leur écrit sur un ton mêlé de familiarité, de sensibilité, d'esprit : il les conseille comme un grand ami, même comme médecin officieux ; il écrit, par exemple, à M^{me} Dougny, jeune actrice qui a épousé un riche banquier, et qui connaît l'abbé Terray :

Vous voila donc dans les bois, comme Philomèle, aussi intéressante, aussi jolie, aussi harmonieuse, mais bien moins à plaindre, puisque les hommes ne vous ont jamais fait de mal, et que vous n'avez point éprouvé les fureurs de *Térée*, qui est votre ami. Pourquoi donc vous en êtes-vous allée ? Il y a tantôt mille ans qu'on ne vous a vue. Toute votre société en est troublée. M^{me} Ricoboni et M^{lle} Thérèse partent aujourd'hui pour la campagne : ainsi je n'ai plus personne avec qui je puisse m'entretenir de vous. J'ai cependant bien des inquiétudes sur votre santé. Je voudrais de bon cœur que ce bien dont je jouis pleinement pût se partager avec les personnes qu'on aime et qu'on estime. Mais je n'ai que des conseils à vous offrir. Ne vivez que de végétaux frais ; évitez les aliments gras, et tout ce qui agite les sens, comme le café et les liqueurs spiritueuses, et les passions fortes comme l'amour. Mais c'est à ceux qui vous voient à se méfier de celles-là (1).

C'est tendre, jeune, bien portant. On sent une intimité de bon aloi entre Bernardin, la jeune femme et sa famille. Cette M^{me} Ricoboni est la tante de M^{me} Dougny. Justement c'est bientôt la fête de la bonne tante : on demande à Bernardin « une chanson bien drôle » pour la circonstance (2).

Bernardin en effet est poète, ou du moins il aime à écrire de temps en temps des vers qu'il garde pour l'intimité, leur rendant justice, et sentant bien que la

(1) CXLVI, 58. — (2) CLVI, 5.

prose convient mieux à son genre de talent. Et pourtant on trouve beaucoup de vers dans ses manuscrits, de si beaux vers même qu'on reste perplexe, et qu'on se demande : ces vers sont-ils de lui, ou bien ce copiste infatigable, qui transcrivait sans se lasser ses propres œuvres, n'aurait-il pas copié pour son plaisir les vers d'autrui ? C'est ainsi qu'on tressaille de surprise en trouvant une épître à André Chénier, où le génie du poète est deviné, prophétisé (1) ; puis on finit par s'apercevoir que ce sont les vers de Lebrun, copiés par Bernardin. Pour ne pas m'exposer à attribuer à Saint-Pierre, comme poésies inédites, des vers publiés par d'autres écrivains, j'ai eu soin de ne relever que les pièces dont les brouillons raturés étaient joints à la copie définitive.

Bernardin, si original en prose, est surtout imitateur quand il écrit en vers : dans une épître à M. le comte de Brancas sur les bouffons de société, on sent l'influence de Despréaux :

O l'aimable importun, qui, d'une main falote,
 Agite les grelots de sa lourde marotte,
 Et, pesamment folâtre en sa légèreté,
 Tourmente son prochain de sa triste gaité !...
 Il est un art charmant d'amuser et de rire :
 Il faut de sel attique égayer la satire, etc. (2).

De Saint-Pierre donne rarement dans le sérieux, qui convient peu à la vie de société ; il préfère le genre badin où il excelle, à en croire ses amis ; Darget lui écrit, le 27 avril : « Je ne sais si le printemps affecte votre santé, mais je sais qu'il vous inspire des vers dignes des La Fare et des Chaulieu » (3). Je crois que

(1) LXVIII, 13. — 2) LXVIII, 9-10. — 3) CXXXIV, 6.

Bernardin n'avait pas tant d'ambition, et qu'il se contentait de rimer vaille que vaille pour les jeunes et jolies femmes de son monde (1). C'est pour elles qu'il a composé ses plus jolis vers, ceux où il plaide la cause des amoureux qui ont du talent, contre ceux qui n'ont que leur naissance :

La Poésie est mère et fille de l'Amour.
 Un volage habitant des rives de Permesse,
 Un enfant des neuf Sœurs respire avec le jour
 Et le génie et la tendresse...

L'ambre et l'or d'un marquis, son faste héréditaire,
 Séduit une beauté vulgaire,
 Mais l'esprit de Tibulle est plus cher à Vénus :
 La Fare immortalise un regard de Caylus (2).

Etait-ce encore sa propre cause qu'il plaidait lui-même dans un quatrain si fin et si précieux, que je n'ose trop le lui attribuer, car, s'il est de son écriture, il n'est guère de son genre d'esprit :

Un pauvre amant dit ce qu'il pense,
 Sans trop penser à ce qu'il dit ;
 Le désordre est son éloquence :
 Quand le cœur parle, adieu l'esprit (3) !

Si ces vers sont bien de lui, c'est son chef-d'œuvre. S'il n'a fait que ceux que j'ai cités d'abord, il est fort ordinaire, avouons-le, la « lyre » en main. Mais il convient de juger sans sévérité des vers écrits sans prétention : il ne les destinait pas au public, mais à ses intimes : pour un écrivain qui sent déjà sa force, qui se prépare à la vie littéraire par toutes sortes de travaux préparatoires où il recommence courageusement

(1) CXXXVIII, 55. — (2) LXVIII, 1. — (3) CXCVII, 5.

ses études (1), c'est fort gentil de trouver encore le temps de rimer pour ses amies. Ça toujours été du reste son mérite, de donner beaucoup de lui-même à ceux qu'il chérit ; quelques-unes de ses correspondances nous révèlent un Bernardin exquis, charmeur, conquérant la sympathie des hommes aussi bien que l'ardente affection des femmes : dans sa vie privée, ses romans d'amitié valent mieux que ses romans d'amour ; il en est ainsi de ses relations avec la famille Delaville-Jehannin, ou de la Ville-Jehannin ou Jehannin de Boisbriand, qui faisait partie de la société des dames Ricoboni et Dougny (2).

« Touchantes et délicieuses lettres ! » lit-on sur l'enveloppe qui renferme leur correspondance, terminée après la mort de son ami (3). Et c'est bien l'impression que nous ressentons encore, après avoir lu les lettres, jaunies par le temps, de Charles Jehannin de Boisbriand. Bernardin avait fait sa connaissance à Paris, pendant que le jeune Breton préparait son examen d'officier du génie, probablement sous la direction de notre héros (4). Bientôt le maître et l'élève deviennent grands amis, et se promènent au Luxembourg en échangeant leurs rêves d'avenir (5). Ce Charles de Boisbriand semble, d'après ses lettres, un esprit fin, délicat, un peu féminin. Il aime à donner à son ami des nouvelles d'une tourterelle dont Bernardin lui a fait présent : elle commence, lui écrit-il en avril, « à se ressentir de la fermentation du printemps, et elle passe une partie des jours devant un miroir, à caresser son image » (6). Ailleurs, dans une lettre du nouvel an, Charles met en post-scriptum : « votre tourterelle devient tous les

(1) CXLVIII, 24-45. — (2) CLVI, 5. — (3) CLVI, page 3 de l'enveloppe du dossier. — (4) CLVI, 11. — (5) CLVI, 16. — (6) CLVI, 18.

jours plus jolie, et vous souhaite une bonne année » (1). Ces mièvreries n'empêchent pas le futur officier d'être très vif à l'occasion : une fois il se met à dos tous les procureurs de Rennes, et sa famille est obligée de financer pour le tirer d'embarras (2). Mais ce sont là des éclairs de jeunesse : le fond de son caractère est plutôt la douceur, la mélancolie, un peu de pessimisme aussi, ce qui a dû le rendre cher à Bernardin (3) ; aussi ne se plaît-il guère à Paris : il préfère Rennes, d'où il écrit à son ami, le 11 janvier 1772 : « rien de nouveau ici : tout est tranquille et triste. Il semble qu'il y ait dans cette saison un brouillard répandu sur toute la Bretagne, et cela me plaît » (4). Peut-être Charles est-il encore le plus mélancolique des deux, car Bernardin a essayé de le guérir, et sa mère, M^{me} Marion Delaville-Jehannin, écrit au chevalier pour l'en remercier : « Je suis bien aise, Monsieur, que mon fils vous ait donné une bonne idée de sa famille. Je serai toujours flattée de mériter votre estime. Le portrait qu'il m'a fait de vous me donne un grand désir de vous connaître... J'espère que quelques heureuses circonstances me procureront ce plaisir. Je vous remercie, Monsieur, des soins que vous avez de dissiper la mélancolie de mon fils » (5). Bernardin s'empresse de lui répondre que le médecin est lui-même atteint de la même maladie que son client ; l'excellente femme riposte aimablement, le 1^{er} septembre 1771 : « Je m'étais bien doutée, Monsieur, que vous aviez à peu près les mêmes défauts que Charles. L'aveu que vous m'en faites ne m'a point surprise, et ne diminue pas la bonne opinion que j'ai de vous... J'ai vraiment bien envie de vous connaître » (6).

(1) CLVI, 16. — (2) CLVI, 26. — (3) CLVI, 11-12. — (4) CLVI, 16. — (5) CLVI, 9. — (6) CLVI, 13.

Alors, dans le cœur de l'orphelin, se réveille la tendresse filiale inassouvie : avec une bonne grâce touchante, Bernardin demande à devenir le frère de Charles, le fils de M^{me} Delaville : celle-ci, un peu inquiète, s'en défend un instant : « Vous me dites que vous sentez pour moi l'attachement d'un fils. Je consens bien volontiers à avoir pour vous celui d'une mère, mais ce sera, Monsieur, un engagement qui me donnera de grands droits, auxquels vous n'avez peut-être pas réfléchi, et dont je pourrais me prévaloir. Quoi qu'il en soit, je veux vous donner du temps pour y penser. Ces sortes d'affaires ne se traitent pas si légèrement » (1). Ces dernières résistances, cette tentative pour arrêter l'amitié envahissante de Bernardin, ne purent rien contre le charme vainqueur de notre héros, sitôt que M^{me} Delaville put le voir, et l'apprécier.

Bernardin, qui avait déjà fait dans le courant de 1771, avant le mois de septembre, et je ne sais pourquoi, un voyage en Bretagne, à Vitré, Bernardin part pour Rennes (2). Il n'a pas renoncé, bien entendu, à ses travaux en train, à son *Voyage à l'île de France*, et son ami Charles lui a choisi une « solitude » où il pourra travailler tout à son aise (3). Cela ne l'empêche pas de s'informer, de s'enquérir de tout. Sa curiosité, toujours en éveil sur la noblesse de sa famille, s'exerce : il découvre, près de Saint-Brieuc, des messieurs de Saint-Pierre originaires de Normandie : leur grand-père, cadet de la famille, était venu se marier en Bretagne : il avait épousé une riche héritière, M^{lle} Bois de la Salle (4). C'est un bon exemple à suivre. Bernardin mène de front deux projets de mariage : Loly, la sœur de Charles, est chargée de demander à une demoi-

(1) CLVI, 11. — (2), CLVI, 9. — (3), CLVI, 10. — (4) CLVI, 14.

selle Duval sa main pour l'ami de son frère : M^{lle} Duval considère la chose comme une plaisanterie (1). Charles, de son côté, était l'ambassadeur du chevalier de Saint-Pierre auprès de M^{lle} de Boispéan : suivant une habitude constante, Bernardin voudrait traiter directement avec la fille, sans s'occuper du père (2). L'affaire n'eut pas de suite. Bernardin, vexé, partit en coup de vent, au grand étonnement de ses amis : M^{me} Delaville lui écrit le 3 janvier 1772 : « Votre départ nous surprit. Nous nous flattions que vous eussiez resté jusqu'au jeudi. Charles nous l'avait assuré. Il fut fort étonné quand je lui annonçai que vous étiez parti. Je ne l'avais jamais vu si triste. Je ne crois pas qu'il y ait personne dans le monde qu'il aime autant que vous » (3). Bernardin avait-il perdu son temps en Bretagne, pendant les trois mois qu'il y a passés ? Non certes, car il a travaillé à son *Voyage* dans d'excellentes conditions, dans cette atmosphère d'affection et d'admiration qui est indispensable à tous les écrivains, surtout aux écrivains « sensibles ». Et nous, nous pouvons mesurer sa valeur morale aux regrets qui l'accompagnent : il a eu beau partir bien vite, et ne leur accorder que trois mois au lieu de l'année qu'il devait leur consacrer, ses hôtes restent sous le charme (4). Ces braves gens sont clairvoyants, malgré leur affection. Ils connaissent les défauts de Bernardin, ou ses qualités exagérées : ils savent que sur la question d'argent il est d'une ombrageuse délicatesse : aussi que de précautions pour l'obliger ! On tâche de lui éviter les plus petites dépenses, sans froisser son orgueil de pauvre : « ne trouvez pas mauvais, lui écrit M^{me} Delaville, que je paye le port de ma lettre. C'est une dette dont je m'acquitte. Charles vous devait douze

(1) CLVI, 14. — (2) CLVI, 16. — (3) CLVI, 14. — (4) CLVI, 26.

sols » (1). La mère et le fils ont vu partir de Saint-Pierre avec inquiétude : il avait l'air si dénué d'argent. Ils voudraient bien lui en offrir ; mais comment faire ? Voici la lettre qu'ils ont pensée à deux, et que Charles lui écrit le 11 janvier 1772 : « Vous m'avez donné, en venant en Bretagne, une preuve d'amitié que je n'oublierai jamais. J'en attends encore [une] de vous. C'est au nom de maman que je vous la demande... Votre situation nous inquiète ; et vous savez qu'il est des circonstances où des riens peuvent être utiles. Maman vous prie donc de vous expliquer franchement : n'eussiez-vous besoin que de vingt louis, songez, mon ami, que c'est pour vous une occasion d'obliger » (2). Malgré le caractère triste et méfiant que ses amis lui reconnaissaient (3), Bernardin ne put pas ne pas être touché de cette délicatesse, qui lui fait du reste autant d'honneur qu'à Charles. Et notons, je le répète, qu'il a affaire à des gens très avisés, qui ne l'aiment pas à tort et à travers, qui connaissent ses défauts, et qui ne craignent pas de les lui signaler : « mais, dit M^{me} Delaville, nous vous aimions tel que vous étiez » (4). Ils l'aimaient, et ils l'admiraient : il les avait non seulement charmés, mais encore éblouis : qu'on en juge par cette lettre de la mère, du 3 janvier 1772 : « J'imagine que vous n'aurez jamais l'inconstance de Voltaire. Je vous crois bien supérieur à lui pour la façon de penser » (5). Pourtant M^{me} Delaville dut en rabattre un peu, tout au moins pour la constance. Repris par la vie de Paris, par les démarches, les déceptions, les travaux, les coups du sort, Bernardin resta longtemps sans écrire à Rennes : au bout de neuf ans il rompit ce

(1) CLVI, 14. — (2) CLVI, 16. — (3) CLVI, 32. — (4) CLVI, 32. — (5) CLVI, 14.

silence, il écrivit à son ancienne « mère », qui aurait pu faire expier à son ancien « fils » son ingratitude : elle lui répondit pourtant aussitôt, le 8 janvier 1781, avec bonté et presque sans reproches : « Votre lettre, mon cher fils, m'a fait grand plaisir. J'ai été on ne peut plus flattée des marques de votre souvenir, auquel, je vous avoue, je ne m'attendais plus. Je croyais que vous m'aviez oubliée... Peut-être avez-vous ignoré les chagrins que j'ai essayés par la perte de mes deux fils. Vous savez comme je les aimais. Jugez combien j'y ai été sensible » (1). Quel souvenir Bernardin avait-il dû laisser dans le cœur de la vieille Bretonne, pour que, à son premier appel, il fût ainsi entendu ? Quel mérite avait-il donc pour inspirer de pareilles affections ? Si l'on juge d'un homme par le nombre et par la valeur des amitiés qu'il a su conquérir, Bernardin est le premier caractère de son siècle. Non seulement il conquérait les cœurs au passage, mais il les gardait pour toujours. Quand il s'agit d'amis humbles par la condition ou par l'esprit, qui suivent son char dans la foule, un sceptique pourrait prétendre que cette amitié ne prouve pas grand'chose, parce qu'elle est affaire de vanité, parce qu'elle grandit avec la réputation croissante de l'auteur. Mais le phénomène persiste quand de Saint-Pierre aime plus grand que lui : de tous les amis qu'a eus Rousseau, Bernardin est le seul qui ait été aimé jusqu'au bout.

(1) CLVI, 1.

CHAPITRE VIII

BERNARDIN ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Dès son retour en France, Bernardin était entré en relations avec Jean-Jacques, et se vantait à ses amis, au mois de mai 1771, de connaître le grand homme (1). Pendant sept ans, jusqu'à la mort de Rousseau, ils vécurent ensemble « familièrement », nous dit Bernardin (2), malgré un certain nombre de brouilles qui traversèrent leur amitié (3).

Les manuscrits nous attestent la fréquence de leurs relations, la profondeur de leur affection. J'étudierai un jour le texte authentique des mémoires de Bernardin sur son ami, texte qui fera connaître Rousseau mieux que les publications incomplètes et fardées d'Aimé Martin. Actuellement je veux montrer uniquement quel rôle Jean-Jacques a joué dans la vie privée et le développement intellectuel de Bernardin.

C'est surtout dans leurs longues promenades que les deux amis causent ensemble, au hasard des rencontres de la route, sans rien d'apprêté, sans rien qui sente la conversation guindée entre deux écrivains qui soigneraient chacun leur attitude. Jean-Jacques en particulier n'est plus du tout « grand homme » dans ses parties avec Bernardin : un jour, à Romainville, ils entrent dîner dans un cabaret : on leur sert une omelette au lard ; « Rousseau me dit : Si j'avais su que nous

(1) xcviii, 161 ; cxxxiv, 65. -- (2) xcviii, 136. — (3) xcviii, 59.

eussions une omelette, je l'aurais faite moi-même, car je sais très bien les faire » (1).

A d'autres moments ils tendent l'arc : la conversation s'élève ; Bernardin sert de fagot à l'esprit de Jean-Jacques. Ils causent littérature, ils comparent La Fontaine et la Mothe-Houdar : Jean-Jacques Rousseau préfère le premier des deux, de beaucoup, et pour une raison assez étrange : « La Fontaine est au-dessus de la Mothe, parce qu'il se fait semblable aux animaux, et que la Mothe en fait des académiciens » (2). Ils poussent jusqu'à l'étranger leurs études de littérature comparée : Jean-Jacques préfère « Sakespear » à Racine, et en général le drame anglais à la tragédie française (3).

Plus encore que la littérature, la théodicée intéresse ces deux esprits, religieux chacun de leur façon. Ils tiennent ensemble de vrais dialogues philosophiques, où chacun des interlocuteurs garde sa personnalité et son indépendance : « Il avait de Dieu l'idée la plus sublime, dit Bernardin. Un jour, nous étions assis sur le bord d'un pré, dont j'examinais les fleurs : près de là, un vaste champ couvert de bleuets et de coquelicots, à l'ombre d'arbres où chantaient des oiseaux : — L'occupation, lui disais-je, des âmes heureuses est de former, façonner, peindre les fleurs, les fruits des arbres. — Autant vaudrait, me dit-il, passer son temps dans une fabrique. — Mais ne faut-il pas des ministres à Dieu ? — Nous le traitons comme les rois qui ne se peuvent passer de ministres, comme si un acte de sa volonté n'était pas un acte de sa puissance ! » Il nous faut réfléchir un instant pour comprendre ce que Jean-

(1) *xcviii*, l. 2, f. 84 ; *Œuvres posthumes*, p. 452, col. 2. — (2) *xcviii*, l. 2, f. 69. — (3) *xcviii*, 139 et 143.

Jacques a voulu dire : pour Dieu, vouloir c'est pouvoir. Bernardin, lui, qui est de plain-pied avec son ami, embrasse aussitôt toute l'étendue de cette théorie : « le sublime de cette pensée m'éblouit » (1).

L'admiration de Bernardin pour son illustre ami est-elle allée jusqu'à l'asservissement ? Ou encore, pour reprendre la formule de Hugo comparant, dans la Préface de Cromwell, Virgile à Homère, Bernardin de Saint-Pierre n'est-il que la lune de Jean-Jacques Rousseau ? Il convient de distinguer, de préciser les points sur lesquels l'influence de Jean-Jacques est manifestement suivie par Bernardin, ceux au contraire où Bernardin repousse l'influence de son puissant ami. Or Saint-Pierre a été le disciple de Rousseau sur des questions tout à fait secondaires, sur de simples détails, tandis qu'il a préservé l'indépendance de sa pensée sur les grands problèmes, sur les idées générales de son système. Bernardin accepte volontiers les petits paradoxes de Jean-Jacques, par exemple ses préjugés contre le costume européen, ses préférences pour les habits orientaux, pour ce costume d'Arménien arboré un instant par Rousseau pour sa santé (2). Les utopies de Jean-Jacques le séduisent certainement ; c'est peut-être à lui qu'il doit ses rêves de colonies lointaines réalisant le paradis sur terre (3). Par lui-même, du reste, Bernardin tendait à de pareils sujets où se mêlaient son mépris pour les hommes tels qu'ils sont, et son amour pour l'humanité telle qu'elle devrait être. Il y avait entre eux une véritable harmonie préétablie. Ils étaient tout surpris de voir que, sur les sujets les plus troublants, ils pensaient de même. Un jour, Bernardin exposait à son ami sa croyance à un monde sur-

(1) XCVIII, 60. — (2) LVIII, 43 ; XCVIII, 134. — (3) LVIII, 40.

naturel, dont les hommes purs peuvent avoir ici-bas une connaissance plus ou moins certaine, par exemple par les pressentiments ; à des lois surnaturelles que seul le sentiment peut nous révéler ; Jean-Jacques abonde dans ces idées et les corrobore par une anecdote personnelle (1) : voilà une pente dangereuse : quand on aborde de pareils sujets, et qu'on se trouve d'accord, il est à craindre que le plus puissant des deux esprits en présence n'absorbe l'autre et n'en prenne possession. La personnalité de Bernardin ne risque-t-elle pas un instant de se perdre dans celle de Jean-Jacques ? C'est bien là ce que redoute Catherine de Saint-Pierre : « les fréquentes citations que vous faites de Jean-Jacques Rousseau m'ont inquiétée. Ma crainte a été que cela ne jette dans vos écrits un louche qui vous fit passer pour son partisan » (2). Bernardin s'empresse de détromper sa sœur ; car il a conscience de son originalité, qu'il n'a pas abdiquée par admiration. Il choisit dans les œuvres de son ami (3) ; il choisit aussi dans ses idées (4). Ainsi, sur un point capital, le théisme, Bernardin se sépare nettement de Jean-Jacques. Tandis que celui-ci, déprimé par tous ses malheurs, en vient à douter de la Providence particulière, à ne plus croire qu'à une Providence générale, par conséquent fort indifférente ; tandis qu'il en arrive à prononcer devant son ami cette formule désespérée : « la Providence a soin des espèces et des genres, mais elle ne s'occupe pas des individus » (5), Bernardin lui répond fermement : « la Providence est au moins aussi étendue que l'air ; il entoure également la terre et les plus petits objets qui sont à sa

(1) CXLVI, 131. — 2) CXLVII, 9. — (3) CLXII, 152. — (4) CLXII, 163.
— (5) XXXIV, 14.

surface » (1). Quand l'auteur de l'*Emile* prétend qu'on ne doit pas parler de Dieu à l'enfant avant l'âge de quinze ans, Bernardin juge sévèrement ce paradoxe comme « une des opinions les plus blâmables » de Jean-Jacques (2). Le fond même du chef-d'œuvre ne lui paraît pas moins ruineux que cette idée particulière, car il repose sur l'opposition de l'état de nature, idéalement bon, à l'état de société parfaitement exécutable : et c'est ce que ne peut admettre Bernardin (3). Dans l'*Emile*, Saint-Pierre n'aime que le troisième livre (4). Aussi repousse-t-il avec énergie une proposition, pourtant très flatteuse, de Rousseau, celle de terminer une fin d'*Emile*, que Jean-Jacques avait écrite en partie : J.-J. lui lit ce qu'il en a déjà fait, et lui raconte le reste : étrange récit, roman fantastique, que j'abrège : marié à Sophie, Emile, au retour d'une absence, constate qu'il est trompé, et repart en voyage. Arrivé à Marseille, il s'embarque pour l'Égypte. Un corsaire d'Alger capture son navire, grâce à la connivence du capitaine qu'Emile décapite d'un beau coup de sabre. Mis aux fers, il est conduit à Alger, présenté au dey. Le Turc donne son estime à un si beau sabreur, cause politique avec lui, et finit par lui rendre la liberté. Emile en profite pour explorer l'Afrique : partout il est bien reçu, grâce à son instruction pratique.

Enfin il arrive sur le bord de l'Océan, et apprend qu'il y a, à quelque distance, une île déserte, célèbre par des miracles continuels : sur son rivage, il y a une grotte ; dans cette grotte, une statue de la Vierge, et près de la statue, des fruits toujours frais, des rafraîchissements de toute sorte. Emile se fait conduire dans l'île, et constate la réalité du miracle ; il se décide

(1) LXXI, 10. — (2) XCVIII, 150. — (3) CLXX, 16. — (4) XCVIII, 1.

à se fixer là ; il vit de sa pêche, et des fruits de la grotte, contemplant le centre de l'île, sorte de haut plateau escarpé, qui semble inaccessible. Pourtant, de ces hauteurs, descend un jour un vieillard qui cause en espagnol avec Emile ; il le fait monter avec lui, par un chemin secret, sur le plateau où Emile voit des vergers, un jardin charmant, une petite maison, et, dans la maison, une jeune fille délicieuse, de quinze à seize ans. L'Espagnol lui raconte leur histoire : il a fait naufrage sur cette île, et, de toute sa famille n'a pu sauver que sa fille, ainsi que la statue de la Vierge qui l'a protégé. Il a réussi, nouveau Robinson, à défricher le sommet de la montagne : il a mis la statue de la Vierge dans la grotte pour protéger les marins qui viennent pêcher la tortue. Sitôt qu'un navire est en vue, il descend placer aux pieds de la Vierge des paniers de fruits, et s'éloigne, content de faire du bien aux hommes, de loin. Les matelots mangent les fruits merveilleux, et, pour témoigner leur reconnaissance à la Vierge, déposent à leur tour dans la grotte des offrandes que l'Espagnol vient récolter après leur départ. Tout va donc bien ; mais le père se fait vieux : il voudrait, avant de mourir, marier sa fille. Emile leur convient fort bien. Comme l'adultère rend les mariages nuls, au moins dans le code des îles désertes, l'époux de Sophie, se regardant comme libre, épouse la jeune fille. Le père mort, ils vivent très heureux.

Malheureusement Sophie, rongée par les remords, a cherché Emile partout, même aux Indes : elle finit par découvrir sa retraite : elle veut expier sa faute, et achever ses jours en servant les deux époux. Mais la généreuse Espagnole s'incline devant les droits de Sophie, antérieurs aux siens. Devant ce combat de générosité, Emile est très embarrassé : pour résoudre la difficulté,

il finit par imiter « les patriarches », et re-épouse Sophie tout en gardant son Espagnole : ce qui n'empêche pas Sophie de mourir de tristesse.

En terminant cette belle histoire, Jean-Jacques Rousseau insiste chaudement auprès de Bernardin pour qu'il traite le sujet : l'autre s'en défend de son mieux, excipant des difficultés de ce roman, de ces mœurs un peu étranges, de cette espèce de faillite de l'éducation d'Emile et de Sophie, du danger des « suites », presque toujours manquées : il serait si malaisé de coudre deux parties aussi disparates, celle que Jean-Jacques avait déjà écrite, et celle qu'il écrirait lui-même : Je n'ai point votre style, dit-il pour s'excuser ; et Jean-Jacques de riposter : — Le vôtre me convient. — Vous m'avez engagé à en traiter un autre bien plus agréable, l'Arcadie. — Cela n'empêche pas. — Oh ! ma tête, ma santé ne pourraient y suffire. — Alors bornez-vous à finir l'*Emile*.

Voyant ses bons prétextes repoussés, Bernardin imagine une mauvaise raison : peindre Sophie infidèle ! lui qui justement cherche une Sophie fidèle, pour son propre compte (1) !

Saint-Pierre ne veut pas donner à Jean-Jacques son vrai motif ; comme A. de Musset, disant en son orgueilleuse modestie,

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre,

Bernardin se refuse à imiter qui que ce soit, même Rousseau. Suivant sa formule favorite, il veut puiser de l'eau dans son puits, sans en demander à son voisin, fût-ce son excellent et génial ami. Il prétend rester lui-même, penser et sentir par lui-même.

(1) *xcviii*, 151, et *xxxviii*, 25.

Quand Saint-Pierre ressemble à Rousseau, il serait injuste d'en conclure qu'il l'imité ; ils se rencontrent, et voilà tout : il en est ainsi de leur commun amour pour les beautés naturelles, pour le paysage. Bernardin n'emprunte pas à Jean-Jacques ses idées sur la nature : il la sent avec son cœur, il la voit avec ses yeux, il la peint avec son pinceau. C'est ainsi qu'à Varsovie, par conséquent bien avant leur liaison, il critique les jardins polonais qu'il trouve dessinés trop à la saxonne, trop taillés en charmilles : il écrit dans son *Journal intime*, pour sa propre édification, le 26 juillet 1764 : « Que j'aime bien mieux une grande allée comme celle des Tuileries ! De grands arbres semblent rapprocher leurs têtes comme par sympathie. A travers une voûte de verdure et de fleurs, vous apercevez par intervalles l'azur brillant des cieux. Une multitude d'oiseaux forment leurs nids, et chantent leurs amours dans l'épaisseur du feuillage. Trompés par la simplicité et la naïveté de l'art, ils s'imaginent jouir de la liberté des forêts. Cependant vous pouvez promener ou des rêveries amoureuses, ou de sages réflexions, à travers les troncs augustes qui supportent, comme d'antiques colonnes, ce cintre immense » (1). Ainsi Bernardin, éclectique en cela comme en tout, comprend la beauté du jardin à la française, au moment où Jean-Jacques Rousseau préconise la simplicité et la variété de la nature. Au moment aussi où la nature va passer de l'arrière-plan, où la reléguait le xvii^e siècle, au tout premier plan, et devenir presque encombrante, Bernardin se prêche à lui-même la sobriété, car il interrompt sa peinture, et termine ce curieux morceau par ce précepte qui est

(1) CXLVI, 206.

bien à lui, et qu'il suivra : « point trop de description ». Nous sommes loin de Jean-Jacques.

Pour résumer la question, je citerai un jugement succinct et très exact, tiré de son auto-biographie : « Jamais M. de Saint-Pierre ne chercha à imiter les formes de l'éloquence de son ami » (1). Ce dernier mot est le terme propre : Bernardin n'a pas été le disciple, mais l'ami de Jean-Jacques. Pour nombre de leurs contemporains, il est sur le même plan que Rousseau : Gillée de Brémion, lui conseillant de refaire le *Traité de la Vieillesse* de Cicéron, dont Jean-Jacques n'était pas content, lui donne cette raison décisive : « votre intime liaison avec lui aura pu vous faire connaître quelques-unes de ses idées ; vous en pourrez trouver de meilleures » (2). Ce n'est pas un simple compliment : les gens de ce temps-là voient dans leur amitié une parenté intellectuelle. Au moment de la mort de Rousseau, c'est à Bernardin qu'on envoie les compliments de condoléance (3). C'est en effet un véritable deuil pour Bernardin, un coup si rude, qu'il se retire un instant du monde, même du commerce de ses plus vieux amis : Mesnard lui écrit le 10 juillet 1778 : « Je suis bien fâché, Monsieur le Chevalier, que la perte de votre ami M. Rousseau vous éloigne de nous... Vous étiez certain que nous partagerions vos regrets, pour vous-même, ainsi que pour celui qui en est l'objet » (4). On peut dire qu'après la mort de Rousseau, c'est vers Bernardin que se tournent les fanatiques de Rousseau, comme vers son successeur (5). Bernardin se montre digne de cette réputation. Non seulement il reste personnellement fidèle au souvenir de Jean-Jacques, mais encore il

1. CLXII, 152. — 2. CXXXVI, l. 2, f. 18. — 3. CXLII, 74. —
CLIX, 29. — 5. CXXXVIII 44.

se nomme, de sa propre autorité, curateur à sa mémoire. Il commence une biographie de son ami pour le défendre contre la calomnie. Il cherche des souscripteurs pour l'édition de ses œuvres publiée par Mercier (1). Il professe pour son ami un culte public et privé. Il lui élève dans son jardin un monument, où il l'associe à Fénelon (2).

Ainsi que nous venons de le voir, les contemporains auraient volontiers égalé le nom de Bernardin à celui de Jean-Jacques : irons-nous aussi loin, maintenant que la perspective d'un siècle et demi leur donne leurs véritables proportions ?

Il y a, dans le pays natal de Bernardin, un coin que l'on appelle volontiers : la Suisse normande. Je ne crois pas qu'on ait jamais songé à baptiser certains paysages des Alpes : la Normandie suisse. Et, de même, on peut bien dire que Bernardin a été « l'ami de Jean-Jacques », ce qui est une caractéristique et un honneur ; on ne penserait pas à appeler Rousseau « l'ami de Bernardin ».

En résumé, je le répète, Bernardin a été l'intime, le confident de Rousseau, mais non pas son disciple. Son originalité n'a rien perdu à son commerce avec un esprit plus puissant que le sien. Tout au plus leur intimité a-t-elle développé chez Saint-Pierre quelques-unes des qualités qu'il possédait déjà, qui leur étaient communes, et qui ont été la cause de leur amitié. Enfin il est très méritoire pour Bernardin d'avoir su se faire supporter par l'intraitable Rousseau.

(1) XVII, 20. — (2) LXXVI, 26 ; cf. *Œuvres*, p. 505.

CHAPITRE IX.

Le Voyage à l'île de France.

I. La première édition. — II. Préparation d'une nouvelle édition en 1790.

I.

En attendant que la publication du *Voyage à l'île de France* vint lui donner, sinon l'aisance et la gloire, du moins du pain et quelque notoriété, il fallait vivre. Il essaya, en 1773, de mettre à profit ses relations avec la famille de Keralio, dont le chef était placé à l'état-major de l'École militaire. Bernardin aurait bien voulu y entrer ; le ministre de la guerre avait, par deux fois, promis de l'y placer, à la première vacance. Il se fait tenir au courant par M^{me} de Keralio, née Abeille, qui lui donne, le 20 octobre 1773, ce renseignement désolant : on vient d'y nommer un officier, en qualité de surnuméraire, sans appointements, avec promesse de la première place vacante (1).

Bernardin a besoin des Keralio : cela ne l'empêche pas, tout en se présentant chez eux en solliciteur, d'exiger la politesse la plus prévenante ; un jour, ils ont paru le recevoir froidement : il demande et obtient des excuses (2). C'est un de ses traits de caractère les plus saillants : ne jamais se laisser abattre par la pauvreté

(1) CXLI, 21-22. — (2) CXLI, 22.

jusqu'à admettre que, petit ou grand, on le traite légèrement. Et pourtant sa gêne confine à la misère. Il joint encore les deux bouts, mais à condition de pousser l'économie jusqu'à la parcimonie. Lui qui est obligé de fréquenter les salons, les antichambres ministérielles, il dépense en 1773 chez son tailleur trente-huit livres six sous seulement (1). Ce qui le désespère, c'est qu'il a des dettes, et que ses créanciers sont ses meilleurs amis : « Si je me reproche quelque chose, dit-il dans des notes pour son *Voyage*, c'est de n'avoir pu, malgré tant de travaux, économiser assez pour payer mes bons amis qui m'ont aidé ; mais depuis ce moment ils ont eu part chaque jour dans mes prières... Dieu [les] a peut-être exaucées : Taubenheim est administrateur général des finances. Duval est marié, et a plusieurs enfants. J'ai tâché de donner à leur nom quelque célébrité » (2).

C'est en effet à Duval que sont adressées les lettres qui forment le *Voyage* ; il y paye ses dettes de reconnaissance : il ne récrimine contre aucun de ses ennemis : quand il nomme quelqu'un, c'est pour en faire l'éloge ; plus tard, dans sa grande lettre du 26 janvier 1780 à M^{me} Necker, lettre qui est une véritable apologie, il pourra dire justement : « Qu'on lise mon *Voyage à l'île de France* : on y trouvera un mérite qui est peut-être unique dans ce genre d'ouvrage : c'est que, de tant d'hommes que j'ai vus et dont je pouvais être mécontent, ou comme voyageur, ou comme officier trompé et rappelé, je n'en ai pas nommé un seul ; et ce n'est pas par crainte que j'ai gardé le silence : j'ai osé décrire les vices d'une île entière, mais l'homme le plus obscur ne saurait se plaindre que j'aie voué son

(1), CXLII, 62. — (2) LXXXII, 98.

nom au ridicule ou au mépris, et que je l'aie percé d'un trait dont la plaie saignera toujours. Que n'ai-je fait pour éterniser la mémoire de ceux qui m'avaient rendu les plus légers services ! Je n'ai pas même oublié mes pauvres nègres » (1).

La valeur morale de ce livre est donc considérable. Quant à sa valeur littéraire, je n'aurai pas besoin de la traiter longuement. Qu'il me suffise de rappeler que la seule description de la tempête paraît à Sainte-Beuve un pur chef-d'œuvre, digne de Virgile et d'Homère : « O nature, grande et sincère, enfin, après bien des siècles, tu es retrouvée ! » (2).

Le *Voyage* manuscrit avait été composé avec soin. A la partie principale, rédigée à l'île de France même, et lue par M^{me} Poivre, il avait ajouté toute la fin, le retour, écrite à Paris sur des notes qu'il avait prises en route (3). Le livre imprimé n'est pas la reproduction intégrale du manuscrit. Timide comme un débutant d'autrefois, Bernardin supprime de lui-même un certain nombre de détails qui l'inquiètent. Ainsi, n'ayant pas encore d'autorité sur le public, il n'ose pas raconter une histoire de chasse au lion, peu vraisemblable quoique vraie, qui lui a été contée par le héros, le frère de son hôtesse au Cap : pendant qu'il tuait un lion d'un coup de fusil, un autre lion l'assailait par derrière, et le saisissait à l'épaule : « Il eut la présence d'esprit et la force de lui enfoncer sa main dans la gueule, ce qui l'étouffa. Il me montra son épaule cicatrisée, et me dit qu'il avait un témoin du fait, M. de Tolback, gouverneur, qui faisait alors sa tournée.

(1) CXIX, 4. J'ai publié cette lettre dans la *Revue de Paris*, n° du 15 août 1904. — (2) *Lundis*, article sur Chapelle et Bachaumont, XI, 47-48. — (3) VII, 2.

J'avais omis cette anecdote dans ma première édition, craignant d'avancer des faits peu vraisemblables. Mais depuis je me suis convaincu que la nature a donné à l'homme de dompter, avec ses armes naturelles, tous les animaux » (1). N'importe : il fit bien de biffer cette histoire que Tartarin n'eût pas désavouée.

Bernardin a été moins bien inspiré quand il a supprimé la fin de sa lettre XXVII^e, consacrée à son retour en France, à son débarquement : c'était un mouvement superbe, d'un romantisme à la Chateaubriand :

Adieu, terres bouleversées de l'Afrique, adieu, nègres infortunés, adieu, roches battues par les tempêtes, îles sauvages habitées par les oiseaux marins criards, adieu, vents éternels des tropiques, horizons sans bornes, vastes mers, adieu, adieu, je suis au rivage !

Oh ! que l'air natal est doux, que j'ai de plaisir à marcher sur ce gravier ! Comme ces eaux fraîches coulent en ruisseaux, et donnent la vie aux prairies ! Elles ne sont pas mortelles aux plantes comme celles de la mer. Que ces bois de chênes et de châtaigniers ombragent bien la cime de ces coteaux ! Que ces longues avenues de pommiers sont rouges de fleurs ! J'aime jusqu'à la terre de ces enclos couverte de roses sauvages et de ronces pendantes (2).

C'était d'une beauté si neuve que Bernardin, effrayé de son audace, a tout biffé. Ou bien, qui sait ? C'est peut-être son censeur qui lui a conseillé cette suppression, tout en lui en imposant d'autres. Ce censeur était plein de prudence : il forçait Bernardin à retrancher une anecdote bien anodine sur le tablier des Hottentotes ; la voici : « J'ai ouï dire à M. Poivre que

(1) VII, 3. — (2) CXII, 7. Aimé Martin a trouvé le passage si joli qu'il se l'est approprié en partie, *Œuvres posthumes*, p. xxxix, col. 2.

M. le duc d'Orléans, retiré à Sainte-Geneviève, l'avait chargé de vérifier si les Hottentotes avaient ce tablier, et qu'il s'était assuré que non. Le censeur avait jugé à propos de retrancher ce fait qui n'est au fond qu'un fait d'histoire naturelle, et [qui devait] réfuter une erreur d'anatomie. D'ailleurs le prince et M. Poivre étaient deux personnages graves et deux philosophes (1). »

Après la censure officielle, la censure officieuse : ses protecteurs lui prêchent la diplomatie. Il aurait voulu dire toute la vérité sur la question des nègres : il avait rapporté de son séjour à l'île de France une véritable horreur pour les propriétaires d'esclaves, horreur qui durait encore vingt ans après (2) ; on comprend ce qu'il devait penser au sortir même de l'île, et ce qu'il voulait dire ; mais ses amis veillent : un commis du ministère, Audo, après avoir lu le livre en manuscrit, lui conseille, le 25 septembre 1772, de parler moins des vices des blancs, des malheurs des noirs, ou du moins de ne pas mettre leurs malheurs sur le compte de l'Administration (3). On lui fait supprimer également, pour ménager l'Administration, le récit d'un désastre français à Madagascar (4).

Un pareil livre ne pouvait plaire au monde officiel, qui ne fit rien pour aider Bernardin à le publier : le chevalier s'en plaignit, d'une façon assez naïve, dans son mémoire à M^{me} Necker : « Le ministre ne m'a pas seulement soulagé des frais d'impression, quoique ce soit un usage envers les officiers ou autres employés du Roi qui donnent des relations approuvées par les départements qu'ils ont servis » (5). Mais justement le

1 VII, 3. — 2 CLIX, l. 2, f. 1. — 3 CXXXI, 13. — (4) CXLV, 130.
— (5) CXIX, 5.

« département » ne pouvait guère approuver une relation qui révélait des misères cachées par la distance. Bernardin aura beau ranger son *Voyage* dans la liste de ses services publics (1), ce n'était pas un titre aux faveurs officielles : et pourtant le chevalier obtint une gratification de l'ami de M^{me} Dourgny, de l'abbé Terray (2).

Il espérait bien, du reste, tirer ailleurs parti, et bon parti, de son livre : avec ces illusions charmantes de l'auteur débutant, il escomptait à l'avance le succès du *Voyage* hors de France ; il croyait, dit-il dans son auto-biographie, « que cet ouvrage ferait une grande sensation en Europe, et qu'au défaut de la patrie tous les gouvernements lui offriraient à l'envi du service et des emplois à son gré, car il se rendait ce témoignage dans sa conscience qu'il avait pris courageusement la défense de l'humanité ». Naturellement il ne reçut la visite d'aucun ambassadeur. Le public ne se précipitait pas non plus chez les libraires pour enlever ces deux petits in-octavo, gros caractère. Ces exemplaires qui, en 1790, atteindront dans les ventes jusqu'à soixante livres, se vendent sept livres dix sous (4), ou plutôt ne se vendent pas, même en Normandie, même à Dieppe : « Les libraires de Dieppe n'ont pas votre livre, lui écrit sa sœur le 18 mai 1773. On pourra en avoir aux foires de la Mi-Août et de Saint-André, par des libraires qui apportent considérablement à ces foires franches qui durent quinze jours, où tout Dieppe se fournit en tout genre » (5).

Vendant très peu d'exemplaires, son éditeur, le libraire Merlin, refuse de lui payer six cents livres qui

(1) xxxviii, 42. — (2) xxxviii, 42. — (3) clxii, 145. — (4) cx, 41
 (5) cxlii, l 3, f. 75.

restent dues sur les mille livres promises en échange du manuscrit. De là, procès : une première condamnation du 28 juin 1773 ne suffisant pas, Bernardin est obligé de poursuivre son éditeur devant les juges et consuls des marchands de Paris. Le 9 juillet 1773, ce tribunal confirme le premier jugement et condamne Merlin à payer à M. de Saint-Pierre les six cents livres dues, « avec les intérêts de ladite somme, suivant l'ordonnance, à compter du jour de la demande » (1). Cela ne faisait pas vendre le livre. Le dernier tiers de l'édition resta plusieurs années en magasin, malgré les efforts des amis de l'auteur, et en particulier de d'Alembert et des encyclopédistes (2). Plus tard, une fois brouillé avec eux, il dira, moitié riant, moitié sérieux, que leurs applaudissements lui ont plus nui que servi : « Les philosophes m'ont porté malheur, comme ces sorciers de Thessalie dont parle Pline, qui faisaient périr les moissons, les troupeaux et les laboureurs, en en disant du bien. Ils ont fait, par leurs louanges, que mon édition et ma réputation [ont] séché douze ans sur pied » (3). Du reste, les encyclopédistes n'admiraient pas également tous les chapitres : ils prônaient surtout les *Entretiens sur les arbres, les fleurs et les fruits* qui terminent le livre, « à cause de la tournure de système » (4). Cela valut même une petite mortification au pauvre auteur qui la raconte lui-même dans sa biographie : « M. le comte de Creutz, ambassadeur de Suède, ayant dit chez M. d'Alembert que le *Voyage à l'île de France* était d'un homme honnête et sensible, mais ayant en même temps désapprouvé fortement une partie de cet ouvrage, le système qui est à la fin, on l'avertit que l'auteur, M. de Saint-Pierre, était présent.

(1) CLI, 26. — (2) LVIII, 12. — (3) CLXII, 146. — (4) LVIII, 12.

Sur quoi M. le comte de Creutz se retira très déconcerté. L'auteur lui écrivit le lendemain la lettre suivante :

MONSIEUR,

Permettez-moi de vous remercier du jugement que vous portâtes hier du *Voyage à l'île de France*, puisqu'en condamnant l'ouvrage, vous avez distingué si honorablement l'auteur. C'est un exemple rare de modération dans un pays où toutes les opinions sont extrêmes, et sur deux objets que le public aime toujours à confondre.

Je suis si flatté, Monsieur le Comte, de l'éloge que vous avez fait de ma personne, que, pour le mériter, il n'y a point de réputation littéraire que je ne lui sacrifiasse. Je n'oublierai jamais les titres d'*honnête* et de *sensible* que vous avez donnés à mon caractère dans un moment où on ne pouvait pas présumer que vous voulussiez me donner de l'amour-propre. Ce sont les circonstances de ce moment qui m'ont fait prendre la liberté de vous écrire, pour vous assurer que je ne suis touché que de l'opinion que vous avez de moi, et que vous m'avez loué du côté louable. Je serais fâché qu'un homme *honnête* eût à se rappeler qu'il a sans le vouloir mortifié un homme *sensible*.

Je suis avec respect, etc.

Paris, ce 16 février 1773 (1).

Cette lettre nous montre bien le charmeur d'hommes en train de faire une conquête, et comment il s'y prenait pour se faire un ami d'un inconnu de la veille : le comte de Creutz lui offre son admiration, son amitié et l'invite à dîner (2).

Sur les simples lecteurs, le livre exerce la même séduction : M^{me} de la Ville-Jehannin écrit à Bernardin : « Le chevalier de Kerralio, frère de celui que vous connaissez à l'École militaire, me dit, après l'avoir lu

(1) CLVIII, 28. — (2) CLVIII, 29.

avec beaucoup d'attention : Je voudrais être l'ami de M. de Saint-Pierre » (1). Ce *Voyage* lui vaut surtout des amies : « vous avez mis le sexe pour vous, lui écrit M^{me} Challes, et c'est le bon parti. Les hommes jugent, mais nous décidons en dernier ressort » (2).

Si donc ce n'était pas un gros succès d'argent, ni un triomphe littéraire, c'était mieux qu'un succès d'estime. Bernardin commençait à réunir autour de lui un public spécial, peu nombreux encore, mais déjà passionné, et qui deviendra une foule. Il aurait pu se déclarer satisfait pour son début ; pourtant son *Voyage* ne lui plaisait pas beaucoup, et il songea un peu plus tard à le remanier à fond. Anticipons un peu sur la chronologie pour épuiser cette question en une seule fois.

II.

Au manuscrit LXXXII figurent des notes de deux époques différentes, les unes prises à l'île de France même, ou pendant le retour, les autres sous la Révolution, pendant qu'il préparait une nouvelle édition du *Voyage*, en 1790. Cette réédition n'est pas un simple projet en l'air bientôt abandonné, car Bernardin compose jusqu'au prospectus destiné à lancer le livre : entre autres choses on y trouve ce détail qui paraissait tout naturel aux contemporains : « le billet de souscription, signé de moi, sera conçu en ces termes : J'ai reçu du Cit..... la valeur de trois boisseaux de bled pour les deux volumes in-12 du *Voyage à l'île de France* faisant suite aux *Études de la Nature* » (4).

Dans cette réédition, qui du reste ne fut jamais pu-

(1) Lettre du 14 juillet 1773 ; CLVI, 20. — (2), CXXXVIII, 58. — (3) XXXIV, 13. — (4) CX, 42.

bliée, il comptait, bien entendu, corriger les quelques erreurs qui lui avaient échappé la première fois (1). De plus, les remaniements qu'il projetait aboutissaient à une réfection totale : dans la première édition, il avait supprimé tout ce qui lui était particulier : « Mais depuis, dit-il, j'ai senti que ce qu'il y avait de personnel dans un voyageur était ce qui intéressait le plus du voyage. C'est cela ce qui forme l'illusion qui nous rend les choses présentes » (2) ; ou encore : « l'intérêt d'un voyage cesse quand on perd de vue le voyageur » (3). Aussi annonçait-il dans son prospectus qu'il parlerait bien en détail de sa propre personne (4), immédiatement après l'avant-propos : « Je commencerai par donner une idée de mon naturel et de mon éducation. Les voyageurs exacts commencent par offrir aux lecteurs un état des dimensions de leur vaisseau, de son équipage, et de ses approvisionnements. Pour moi, je présenterai aux miens l'état de moi-même, de mes passions et de mes talents, tels que je les ai reçus de la nature, et que l'éducation les a formés ou déformés. Nous avons déjà beaucoup de voyages du tour du monde. Mais il est peut-être plus difficile, et sans doute plus utile, de faire le tour de soi-même » (5). Il est heureux pour nous que ce portrait du peintre par lui-même, que Bernardin comptait installer à l'entrée de son monument, ne se soit pas égaré comme la majeure partie de cette réédition projetée : en voici les traits les plus intéressants :

SUR MON CARACTÈRE.

Lorsque j'écrivis mon *Voyage* en 1770, j'étais novice, je n'osais étendre mes idées ; j'avais des ménagements à gar-

(1) LVIII, 3. — (2) XXXIV, 13. — (3) CII, 46. — (4) XXXIV, 4. — (5) CII, 46.

der ; maintenant, vingt ans après, libre, plus tranquille par les passions, j'aime à revoir la différence que les années ont apportée dans ma manière de voir.

Ma sensibilité est extrême. Je n'ai jamais oublié ni un bienfait ni une injure. Je cherche à reconnaître le premier. J'ai pardonné souvent la seconde. Mais jamais je n'en ai perdu le souvenir. Jean-Jacques me disait : « le premier mouvement de l'homme est d'être bon : c'est la réflexion qui le rend méchant ». Et cependant, dans la contradiction, mon premier mouvement serait d'être méchant, mais la réflexion me rend bon.

Il me semble qu'il y ait en moi plusieurs étages où mon âme habite. J'aime naturellement le fond de la vallée, où, fatigué des maux de la vie, je me plais à [me] reposer. Mais si quelqu'un s'élève au-dessus de moi et cherche à me troubler, alors mon âme monte au-dessus de lui ; si le malheur qui m'environne augmente, je monte d'étage en étage jusqu'au sommet de la montagne où je m'éloigne de la vue des hommes, me réfugiant dans un monde où je ne suis plus en leur pouvoir. La bonté m'attire dans la vallée, et le malheur me fait réfugier dans la montagne.

Ma vie a roulé sur deux pivots, l'amour et l'ambition. Quant à mon ambition, je la dirige tant que je puis au bonheur des autres, y faisant entrer le mien pour le moins que je peux, préférant une once de bonheur à un quintal de réputation, traitant à cet égard les autres comme je voudrais qu'ils me traitent moi-même.

Quant à ma disposition à aimer, plus j'avance en âge, plus je deviens difficile... Cependant je ne saurais renoncer à cette illusion qui a fait le charme de ma vie, me persuadant que, comme Sénèque, je trouverai une Pauline dans mes vieux jours (1).

A côté de ce portrait flatté et engageant, Bernardin comptait bien placer les médaillons de ses amis, voire de ses amies : « Ces lettres trop abrégées qui contiennent mon arrivée en Bretagne jusqu'à mon embarquement, seront beaucoup plus développées, et on y verra

(1) CXVI, 1 et 2.

le sujet de la mélancolie dont je porte depuis longtemps le foyer dans mon cœur... J'y ferai connaître les personnes auxquelles la fortune avait associé mon sort » (1). Parmi ces personnes doit figurer au premier rang la princesse Misnick. Il a même l'intention de publier, vers le second tiers du livre, les lettres de M^{me} de Radziwill, « pleines d'amour, d'espérance, de grandeur, au milieu de l'abandon, de la solitude » où il se trouvait, à l'île de France : il y aurait là, pensait-il, « un effet terrible par opposition » (2). Il y aurait eu là surtout un effet déplorable pour la réputation de l'indiscret chevalier, s'il avait nommé la princesse : mais elle devait traverser le livre incognito : « ce n'est point... la confession de ma vie que je veux faire, dit-il dans son prospectus, je ne la fais qu'à Dieu » (3).

Outre la part très considérable qu'il donnait à sa propre biographie, surtout au début de l'ouvrage, il comptait, au fur et à mesure du développement, y faire toutes sortes d'adjonctions, les unes d'ordre général, les autres de détail. Il voulait relever l'intérêt par des anecdotes ; ainsi, là où nous lisons simplement ceci : « nous trouvâmes un mât de hune garni de tous ses agrès. On crut le reconnaître pour appartenir à un vaisseau anglais que la tempête avait obligé de couper ses mâts. Nous l'embarquâmes » (4), Bernardin, au lieu de cette constatation toute sèche, qui semble tirée du journal du bord, voulait raconter cette petite scène très vivante, que Victor Hugo eût jugée digne des *Travailleurs de la mer* :

Dès qu'il fut à bord, le charpentier du vaisseau, très habile homme, nous dit : « c'est un mât anglais ». Cepen-

(1) CH, 46. — (2) CXVI, 48. — (3) CH, 46. — (4) *Œuvres*, p. 102, col. 2.

dant [il était] couvert de bernacles qui le rongeaient. — Et comment, lui dis-je, le reconnaissez-vous ? — Il me dit : — C'est que ses poulies sont plus creuses, et les cordages plus légers. — Quel avantage y a-t-il ? — Un très grand. Le mât est moins chargé. Il faut moins de monde pour faire la manœuvre, qui se fait aussi plus promptement. » Il me fit remarquer que les poulies étaient de bois de gayac, et les rouets plus évidés, mieux tournants ; que les cordages n'en pouvaient sortir ; que les cordes étaient plus menues, moins pesantes, du chanvre de la meilleure qualité ; d'où il arrive qu'il faut moins de monde pour faire la manœuvre de leurs vaisseaux ; que les mâts, moins chargés, résistent mieux à la tempête, prennent mieux le vent. Ainsi la supériorité de la marine dépend de ces attentions qui semblent frivoles. Un bon gouvernement ne néglige rien.

Ainsi me parla cet habile homme, qui était lui-même un exemple de la négligence de notre gouvernement, car il était excellent charpentier constructeur, s'amusant à faire des patrons de frégates, passant sa vie avec son couteau, ... et il était à la veille de mourir de faim, le Roi ayant acheté Lorient de la Compagnie. Tous les serviteurs de marine [étaient] réduits à la misère avec leurs enfants, ainsi que nous le vîmes aux environs de Lorient, dans les villages où les matelots vous demandaient l'aumône (1).

On voit par le ton de cette fin que les temps ont bien changé depuis la première édition ; les censeurs ne sont plus à craindre : l'auteur a le droit de tout dire : il n'a plus à garder de ménagements comme en 1770 (2). Notamment ses rancunes d'ingénieur hors cadre contre ses collègues patentés et leur esprit de corps, de militaire hors rang contre les officiers brevetés, accumulées depuis la guerre de Sept Ans, l'île de Malte, l'île de France, etc., font une véritable explosion. Dans un fragment intitulé *Education aux colonies*, Bernardin s'en prend directement à notre système pédagogique qui

(1) LVIII, 4. — (2) LXXXII, 105.

repose sur l'ambition, et indirectement à l'esprit militaire (1). Il reprend et développe cette dernière idée dans un autre chapitre intitulé : *Défauts et vices de nos colonies. Remèdes*. Dans son système, simpliste comme celui de La Rochefoucauld, l'ambition est la source de tous les fléaux de l'humanité en général, en particulier aux colonies, et plus spécialement à l'île de France : c'est elle qui crée les trop grandes propriétés et l'esclavage, qui amène le déboisement, qui détruit l'équilibre social en donnant le premier rang à l'état militaire, qui fait des prêtres les associés des négriers, des pirates, etc. (2).

Dans ces descriptions poussées au noir, Bernardin manque visiblement de la sérénité de l'historien. Il développe, il déclame en homme de parti. C'est un réquisitoire qu'il prononce, et non un jugement qu'il rend. On voit bien la faiblesse de sa thèse lorsque, après avoir exagéré les maux, il aborde le chapitre des remèdes. Comme tous ceux qui se préoccupent d'abattre plutôt que de reconstruire, il est véhément quand il s'agit d'exposer le mal, et faible quand il propose le remède.

Pour faire prospérer l'île de France au point de vue économique, il faut réduire les plantations, les « habitations », comme on dit là-bas, à 50 ou 60 arpents ; y faire venir et y retenir des ouvriers. — Remarquons que cela ne reboiserait pas l'île, et que Bernardin oublie d'indiquer les moyens pratiques de substituer l'ouvrier blanc au noir.

Pour remédier aux défauts qu'il prête au clergé de l'île, quel est son procédé ? « Que si la religion catholique ne peut permettre qu'on détruise le célibat des

(1) LXXXII, 44. — (2) LVIII, 52.

prêtres, si difficile à conserver sous la zone torride, au moins est-il d'une nécessité absolue, si on y veut conserver au moins la religion chrétienne, d'y envoyer des vieillards sans passion, qui ne se mêlent d'aucun commerce, et qui ne fassent autre chose que de prêcher la morale de l'Évangile, sans tristesse, en l'accompagnant de fêtes » (1). En somme, il propose une religion de pacotille et un clergé d'exportation. C'est peut-être spirituel, mais ce n'est pas sérieux.

Enfin comment guérir ce qu'il appelle un vice, cette ambition qui envoie à l'île de France et dans nos autres possessions les cadets sans fortune, ces risque-tout qui sont l'armée coloniale et pacifique de la France sous l'ancien régime ? C'est bien simple : ils n'ont qu'à rester chez eux : « ne cherchons point fortune aux colonies, et n'y passons que par l'ordre du prince et pour la défense de la patrie. Employons notre industrie et notre sagacité à rendre plus fertile cette terre où nous sommes nés » (2).

C'est presque le mot attribué à Robespierre : périculisent les colonies plutôt qu'un principe vertueux ! En voulant extirper l'ambition du cœur de l'individu, Bernardin ne s'aperçoit pas qu'il blesse la force expansive de toute la nation. Si pourtant les jeunes lecteurs du nouveau *Voyage à l'île de France* ne sont pas refroidis par ces conseils déprimants, s'ils sentent bouillonner en eux la vigueur inemployée, le désir de l'inconnu, Bernardin leur indique un émollient, un dérivatif. L'ancien coureur d'aventures déconseille les voyages au long cours et préconise le cabotage de plaisance : « Faites construire, dit-il, une felouque légère, ne calant pas un pied et demi ; partez de Paris au printemps,

(1) LVIII, 52. — (2) LXXXII, 47.

et descendez la Seine : chaque soir vous échouerez prudemment votre bateau à la rive. Vous verrez le Havre, où l'on ne parle que de l'Amérique ; vous remonterez l'Orne jusqu'à Caen : là vous n'entendrez causer que de noblesse et de chevaux ; puis vous verrez le Mont Saint-Michel où il n'est question que de miracles, Lorient où l'on ne songe qu'aux Indes ; enfin vous arriverez à Nantes, et vous remonterez la Loire, en faisant de temps en temps la dinette dans les îles désertes du fleuve » (1). Voilà un voyage de tout repos, et bien propre à former la jeunesse !

On devine quelle eût pu être l'influence de ce livre trop sage. Déjà, après l'avoir lu dans sa première forme, pourtant si atténuée, M^{me} de Boisguilbert écrivait à Bernardin, le 6 février 1786 : « Je me suis procuré, Monsieur, votre voyage à l'isle de France : vous ne donnez pas envie de connaître ce séjour » (2). Qu'eût-elle dit, si elle avait pu lire la seconde édition que préparait le voyageur désabusé ? L'horreur des mères françaises pour les colonies eût encore redoublé, si possible.

Au point de vue patriotique, on ne peut regretter que cette réédition soit restée dans les cartons de l'auteur. Au point de vue littéraire, nous avons perdu, sinon un chef-d'œuvre, du moins un livre de premier ordre, et qui n'eût ressemblé en rien au *Voyage* que nous connaissons ; la forme même eût été modifiée : au lieu de lettres, un journal (3).

Quand Bernardin songeait à modifier aussi radicalement son œuvre de début, il n'avait que cinquante-trois ans, ce qui, pour sa vigueur exceptionnelle, n'était que le déclin de sa maturité. Ce n'était donc pas

(1) LVIII, 8. — (2) CXXXII, 46. — (3) XXXIV, 13.

une prudence sénile qui lui faisait ainsi modifier ses idées, c'étaient les déceptions de toute espèce qui l'avaient assagi jusqu'à l'excès.

Le *Voyage* n'était qu'un demi-succès pour son amour-propre, et une quantité négligeable au point de vue financier. Bernardin ne pouvait pas encore « chercher de l'eau dans son puits » (1 ; il serait mort de soif. Il lui fallait donc s'adresser à l'Etat. Le 4 août 1774, il soumettait au ministre de la marine un plan qui dut surprendre les bureaux, si habitués qu'ils fussent à recevoir des offres bizarres : c'était un mélange de projets chimériques à la Picrochole, de souvenirs personnels, et d'idées commerciales très pratiques. Bernardin offre à la Marine de faire, par terre et à pied, un voyage d'exploration, de prospection, jusqu'à l'Indus, voyage qui lui demanderait bien cinq ou six ans ; la Marine fait faire ce genre d'expéditions par mer : cela coûte cher, et on ne voit rien ; lui, il découvrira la partie de l'Asie la moins connue malgré les cinq mers qui l'environnent. Du côté de la mer Noire, il pourra conclure, au nom de la marine royale, des marchés avantageux pour les matières de Moldavie et les salaisons : un bœuf y coûte neuf francs. Près de la mer Caspienne, il découvrira l'endroit d'où les Russes tirent toutes sortes de matières précieuses : l'habile solliciteur fait miroiter devant les yeux du ministre des carrières entières de lapis : « J'ai vu, étant à Moscou, une caravane de Tartares Boukariens qui avaient apporté plus de deux milliers pesant de lapis lazuli ; ils disaient qu'il y en avait de grands rochers dans leur pays ». Puis il pousserait dans le Thibet, pour y découvrir quelque végétal utile, et finirait son voyage par

Surate, qui fait un commerce considérable : « il s'y fabrique entre autres une étoffe de soie mêlée d'or et d'argent, dont j'ai vu toute la noblesse polonaise porter de grandes ceintures, et que les Hollandais apportent à Dantzig, où ils les vendent un prix excessif. Ce seul objet est immense, car il n'y a pas un gentilhomme en Pologne qui n'en porte, pour peu qu'il soit aisé ». En revenant par la mer Rouge, il s'occuperait de la question des cafés, très importante pour l'île de France et Bourbon : « J'ai vu à l'île de France un capitaine d'un petit vaisseau, qui, s'étant chargé à tout événement de quelques balles de café Bourbon pour Surate, le vendit avantageusement à des marchands de Moka, qui lui dirent que le café de leur pays devenait si rare par la quantité prodigieuse que la Turquie en consomme, qu'ils étaient très aises de trouver celui-là pour supplément ». Bernardin termine en affirmant que son voyage serait glorieux pour Louis XVI et pour son ministre, avantageux pour la France : « quand je n'en rapporterais qu'une plante utile aux landes de Bordeaux, j'aurais assez fait pour ma patrie ! » Tout le monde y trouverait donc son compte, même l'explorateur : « quant aux frais de cette entreprise, guides, interprètes, transports, présents à faire, droits à payer, ainsi que pour m'assurer un sort à mon retour, si j'ai le bonheur d'en revenir, je m'en remets entièrement à vous » (1). Cette perspective de n'avoir rien à donner au voyageur, dans le cas où il ne reviendrait pas, ne suffit pas à tenter le ministère de la marine.

Rebuté de ce côté, Bernardin se retourne vers la Guerre, où il essaye de consolider sa situation bien précaire de capitaine ingénieur en disponibilité : il

(1) LXX, 7-8.

s'adresse au comte de Saint-Germain, son ancien chef, et lui remet une liste de ses services, qui se termine par une véritable plainte, presque désespérée : « Cet officier sans fortune, et qui ne s'est soutenu ces deux dernières années que par deux gratifications de cent pistoles chacune, l'une obtenue du feu roi, l'autre de notre digne monarque Louis XVI, désire qu'on ait quelque égard à ses longs voyages, au zèle qu'il a témoigné pour sa patrie, et que le ministre de la guerre, dont l'équité et le patriotisme sont si connus, l'attache à son département comme officier réformé, afin de l'employer à tout ce qu'il jugera convenable au service du Roi » (1).

L'Etat repoussa assez dédaigneusement les suppliques d'un officier qui était en même temps un auteur, et qui ne craignait pas de dévoiler des vérités désagréables. Pour comble de malchance, Bernardin allait encore, à l'occasion du *Voyage*, se brouiller avec l'opposition, qui était une puissance, elle aussi. Il avait eu un instant l'idée d'ajouter à son ouvrage, pour en faire un juste volume, une petite parodie assez anodine des panégyriques d'académie, l'*Eloge historique de mon ami* : « C'est celui d'un petit chien auquel j'étais fort attaché. Il avait fait la traversée avec moi, et je le perdis à l'île Bourbon. J'ai écrit son éloge dans le genre académique. Cette plaisanterie plut beaucoup à quelques dames, mais elle pensa me brouiller avec de graves philosophes, et peut-être a-t-elle contribué à la haine que leur chef m'avait vouée » (2). D'Alembert en voulut-il réellement à de Saint-Pierre « jusqu'à la mort » ? Bernardin l'affirme plusieurs fois (3). C'est peut-être beaucoup dire. Toujours est-il que, un peu

(1) XLIX, 17-18. — (2) LXXXII, 82 ; L, 2. — (3) XCVI, 16, et CXIX, 37.

effrayé par le succès qu'elle avait obtenue en simple lecture privée, il se décida à la supprimer dans l'édition de son *Voyage* (3).

CHAPITRE X.

I. Querelles avec les philosophes. — II. Visite à La Trappe.
— III. Détresse financière en 1778.

I.

La brouille n'était que différée par cette prudence un peu tardive. D'autres incidents allaient la précipiter.

Le règlement de comptes de Bernardin avec son éditeur avait été plutôt orageux. Avant de s'en remettre au tribunal, le chevalier de Saint-Pierre avait tenté une explication directe avec son débiteur, qui s'était montré grossier. Bernardin avait été poli pour deux, et avait résisté à la tentation de se faire justice lui-même ; il alla chez d'Alembert, et lui raconta l'histoire devant trois autres personnes. « Cette affaire qui me semblait mériter quelques éloges, dit-il, vu la violence que je m'étais faite, ne paraissait qu'un excès de bonté. Il n'y eut que l'abbé Arnauld qui la prit loyalement. M. de Condorcet se tut. M^{lle} d'Espinasse m'offrit des bonbons en me disant : Vous valez mieux que nous. Mangez-en, vous êtes bon et doux ». Chercher des compliments pour sa modération, et se voir

(1) cx, 42.

considéré comme un lâche doucereux, c'est dur, surtout quand la malignité s'acharne sur le patient. Traité comme un poltron, Bernardin se décida « à chercher quelque ennemi digne de [lui], quelqu'un qui ne fût pas à longue perruque, quelque coq crêté ». Cela lui était d'autant plus facile qu'il avait remarqué, dans toutes les sociétés de femmes, un de ces *coqs*, « tenu dans l'occasion d'être le complaisant ou le brutal, de faire les mauvais compliments ou les invitations. Pour l'ordinaire c'est un militaire ». L'un d'eux s'oublia une fois jusqu'à secouer rudement dans son fourreau l'épée de Bernardin : le chevalier tenait son duel, et ne le lâcha pas. Ayant ainsi fait ses preuves, il renonça au monde où il s'était fourvoyé : « Je résolus de rompre, et de m'éloigner de sociétés où je ne pouvais être bon sans être méprisé, ni sensible sans être craint » (1).

Cette mésaventure du libraire n'aurait pas eu lieu, du reste, qu'une rupture fût fatalement survenue tout de même, un jour ou l'autre, pour incompatibilité d'humeur, et surtout pour mésintelligence réciproque.

Ce n'est pas, à vrai dire, la question religieuse qui le sépare des encyclopédistes : il fait, contre l'Eglise, les mêmes gestes que les philosophes. Sans doute il garde dans son for intérieur le respect des croyances spiritualistes, mais il ne s'en ferait pas alors le champion, comme son ami Jean-Jacques. Il n'est plus catholique ; toutefois il reconnaît le bien que le catholicisme fait aux âmes, surtout aux cœurs simples (2). Mais le même Bernardin qui a les yeux mouillés devant une pauvre fille cherchant du réconfort dans sa religion, se garde bien de prêcher la même doctrine aux femmes de son monde : il leur parle en homme sensible, en

(1) LXXXII, 97. — (2) CXLVIII, 64.

philosophe sentimental et non religieux : « Vous cherchez la vertu dans la solitude. Quand le vent de l'adversité soufflera, couvrez-vous de la philosophie. C'est une bonne cuirasse. Je ne lui préfère que le manteau de l'amitié, qui échauffe en même temps qu'il protège » (1).

D'Alembert et son amie eussent approuvé cette doctrine : tout au plus M^{lle} de Lespinasse eût-elle pensé *in petto*, en regardant le comte de Guibert, qu'il y avait un manteau meilleur encore, plus chaud et plus solide. Mais aucun encyclopédiste n'eût protesté, au contraire. Ce n'est pas la foi spiritualiste, alors très tiède, de Bernardin qui va amener la brouille, mais bien, chose inattendue, son royalisme très ardent. Bernardin n'aurait pas pu dire comme Racine : « Dieu m'a fait la grâce de ne rougir jamais du Roi ni de l'Evangile » (2). Il ne défendait guère le Nouveau Testament devant les philosophes, mais il prenait parti pour le Roi très énergiquement. Tandis que son ami Jean-Jacques se brouillait avec les athées à cause de Dieu, Bernardin rompait avec les républicains, ou plutôt avec les révolutionnaires de l'Encyclopédie, à cause du Roi. En effet, quelque temps après l'entrée solennelle du Dauphin et de la Dauphine à Paris, c'est-à-dire dans les environs de 1773, Bernardin éprouve le besoin d'écrire, en la développant probablement, une riposte qu'il avait lancée en face à Helvétius, et qu'il intitule : *De la Royauté et des Rois* (3). Elle est intéressante en elle-même, et aussi comme document sur la mésintelligence croissante entre notre héros et les philosophes :

(1) CXLVI, 58. — (2) Ed. Paul Mesnard, t. VII, p. 217. — (3) CLXXVIII, 8.

Certes, Helvétius, je ne tiens comme vous ni fortune ni dignité de la bonté de nos rois, mais, quand je n'aurais pas subsisté par ses bontés, l'intérêt de la vérité m'oblige à dire [ceci] : dans ce souhait impie où, comme Camille, vous semblez appeler contre votre patrie les puissances du Nord,

Puissent cent peuples ligués (*sic*) des bouts de l'univers....

est-ce là le souhait d'un citoyen ? Eh ! qui voudriez-vous appeler à ce bel œuvre ? Est-ce l'Impératrice de Russie, qui règne sur des déserts ? Est-ce le roi de Pologne, dont tous les Etats sont démembrés, et dont tous les citoyens sont ligués les uns contre les autres ? Est-ce le roi de Prusse si vanté, et à jamais fameux par les malheurs de la Saxe ? Où sont donc ce bonheur et ces lumières du Nord ?

Quelle constitution du Nord voudriez-vous substituer à la nôtre ? Est-ce les révolutions perpétuelles de places chez les Grands russes, qui, du ministère, vont mourir misérables en Sibérie ? Voudriez-vous voir le peuple français partagé, comme les Russes, en troupeaux d'esclaves, ... ne supporter son état que par la plus profonde ignorance ? Voudriez-vous voir l'aristocratie polonaise, où l'homme est plus avili qu'il ne l'était dans le gouvernement féodal, où tous les grands se haïssent, où le peuple, dans la stupeur de la misère, ne prend intérêt à rien, voudriez-vous voir les mœurs prussiennes régner à Paris comme à Lacédémone ?

Puis, comparant la douceur de vivre à Paris à cette vie de caserne à Berlin, la *tyrannie* des rois de France, très supportable en somme, à la *bonté* de Frédéric pour le peuple qu'il exploite, Bernardin répond aux amis d'Helvétius qui se plaignent de la *tyrannie* du Roi :

Je vous dirai, moi, que si vous formez une république, il s'en trouvera bien d'autres. Quelle foule de tyrans qui se prêtent tous la main ! que de fortunes à faire aux dépens de la fortune publique ! quelle chaîne, formée d'anneaux innombrables ! Et cette république dont vous voulez faire

cadeau à notre pays, Helvétius, vous-même voudriez-vous l'établir dans votre maison, avec vos femmes, vos domestiques, avec vos amis, même à vos tables où vous soutenez si aigrement vos opinions, et où vous êtes intolérants en prêchant la tolérance ? Pour moi, qui fais peu de cas de ce que donne l'intrigue et de ce qu'ôte la calomnie, je ne balance point à dire que le gouvernement despotique est le seul qui nous convienne, le seul où le peuple soit libre, le seul qui soit fait pour lui. La liberté ne convient qu'à des peuples sans passions.

Il suffit du reste de voir l'usage que font de la liberté les Français, là où on les laisse maîtres, aux colonies : ils agissent en tyrans, eux qui, à Paris, crient contre la tyrannie. Et qui donc après tout claboude contre la royauté ? Des privilégiés, des gens qui exploitent la cour à leur profit : « mais l'amour des rois est dans le peuple, parce qu'il le regarde comme une digue qui le défend contre les tyrannies particulières. Avez-vous vu dans le Nord un peuple témoigner quelque joie à la vue de ses princes ? Pour moi, qui ai vu plusieurs cérémonies de couronnement, de mariage, je n'ai vu que des attroupements silencieux. » C'est ce qui arriva pour le roi de Pologne en 1763, quoi qu'en aient dit les gazettes :

Mais ceux qui ont vu dans ces derniers temps la foule du peuple à l'arrivée du roi, du dauphin et de la dauphine, ont entendu les cris de joie : les Tuileries, les quais, les bords de la rivière, la place, les rues, les fenêtres, [étaient] bordés d'un nombre infini de personnes, quoiqu'il n'y eût que les seules personnes royales, et rien d'extraordinaire, ou de fait pour être distribué ; et les cris frappaient les voûtes du Louvre, et plusieurs versaient des larmes.

Est-ce là le sentiment d'hommes qui regardent leur tyran dans leur prince ? N'y a-t-il [pas là un] sentiment obscur, quelque'un de ces instincts indépendants des sophismes, qui fait que le peuple regarde son prince comme son protec-

teur ? Le nègre même, le malheureux nègre regarde comme un honneur d'être sous la domination directe du Roi (1).

Dans ce curieux morceau, Bernardin semble bien déployer l'éloquence de l'escalier. Battu probablement dans la discussion orale, où il a dû être seul de son avis, il prend sa revanche sur le papier : et les incorrections mêmes de sa prose montrent qu'il a écrit bride abattue, en proie à une passion sincère et désintéressée. Il est royaliste par sentiment aussi bien que par raisonnement. Dans le voyage qu'il fait à cette époque en Normandie, on le voit en proie à un véritable mysticisme monarchiste : « je traversai la forêt d'Ivry avec une volupté respectueuse en pensant à Henri IV » (2). Il est donc blessé dans ses convictions par le scepticisme politique, par l'hostilité des philosophes contre la royauté. S'il ne fait pas claquer la porte en les quittant, du moins il leur tire sa révérence, et juge sévèrement ses amis d'un jour, par exemple dans cette *Vision* qui date exactement la rupture en 1775 :

Je rencontraï un grand homme âgé... Il me dit qu'il était fils d'un plus grand que lui, qui avait vécu ses cent ans ; que c'était dans leur famille le terme de leur vie.

Il me dit qu'il était athée un jour, et superstitieux l'autre, livré aux plaisirs et parlant beaucoup de morale, établissant çà et là des chaires de philosophie, et s'emparant des terres de ses voisins ; ne croyant à rien et parlant de tout ; que l'agriculture et le commerce l'avaient mis à son aise.

Je lui demandai son âge et son nom ; il me dit : J'ai 75 ans, et je m'appelle le dix-huitième siècle (3).

A partir de ce moment, Bernardin ne fait plus partie de l'armée des philosophes : dans ses causeries, dans ses lettres intimes, il critique leurs livres, notamment

(1) CLXXVIII, 8. — (2) CLXXVIII, 38. — (3) CLXXVIII, 13.

la *Logique* de Condillac (1). Il va plus loin : il songe à lutter contre l'Encyclopédie, à fonder un journal moral pour les femmes ; il le définit une « espèce d'encyclopédie de tout ce qui est bon, de ce qui est honnête, de ce qui est utile, de ce qui console, de ce qui réjouit » (2). Je ne crois pas que le premier numéro de ce journal ait jamais paru ; à coup sûr Bernardin l'avait écrit ; en voici un morceau :

« Je rapporterai ce que chaque ville ou chaque citoyen fait actuellement de louable, les vertus de chaque état de la société, afin de réunir, s'il est possible, tout ce qui porte le nom français par un sentiment de bienveillance réciproque. »

J'imagine que si ce numéro-programme avait paru, le premier abonné du journal eût été le futur évêque constitutionnel de Lyon, l'abbé Lamourette. Les optimistes un peu chimériques eussent applaudi à cette promesse « de prouver qu'il y a dans la nature plus de plantes salutaires que de poisons, d'accueillir sans distinction tout ce qui souffre, depuis le grand seigneur ennuyé du tourbillon de sa grandeur, jusqu'au solitaire ennuyé du silence de sa cellule ». A la tentative des philosophes pour enseigner par le théâtre, Bernardin, en fidèle ami de Jean-Jacques, oppose son journal moralisateur :

Peuple sensible et curieux, nous parlerons rarement des Grecs et des Romains, nous laisserons dormir en paix l'Égypte mystérieuse ; la vallée de Tempé et les rivages d'Idalie ne fourniront point de songes voluptueux ; nous nous occuperons de ce que nous devons faire, et non de ce que les autres ont fait... Peuple sensible ! Quoi ! vous pleurez au récit des malheurs de la famille d'Agamemnon ! Mais

(1) CLXXXVIII, 23. — (2) XIX, 66.

voyez cent mille familles de notre sang manquer de pain, d'habitations... Le ciel vous a-t-il doués de sensibilité pour la nourrir de spectacles oisifs ou d'occupations vertueuses?

L'idée en somme était originale ; elle devait avoir pour ennemis ceux à qui Bernardin déclarait la guerre : pour pouvoir se défendre, il cherche et trouve un grand corps, plus influent alors que jamais, auquel il demande son appui, très habilement :

Il faut un protecteur à cet ouvrage, et je l'offre à la puissance la plus ancienne, la plus étendue, la plus durable, la plus indépendante, celle à qui la nature a confié la postérité future, le bonheur de la génération présente.

Sexe enchanteur, êtres divins, vous rendez la vertu plus aimable et le vice moins odieux ; vous tenez dans vos doigts de rose le fil de nos destinées. Sans vous le bonheur est triste, et le malheur insupportable. Vous égayez le mélancolique, vous rendez l'avare libéral ; vous endormez le coq de l'ambition et les serpents de l'envie. Il n'y a point de passion que vous ne puissiez calmer : la vôtre seule est intraitable.

Vous faites par sensibilité le bien que les sages ne font que par réflexion. Aidez-moi à rendre la vertu plus facile, les malheurs plus légers, et l'espérance du bien à venir plus vive.

Cet appel insinuant et flatteur se terminait par l'annonce du second numéro : « Madame, dans la feuille prochaine, je parlerai de l'Académie » (1). Il est plus que probable que ce n'eût pas été pour en dire du bien, puisque le parti philosophique y était devenu le maître. Du reste, dans son *Histoire de la régente Anne*, Bernardin avait également l'intention de mener ses lecteurs aux séances de l'Académie pour critiquer

(1) XIX, 66.

d'Alembert et Marmontel (1). Pourtant, malgré ses rancunes plus ou moins cachées, de Saint-Pierre était trop habile et trop faible encore pour rompre absolument, sinon avec les philosophes, du moins avec d'aussi puissants personnages que leurs chefs. Il n'y avait plus entre eux et lui union des cœurs (si tant est qu'elle ait jamais existé) ni coopération. Bernardin n'était plus un allié : ce n'était pas encore un adversaire irréductible : on se ménageait de part et d'autre par prudence réciproque : d'Alembert était influent, mais Bernardin avait montré qu'à l'occasion il avait la dent dure, et tous deux connaissaient leur Regnier :

Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.

Quatre ans plus tard, un des frères de Bernardin. Dutailli, compromis dans une terrible aventure que nous verrons bientôt, s'empresse de demander, par l'intermédiaire de son frère, la protection de d'Alembert, et l'obtient (2). Plus tard encore nous voyons le nom de d'Alembert figurer sur la liste alphabétique que Bernardin dresse de ses amis et patrons (3). Quant à M^{lle} de Lespinasse, à qui Bernardin trouvait de l'esprit parce que l'*Eloge de mon ami* lui avait plu infiniment (4), elle était restée en si bons termes avec Bernardin qu'elle correspondait encore avec M^{lle} de Saint-Pierre (5). Le 20 octobre 1776 Catherine écrivait à son frère ce mot qui montre à quel point Bernardin était resté l'ami de l'amie de d'Alembert : « la mort de M^{lle} Delespinasse ne m'était point connue : je partage cette douleur avec vous (6) ».

(1) XI, 26. — 2 c, 14. — (3) CV, 37, et CVII, 58. — 4 CXXIX, 37. — (5) CXLII, l. 3, f. 14 et 48. — (6) CXLII, l. 2, f. 64.

La rupture n'avait donc pas été complète avec d'Alembert, ni générale avec les philosophes qui gravitaient autour de lui. Seulement il y avait entre les encyclopédistes et l'auteur de *l'Éloge de mon ami* un petit choc : de là une fêlure, une meurtrissure, qui devait s'agrandir peu à peu : c'est l'histoire du Vase Brisé transposée. Tout le développement intellectuel et moral de Bernardin, et toute sa vie même, vont le séparer de plus en plus de ses anciens amis.

Il finit par supporter très allègrement cette brouille ; mais le premier moment dut lui causer, sinon un déchirement, du moins un de ces accès de tristesse qui suivent la perte d'une illusion. Cet amoureux d'amitié ne pouvait se séparer d'anciens amis sans un serrement de cœur, surtout au moment où la vie lui était plus difficile que jamais ; où ses maigres ressources, sur lesquelles il prélevait la part de sa sœur, étaient précaires, lui permettaient tout au plus de vivoter et non de payer ses vieilles dettes. Hennin, obéré lui-même, revenait à la charge pour les cinquante ducats que lui devait encore Bernardin (1) : sa lettre du 6 février 1775 était d'autant plus pénible à Saint-Pierre qu'elle était amicale : il ne pouvait pas se fâcher et encore moins payer. De plus, sa santé, longtemps brillante, était en train de se déranger : « ce qu'il y avait de pis, dit-il, mes chagrins m'avaient donné des maux de nerfs : je ne goûtais de repos que dans la solitude ». (2) Bernardin était si inquiet de ces troubles nerveux, que lui, l'ennemi de la médecine, il se décida à consulter un médecin de quartier, M. Petit ; il était bien tombé, car ce docteur tant-mieux lui répondit que, pour se bien porter, en général il ne faut pas se

(1) CLIV, 25. — 2 LXXIII, 71.

soigner ; que, dans son cas particulier, il n'y avait qu'une affection nerveuse : « depuis notre bon père Adam jusqu'au moment présent, personne encore n'est mort de cette maladie. Vous n'en mourrez pas plus qu'un autre ». Bernardin n'avait donc qu'à prendre les eaux de Passy, dont il avait parlé le premier au médecin, et surtout à prendre patience (1).

Pour se guérir à sa façon, Bernardin entreprit un grand voyage à pied en Normandie. Il s'en alla d'abord à Dieppe, pour consoler sa sœur, toujours malade et toujours pauvre (2), et aussi un peu pour voir ses parents maternels : de ce côté-ci ce fut un nouveau crève-cœur pour le pauvre chevalier qui avait tant besoin d'être réconforté lui-même : « J'étais étranger parmi mes proches... Ils ne voyaient en moi qu'un parent qui revenait des Indes sans y avoir fait sa fortune, qui voyageait à pied faute d'argent, et qui n'avait d'autre ressource que de faire des livres. C'était une mauvaise recommandation dans un pays où on ne parle que d'intérêts et de procès, et où, en quelques endroits, on apprend à lire aux enfants des paysans dans la Coutume » (3). Pas un de ses parents n'avait voulu l'accueillir : il n'avait trouvé une hospitalité momentanée, pour sa sœur et pour lui, que chez une amie, M^{me} veuve de Saint-Erembert (4).

Il secoua vite la poussière de ses pieds sur le seuil de ces maisons peu hospitalières, et reprit sa route. Le 3 avril 1775, sa sœur lui écrit chez M. de Marguerie, chevalier de Saint-Louis, en sa terre des Loges, près Livarot, par Lisieux (5).

(1) Cxli, l. 2, f. 106. — (2) Cxlvii, 57. — (3) Lxxiii, 71. — (4) Cxlii, 76 et 69. — (5) Cxlii, l. 2, f. 86.

II.

Ce voyage ne vaut pas ses courses d'autrefois avec le Père Paul, le joyeux capucin ; et les réflexions du touriste ne sont pas gaies : il est pauvre, isolé, malade. Alors, que ce soit influence de sa sœur, toujours très pieuse, ou, qui sait ? ressouvenir peut-être des conseils de M^{me} Poivre qui l'exhortait jadis « à se jeter dans les bras de Jésus crucifié », ou encore reflorissement de sa piété d'antan dans cette course à travers le pays où s'était passée son enfance religieuse jusqu'au mysticisme ; bref, pour une de ces raisons, ou pour toutes ensemble, Bernardin ajoute à son itinéraire un arrêt auquel il ne songeait pas au départ : « comme, à mon retour, je passais près de la Trappe, je résolus de voir ce fameux monastère. Mon cœur avait besoin de consolation : j'espérais en trouver parmi des saints ». (1)

D'Alembert aurait ricané, s'il avait vu le touriste, transformé tout à coup en pèlerin, s'acheminant vers la Trappe. C'était au début du printemps : Bernardin s'aventurait dans des allées de pommiers en fleurs ; un dimanche matin, il pénétra dans les bois de la Trappe, et retrouva aussitôt l'hiver. Guidé par une cloche « qui semblait gémir au milieu de ces forêts », il descendit dans une vallée :

Autour, des collines ; au bas, de vastes étangs couverts de joncs et roseaux jaunis par l'hiver, et l'abbaye... Une croix de bois vermoulu, toute inclinée par les vents, m'indiquait le chemin, à l'entrée d'une digue qui traversait l'étang... J'arrivai à l'entrée de la première cour, sans trouver personne qu'un pauvre qui m'indiqua la porte du monas-

(1) LXXIII, 71.

tère. Elle ressemblait à celle d'une prison, avec son guichet grillé. J'étais assez embarrassé : on m'avait prévenu que le religieux qui m'ouvrirait la porte se prosternerait à mes pieds : je ne savais comment je devais répondre à cette humilité chrétienne. Je pensai que, s'il se mettait à genoux, je devais m'y mettre aussi. Je sonne et aussitôt un moine blanc regarde par le guichet, et vient ouvrir. C'était le Père des hôtes. Il s'appelait dom Hugues. Il ressemblait un peu à saint Paul, petit, le front chauve, les yeux ardents, le visage couperosé. Il me demanda d'un ton brusque ce que je venais faire à la Trappe. — En voir le régime, lui dis-je. — Combien y serez-vous de temps ? — Deux ou trois jours, suivant l'usage. — Ce n'est point un usage.

Pendant cette conversation peu accueillante, le Père des hôtes le conduisait le long d'un corridor : au-dessus des portes, Bernardin voyait des inscriptions comme celle-ci : *O beata solitudo, o sola beatitudo*. Pour Saint-Pierre, qui ne se reposait que dans la solitude, c'était une invitation, un appel. Sur d'autres portes il lisait des noms de saints. Dom Hugues le fit entrer dans la cellule Saint-Jacques :

Dans cette chambre était un vigoureux capucin, qui se préparait à sortir. Je mis mon petit paquet et mon couteau de chasse sur une table, et je m'assis pour me reposer. Le Père des hôtes me dit : La messe sonne : il faut y venir, Monsieur. — J'ai fait trois lieues et demie ce matin, à pied ; j'aurais besoin de déjeuner. — Quand on déjeune à la Trappe, on n'y dine point. — Je ne demande pas à déjeuner chez vous, mais on m'a dit qu'il y avait une auberge à la porte, je vais y aller, car j'ai besoin.

Cela commençait mal ; pendant que le Père des hôtes allait annoncer l'arrivée du visiteur à l'abbé, le capucin expliquait à Bernardin que le diner était à onze heures, qu'il en était bientôt dix, et que c'était là l'explication de cette réponse : quand on déjeune ici, on ne dine

point. Puis il ajouta, en moine jaloux de sa robe : « Messieurs de la Trappe croient leur ordre fort austère, mais le nôtre est plus rigoureux ». Là-dessus, retour de Dom Hugues : « Notre père abbé consent que vous n'alliez point à la grand'messe. — Puisque votre père abbé ne veut pas m'y contraindre, j'irai. »

« Alors il fut ouvrir la porte au capucin, qui sans doute lui tint le même discours sur son ordre, car un instant après je le vis revenir fort échauffé, qui me dit : « Ce Père capucin qui trouve son ordre plus rigoureux que le nôtre ! Mais voyez donc ! un capucin ! un capucin ! » Je vis alors que l'ambition était la pensée dominante des solitaires, et que les saints étaient très irascibles. »

Bernardin arrive à la tribune des étrangers dans la chapelle : « un écriteau y commande le silence, mais il n'en est pas besoin. On y est frappé, en arrivant, d'une religieuse et profonde mélancolie ». Le chœur, entouré d'un lambris qui le sépare des deux nefs collatérales ouvertes au public, règne d'un bout à l'autre du vaisseau : il est divisé en deux parties, l'une pour les Pères vêtus d'une robe blanche, l'autre pour les frères habillés de brun :

Je comptai environ quarante Pères blancs et une vingtaine de frères bruns. Les Pères blancs étaient debout dans leurs stalles : au haut des piliers étaient quelques statues de saints, habillées comme eux. Les premiers étaient si immobiles qu'on doutait si c'étaient des statues qui étaient dans les stalles, ou des moines dans les niches. Ils chantaient alternativement, d'un ton lugubre, des psaumes de David. A chaque verset, les moines blancs d'un côté du chœur s'inclinaient profondément au même niveau, et, quand ils avaient fini, ils se relevaient, et ceux du côté opposé en faisaient autant. J'entendais rouler sous ces voûtes obscures les noms d'Israël et de Jérusalem. A la com-

munion ils s'avancèrent vers l'autel à la suite les uns des autres. Celui qui était à la tête se retourna alors vers celui qui le suivait, et l'embrassa. Ensuite il s'agenouilla et reçut la communion des mains du célébrant. Chaque religieux en fit autant successivement. Je fus touché de cette embrassade fraternelle ; mais j'observai que les frères bruns ne participèrent point aux mêmes cordialités.

Leur chœur, inférieur, séparé par une haute cloison, ne communique au chœur supérieur que par une petite porte ; j'appris ensuite qu'ils avaient leur réfectoire et leur dortoir séparés comme le chœur. Ainsi l'ambition met dans les asiles même de la religion une différence entre les hommes.

Conduit de la chapelle au réfectoire, Bernardin ouvre des yeux curieux ; tout l'intéresse : le menu, qui est très maigre, le silence des convives, les punitions infligées séance tenante à un Père qui a fait du bruit avec sa cuiller, à un autre qui est arrivé en retard, la lecture pieuse, dont un trait l'a frappé : un confesseur ordonne comme pénitence à un ecclésiastique d'écrire sur les cas de conscience. Après le diner, qui dure tout au plus vingt minutes, Saint-Pierre revient dans sa chambre :

Il y avait pour tout livre *la Perfection religieuse* d'un moine espagnol nommé Grenade. J'y trouvai d'excellentes observations sur le cœur humain, sur les passions, le monde ; mais il y avait des exemples fort originaux, entre autres celui de ce moine fort régulier qui, à l'agonie, vit le diable perché au pied de son lit sur sa robe dont il léchait la manche. Effrayé de cette vision, il se rappela qu'il avait raccommo­dé cette manche sans en demander la permission à son supérieur. Il le pria de venir, et, en ayant reçu l'absolution, le diable disparut, et le moine mourut en paix.

On vint me chercher pour me mener à vêpres : même cérémonie que le matin. Après vêpres je me promenai dans la cour. Le frère charretier menait ses chevaux sans leur parler, et le père fromager conduisait ses vaches par signes :

les bêtes mêmes semblaient soumises au régime de la Trappe. Ce silence parmi des êtres vivants inspirait une mélancolie plus profonde que la solitude même. C'était encore pis dans l'intérieur de la maison. Partout se lisaient des inscriptions lugubres. Je vis dans la cuisine des images des quatre fins de l'homme, grandes comme nature. Elles étaient horribles. L'une représentait un cadavre à demi rongé des vers, une autre un damné dans les flammes, à travers une grille de fer, avec ces mots : *Eheu, cheu, misere-re meî !*

La nuit venue, on me conduisit avec les autres étrangers dans l'intérieur du cloître, où les religieux étaient rassemblés à la lueur d'une petite lampe.

Après un silence profond, une voix lugubre s'éleva, et fit entendre ces mots : — Je suis damné, damné à jamais. Je n'en peux douter : c'est la voix de Dieu qui me l'assure... — Le vent qui résonnait dans les vitraux du cloître, ces tombes, tout concourait à remplir l'âme d'une terreur religieuse.

Heureusement dom Hugues vient le reprendre, le mène souper, lui tient compagnie, puis l'accompagne jusqu'à sa chambre à coucher, allume un bon feu, s'assied, et cause aimablement, en homme qui a connu le monde ; probablement il avait été officier : « Nous parlâmes de guerre, ensuite de Jean-Jacques et de Voltaire ; il en parla fort bien ; il passa une heure avec moi, et, dans la crainte de l'incommoder, je le priai de se retirer ».

Le lendemain, même programme : Bernardin regarde les religieux travailler : les uns font la lessive, les autres bâtissent la nouvelle abbaye, dont les fondations annoncent un énorme monument. Le soir, dom Hugues, qui subit lui aussi le charme du séduisant chevalier, et devient rapidement son ami, vient causer avec lui :

J'ai vu votre nouveau bâtiment : [il] est considérable.

Vous habitez comme si vous deviez vivre éternellement, et vous vivez comme si vous deviez [mourir] le jour même. Mais, quand vous vous ennuyez ? — Nous avons à quatre lieues d'ici les chartreux de Vallombreuse qui nous invitent. C'est un régime tout opposé. On y sert jusqu'à quinze plats de poisson... Un trappiste hors de son couvent est un poisson hors de l'eau. — Est-il vrai que c'est la mort de M^{me} de Montbason qui est la cause de la réforme de votre abbé de Rancey ? — Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai vu dans la bibliothèque une tête de jeune femme dans un bocal d'esprit de vin. Sa bouche est fort petite. — Il ne doit y avoir à la Trappe que des âmes aimantes qui, s'étant brisées dans le monde, viennent ici se jeter à corps perdu dans le sein de la Divinité ? — Vous vous trompez : il y a ici des âmes apathiques qui n'ont jamais rien aimé. — Vous êtes les stoïciens du christianisme. — Les païens ont eu toutes les vertus, excepté l'humilité. — Vous êtes obligés, en chapitre, dit-on, de vous accuser les uns les autres ? — C'est la règle. — C'est une maxime de perfection qui me semble contraire à celle de l'Évangile où il est enjoint de s'excuser.

Je lui fis ensuite quelques autres objections. Son visage parut se troubler. Il me dit : — Si on avait ici des doutes, la tête en péterait. — A Dieu ne plaise que je cherche à ébranler votre foi, lorsque je viens ici fortifier la mienne.

Bernardin de Saint-Pierre ne resta pas assez longtemps pour réaliser complètement ce projet. Comme tous les autres étrangers, il fut obligé de partir, parce que le duc de Penthièvre allait arriver pour faire sa retraite annuelle de huit jours pendant la semaine sainte (1). Notre héros quitta donc la Trappe, et fit bien : il eût été, je crois, un médiocre trappiste. Pourtant sa visite à ce couvent, si courte qu'elle ait été, semble avoir laissé des traces dans son cœur. Sur l'impression qu'il avait ressentie, il n'a fait ses confidences qu'à sa sœur, dans une lettre perdue, mais Catherine

(1) LXXIII, 71-72.

en était contente : « j'aime, lui écrit-elle, le séjour que vous avez fait à la Trappe » (1). Si Bernardin ne se réconcilie pas dès lors avec l'Eglise, il me semble qu'il parlera maintenant de la Divinité plus religieusement. Dom Hugues eût approuvé ces *Pensées sur Dieu* :

« Il vaut beaucoup mieux être dans les fers et croire en Dieu, que sur le trône, et n'y pas croire. »

« Un homme pauvre qui espère en Dieu est plus fort qu'un roi avec un royaume. »

« Tout nous invite à nous fier à Dieu. La prospérité nous y invite, et l'adversité nous y force » (2).

III.

L'adversité le persécutait toujours. Mesnard de Louichard, son ami, a beau le recommander chaudement au ministre, le 4 janvier 1776 ; Turgot a beau être « on ne peut pas plus favorablement disposé » à assurer le sort de Bernardin : toutes ces bonnes volontés n'arrivent qu'à lui conserver, et non à augmenter, sa gratification de mille livres, sur laquelle il fait vivre sa sœur et secourt un de ses frères (3).

En 1777, pour arrondir sa bourse, plutôt que pour devenir lauréat de province, il compose son « Discours qui a concouru le jour de Saint-Louis de l'année 1777 pour le prix d'éloquence proposé par l'Académie de Besançon sur cette question : *Comment l'éducation des femmes pourrait contribuer à rendre les hommes*

(1) Lettre du 6 mars 1775, CMLII, l. 3, f. 18. — 2 XVII, 68. Il cite plus tard cette belle pensée à son frère enfermé à la Bastille. — (3) CLIX, 45.

meilleurs » (1). Nul sujet ne pouvait mieux convenir au féministe Bernardin. Il aime à célébrer la femme en vers et en prose (2) : tout en elles, même leur toilette, lui semble digne de sa philosophie : il avait commencé un petit traité sur ce sujet : « Que l'on peut connaître la pensée des dames par les couleurs de leur habillement ». Il avait remarqué, entre autres choses, que « la couleur de puce, qui est un brun violâtre, [et] le lilas, désignent une tendre mélancolie, etc. » (3). Il était tout désigné pour remporter le prix de l'Académie de Besançon. Son discours est charmant, même dans l'édition fautive qu'en a donnée Aimé Martin (4). Combien plus fraîches sont les couleurs de l'œuvre originale, en particulier le portrait de la Française que Bernardin a peint avec tendresse, et qu'il place à la fin de son ouvrage comme sa parure suprême ! On ne sait pourquoi Aimé Martin a supprimé dans la description de la fête pastorale des passages comme celui-ci : « Les dons de Pallas et de Pomone, et la grâce hospitalière, plus douce que le son des flûtes, invitent tout ce qui porte un cœur à la joie commune. Les bergères folâtres, les glaneuses timides, les moissonneuses vives et brunes comme les filles de l'Aurore, accourent en riant des hameaux voisins » (5). Plus loin, quand l'époux reconnaissant chante le cantique d'adoration de la femme, « il dit, et il la presse contre son cœur ; ses enfants émus l'environnent en pleurant et la serrent de leurs petits bras » (6). C'est là qu'Aimé Martin arrête sa reproduction : il supprime cette jolie fin, d'une beauté orientale : « Ainsi des palmiers chargés de

(1) *xcviii*, 42. — (2) *xcvii*, 220. — (3) *xcii*, 84. — (4) *Œuvres posthumes*, p. 455 et suiv. — (5) *xcviii*, 58. — (6) *Œuvres posthumes*, p. 470, col. 1.

fruits entrelacent leurs rameaux ; soit que le noir d'Afrique secoue leurs fortes colonnes, soit que, des bords de l'Orient, le soleil fasse briller leurs palmes dorées, appuyés les uns sur les autres ils élèvent comme un temple leur cime auguste vers les cieux » (1).

C'est une des meilleures œuvres de Bernardin, pleine de grâce dans la forme, et de force dans la pensée. L'ami de Jean-Jacques condamne le théâtre, comme enseignement moral : « Que dirons-nous de la comédie, que l'Aréopage flétrissait comme un moyen inutile pour corriger les passions, parce que l'avare y rit de l'avare ; inhumain pour des citoyens parmi lesquels la concorde doit régner, et barbare pour l'auteur qui, comme un médecin cruel, se moquerait de son malade au lieu de le guérir ? » (2).

Malgré tout le talent qu'il avait mis dans son Discours, Bernardin n'eut pas la récompense qu'il espérait : l'Académie, dit-il, ne donna point le prix, et retira le sujet (3). Déçu dans ses tentatives littéraires, il revint une fois de plus à ses rêves de mission. Son ami Hennin rentrait justement à Paris, attaché au ministère des Affaires étrangères comme premier commis (4) ; il pouvait le protéger auprès de M. de Vergennes. Bernardin, qui avait toujours eu un faible pour les voyages officiels, et qui, comme tout le monde alors, songeait beaucoup à l'Amérique, pensa qu'une expédition au pays des Insurgents, payée par l'Etat, serait à tous les points de vue une bonne aubaine. De là le « prospectus d'un voyage en Amérique », qu'il envoya au ministre :

1) xcviII, 58. — (2) xcviII, 49. — (3) *Œuvres posthumes*, p. 456, col. 1. Aimé Martin cite là un passage des *Etudes* que je n'ai pu y retrouver. — (4) xcviI, 4.

« MONSEIGNEUR,

« J'ai deux grâces à vous demander, l'une de votre bienveillance, l'autre de votre justice. L'Amérique, devenue notre alliée, est tout entière,... par ses alliances, par ses correspondances futures, de votre département ».

Et pourtant, remarque-t-il, ce pays nous est inconnu, comme ses habitants. Il faudrait les connaître, et nous en faire connaître. Nous pourrions en tirer bien des produits que nous sommes obligés de faire venir du Nord, surtout pour la marine : des bois, du goudron, du chanvre. Le plus essentiel, au point de vue des affaires étrangères, c'est d'étudier les Américains. Les Jésuites ont eu l'habileté de garder pour eux les notions qu'il en avaient. Que de choses à découvrir, que de peuplades inconnues ! Et pour en arriver là, « combien ce voyage [serait] peu coûteux, comparé à son importance ! » Sans doute le voyageur paraîtra insuffisant, parce qu'il n'est pas un savant patenté : mais justement parce qu'il n'appartient à aucun corps, il sera loyal et véridique : « Tous les mois je vous enverrai un journal de ma route et de mes observations ; et, prenant depuis le nord jusqu'au midi des possessions anglaises, en suivant les bords de la mer,..... je côtoierai la partie occidentale, remplie de peuples inconnus, de nations sauvages, voyage également utile à l'Amérique et à la France. »

Il espère aussi que cette exploration lui serait utile à lui-même, qu'il y trouvera « de l'emploi, et la récompense du passé ». Ce passé, c'est toujours son équipée de Pologne, qui lui paraît constituer une véritable créance sur l'Etat. Sans doute on lui a déjà objecté en

haut lieu que personne ne lui avait demandé ses services : « Mais, dans la plus douce des illusions, dans un âge où j'oubliais que j'étais absolument sans fortune, où je ne voyais que la gloire, ce dévouement devait appeler les faveurs. Plus les services ont été volontaires, plus ils sont dignes d'éloges. » Une autre objection lui a été faite, » que c'étaient de vieilles affaires. Mais plus les services sont anciens, plus il est urgent de les récompenser. Le temps ajoute à leurs mérites. Que d'hommes n'ont à conter que ceux de leurs ancêtres ! Que ne pourrais-je pas demander, si je pouvais prouver ceux de mes aïeux comme les miens ? »

Et depuis, que de services, tout récents, ceux-là ! Il a remis un long mémoire sur les pays du Nord à M. Durand : « celui qui l'a mis au net est aujourd'hui secrétaire d'ambassade ». Puis il a publié son *Voyage à l'île de France*, qui lui a valu toutes sortes de promesses ministérielles : le grade de major aux îles, une place à l'Ecole militaire ; M. Turgot lui a même parlé d'un consulat dans le Nord, et tout cela s'est évanoui en fumée : heureusement M. de Vergennes est là : « J'attends, Monseigneur, de votre justice et de votre amour pour la gloire du Roi et le bien de ma patrie, que vous prendrez en considération ces deux demandes, et que vous me prendrez sous votre protection, n'ayant trouvé aucun, dans les grands comme dans les corps, de digne de mon attachement » (1).

Cet invraisemblable placet finit à la longue par produire un certain effet. Tous ces prétendus services avaient beau être de pures chimères, ces soi-disant missions en Pologne, que Bernardin s'était accordées à lui-même, avaient beau n'être que de simples voyages d'a-

(1) xcvii, 4.

grément, notre chevalier, grâce à Hennin, réussit à persuader au ministère ce dont il avait fini par se convaincre lui-même : que l'Etat était son débiteur. Hennin, tout heureux, lui écrit le 29 novembre 1780, qu'il est parvenu à toucher le comte de Vergennes sur la situation de Bernardin, et que le ministre lui accorde une gratification de trois cents livres : « il voulait vous l'envoyer avec l'annonce, mais je lui ai représenté que, dans votre position, un jour de satisfaction était beaucoup » (1). Peut-être Bernardin a-t-il mal lu ce mot *annonce*, qui est du reste mal écrit par Hennin, et cru que c'était le mot *aumône* ; toujours est-il qu'il s'indigne : il ne veut pas d'une gratification, mais d'une pension ; surtout il ne veut pas d'une aumône : il exige que cette grâce lui soit annoncée par une lettre ministérielle ; si l'argent arrive sans la lettre, Bernardin se fâche : insolence, dira-t-on peut-être : — dignité de solliciteur, dirai-je, de solliciteur qui ne veut pas se laisser traiter en mendiant. A coup sûr, jamais ministre en France n'a reçu remerciement pareil à celui-ci : « En m'envoyant le bienfait du Roi sans une lettre de votre part, vous en avez ôté la fleur.

« Voulez-vous ajouter à mes maux celui de penser que je vous ai déplu, et que je suis humilié par la personne de qui j'ai désiré le plus d'être honoré ? Quel tort, après tout, vous ai-je fait ? Je vous ai donné occasion de montrer votre vertu, car vous me témoignez que vous êtes offensé, et vous me faites du bien.

« Faut-il, Monseigneur que je vous regarde à la fois comme mon bienfaiteur et mon ennemi, et que la méfiance envers le ministre trouble ma reconnaissance envers un homme vertueux » (2) ?

1 CLIV, 34 bis. — (2 XVII, 160.

Au moment où Bernardin, fier comme un hidalgo, parvenait, tant bien que mal, à intéresser M. de Vergennes, au moment où il allait s'assurer des ressources plus certaines en composant ses *Etudes de la Nature*, et du même coup devenir un de ces personnages qui n'ont plus besoin de demander et qui attendent les offres, tout à coup éclate dans sa vie le malheur le plus inattendu, et qui manque de le faire sombrer à tout jamais : son frère Dutailly est accusé de haute trahison envers les alliés de la France, et jeté à la Bastille.

CHAPITRE XI

LA TRAHISON DE DUTAILLY EN 1779.

Bernardin était en pleine force de production. Il s'occupait, après la publication de son *Voyage*, « d'ouvrages qui me semblaient, dit-il, d'une utilité et d'un intérêt plus général... La nouvelle de la trahison imputée à mon frère a fait tomber la plume de mes mains, et banni tout espoir de mon cœur » (1). Ce drame de famille n'arrête pas seulement les *Etudes*, mais encore un autre travail qui, celui-là, ne sera pas repris : Bernardin avait commencé son Apologie de Jean-Jacques ; mais, raconte-t-il à un journaliste, « j'ai été forcé d'interrompre ce travail pour m'occuper d'une défense encore plus sacrée » (2).

En parlant de la famille de Bernardin, nous avons déjà dit quelques mots de ce frère puîné qui, à l'imitation des cadets de grande maison, s'était distingué de ses frères par un nom de terre assez hypothétique : Bernardin l'appelle tantôt *du Tailly*, et tantôt *du Tailli*, tandis que l'intéressé signe ses lettres : *Dutailli* (1). Ce Dutailli avait, lui aussi, des prétentions nobiliaires, et s'était donné des armes. Sur son cachet on voit un cerf assis à côté d'un chien, avec cette devise : *Vetus concordia* (2). Un autre cachet représente un écusson accosté de deux chiens, et surmonté d'une couronne de perles (3) : Dutailli n'avait pas le moindre comté, ni même une simple baronnie.

Vers 1760, il passe à Saint-Domingue, « pour y chercher fortune, raconte Bernardin au baron de Breteuil ; mais, loin de s'y occuper à quelque chose d'utile, il y a consommé sa jeunesse en vivant avec des veuves riches qu'il se flattait en vain d'épouser. Il m'est tombé sur les bras à différentes époques de sa vie, réduit à une misère extrême, et je l'ai secouru alors de mon mieux » (4). Bernardin avait même corrigé de sa main un placet que Dutailli envoya, en novembre 1775, de Saint-Laurent-en-Caux, à un ministre : il y demande un brevet de capitaine de dragons pour pouvoir se marier à Saint-Domingue (5).

Un peu plus tard, en 1776, il se contenterait d'un brevet de capitaine d'infanterie pour épouser une veuve riche, M^{me} Rousselier (6). Retourné à Saint-Domingue sans brevet, il revient encore une fois en France, et fait le désespoir de ses parents ; dans ses suppliques aux ministres, Bernardin indique, sans préciser, un drame

(1) XCIX, 23 et 28 ; c, 5, 7, 8, etc. — (2) c, 65. — 3) c, 68. — (4) c, 54. — 5) CXXI, 112. — (6) CXXI, 113.

dont Dutailli fut cause : « son dernier voyage occasionna dans ma famille une catastrophe qui entraîna la ruine d'un autre frère dont j'ignore maintenant le sort » (1).

Enfin arrive la grosse affaire de trahison, que je résume : passé au service des insurgents d'Amérique comme capitaine-ingénieur, Dutailli demande un congé pour revenir à Saint-Domingue faire sa cour à une jeune veuve, M^{me} de la Boissière, fille du colonel Rabbée, l'ingénieur en chef de l'île (2). Pour éviter d'être pris par les corsaires anglais, prétendra-t-il plus tard, il rédige et garde sur lui une lettre adressée au gouverneur de la Jamaïque, où il propose à la cour de Londres un projet pour envahir la Géorgie. Le gouverneur de Saint-Domingue apprend la chose, fait arrêter Dutailli, et le renvoie en France pour y être jugé.

Au premier moment, Bernardin pense que son frère a réellement trahi. Il l'avoue dans une lettre à M. de Sartine : « Je me reproche d'avoir aggravé ses maux. Car, lorsqu'il m'envoya furtivement de la rade de Brest la seule lettre qu'il ait pu me faire parvenir, ... je le crus d'abord coupable, et, quoiqu'il réclamât mes vains services, mon vain crédit, quoique ma lettre dût être lue, ... l'idée d'avoir un frère coupable de trahison me fit souscrire ma lettre : — je suis avec le plus grand intérêt, et avec douleur, votre frère » (3).

Bernardin avait raison : son frère était coupable. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire la lettre de Dutailli au général anglais de la Jamaïque : elle figure dans son Mémoire justificatif. Elle paraît beaucoup plus sérieuse qu'il ne voudrait le faire croire ; elle semble constituer, non pas une ruse de guerre, mais une véritable trahison, surtout si l'on songe que ce texte n'est pas une

1) CXLV, 104. — (2) c, 14. — 3) c, 52.

copie authentique, mais une reproduction faite de mémoire par Dutailly, et que, forcément, il n'a pas dû reproduire très exactement ce qui pouvait lui être défavorable (1).

Tout au plus pourrait-on invoquer comme circonstance atténuante un commencement de folie : le 7 janvier 1779, encore retenu dans la prison civile de Saint-Domingue, Dutailly envoie au général une supplique qui se termine ainsi : « ma lettre s'est ressentie de toute l'aliénation où on m'avait réduit » (2). Enfin il arrive en rade de Brest sur la frégate *la Concorde*, et envoie à Bernardin, le 20 février 1779, ce mot où l'on voit que sa longue traversée n'a pas calmé son exaltation : « si la Providence me sauve, je me jette dans un cloître le reste de mes jours ; ou le ministre me jugerait digne de fermer la plaie qui a répandu une amertume affreuse sur le reste de mes jours. Adieu, mon pauvre cher frère » (3).

Alors, pour sauver ce parent coupable, Bernardin commence une extraordinaire campagne où vont éclater son bon cœur, sa ténacité, son ingéniosité. Il court chez M. de Sartine, alors ministre de la marine, qui l'écoute à peine (4). En revanche il réussit à attendrir le directeur général, et à obtenir un secours du roi pour le malheureux qui manque de tout, secours qui lui sera doublement agréable, « lorsqu'il apprendra que le premier ministre des finances est sensible à ses malheurs » (5). Puis il se met à rédiger un placet intitulé : *Précis de l'Affaire extraordinaire du Sr de Saint-Pierre du Taillis, prisonnier d'Etat à Brest*. J'en détache tout ce qui présente de l'intérêt :

(1) c, 13-22. — (2) c, 15, 14, 19. — 3^e c, 14, 19. — 4^e cXLV, 104. — (5) cXLV, 3.

Il partit chez les insurgents. Ils le reçurent à leur service en qualité de capitaine-ingénieur. L'employèrent dans la Géorgie, et lui donnèrent congé d'aller passer quelque temps à Saint-Domingue, en lui promettant à son retour la commission d'ingénieur en chef. Il partit, comblé de présents des généraux américains, et laissant dans la caisse militaire une somme de 3089 livres qu'il devait toucher à son retour. Le traitement cruel fait à M. le colonel de Brétigny et à ses officiers par les Anglais qui les détenaient prisonniers à Saint-Augustin, l'indifférence du Congrès américain pour la liberté des officiers français qui étaient pris sur mer, et qu'ils ne comprenaient point dans les échanges, inspirent au sr de Saint-Pierre du Taillis le stratagème hardi de feindre une lettre adressée au gouverneur de la Jamaïque, dans laquelle il se plaint des Américains, et propose à la cour de Londres un projet d'attaque de la Géorgie. Il s'embarque avec ces deux lettres. Elles ne tardèrent pas à lui être utiles. Parti de Charlestown sur un bateau de transport le 28 avril 1778, il est pris aux atterrages de Saint-Domingue par un corsaire de l'île de Tortonne. Le sr de Saint-Pierre du Taillis lui communique ses deux lettres : l'Anglais donne dans le panneau ; le prenant pour un transfuge, il le descend à terre sur l'île de Portorico, d'où, par les colonies espagnoles, il se rend au Cap français.

Là, accueilli par le gouverneur général, invité souvent à sa table, il se préparait à retourner chez les insurgents et à employer pour son retour le même stratagème, si l'occasion s'en représentait. Il y avait au Cap un capitaine anglais prisonnier, appelé Stot, capitaine de *la Minerve*. Il songe à tirer de lui une lettre pour ses amis de la Jamaïque. Mais celui-ci, apercevant la ruse, le dénonce au gouverneur.

Le gouverneur le fait arrêter au spectacle, dans sa loge ; il le tient, en criminel d'Etat, prisonnier au secret pendant plus de quatre mois ; il le fait insulter dans sa prison à travers sa grille, il lui refuse toute espèce de communication d'écritures avec ses amis et ses parents, enfin jusqu'à l'usage de son linge, ayant passé 28 jours avec la même chemise.

Le gouverneur, pendant ce temps, ne l'interroge point ; il ne lui oppose ni complice, ni aucune manœuvre tendante au projet dont il l'accuse. Il n'assemble point, suivant l'u-

sage, de conseil de guerre. Il le laisse seul, n'ayant d'autre grief à lui opposer que la lettre factice dont il est trouvé porteur, et sa démarche avec Stot.

Le sr de Saint-Pierre du Taillis prétend que la cause d'un traitement si odieux et si extraordinaire est la jalousie. Le sr comte d'Argoust, gouverneur général, aimait une jeune veuve, fille de l'ingénieur en chef de la place, à laquelle le sr du Taillis faisait la cour dans l'intention de l'épouser...

S'il est coupable d'un crime contre l'Etat, pourquoi a-t-il été puni avant d'être jugé ? Pourquoi ne lui a-t-on opposé aucun témoin dans le lieu où il était accusé d'avoir tramé son délit, où il lui était facile de prouver son innocence par le témoignage des officiers espagnols chez lesquels il avait passé, entre autres par celui de M. le comte de Solanno, grand président de l'audience de Saint-Domingue, actuellement à la cour de Madrid ?

S'il n'est pas coupable contre l'Etat, pourquoi lui avoir fait un crime d'un stratagème utile qui mérite des récompenses ? Un vaisseau arbore tous les jours le pavillon de l'ennemi auquel il veut échapper. Ce qui est digne d'éloge dans un capitaine de vaisseau, serait-il un crime dans un officier passager ? Est-ce ainsi que le comte d'Argoust traite la ruse envers des ennemis qui l'emploient avec tant de succès contre nous ? Ignore-t-il donc que les héros de la Grèce, si bons juges de l'honneur et du mérite militaire, lui ont donné deux fois le pas sur la valeur (1) ?

Avant que la cause de mon malheureux frère soit exposée aux yeux clairvoyants des ministres, et qu'ils aient décidé s'il mérite les plus terribles punitions ou les plus hautes récompenses, je demande de leur justice, attendu le grand crédit du gouverneur général de Saint-Domingue, qu'ils donnent à cet officier infortuné des juges impartiaux ; que la bonté du Roi vienne au secours de ses premiers besoins ; que sa prison lui soit rendue la moins désagréable possible, et qu'il soit transféré à la Bastille, afin que je puisse travailler à sa défense. — A Paris, ce 4 mars 1779 (2). »

En effet, Dutailly est transféré à la Bastille : il y est même bien traité matériellement : les officiers, gouver-

(1) Ulysse et Thémistocle. Note de Bernardin. — (2) CXLIV, 2-3.

neur en tête, lui font mille honnêtetés (1). Mais Bernardin ne peut le visiter : il écrit une lettre suppliante et digne à Lenoir : « J'ai une grâce, Monsieur, à demander à votre sensibilité et à votre justice : c'est qu'il me soit permis de le voir à la Bastille, pour le consoler et recueillir ses moyens de défense » (2). Il est obligé d'envoyer une requête en forme : ses efforts sont vraiment touchants : il fait appel à tous ses souvenirs de droit romain, pour rédiger le mémoire que sa pauvreté l'empêche de demander à un avocat (3). Enfin il obtient de M. de Sartine la permission de voir son frère : « mais au milieu du désordre de ses récits, il m'était impossible de démêler la vérité. Cependant, couvert de confusion dans le monde, et de chagrin dans la solitude, je mis ma confiance en Dieu, et je travaillai à faire un mémoire pour justifier mon malheureux frère » (4).

Ses papiers sont en effet remplis de notes pour ce mémoire, de brouillons, d'ébauches, de copies déjà très nettes : c'est qu'il est obligé d'en envoyer un exemplaire, modifié au moins dans quelques détails, à chaque ministre, à M. de Sartine, à Maurepas, à M. de Vergennes, au comte d'Estaing, à M. Le Noir, au prince de Montbarey, autrefois gouverneur général de Saint-Domingue (5). Sartine tombe du ministère, et le marquis de Castries le remplace : vite Bernardin recommence à copier son mémoire, l'adapte à la personnalité du nouveau ministre et le lui expédie (6).

C'est un combat qu'il livre là, tout seul, pour sauver un frère probablement coupable, seul contre l'inertie et l'indifférence des magistrats, contre le crédit du puissant gouverneur de Saint-Domingue. Quelquefois le

(1) LV, 17. — (2) CXCIV, 8. — (3) CXCIV, 8. — (4) c, 53. — (5) c, 54, 49-50; LV, 18; c, 49, 2. — (6) XVII, 253.

sentiment de sa faiblesse lui arrache un cri de rage : il écrit au comte d'Estaing : « Paris est-il donc tellement devenu la ville des riches, qu'un ennemi riche y ait plus de crédit qu'un citoyen pauvre » (1)? Donnera-t-on toujours raison aux supérieurs, uniquement parce qu'ils sont des supérieurs (2) ?

Ces cris de désespoir sont rares. Bernardin veut garder son sang-froid pour rester fort. Ses Précis sont de vrais modèles de plaidoyer. Il y a jusqu'à des arguments d'avocat : « Pourquoi, dira-t-on, un brave officier qui doit être préparé à tous les événements de la guerre, a-t-il imaginé tant de détours?... Les maux extrêmes inspirent des remèdes extraordinaires. D'ailleurs, si la ruse est blâmable dans la société, elle est digne des plus grands éloges, employée contre les ennemis de l'Etat » (3). J'aime mieux son argumentation technique sur l'in vraisemblance du plan d'invasion de la Géorgie. Dutailly demandait aux Anglais trois cents cavaliers et huit pièces d'artillerie : se rappelant son ancien métier de capitaine-ingénieur, Bernardin prouve qu'une pareille proposition n'est pas sérieuse :

Cette lettre n'est d'un bout à l'autre que chimère et prestige ; elle est seulement propre à faire illusion à des hommes aussi ignorants des guerres de terre que le sont pour l'ordinaire des gens de mer de second ordre, tels que des corsaires.

La Géorgie est un pays tout coupé de lacs, de rivières et de marais. Comment traverser avec trois cents chevaux des marais, de tous les terrains le plus inaccessible à la cavalerie ? D'ailleurs comment trois cents chevaux pourraient-ils envahir une vaste province, défendue par quatre régiments d'infanterie, qui sont Elbert, Elberchein, Stiwens et Woet, non comprises quatre compagnies de cheveau-légers ?

(1) LV, 18. — (2) CXLV, 106. — (3) XCIX, 27-28.

Il veut qu'on tienne prêts deux obusiers et six pièces de canon à la suédoise. Mais comment les traîner à travers des marais ? Le seul état d'artillerie de Géorgie monte à 12 pièces de canon de bataillon, à six pièces de bronze envoyées par la France, à la grosse artillerie des forts qui, jointe à celle de la Caroline du Sud, province limitrophe, fait un état d'artillerie de 250 pièces, etc. (1).

Cette défense très habile produit son effet. En haut lieu on commence à pencher pour le malheureux Dutailli ; un instant, on l'avait bien cru coupable : Maurepas même l'avait dit au directeur général, jusque-là bien disposé, et qui s'était refroidi brusquement pour Bernardin (2). Maintenant c'est un revirement favorable chez les ministres, après la lecture de ce mémoire : « J'eus la consolation, dit Bernardin, de voir qu'il avait fait impression sur leurs esprits ; mais en même temps j'eus la douleur d'éprouver qu'il n'avait produit aucune sensation sur le cœur de mon frère... Il s'était persuadé que cette fausse démarche entreprise pour ses intérêts particuliers devait être récompensée par l'Etat, lui faire obtenir des emplois considérables, et enfin un riche mariage... En vain j'essayais de le ramener à la raison, il s'irritait contre moi. Il finit par me dire que j'avais été dans tous les temps jaloux de ses succès » (3).

Après ces entrevues douloureuses, Bernardin reçoit de son frère des lettres plus pénibles encore, pleines de reproches, de menaces, d'injures, et surtout d'incohérences (4). Bernardin répond sans se fâcher ; il s'efforce de calmer ce fou avec une douceur touchante : « Je vais essayer, mon frère, s'il m'est possible, de vous donner des conseils qui vous plaisent, et des consolations qui ne vous affligent pas.

1) XCIX, 25-26. — 2) CLIX, l. 1, f. 1. — (3) c, 54. — 4) c, 4, 5, 7.

« Vous devez vous tranquilliser par le témoignage de votre conscience, et par votre confiance dans la sagacité et l'équité du Ministre de la marine. Quoique les preuves positives de votre stratagème soient maintenant hors de votre portée, il sort, du fond de votre accusation même, des preuves négatives si lumineuses qu'elles éclaireront tôt ou tard l'esprit impartial de votre juge » (1).

Après ces espérances humaines, Bernardin, se rappelant qu'il avait interrompu, pour défendre son frère, ses *Etudes de la Nature*, reprend ce ton d'onction philosophique qui lui est si particulier : « Le souvenir de la nature et d'une vie naturelle adouciront vos maux. C'est la plus douce et la plus invariable des théologies. Tout nous appelle à Dieu, mon frère : le plaisir, la douleur, la liberté, la prison, la science et l'incertitude. On n'a point à balancer : ou la prospérité nous y invite, ou l'adversité nous y force. Lui seul peut vous tirer du précipice où vous êtes tombé, éclairer vos juges, et toucher le cœur des ministres... Il préfère le repentir du coupable aux larmes même de l'innocence » (2).

Cette fin est à noter. Bernardin croyait toujours à la culpabilité de son frère, et n'osait pas encore croire à sa folie. Pourtant il en eut bientôt une nouvelle preuve. Il obtient enfin la liberté de son frère, et s'empresse d'aller lui porter cette bonne nouvelle. Dutailly demande à Bernardin s'il se chargera de son entretien : Bernardin répond qu'il est trop pauvre pour assumer toute la dépense, mais qu'il l'aidera : « Quelle fut ma surprise, raconte le pauvre Bernardin, lorsqu'il me déclara fort durement qu'il préférerait de rester à la Bastille ! J'éprouvai alors ce que j'avais soupçonné il y avait longtemps :

(1) CXLV, 107. — (2) CXVL, 108.

qu'il avait encore plus d'horreur de toute espèce de travail que de la prison » (1). L'étrange Dutailly prend donc la Bastille comme hôtel garni, et y reste deux ans et demi, « se berçant de l'idée de ses grands emplois et de ses mariages », jusqu'à ce que le gouverneur, fatigué de nourrir ce prisonnier volontaire, demande à en être débarrassé (2). Dutailly est alors transféré au château de Ham, où nous le trouvons en février 1782 (3). Le commandant, avec lequel il s'est brouillé, en a bientôt assez, et s'efforce, à son tour, de s'en faire délivrer. Remis en liberté malgré lui, Dutailly s'arrange pour vivre le plus possible aux dépens de Bernardin : « Quand il a quelque argent, il ne parle que de ses riches mariages, et de ses grands emplois futurs, qu'il accuse sans cesse M. Le Noir de faire échouer ; et, quand il en manque, il ne parle que de faire quelque coup de désespoir, afin de me forcer de venir à son secours. Ce moyen lui a quelquefois réussi à mon égard » (4). En effet, le 22 juin 1783, Dutailly reconnaît avoir reçu de son frère trois cents livres, et, dans sa folie des grandeurs, il signe sa quittance : « ancien ingénieur en chef des Etats-Unis d'Amérique » (5). L'argent mangé, il va s'installer à Dieppe vers le mois d'octobre, et désole sa sœur par ses incartades (6). Il emprunte de l'argent à ses créanciers (7). Au grand émoi de Bernardin, il demande « une quête publique, dans une ville où ses ancêtres maternels ont occupé les premières places municipales » (8). Toujours indulgente, Catherine intervient entre Bernardin, furieux de toutes ces sottises qui le déconsidèrent, et Dutailly qui a éprouvé le besoin, à la fin de décembre, de retourner s'enfermer au

(1) C, 54. — (2) C, 54. — (3) C, 10. — (4) C, 54. — (5) CLXV, 70. — (6) CXLII, l. 2, f. 14. — (7) CXLII, 86. — (8) C, 54.

château de Ham : les officiers de cette forteresse, très ennuyés, demandent qu'on l'interne dans une maison de fous (1). Dutailli, lui, voudrait passer à Cayenne, aux frais du roi : Catherine est chargée de demander à Bernardin son appui pour ce beau projet, et lui écrit le 28 janvier 1784 (2). Fort sagement Bernardin pense que Dutailli ferait pis encore à Cayenne : qu'il a d'abord besoin de se guérir : en conséquence, Bernardin demande au maréchal de Castries de faire enfermer son frère à l'hospice des Bons Fils de Saint-Venant près de Clermont en Beauvoisis, « maison religieuse où l'on met les hommes dont l'esprit est égaré » (3). Le 13 février 1784, le ministre lui annonce que le roi lui accorde cette grâce, et prend les frais à sa charge (4). Dutailli réussit encore à sortir de cet asile : il vient à Paris, obtient du maréchal de Castries, grâce à Bernardin, une cinquantaine de louis, en soutire une dizaine à son frère, dépense en six ou sept mois ces quinze cents livres (5). Ramené à Saint-Venant, il réussit à se faire remettre en liberté par l'intendant, et revient à Paris. Naturellement c'est Bernardin qui paye les notes chez l'hôtelier, chez le perruquier (6) : désolé, il écrit au maréchal de Castries pour demander qu'on enferme à nouveau le malheureux fou. Le ministre, excédé, répond que cela ne regarde pas la marine, mais bien le lieutenant de police (7).

Ne sachant plus à quel saint se vouer, voyant ses propres protecteurs se refroidir à son égard, ayant perdu, dans ces chagrins, cette belle santé dont il se vantait auprès de M^{me} Dougny (8), Bernardin se rappelle qu'autrefois le baron de Breteuil était bon pour

1) c. 54. — 2) CXXI, 86. — (3) c. 54. — (4) CXXXIII, 14 et 16. — 5) c. 54. — 6) CLXV, 71. — (7) c. 54. — (8) CXLVI, 58.

lui, et qu'il est maintenant ministre de la maison du roi : il lui adresse une longue supplique, très détaillée, à laquelle j'ai emprunté la substance même de ce chapitre : on sent que Bernardin se décharge d'un poids trop lourd, qu'il confesse ses déboires à Breteuil, sur le ton d'un homme vraiment désespéré :

MONSEIGNEUR,

Je prends la liberté de m'adresser à vous avec la même confiance que j'aurais eue en M. de Fénelon si j'avais vécu de son temps. J'ai un frère qui m'accable de maux auxquels je ne peux apporter aucun remède... Quoique maintenant il vive sans souci de l'avenir, qu'il jouisse d'une santé vigoureuse, et qu'il n'ait que 44 [ans], je ne connais personne dont le sort soit plus déplorable, si ce n'est moi, qui suis son aîné, qui n'ai point de santé ni de fortune, qui porte le poids de mes inquiétudes particulières, et celles que mon frère devrait avoir et qu'il n'a pas.

Je vous supplie donc, Monseigneur, de venir à mon secours, en obtenant du roi pour mon malheureux frère une retraite perpétuelle ou dans une maison royale ou dans une abbaye. Ce n'est pas une punition que je vous prie de solliciter, c'est une charité, puisqu'il est incapable de se conduire.

Au moment où ses *Etudes de la Nature*, entreprises, dit-il, pour venir au secours des misérables, réussissent si bien pour des inconnus, il est désolé d'échouer auprès de son frère, « un malheureux qui a dans tous les temps repoussé mes conseils, qui a toujours voulu vivre sans rien faire... que je suis obligé de repousser et de haïr » (1). On comprend très bien ce dernier mot, qui indique simplement de l'exaspération. Malgré ce ressentiment, Bernardin, pendant de longues années encore, va veiller au bien-être de ce malheureux fou,

(1) c, 53, 54.

depuis 1779 jusqu'en 1791 (1). Dutailli meurt le 22 octobre 1791, cessant enfin de faire peser sur les épaules de son frère un fardeau toujours accablant, plusieurs fois intolérable (2).

Comment Bernardin sort-il de cette mésaventure à nos yeux ? Grandi, ou diminué ? Nul ne peut mieux répondre à cette question que la femme de son ami Mesnard : elle a suivi de très près toute cette affaire, et elle lui écrit, à un des moments les plus dramatiques : « Nous avons appris avec un vrai plaisir que l'affaire de monsieur votre frère était terminée à votre plus grande satisfaction : vous y avez essentiellement contribué par l'honnêteté de votre âme, et par cette bonne sensibilité que l'on retrouve à chaque page de votre excellent livre ; il ne suffit pas de prêcher la vertu : il faut, comme vous, la pratiquer » (3).

Cette affaire Dutailli est donc une des plus belles pages de la vie de Bernardin. Elle montre chez lui des trésors d'énergie et de ténacité, qu'il ne dépensait pas seulement pour lui, mais pour les siens. Par sa résistance indomptable à l'adversité, il méritait le bonheur qui l'attendait bientôt. Il sortait de l'épreuve fortifié et amélioré. Plus tard, quand il jettera un regard en arrière sur les épreuves de sa vie, il tirera la philosophie de toutes ses misères : « Ah ! combien l'adversité m'a été nécessaire ! Combien sans elle j'aurais été dur » (4).

L'adversité l'a rendu bon, indulgent, et tendre même, autant que le lui permettait sa robuste nature.

(1) c, 60-66 : CLIX, l. 2, f. 52 ; CXL, 78 ; CLIX, 36, 60 ; CLXV, 69. — (2) CLXV, 101. — (3) CLIX, l. 2, f. 35. — (4) CLXV, non folioté.

CHAPITRE XII

RELATIONS AVEC LA FAMILLE NECKER.

Au point où nous en sommes dans l'histoire de sa vie, en 1780, l'adversité ne l'a pas encore décidément lâché. Au contraire, c'est juste au moment où il achève ses *Etudes de la Nature*, dont le succès va le sortir d'embarras, qu'il connaît les suprêmes amertumes : après la trahison de Dutailly, il a un moment de désarroi complet : tout l'abandonne, même ses amis les plus chers, ses plus puissants protecteurs, même les Necker.

Bernardin était en relations avec M^{me} Necker dès le début de 1773 (1). Ils étaient faits pour s'entendre, car tous deux étaient très charitables. On sait avec quelle largeur d'esprit, sans étroitesse confessionnelle, M^{me} Necker pratiquait la charité (2). Bernardin, pauvre lui-même, lui adressait des pauvres : en 1780 il lui envoie le billet suivant, qui leur fait honneur à tous deux :

MADAME,

Le porteur de la présente est un enfant.... Je fus hier abordé par cet enfant qui me demanda doucement la charité ; il me dit qu'il était fils d'un marchand de chevaux, que son père et lui couchaient sur la paille, et qu'ils n'avaient mangé ni l'un ni l'autre depuis vingt-quatre heures. Il fondait en larmes. Je m'aperçus qu'une dartre vive lui rongait la moitié de la tête.

Je ne puis rien, Madame ; mais je me suis rappelé que

(1) CCIX, 44. Cf. Vaissière, *Revue des Questions historiques*, 1903, p. 518. — (2) *Le Temps*, n° du 26 septembre 1903.

Dieu vous a donné le pouvoir et la volonté de faire du bien. Il vous est facile de faire guérir ce malheureux enfant dans votre hospice charitable. Je serais bien récompensé d'avoir donné à votre humanité l'occasion de s'exercer, si elle me procurait le plan de l'établissement que vous avez fait pour la soulager (1).

La préciosité un peu alambiquée de cette fin n'est pas pour déplaire à M^{me} Necker. Bernardin flatte sa vanité en même temps qu'il fait appel à son bon cœur : c'était s'ouvrir, à deux battants, la confiance de M^{me} Necker, et du même coup se frayer un accès auprès du tout-puissant ministre. Bernardin commence résolument la conquête du célèbre couple. Il essaie de manier l'encensoir avec la vigueur que Necker exigeait de ses thuriféraires. Le directeur des finances, ayant envoyé une récompense à un pilote de Dieppe, Bernardin, dans une lettre qu'il signe d'abord « Philanthrope », puis « Arétophile », propose de faire peindre pour l'hôtel de ville de Dieppe un tableau digne du pinceau de Greuze, et représentant le pilote « lisant la lettre de M. Necker, écrite sur du grand papier, de façon à ce que les spectateurs puissent la lire aussi » (2). Greuze n'eût probablement pas été ravi de la commande : Necker ne la lui fit pas, je crois. Sans se décourager, Bernardin continua le siège de l'hôtel Necker, et envoya bientôt la requête suivante :

MADAME,

Mes amis s'étonnent qu'ayant quelque part à votre estime, M. Necker ne fasse rien pour moi. Ils disent qu'il y a dans la finance assez d'emplois lucratifs qui ne demandent aucun talent, et qui donnent assez de loisir pour cultiver les miens.

(1) cXLII, l. 2, f. 68. — (2) xcIII, 1-2.

S'il est donc vrai que M. Necker me veuille du bien, déterminez-le à m'en faire... Il est impossible qu'on vous refuse ; les femmes règnent ou par la beauté ou par l'esprit, [ou] par la vertu ; pourriez-vous échouer, vous qui réunissez par un assemblage si rare ce triple pouvoir (1) ?

M^{me} Necker dut être flattée de ces éloges, mais aussi froissée par l'inconcevable maladresse de Bernardin : dire, devant M. Necker, qu'il y a, dans la finance, pas mal d'emplois « qui ne demandent aucun talent » ! Probablement à cause de cet impair, M^{me} Necker engagea Bernardin à s'adresser d'abord au ministre de la marine :

« J'ai suivi votre conseil, dit-il à sa protectrice. Je viens d'écrire à M. le marquis de Castries, et j'ai joint à ma lettre le mémoire de mes services envoyé d'abord à M. le comte de Vergennes... Puisque je ne peux vous voir, Madame, aidez-moi de vos conseils, et engagez quelques-uns de vos amis à déterminer M. de Castries à lire ce mémoire. Croyez-vous qu'on me dit que M. de Vergennes ne l'aurait pas lu ? » (2)

Nous n'avons plus ce mémoire, mais nous avons la lettre à M. de Castries :

MONSEIGNEUR,

Je n'aurais pas pris la liberté de m'adresser à vous comme Ministre, si des amis respectables ne m'avaient assuré que vous étiez un homme juste, et que je pouvais vous écrire sans avoir besoin d'aucune autre recommandation.

Après cet exorde par insinuation, Bernardin fait valoir ses titres à la bienveillance du ministre :

1) CXLIII, 16. — (2) CXLIII, 15.

Vous jugerez de mes services passés, Monseigneur, par ce mémoire composé pour Mgr le comte de Vergennes. Il est long, parce que j'ai voulu y réunir tout ce que j'avais fait de bien. Je l'aurais fait sans doute plus court si j'y avais parlé de mes défauts.

Escomptant un sourire chez son auguste lecteur devant cet aveu dénué d'artifice, Bernardin confesse qu'il a une grave faiblesse :

Les secousses de l'adversité, en fortifiant mon cœur, ont fatigué ma tête. Elle ne peut plus guère porter que le poids que je lui donne, et ce contraste m'a rendu incapable de remplir la plupart des états de la société, en me montrant les uns au-dessus de ma portée, et les autres au-dessous.

C'est donc une sinécure lucrative et honorable qu'il demande. En échange, il assure que le ministre pourra « compter peut-être sur ses lumières », et certainement sur une reconnaissance inaltérable à tout, même à la disgrâce royale : « S'il était possible, Monseigneur, que l'adversité approchât jamais de vous, je vous y serais plus attaché que la plupart des hommes ne le sont à la prospérité des ministres » (1).

Dire à un ministre qu'il peut tomber, mais que, s'il tombe, on ne l'abandonnera pas, n'était point d'un courtisan banal. Le marquis de Castries n'apprécia pas l'originalité de cette supplique. Bernardin fut obligé de revenir à M^{me} Necker, et de lui demander derechef sa protection auprès du contrôleur général.

C'est probablement à lui qu'est adressé un mémoire sur le *moyen de mettre en valeur les terres incultes de France en y établissant des colonies*, car Bernardin y fait l'éloge des princes qui ont accueilli les protestants

(1) CXLIII, 15.

français après la révocation de l'Edit de Nantes. Voici la fin du préambule, éloge habile du ministre : « Pour traiter mon sujet, il faudrait de grands talents. Je n'ai pour moi que la beauté et l'excellence de la matière. Il s'agit du bonheur de ma nation. Il s'agit de rendre l'honneur à l'agriculture, l'abondance, la liberté, la propriété à une multitude de malheureux. Puisse le digne ministre qui veille à la prospérité de la France adopter ce mémoire et le perfectionner par ses lumières ! Puisse-t-il jouir longtemps du spectacle du plus grand bien qu'un homme puisse faire à d'autres hommes ! Que ce souvenir l'accompagne et le console à ce moment où toutes les dignités humaines ne paraissent qu'une illusion » (1).

Cette note religieuse dut plaire à M^{me} Necker, mais M. Necker lui-même ne songea ni à perfectionner par ses lumières ce mémoire, ni à le mettre à l'essai tel quel, malgré sa valeur très pratique, car Bernardin fut obligé de modifier ses projets, et proposa au contrôleur général une colonie militaire en Corse (2). Il demandait qu'on lui confiât une compagnie d'ouvriers militaires, de soldats-laboureurs, comme on dira plus tard : chaque soldat devra donner la moitié de son temps au roi, et pourra ensuite travailler à son compte : ils défricheront, bâtiront des cases, des fermes, et recevront sept arpents, ce qui est suffisant pour faire vivre une famille ; on prendra de préférence des soldats mariés. Les célibataires seront engagés à épouser des femmes corses. On leur donnera, du reste, à chacun un enfant trouvé qui leur servira d'abord d'aide-jar-

(1) XCIX. 12. — 2, Aimé Martin a raconté cette histoire, en la déformant naturellement (*Œuvres posthumes*, p. LI, col. 2), et de même M. Maury, p. 108-109.

dinier, et plus tard d'héritier, car, au bout de six ans, chaque soldat sera libéré, considéré comme propriétaire de sa ferme, à charge de payer pour tout impôt la dîme de ses produits.

Ce serait très avantageux au roi, car « il est sûr que l'île de Corse est susceptible d'une grande culture. Il y avait sous Trajan trente-trois villes, sans compter les colonies romaines. Le rétablissement de cette île est digne d'un prince aussi bon que Trajan, et d'un royaume qui a vécu deux fois l'âge de l'empire romain ». Les frais seraient peu considérables : pour la compagnie d'ouvriers militaires, la paye ne s'élèverait qu'à 1180 livres par mois, et Bernardin se contenterait pour son compte du grade et du traitement de retraite d'un major à la suite, à une seule condition : « avant tout, il est convenable que j'y fasse un voyage pour prendre une idée des lieux, [voir] s'il convient mêler Corses et Français » (1).

On sait que Bernardin était friand d'excursions aux frais du Prince. Il soumet donc à Necker le « projet d'un voyage en Corse », dont voici le début :

« Dans l'intention de mériter de plus en plus les grâces du roi, en tâchant, par des services personnels, de me rendre utile aux grandes vues de l'administration actuelle, je m'offre, sous le bon plaisir et sous les auspices de M. le directeur général des finances, de parcourir l'île de Corse par deux voyages, l'un au milieu de l'île, par les montagnes qui la partagent dans sa longueur, l'autre autour de l'île, en côtoyant ses rivages » (2).

Il énumère tout ce qu'il aura à examiner : la terre, ses minéraux, sa flore, ses beautés pittoresques, ses

(1) CXLIII, 26-27. — (2) CXLVII, 38.

antiquités ; l'atmosphère, le régime des vents, l'insalubrité de l'air ; le régime des eaux, la pêche, le sel, les ports de guerre et de commerce ; la race, ses qualités et ses défauts. Pour remplir ce vaste programme, il ne demande qu'un an, et cent louis d'entrée en campagne : « quant aux moyens personnels et journaliers, jé m'en rapporte pour mon traitement actuel à l'équité de M. le directeur général, comme pour les récompenses futures à sa bienveillance » (1). En échange de ces différents avantages, il promet à Necker de lui envoyer toutes les six semaines une copie de son journal de voyage (2).

Nouveau refus du directeur, à peine adouci par ce billet de M^{me} Necker : « M. le contrôleur général n'a pu se charger, Monsieur, de faire agréer le projet sur la Corse. Il désirerait d'avoir une autre occasion de vous obliger, et je me trouverais trop heureuse de pouvoir y contribuer » (3).

Bernardin aurait peut-être dû comprendre que tout était fini pour lui de ce côté-là ; mais il avait l'espérance tenace, et de plus il voulait se justifier auprès de M^{me} Necker des accusations ou des plaisanteries répandues contre lui ; de là le grand Mémoire du 26 janvier 1780, qui figure dans ses papiers au dossier CXIX, folios 1-9 (4). C'est très probablement l'original même que lut M^{me} Necker, et qu'elle rendit à l'auteur sur sa demande ; ce document, Bernardin l'avait préparé et remanié avec soin (5) : l'invocation à M^{me} Necker a été refaite quatre fois : on voit l'importance que l'auteur attachait à cette apologie : c'était son seul moyen

1. CXLVII, 39 ; I, 167 ; CXLVII, 39. — 2. CXLVII, 39. Cf. Vaissière, article cité, p. 521-524. — (3) CLI, 57. — 4) Cf. *Revue de Paris*, n° du 15 août 1904. — (5) IV, 30 et suivants.

de recouvrer la confiance du tout-puissant directeur des finances, et de sa femme. Pour nous, c'est le meilleur plaidoyer qu'on ait jamais composé en faveur de Saint-Pierre, d'autant plus émouvant qu'il est sincère, et qu'à certains moments il ressemble à une véritable confession. Nous n'avons pas la réponse de M^{me} Necker, mais nous avons l'appréciation d'Hennin, datée du 18 novembre 1780, et les conseils un peu vifs qu'il donne à Bernardin, en ami bourru mais bienfaisant :

Vous ne voulez donc pas, Monsieur et ancien ami, que j'attende pour vous répondre le moment où il me sera possible de causer un peu avec vous ? Votre troisième lettre est la 79^e à laquelle je dois répondre aujourd'hui, et il y en a qui roulent sur des affaires pressées.

Je vous renvoie votre lettre à M^{me} Necker et la sienne. Si je vous disais qu'il fallait ou ne pas écrire cette lettre ou ne pas laisser M^{me} Necker en repos qu'elle n'eût fait ce qu'elle paraissait disposée à tenter pour vous, vous me trouveriez peut-être bien peu indulgent pour votre manière de voir les choses d'ici-bas, bien gâté par la bonne fortune.

Mon ami, vous êtes incurable ; j'en suis désolé, mais je ne me brouillerai pas avec vous pour vouloir vous persuader que vous n'avez pas un ennemi ; que les personnes dont vous êtes le plus mécontent sont celles qui ont le plus sincèrement cherché à vous obliger, que j'en ai la preuve complète, et qu'il ne tiendrait qu'à vous de tirer parti des hommes, au lieu de vous plaire à les envisager et à les peindre du mauvais côté ; qu'il y a d'honnêtes gens dans le monde, et que la bassesse et le vice ne sont pas les seuls moyens de réussir (1).

Un peu remonté peut-être par cette lettre qui dut agir sur lui comme un coup de fouet, Bernardin, en homme habitué à se raidir contre les déceptions, fait une tentative suprême : depuis l'âge de raison, il était

(1) CLIV, 33-34.

poursuivi par ce rêve, très respectable en somme, de « faire le bonheur d'un peuple » (1) ; il demande donc à M^{me} Necker un dernier effort pour un projet qui réunirait l'intérêt personnel de l'inventeur, et l'intérêt général :

On dit que le roi va rentrer dans ses domaines engagés : qu'on m'en accorde la portion la plus inutile, et qu'on me permette de choisir quelques familles dans la classe du peuple la plus malheureuse. Je m'offre d'augmenter les revenus du roi, de rendre une terre féconde, des hommes contents de leur sort. Si mon essai ne réussit pas, il aura peu coûté : la terre et les hommes n'en seront pas plus misérables. S'il réussit, il peut servir à réformer nos colonies, à y détruire l'esclavage, à offrir de l'emploi pour cette multitude infinie dont la misère augmente à proportion de l'opulence des riches. Il peut servir à réformer les hôpitaux, cet établissement inconnu aux peuples qui ont le plus aimé l'humanité, aux Romains, aux anciens Grecs, mais inventé par les Grecs du bas empire et les Italiens, parce qu'il couvrait les vices de leur administration, qu'il flattait l'orgueil ou rassurait la conscience timorée des fondateurs, et augmentait la puissance du clergé (2).

Troublé par sa détresse, Bernardin oubliait l'hôpital Necker ! Mais M^{me} Necker ne pouvait pas ne pas y songer. C'était, sinon la fin absolue de leurs relations, Bernardin n'ayant jamais aimé les ruptures complètes, du moins la fin de leur amitié, amitié condescendante de la part de M^{me} Necker, implorante du côté de Bernardin. Il termina cette affaire avec dignité, et redemanda à M^{me} Necker tous les papiers qu'il lui avait confiés, y compris le mémoire du 26 janvier : « Je désire, lui écrit-il, les rassembler pour les amis étrangers qui m'ont obligé, auxquels je n'ai pu satisfaire, dont j'ai cherché à faire

(1) XXXIV, 7. — (2) CXLVIII, 70.

connaître les noms, lorsque je gardais moi-même l'obscurité. Ils verront que, si je n'ai pas satisfait, je n'ai rien négligé ; que ce n'est que la faute de ma fortune.

« J'en ai aussi besoin moi-même pour ma tranquillité... J'y joindrai, Madame, le souvenir de vos démarches, dont j'ai été aussi touché que d'un service rendu... Vous étiez ma seule espérance après Dieu. » (1).

C'est juste au moment où il aurait eu le droit de désespérer, où le sort ne lui présentait qu'amertumes, déceptions, désillusions, trahison de son frère, pauvreté, solitude, c'est juste à ce moment que le solliciteur éconduit, l'obscur auteur du *Voyage à l'île de France*, va connaître brusquement la célébrité, la popularité, presque la gloire, devenir « l'auteur des *Études de la Nature* », voir s'ouvrir devant lui à deux battants les portes qu'on lui fermait au nez, et les puissants lui sourire, et les pensions pleuvoir. Bernardin avait mérité dix fois de réussir dans sa conquête du bonheur, car, dans l'histoire des débuts des grands hommes, je ne connais pas d'exemple d'une pareille énergie.

(1) CXLIII, 16.

TROISIÈME PARTIE

LE SUCCÈS

CHAPITRE XIII

I. *L'Arcadie.* — II. *Les Etudes de la Nature.*

I

Bernardin, qui ne se décourage jamais, rédige, de la même plume qui vient de lui servir à écrire les *Etudes*, quelque placet ministériel. Souvent il le fait présenter par une dame, car, si les protecteurs l'ont quelque fois déçu, les protectrices ne lui manquent jamais. La sœur de l'ancien ordonnateur de l'île Bourbon, qu'il y avait connu lors du départ précipité du vaisseau l'*Indien*, M^{lle} de Crémont, l'engage à composer un mémoire pour M. de Vergennes, en employant, lui dit-elle, « ces tours onctueux qui coulent si naturellement sous votre plume » (1). Le mémoire sera remis par la marquise de Jugnié, parente et amie du ministre. Bernardin écrit ce nouveau mémoire (2), et rap-

(1) CXXXIII, 58 et 54. — 2 CVI, 12.

pelle qu'il a depuis longtemps remis au ministère des affaires étrangères, en 1766, un ouvrage intitulé : *Observations sur le Nord* (1). Le 22 mars 1783, le ministre lui accorde un secours de mille livres, en spécifiant que c'est le dernier (2). Hennin, désolé de ne pouvoir obtenir davantage, est pris d'un bon mouvement : « Au pis-aller, vous m'avez dû pendant bien des années, et avez fini par me payer ; nous pouvons bien recommencer à nouveau compte. Il serait bon que je vous visse surtout pour savoir comment vous comptez faire imprimer, et s'il n'y a pas moyen de vous faciliter cette entreprise » (3).

C'est qu'en effet Bernardin termine ses *Études de la Nature*, tirées en grande partie d'une œuvre plus considérable, l'*Arcadie*, mine où, comme Chateaubriand dans ses *Natchez*, Saint-Pierre puise, pour composer des œuvres plus réduites et plus précises (4) : « J'ai donné, disait-il, à des ruines le nom d'*Études*, comme un peintre aux études du grand tableau auquel il n'a pu mettre la dernière main » (5). Il préparait ce tableau depuis la publication de son *Voyage à l'île de France* (6). Nous ne pouvons nous faire une idée exacte de l'immensité de l'œuvre projetée par ce que Bernardin en a donné lui-même, ni, naturellement, par ce que Martin en a publié ensuite à sa façon. Le voyage primitif du héros, Céphas, s'agrandissait au gré de l'imagination vagabonde de Bernardin : c'est ainsi que l'Égypte et la Gaule sont ajoutées, après coup, tant bien que mal, au premier itinéraire conçu (7). Un plan de l'*Arcadie*, écrit au crayon sur la feuille de garde du

(1) CVII, 20. — (2) CLI, 48. — (3) Lettre du 22 décembre 1783 ; CLIV, 51. — (4) LIX, l. 2, f. 16. — 5, CLXII, 153. — (6) *Œuvres*, p. 103, col. 2. — (7) LIX, 14.

manuscrit cxc, nous indique à peu près ce que rêvait Bernardin : « La fête du mont Lycée. — Le séjour chez Tirtée. — Le voyage en Arcadie ; république imaginaire. — Le retour chez Tirtée. — Les vendanges chez Lamon ; l'abondance véritable. La grotte et les plaisirs de l'hiver. Amour, chasses et veillées ; déclaration, projets de bonheur. — Arrivée de l'athée égyptien : il raconte la mort de Sésostris et les malheurs de Troie. — Désespoir de Cyanée en apprenant que son amant est un grand roi ; elle préfère le devoir à l'amour, et ne veut point quitter son père. — Départ d'Amazis. »

Le premier livre, que Bernardin publia en 1788, fut assez froidement accueilli. Le *Journal de Paris*, qui en rend compte le 20 juin 1788, préfère à ce roman moral le préambule où Bernardin fait le commentaire du VIII^e livre de l'Enéide (1). Et, de fait, on ne pouvait guère deviner, à lire ce premier livre, combien l'œuvre, dans son ensemble, pouvait être intéressante. Les aventures d'Amazis n'étaient pour Bernardin que le moyen de donner une forme romanesque, partant intéressante, aux idées morales qui lui tenaient à cœur. Il voulait que chaque livre de ce poème en prose se terminât par une grande pensée, comme cette fin du livre X, où le héros, trahi de toutes parts, dit à son ami, dans un accès de désespoir : « Il n'y a point de dieux, je vais devenir méchant, le sang va couler. — O mon fils, serez-vous cause qu'un jour, à cause de vous, les bons se feront méchants ? O vous qui aimez la gloire, s'il n'y avait point de Dieu, il serait encore grand de conserver l'amour de l'ordre au milieu du désordre général. » Si Dieu n'existait pas, il faudrait

(1) CLXIII, 9.

qu'un mortel jouât le rôle de la Providence : « Les peuples, effrayés d'errer à l'aventure, les hommes se méfiant les uns des autres, viendraient se réfugier sous son ombre et demander à son cœur le dieu qui manquerait à l'univers » (1).

Ce commentaire imprévu du mot de Voltaire : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer », ne doit pas nous faire supposer que Bernardin a été peu ou prou voltairien. C'est à d'autres sources qu'il puise, surtout dans la sagesse orientale : dans l'*Arcadie*, le brahmane Barthrooherri conte ses paraboles où la sagesse traditionnelle des Hindous apparaît, revue et très modifiée par l'auteur : Bernardin greffe sur la doctrine des réincarnations de l'homme une théorie très personnelle des punitions et des récompenses (2).

B. de Saint-Pierre a ses opinions à lui, influencées tout au plus par les idées de son ami Rousseau : il reprendra plus tard, dans son cours à l'Ecole Normale, et dans ses *Harmonies de la Nature*, la pédagogie qu'il a dès lors imaginée, notamment cette idée jacobine des droits de l'Etat sur l'enfant : s'il se trouve quelque mauvais père, ou quelque mère de mauvaise vie, élevant mal leurs enfants, on les avertit d'abord secrètement ; puis, si cela ne suffit pas, « on les bannit, on leur ôte leurs enfants, car les enfants appartiennent à la patrie » (3).

On le voit, Bernardin se range dans cette catégorie d'esprits qui, dès leur œuvre de début, entrevoient d'une façon confuse toutes les idées qu'ils préciseront plus tard : ils ne se répètent pas, ils se développent : comme l'arbre épanoui est contenu dans une simple graine, ainsi on peut retrouver le germe des produc-

(1) LXIV, 2. — 2 LXXXVII, 56 ; LXX, 9-22. — (3) CXX, 99.

tions futures dans leur première création. De l'*Arcadie* procèdent les *Etudes de la Nature*.

II

La préparation de ce livre est longue et sérieuse. Bernardin aurait pu mettre en tête de ses *Etudes* une liste bibliographique imposante, car il a beaucoup lu, et beaucoup cité, conformément à sa règle : « une preuve de goût dans un observateur est d'abrégé les auteurs qui n'en ont point, et une d'imbécillité est d'abrégé ceux qui en ont » (1). On trouve dans ses notes de longs extraits des voyages de Cook, de Wallis, du capitaine Byron, de Constantin-Jean Phipps, etc. (2). Malgré la richesse de ses lectures, on sent qu'il lui manque ces livres de vulgarisation qui abondent maintenant, et auxquels il supplée de son mieux. Il est obligé, par exemple, de se faire, pour son usage personnel, un dictionnaire de botanique (3). Il puise de plus dans l'océan de ses paperasses. Il met à contribution toutes sortes d'essais plus ou moins terminés, plus ou moins inédits. Un article sur le jeu de l'oie tuée à coups de bâton par les paysans lui fournit quelques lignes pour la VIII^e Etude (4). Cette utilisation d'anciens matériaux lui est d'autant plus facile que le plan du livre, à l'en croire lui-même, n'est pas très rigoureux (5).

En revanche, les scrupules du styliste sont infinis, et dépassent de beaucoup tout ce qu'on pourrait imaginer d'après sa formule trop modeste : « J'ai mis dans ces observations le meilleur style que j'ai pu y mettre ». Il suffit en effet de comparer le texte imprimé au ma-

(1) cviii, 40. — (2) xxvi, 30-71; iii, 22. — (3) cxxxix. — (4) xlili, 115. — (5) *Œuvres*, p. 139, col. 2.

nuscrit original pour voir avec quelle opiniâtreté il poursuit l'expression la plus simple et la plus franche (1). Ou bien encore on peut consulter le début manuscrit des *Etudes*, qui figure au dossier cxii, folios 1 et suivants : c'est une belle copie, écrite de la meilleure écriture de Bernardin, destinée à une lecture ou peut-être même à l'impression : elle est tellement raturée après coup qu'il ne subsiste pas de la première rédaction une ligne intacte : tout est remanié.

Cette page présente un autre intérêt : elle nous montre quelle était sa préoccupation religieuse en écrivant les *Etudes* : dans le haut, il a écrit en grosses lettres : D. O. Au Dieu Tout-Puissant, et il a ajouté la date de l'achèvement de la rédaction : 14 mars 1782.

Ses tribulations recommencent quand il s'agit d'imprimer. L'auteur du *Voyage à l'île de France* ne trouve pas d'éditeur pour ses *Etudes*. Il faut que Bernardin paie lui-même l'imprimeur, et il n'a pas un sou. L'ami Mesnard, prié d'avancer la somme entière, lui répond, le 15 mai 1784, que c'est impossible ; que sa femme et lui ne pourront faire plus que M. et M^{me} Hennin, « en prenant sur le courant de notre ménage, ... même en nous gênant » (2). En vieux fonctionnaire madré, il pousse même la prudence jusqu'à refuser la dédicace du livre (3). Evidemment les amis les plus intimes n'ont pas confiance dans le succès des *Etudes*. Il faut donc, pour les faire paraître, recourir aux subventions officielles. Hennin lui apprend, le 29 juin, que le maréchal de Castries, tout en refusant d'avancer de l'argent à l'imprimeur, souscrit

(1) On peut prendre, par exemple, le beau morceau qui termine la première Etude : « moi-même, ô mon Dieu, etc. » (*Œuvres*, p. 159, col. 1), et le rapprocher de la première rédaction, qui figure au dossier cxli, l. 2, f. 25. — (2) CLIX, 3. — (3) Lettre du 26 octobre 1784 ; CLIX, 11.

pour son département à cent exemplaires (1) : en effet, le 5 juillet 1784, le maréchal annonce à Bernardin qu'il lui accorde une souscription de 820 livres, payée immédiatement par le trésorier général de la marine (2).

Enfin le livre est imprimé : il faut maintenant le lancer. Bernardin mobilise ses amis. Hennin est chargé de négocier auprès de Panckoucke un compte rendu dans le *Mercur*e (3). Gillée de Brémion fait annoncer le livre par les *Affiches de Nantes*, dans les termes prescrits par l'auteur, qui ne s'en remet à personne du soin de rédiger ses réclames (4). M. de Brémion place au moins vingt-cinq exemplaires à Nantes, ce qui est très joli pour une ville où il y a cinq « chambres de lecture » ; il regrette de ne connaître en Angleterre personne qui puisse recommander les *Etudes* (5).

Ses amies aussi sont mises à contribution : elles apportent le plus grand zèle à répandre les *Etudes*. M^{me} de Boisguilbert, qui vient d'entrer en relations avec Bernardin, est chargée de découvrir des libraires à Rouen (6). Aux déjeuners qu'elle donne, elle fait l'article : sur cinq invités, elle réussit à trouver trois souscripteurs (7).

Cette fois le succès de vente est très considérable. Un seul libraire de Rouen, Racine, prend, à la considération de M^{me} de Boisguilbert, deux cents exemplaires pour 1550 livres (8). Les éditions se succèdent : dès le 25 mars 1788, Bernardin met en vente la troisième, en quatre volumes, et deux libraires lui en prennent immédiatement à eux seuls pour près de trois mille livres (9).

(1) CLIV, 60. — (2) CXXXIII, 17. — (3) CLIV, 70. — (4) CXXXVI, l. 2, f. 7. — (5) CXXXVI, l. 2, f. 1. — (6) CXXXII, 47. — (7) CXXXII, 43. — (8) CXXXII, 41-42. — (9) XXIV, 7.

C'est, sinon la fortune, du moins l'aisance. Bernardin achète pour cinq mille livres, près du Jardin du Roi, une petite maison située dans un quartier perdu et si mal habitée, que ses amis s'inquiètent, et craignent pour sa sûreté (1). C'est dans la rue de la Reine-Blanche, rue qui n'est pas même pavée ; mais cela vaut mieux que l'hôtel meublé de la rue de la Madeleine : à distance, ce logis modeste prend des proportions grandioses : Gillée de Brémion envoie une lettre, le 23 décembre 1788, « à Monsieur le Chevalier de Saint-Pierre, en son hôtel, rue de la Reine-Blanche » (2). La gloriole du chevalier est satisfaite, et aussi sa probité : le succès lui fournit ce qui tenait surtout au cœur de l'honnête Bernardin : le moyen de régler son arriéré. Les *Études* lui permettent de liquider ses dettes d'argent ou de cœur : ceux qui l'ont protégé sont nommés dans ce livre, comme de Villedeuil, qui le remercie chaudement le 9 mai 1787 (3). Ceux qui l'ont aidé financièrement sont remboursés. Le prince Dolgorouki lui avait prêté en 1766 vingt-cinq frédéric d'or : il est soldé le 4 avril 1786 (4). Malheureusement quelques-uns de ces amis de la première heure sont disparus : il a le chagrin de ne pouvoir leur témoigner sa reconnaissance : « il y a deux ans passés que M. de Villebois est mort, à sa terre près Derpt. Je crois M. du Bosquet encore au nombre des vivants : il y était il y a dix mois. Depuis ce temps, je n'ai pas eu de ses nouvelles » (5).

Malheureusement aussi ses bénéfices sont diminués par l'agiotage des libraires, qui profitent de sa vogue pour vendre jusqu'à quatre-vingts livres des exemplaires qui ne leur ont coûté qu'une dizaine de francs (6).

(1) LX, 31 ; CXXXV, l. 2, f. 4 ; CLIV, 83. — (2) CXXXVI, l. 2, f. 4. — (3) CXL, 80. — (4) CLXV, 72. — (5) CLXIII, 9 bis. — (6) CXXXII, 4.

Surtout Bernardin est victime des contrefaçons qui se font avec un véritable cynisme. Le libraire de l'Arcade du Louvre en étale une à sa devanture, et la police est impuissante, car elle ne peut pénétrer dans une maison royale. Il faudrait s'adresser au gouverneur du Louvre, ou porter plainte à la prévôté (1). Mieux vaut laisser faire. En revanche, on peut agir à Lyon, où cette piraterie s'exerce sans vergogne (2). Deux libraires, Piestre et Delamollière, désignés nommément par Bernardin, s'indignent, et somment l'auteur de rétracter son « imputation injurieuse » (3).

Le pire, c'est que le public préfère les contrefaçons, imprimées lisiblement, à l'édition authentique publiée par Didot : les caractères en sont difficiles à distinguer (4). Bernardin éprouve ainsi une contrariété bien mortifiante, qu'il raconte au journal *Le bien informé* : « J'ai été invité un jour à une distribution de prix présidée par un ministre qui en faisait les frais... L'on m'avait réservé l'honneur d'embrasser conjointement avec lui tous les vainqueurs. Quelle fut ma surprise, lorsque j'en vis plusieurs, sortant de mes bras, emporter au bruit des applaudissements de toute l'assemblée, pour prix de morale et de vertu, mes *Etudes de la Nature* contrefaites ! » (5)

C'est une lourde perte d'argent, mais un gain sérieux de popularité : les contrefacteurs travaillent malgré lui, et à ses dépens, à sa gloire. Les lettres d'admiration pleuvent au logis de la rue de la Reine-Blanche : en un an il paie pour mille écus de ports de lettres (6). A M^{me} d'Arbaud de Montalet, qui veut entrer en relations avec lui, il objecte qu'il reçoit déjà sept à huit

(1) CXL, 18. — (2) CXL, 79. — (3) CXXI, l. 2, f. 102. — (4) CLI, 67. — (5) N^o du 11 nivôse an VII ; CLXIV. — (6) CLXII, 82.

cents lettres ou visites par an (1). Le monde officiel lui-même s'émeut, et commence à rechercher l'ancien solliciteur qu'on éconduisait autrefois. Le maréchal de Castries qui, le 15 février 1784, lui refusait un secours, lui écrit, le 22 janvier 1785, pour le féliciter, et lui redemander la liste de ses services : il finit par lui offrir une gratification de quatre cents livres (2). Vergennes lui envoie, le 19 janvier 1786, une lettre très flatteuse, et l'assure de l'intérêt qu'il prend à son bonheur et à sa réputation (3) ; le 30 mars suivant, nouvelle lettre, encore plus complimenteruse, pour le remercier de la seconde édition des *Etudes* (4). M. de Calonne, malade, et absorbé par l'Assemblée des Notables, trouve le temps de le remercier par l'intermédiaire de M^{me} de Chabannes (5). Puis le ministre annonce directement lui-même à Bernardin le renouvellement de sa gratification de six cents livres, et, ce qui vaut mieux encore, il la lui envoie du même coup, sous forme d'un mandat au porteur (6). Un peu plus tard, le 22 avril 1785, il lui annonce un nouveau secours de mille livres sur la caisse de la Loterie royale (7). Les princes du sang ne se montrent pas moins empressés : en janvier 1787, le duc d'Orléans accorde une pension à Bernardin (8).

Le clergé surtout vient à l'auteur des *Etudes*, frappé par sa piété philosophique, et tout surpris de se découvrir un allié aussi puissant, qui convertit des voltairiens comme le comte de Rochefort (9) : « Vous avez déjà opéré un grand bien, lui écrit Grandprey, le 10 septembre 1788 : on ne rougit plus d'avoir de la religion » (10). Les simples prêtres s'adressent à lui

1. CXXXIV, 5. — 2. CXXXIII, 18 et 22. — 3. CXL, 62. — 4. CXL, 63. — 5. CXXXIII, 4 et 3. — 6. CXXXIII, 15. — 7. CXXXIII, 19. — 8. CLIII, 16 ; CXXXIV, 1. — 9. CXLV, 109. — 10. CXXXVI, 35.

comme à un ami : l'abbé Michel, curé de Saint-Roch, lui écrit le 25 novembre 1789 : « Plus je lis vos charmantes *Etudes de la Nature*, et plus je vous aime et vous estime » (1). Les membres du haut clergé ne sont pas moins enthousiastes. L'archevêque de Paris l'invite plusieurs fois à dîner : quand Bernardin se décide à accepter, il trouve chez le prélat les comtesses de Gramont et de Chabannes : « Elles m'ont comblé d'amitiés, de bontés, de caresses, et m'ont appris qu'elles m'ont obtenu une gratification de cent pistoles de M. le contrôleur général, avec parole de la changer en pension l'année prochaine. Elles ont sollicité cette faveur près d'un an sans que j'en susse rien. Voilà les services que j'aime, et les seuls que je puisse accepter maintenant » (2). Entendez-vous le cri du poète ? Quelle légitime fierté à voir qu'enfin on reconnaît sa valeur ! L'archevêque de Sens lui envoie un mot charmant (3). L'archevêque d'Aix veut faire sa connaissance, et lui procure une gratification de mille livres (4).

En lui annonçant cette bonne nouvelle, Mesnard, très fier maintenant d'être l'ami de Bernardin, lui offre ses félicitations, sur un ton nouveau : « Il est bien juste que le gouvernement s'occupe de vous et vous procure de l'aisance, vous qui faites tant de bien au gouvernement » (5).

L'Académie française ne veut pas rester en arrière : sans que Bernardin ait fait la moindre démarche, elle propose le quatrième volume des *Etudes* pour un prix : M. de Saint-Pierre refuse, du reste, cette amabilité, parce que l'Académie « a gardé jusqu'à présent le plus grand silence » sur les volumes précédents (6).

(1) CXXXIX, 17. — (2) XCHI, 63. — (3) CXL, 4. — (4) CXXXVIII, 43 ; CLIX, 16. — (5) CLIX, l. 2, f. 48. — (6) CXLIV, 29.

Ainsi les *corps*, ses vieux ennemis, cherchent à se réconcilier avec lui. L'Université lui fait les yeux doux : « La Providence, lui écrit l'abbé de Vignerac le 26 octobre 1787, la Providence vous ménage des défenseurs dans tous les coins de l'Université... J'ai un parent au collège de Louis-le-Grand. Il m'assure qu'on donne votre ouvrage pour prix aux écoliers vertueux... Ch. Tonnelier, professeur de physique au collège de Navarre, enseigne publiquement vos sentiments sur le flux et le reflux » (1). Comme c'est justement là la partie la plus faible des *Etudes*, cela doit flatter tout particulièrement Bernardin. C'est sur ce point qu'il rencontre quelque opposition (2). Un ennemi masqué, qui signe « le Solitaire des Pyrénées », engage avec lui une polémique dans le *Journal de Paris* (3).

Le *Mercure* proteste également en 1788 contre son explication des marées par la fonte des glaces du pôle. Mais qu'importent ces quelques dissidences, lui écrit son amie M^{me} de la Berlière, puisque ces mêmes adversaires scientifiques « paraissent sentir, mieux qu'à eux n'appartient, le charme séducteur de vos ouvrages, ce charme qui vous fait autant d'amis que de lecteurs » (4)?

Bernardin se méfie un peu de la sincérité de ces amitiés, quand elles lui semblent venir de la curiosité ou de la mode : il refuse les invitations des grands seigneurs, « regardant, dit-il malicieusement, leur bienveillance comme une fleur qu'il fallait laisser sur sa tige, afin qu'elle conserve toujours son parfum » (5); mais il se laisse toucher par l'enthousiasme des jeunes gens. Le comte d'Allonville, major en second au régiment d'Auxerrois, lui envoie une épître en vers

(1) CXL, 64. — (2) M^{me} de Genlis, III, 304. — (3) CLXIII. — (4) CXXXVIII, 93. — (5) CLXII, 81.

dithyrambiques (1). Un médecin militaire de vingt-trois ans demande à entrer en qualité de pensionnaire chez Bernardin, au prix que celui-ci voudra : il s'offre à l'auteur des *Études*, comme secrétaire, comme garde-malade, comme fils (2) ! Un autre disciple, Lafeuillade d'Aubusson, à qui ses parents font une pension de vingt-trois mille livres, se décide à ne plus dépenser personnellement que mille écus : « Je veux dorénavant employer vingt mille francs par an à faire du bien ; et c'est sur la façon de le faire, que je voudrais vous consulter » (3) Un Breton demande à Bernardin d'être son directeur spirituel (4).

Les vieillards ne sont pas moins enthousiastes que les jeunes gens : son vieil ami, Gillée de Brémion, l'ancien maire de Nantes, lui envoie son *Nunc dimittis*, le 23 mai 1786 : « Tout ce que je demande à présent à la Providence, c'est que ma vue se soutienne jusqu'à ce que j'aie lu trois fois ce bel ouvrage » (5). Il était réservé au méridional Gay d'atteindre le maximum de cet enthousiasme religieux, de ce véritable fanatisme pour l'auteur des *Études* : « Vous portez des paroles de paix et de vie dans l'âme. On voit bien que vous descendez de la montagne, que vous venez de converser avec Dieu ; et quel bonheur pour nous que vous nous aimiez assez pour nous répéter tout ce qu'il vous y dit » (6) !

Ces admirateurs forcenés sont un peu jaloux de la prédilection de Bernardin pour ses admiratrices : celles-ci ont véritablement la meilleure part. Un mot de la Préface les a frappés et presque blessés : M. de

(1) CLI, l. 3, f. 75. — (2) CLI, l. 2, f. 20. — (3) CXLVI, 48. — (4) CXXXIV, 55. — (5) CXXXVI, l. 2, f. 11. — (6) Lettre du 24 mars 1788 ; CXXXVI, l. 2, f. 76.

Boisguilbert, tout en lui témoignant sa respectueuse sympathie, ajoute avec une sorte d'amertume : « d'ailleurs la voix d'un homme ne vaut pour vous que la moitié de celle d'une femme » (1). En revanche, M^{me} de Boisguilbert est enchantée et prend ce madrigal de Bernardin pour un accès de franchise : « Les hommes sont très jaloux du compliment que vous nous faites, et, pour se venger, ils disent que c'est une flatterie, que vous ne pensez pas ce que vous avez écrit : j'ai défendu votre véracité » (2). Les femmes rendent avec usure à l'auteur des *Etudes* son ardente sympathie : elles aiment l'écrivain, et le livre.

Dans l'œuvre, qu'est-ce qui les intéresse surtout ? Ce n'est évidemment pas ce que Bernardin lui-même y préfère, la partie scientifique, en particulier l'explication des marées (3).

Les dévotes, comme M^{me} de Chabannes, en apprécient le sentiment religieux, sans trop le critiquer au point de vue du dogme, et les femmes sensibles en aiment la psychologie amoureuse.

Le charme est si fort qu'il opère même sur une des natures les plus sèches et les plus hargneuses que je connaisse, M^{me} de Genlis, que Bernardin apprivoise pendant quelque temps (4). Elle fait publiquement l'éloge de M. de Saint-Pierre, au grand étonnement de M^{me} de Boisguilbert : « ses louanges doivent être d'autant plus flatteuses qu'elle n'en est pas libérale » (5). Leur amitié est entretenue par des cadeaux, petits et grands : elle lui offre un oranger ; elle le fait profiter de son influence personnelle sur le duc d'Orléans, car c'est à elle qu'il doit la pension du duc (6). Il est vrai

(1) Edition de 1792, t. IV, p. III. — (2) CXXXII, 44. — (3) CXXXIII, 1. — (4) CXLIV, 25. — (5) CXXXII, 88. — (6) CXXXVI, l. 2, f. 47; CXXXII, 89.

que c'est encore à elle qu'il doit la perte de cette même pension, quand M. de Genlis eut réussi à brouiller Bernardin avec sa femme et avec le duc d'Orléans (1). C'est ce que nous apprend une lettre de M^{me} de la Berlière, en date du 9 août 1787 (2).

L'amitié de M^{me} de la Berlière devait largement compenser l'éloignement de M^{me} de Genlis : nulle, mieux que cette femme exquise, ne peut personnifier à nos yeux le type caractéristique de l'admiratrice de Bernardin, de la « Bernardine » : c'est à de telles lectrices que de Saint-Pierre offre ses écrits ; il y a comme une harmonie préétablie entre elles et lui. Que d'attentions de toute nature : petits cadeaux, fleurs, arbustes, bourse brodée, invitations, souvenir exact de ses moindres préférences, de sa prédilection pour l'anémone (3). Surtout, quel talent délicat à flatter son amour-propre d'auteur, en citant, sans avoir l'air d'y toucher, ses théories les plus personnelles, celle des contrastes harmoniques par exemple : priée par Bernardin de lui faire connaître le milieu où elle vit, elle termine ainsi sa description du château de Termes : « enfin partout les plus charmantes consonances sont unies aux plus aimables contrastes » (4). De toutes les attentions que M^{me} de la Berlière prodiguait à Bernardin, la plus flatteuse était encore l'admiration d'une femme supérieure, qui sait rester simple. Elle pense comme lui, elle sent comme lui : elle comprend la véritable nature ; elle lui écrit, à propos du château d'Épinay : « Les jardins sont comme tous ceux de ces pays-ci, des bosquets, des avenues, des charmilles bien taillées, et tous ces ouvrages de l'art avec lesquels

(1) CXXXVIII, 35 ; CXLIV, 28. — (2) CXXXVIII, 35. — (3) CXXXVIII, 28.
(4) CXXXVIII, 46.

on parvient, après beaucoup de peine et de dépense, à ôter à la nature sa grâce et sa variété » (1). Il y a dans ses lettres des anecdotes bien contées, des scènes qui eussent réjoui Greuze, et qu'elle décrit avec une aimable simplicité, en femme digne de comprendre les *Etudes* et d'en faire son profit.

Le livre de Bernardin devient pour ses lectrices, grandes dames ou simples femmes de France, un manuel religieux, une « Imitation de la Nature », si j'ose dire, où elles puisent des consolations : « Si quelquefois, lui écrit M^{lle} Aubert le 7 octobre 1789, mon cœur s'appesantit et s'attriste, alors j'appelle à mon secours le 4^e volume des *Etudes de la Nature*, et cette douce lecture est pour mon cœur un baume salutaire » (2). Les plus frivoles y gagnent quelque chose : à Nantes, lui raconte son ami de Brémion, elles renoncent à la coquetterie et au jeu, pour se plonger dans cette lecture (3).

De proche en proche ce succès d'attendrissement sans exemple se propage jusqu'à l'étranger. Un Italien, Appia, écrit le 11 décembre 1789 à Bernardin : « Vos *Etudes* ont toujours calmé mon âme agitée » (4). En Allemagne, les savants de premier ordre accordent, au témoignage de Taubenheim, leur estime au livre et à son auteur (5). Bref, ce n'est pas un succès restreint à la France, c'est un triomphe européen.

Cela veut-il dire que ce livre est parfait? que sa valeur scientifique égale son mérite littéraire? Il est certain que, aux yeux de la science pure, ses théories, son explication du monde, sont bien subjectives : ses contemporains eux-mêmes en sont frappés (6). On

(1) CXXXVIII, 41. — 2 CXXXI, 6. — (3) CXXXVI, l. 2, f. 16. — (4) CXXXI, 21. — (5) CLIII, 18-19. — (6) *Mercure de France*, n° du 11 octobre 1788; CXLVII, 78.

pourrait même dire que, par certains côtés, Bernardin est un esprit antiscientifique. Je ne dis pas cela à cause de quelques erreurs de fait qui peuvent échapper à tout le monde, comme celle-ci : « le porc-épic lance des traits » (1). Mais il y a des erreurs de doctrine, notamment son explication des marées, qui semble avoir été à cette époque la quadrature du cercle pour les cerveaux brûlés (2). Il y a surtout un dédain des méthodes précises, qui ne convient pas même à un simple littérateur. Il est bizarre que ce vulgarisateur de l'astronomie repousse l'emploi du télescope, et se contente de parler des astres « seulement autant qu'il est permis à l'œil de l'homme de les apercevoir, et à son cœur d'en être ému » (3). Introduire le sentiment dans la science est très délicat : la science risque d'y perdre en précision tout ce qu'elle gagne en agrément. Bernardin en arrive à considérer La Fontaine comme un éminent naturaliste, à dire sérieusement cette énormité : « si ses fables n'étaient pas l'histoire des hommes, elles seraient encore pour moi un supplément à celle des animaux » (4). De pareilles assertions rabaisent les *Études* au rang des livres de science amusante, ou tout au moins des ouvrages de science « à l'usage des gens du monde ». On serait tenté d'appliquer à l'œuvre de Bernardin le mot qu'il lance aux ouvrages de ses collègues : « Vos livres sur la nature n'en sont que le roman » (5).

Et pourtant ce serait injuste, car Bernardin, par beaucoup d'autres côtés, est un vrai savant. D'abord il aime la matière propre de sa science ; il adore la

(1) *Œuvres*, p. 151, col. 2. — (2) Latude s'en occupait à Vincennes : cf Frantz Funck Brentano, *Revue Hebdomadaire*, 30 octobre 1897, p. 667. — (3) *Œuvres*, p. 140, col. 1. — (4) *Œuvres*, p. 135, col. 1. — (5) *Œuvres*, p. 138, col. 1.

nature, même ce qui nous en paraît ennuyeux ; à son ami Jean-Jacques, qui n'aime des saisons que celles où les jours croissent, et qui trouve que l'année est finie quand les jours commencent à diminuer, il répond : « Vous avez bien abrégé vos plaisirs. Tout me plaît, même la pluie ; la nature est alors comme une belle femme qui pleure. J'aime l'automne, ses richesses, ce temps mélancolique. J'aime les tempêtes sonores dans les bois, la nuit » (1). Cet enthousiasme à la Lucrèce repose sur une observation personnelle très minutieuse. Comme botaniste, il pousse ses recherches en tous sens : il s'en va, herborisant partout, jusque sur les tours Notre-Dame, où il découvre une nouvelle espèce, la *marguerite des clochers Notre-Dame*, couleur blanc de neige (2). Les spécialistes d'aujourd'hui trouvent du bon chez Bernardin, des idées « qu'aucun botaniste moderne ne désavouerait » (3). Un professeur d'embryologie à la Sorbonne compare très sérieusement Bernardin à Darwin (4) ; j'oserai même ajouter ceci : la lutte pour la vie, la sélection naturelle, seront peut-être rangées depuis longtemps au nombre des hypothèses surannées, comme l'ancienne horreur de la nature pour le vide, qu'on lira encore avec charme les meilleurs morceaux des *Etudes de la Nature*.

Sera-ce pour leur valeur philosophique ? Je ne crois pas : la doctrine de Bernardin n'est pas assez originale. Sans doute il a une façon très personnelle de penser à nouveau la pensée d'autrui. Ainsi, quand il reprend, au début de son livre, l'étude de l'infini de petitesse, il la fait, le microscope en main, avec plus de précision

1 xviii, 146. — (2) ciii, 13. — 3 F. Faideau, *Le monde moderne*, mai 1898, p. 656. — (4) Le Dantec, *Revue Universelle*, 27 janvier 1900, p. 68-69.

que Pascal, avec un vrai charme, mais sans l'effrayante éloquence des *Pensées* (1). Il est bien probable que s'il n'avait pas lu Pascal, il n'aurait pas écrit ce morceau des *Études*. De même ce n'est pas lui qui a inventé la théorie des causes finales; sans se livrer là-dessus à des plaisanteries, vulgaires tant elles sont usées, il faut admettre, avec un philosophe contemporain, que le fait de la finalité, considérée comme la simple convergence d'un certain nombre de faits vers une même fin harmonique, est absolument hors de discussion (2). Cela posé, il faut reconnaître que Bernardin a usé des causes finales jusqu'à l'abus, et qu'il n'a pas toujours été très heureux dans sa façon d'interpréter à sa fantaisie les intentions de Dieu : quand il demande « où sont, dans les historiens de la nature, les Tacites qui nous dévoileront ces mystères du cabinet des cieux, sans l'explication desquels il est impossible d'écrire l'histoire d'aucun animal sur la terre (3) » ; quand il essaie de combler cette lacune et d'être ce Tacite d'un nouveau genre, on songe à ces interprètes téméraires des secrets d'Etat que blâme Bossuet : on serait tenté de ranger Bernardin parmi ces politiques spéculatifs qui arrangent suivant leurs idées les conseils du Roi des cieux, et composent sans instructions les annales du monde. Bernardin n'est pas de ces philosophes qui demandent à Dieu la chiquenaude initiale qui met le monde en mouvement, et se passent ensuite délibérément du pouvoir divin ; au contraire, il lui faut, dans son système de la fonte des glaces du pôle, l'intervention périodique et matérielle de Dieu : « On peut me faire ici une très forte objection, dit-il. C'est que, si les

(1) *Œuvres*, p. 131. — (2) Paulhan, *l'Activité mentale et les éléments de l'esprit*, p. 553-554. — (3) *Œuvres*, p. 136, col. 1.

effusions polaires occasionnaient les mouvements de la terre dans l'écliptique, il arriverait un moment où, ses deux pôles étant en équilibre, elle ne présenterait plus que son équateur au soleil. J'avoue que je n'ai rien à répondre à cette difficulté, sinon qu'il faut recourir à une volonté immédiate de l'Auteur de la nature, qui détruit l'instant de cet équilibre, et qui rétablit le balancement de la terre sur ses pôles par des lois qui nous sont inconnues » (1).

Qu'est-ce à dire, sinon que le Dieu de Bernardin est un bien pauvre mécanicien, puisqu'il a besoin de remettre en mouvement à chaque instant sa machine arrêtée, et que sa mécanique céleste ne vaut pas la plus simple machine à vapeur : les ingénieurs ont depuis longtemps résolu le problème du point mort, et Dieu n'aurait pu y réussir ? Le Dieu de Bernardin me paraît une conception bien vague. Le clergé alors obligé de faire flèche de tout bois, et réduit à n'être pas difficile sur le choix de ses alliés, avait accepté le livre de Bernardin avec enthousiasme, parce que c'était une arme de guerre contre l'armée philosophique ; mais si les circonstances avaient permis d'examiner l'ouvrage avec quelque précision dogmatique, nul doute qu'on y eût trouvé toutes sortes d'erreurs et d'hérésies. Un Bossuet eût malaisément accepté la théorie des Harmonies, moitié anges et moitié déesses, forces de la nature et émanations de la toute-puissance divine (2). Les esprits profondément religieux éprouvent une gêne particulière à voir comment Bernardin fait intervenir Dieu dans le monde : la duchesse de Broglie écrit à une amie, le 21 juillet 1820 : « Je lis les *Etudes de la Nature* de B. de Saint-Pierre, où je trouve un grand

(1) *Œuvres*, p. 178, col. 1. — 2. xcvi, 29, 33.

charme, quoique le système d'idées soit bien souvent pris dans le faux : cependant l'auteur y est toujours sincère, ce qui fait que cela ne choque pas : il y a bien plus de vérité que dans M. de Chateaubriand, mais c'est une façon trop anodine de voir le monde, et les voies de la Providence sont plus mystérieuses et plus graves que cela » (1).

J'ajouterai que, si le fond de l'œuvre est supérieur aux idées de Chateaubriand, sa valeur artistique est au moins égale à celle du *Génie du Christianisme*, car la forme même des *Études* est originale : de ce côté Bernardin n'a imité personne, et Chateaubriand a imité Bernardin. B. de Saint-Pierre a été son propre maître. Son paysage, par exemple, a quelque chose de très particulier : jusqu'à Bernardin, les rares écrivains qui ont regardé la nature n'y ont vu que des lignes et des couleurs : lui, il ajoute les bruits, et même les odeurs : non seulement il voit un paysage, mais il l'écoute, et il le sent : sa description se rapproche d'autant plus de la vie. Rêvant un paysage fait à souhait, il décrit d'abord tout ce qui pourrait plaire aux yeux, puis il ajoute : « Supposons-y (ce que ne peut rendre ni la peinture, ni la poésie) l'odeur des herbes, le frémissement des feuilles, le bourdonnement des insectes, le chant matinal des oiseaux, le murmure, sourd et entremêlé de silence, des flots qui se brisent sur le rivage » (2).

Ce qui vient compléter ces impressions déjà si compréhensives, et donner au paysage, dans les *Études*, sa caractéristique finale, c'est un souffle de sensualité tantôt frais et tantôt brûlant : au printemps, Bernardin écoute chanter les oiseaux : « on entend de tous côtés

(1) *Lettres de la duchesse de Broglie*, 3^e édition, p. 53-54. —

(2) *Œuvres*, p. 154, col. 2.

les accents maternels ; on respire l'amour dans les vallons, dans les bois, dans les prés ». C'est là, je crois, ce qui valut à ce livre beaucoup de lectrices, ce qui fut la principale cause de son succès, et c'est là aussi le trait commun entre les *Etudes* et *Paul et Virginie*.

CHAPITRE XIV

Paul et Virginie.

Mis à l'abri du besoin par le succès matériel des *Etudes*, continuant du reste à toucher chaque année sa gratification de mille livres, Bernardin peut composer à loisir le chef-d'œuvre qui le met hors de pair (1). Ce n'est pas d'un seul élan qu'il s'est ainsi élevé au premier rang. Avant d'écrire ce roman qui ne craint aucune comparaison, il fait toutes sortes d'ébauches qu'il garde judicieusement dans ses cartons : un roman dont la scène est « sous les glaces du pôle » (2) ; un « roman grec » dont il utilise quelques parties pour son *Arcadie*, notamment la description du Melita ou de Malte (3) ; un récit sicilien, dont les personnages devaient être Scipion l'Africain, un noir, ancien esclave d'Annibal, et des brigands (4) ; puis de courtes nouvelles, une pastorale normande, intitulée « *Fête de la Saint-Jean dans le pays de Caux* » ; le principal personnage est une bonne duchesse qui se costume en paysanne,

(1) cxcvii, 24. — (2) I, 155. — (3) *Œuvres*, p. 614, col. 2 ; mss. I, f. 169. — (4) I, 2-5.

pour voir de près, dans toute leur naïveté, les mœurs des gens de la campagne : bergerie florianesque, pour les grands seigneurs sensibles (1). Bernardin, dont le défaut est la diffusion, l'extrême élasticité des plans, travaille à se condenser : c'est ainsi que, sur une seule page, il fait tenir toute une nouvelle, « le Savoyard et la Fille de joie », sorte d'ébauche du *Passant* : la fille de joie finit par pleurer d'attendrissement devant la vertu tranquille du tout petit Savoyard (2).

Enfin il se met au roman qui doit le rendre immortel. Le sujet se présente d'abord à lui sous une forme autre que celle que nous connaissons. Bernardin pense d'abord à l'introduire dans une nouvelle édition du *Voyage à l'île de France* ; la quinzième et dernière lettre devait être « l'histoire de M^{lle} Virginie de la Tour » (3).

Puis, comprenant que ce pur diamant doit être monté à part, Bernardin le détache, et le polit avec amour. On dit qu'il le recopia sept ou huit fois de sa main en le perfectionnant sans relâche (4) : tous ces manuscrits sont perdus. Le dépôt du Havre nous permet pourtant de nous faire une idée approchée de la préparation de l'œuvre. Bernardin fait plus d'une coupure, supprimant, par exemple, ce passage-ci, qui nous paraît pourtant être de la valeur moyenne de l'ouvrage ; après le départ de Virginie, Paul se fait instruire de la vie en France : « Quelquefois, entendant parler des hôtels de Paris, ... venant à se représenter la contrainte où vivait celle qu'il appelait sa sœur, il s'écriait : « Reviens avec nous, chère amie, vivre libre, contente, heureuse. Quitte tes palais, reviens dans ces cabanes où l'on n'a

(1) xcvii, 247. — (2) cxxii, 38. — (3) cvii, 30. — (4) *Journal de l'Empire*, 14 mars 1814.

jamais envié ni médit. L'air y est pur comme les cœurs. » Puis, regardant son jardin, ses vergers chargés de fruit : « Vous ne m'avez jamais coûté que des larmes de plaisir » (1).

Bernardin a également supprimé, dans la conversation du vieillard avec Paul, ces deux fragments où il avait mis son expérience personnelle, ses désillusions, ses rancunes : « Vous cherchez la réputation, ô mon ami, [ce] bien qu'aujourd'hui donne l'intrigue, et qu'ôte la calomnie. Où la trouverez-vous ?... En Hollande, où j'ai demeuré, l'état militaire est presque regardé comme rien. On n'y fait cas que des magistrats. A cent lieues de là, en France, c'est tout le contraire. La noblesse militaire a fait une classe des familles de robe. Vous ne trouverez pas deux états qui ne pensent différemment. Que de monde vous choqueriez, si vous viviez naturellement » (2). De même pour l'amour des distinctions : « Dieu a rendu tous ses ouvrages parfaits très communs, à l'infini. Il a de même fait les ressorts du cœur humain bons : l'amour, la bienfaisance, la générosité, la constance. Tous doivent tendre aux vertus, parce que tout alors ira bien. Mais l'amour de la distinction est une dépravation, car il serait impossible que tous fussent considérés. Vous connaîtrez par ce raisonnement le bien du mal, vous demandant : si tous étaient ainsi, la société pourrait-elle subsister ? Et vous verrez que le vice seul ne peut être général. Quelle est donc la récompense de la vertu ? Celle d'être bien avec soi-même et avec Dieu » (3).

On voit, dans ce curieux passage, quelle est la profondeur de la pensée chez Bernardin, puisqu'il formule en somme, avant Kant, le criterium kantien de la mora-

(1) CH, 10. — (2) CH, 11. — (3) CH, 11.

lité. Et pourtant il a supprimé ce morceau parce qu'il ne lui a point paru suffisamment bien venu, parce qu'il n'a pas voulu, ou qu'il n'a pas pu, lui donner une forme parfaite. Ses scrupules d'écrivain sont plus grands encore que dans les *Etudes*, pour cette œuvre où il pressent un chef-d'œuvre. Rien ne le prouve mieux que ses tentatives réitérées pour amener à la perfection le joli morceau des deux enfants sous la pluie :

Quand on en rencontrait un quelque part, on était sûr que l'autre n'était pas loin. Un jour que je descendais du sommet de cette montagne, j'aperçus, à l'extrémité du jardin, Virginie qui accourait vers la maison, la tête couverte de son jupon, qu'elle avait relevé par derrière, pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin je la crus seule ; et, m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenait Paul par le bras, enveloppé presque en entier de la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur invention. Ces deux têtes charmantes, renfermées sous ce jupon bouffant, me rappelèrent les enfants de Léda, enclos dans la même coquille (1).

Tout cela, sauf la comparaison mythologique de la fin, est d'une exquise simplicité. Mais, pour en arriver là, Bernardin s'y est repris à quatre fois : c'est à force de travail qu'il a réalisé le rêve de tout bon artiste : la sobriété, la pureté, rien de trop, rien de trop peu. Sur la même feuille, on trouve quatre « états » successifs de la même gravure ; voici le premier :

Quand on en rencontrait un à la promenade, on était sûr que l'autre n'était pas loin. Un jour que je traversais le revers de cette montagne, j'aperçus Virginie seule. Mais m'étant approché, je vis que Paul et elle se tenaient par le bras ; et, comme il était venu à pleuvoir, Virginie avait re-

(1) *Œuvres*, p. 524, col. 1.

levé son jupon par-dessus sa tête et celle de Paul. Rien n'était plus aimable. Ces deux jolies têtes d'enfants renfermées sous la même coquille (1).

L'ébauche n'est guère satisfaisante : le détail important, qui explique tout, et qui a dû frapper d'abord la vue du vieillard, est rejeté au milieu, et vient trop tard. Bernardin recommence :

Quand on en rencontrait un quelque part, on était sûr que l'autre n'était pas loin. Un jour que je descendais le revers de cette montagne, j'aperçus Virginie toute seule, à ce qui me semblait, qui descendait le long de la prairie, et se hâtait de gagner la maison, la tête couverte de son fichu de taille, qu'elle avait relevé par derrière sur sa tête pour éviter la pluie. Mais m'étant approché, je vis que Paul était avec elle sous le mouchoir, et la tenait sous les bras, riant l'un et l'autre d'être sous la même couverture. Rien n'était plus aimable que ces deux têtes charmantes d'enfants qui semblaient enclouées sous la même coquille.

C'est déjà mieux comme ensemble, mais la « prairie », c'est bien vague, et le « fichu de taille » ne vaut pas le « jupon ». C'est peut-être par pudeur littéraire que le jupon a été sacrifié ; mais un mouchoir, si grand qu'il soit, ne peut couvrir deux enfants. Bernardin se remet à l'œuvre :

Quand on en rencontrait un quelque part, on était sûr que l'autre n'était pas loin. Un jour que je descendais le revers de cette montagne, j'aperçus Virginie toute seule, à ce qui me semblait, qui se hâtait de traverser le jardin, la tête couverte de son jupon qu'elle avait relevé par derrière sur sa tête pour se mettre à l'abri d'une forte ondée de pluie. De loin je la croyais seule ; mais m'étant approché d'elle pour lui aider à marcher, je vis qu'elle tenait Paul sous le bras, riant l'un et l'autre d'être à l'abri sous un toit

(1) CLXX, 24.

de leur grandeur et de leur invention. Rien ne me parut plus aimable que ces deux têtes charmantes d'enfants qui semblaient s'enfermer sous une même coquille.

Bernardin n'est pas encore satisfait. Que veut dire en effet « le revers d'une montagne » ? « Lui aider à marcher » est-il bien français ? Où a-t-on vu des têtes d'enfant sous une coquille ? Décidément il faut encore corriger l'esquisse :

Quand l'un des deux se trouvait dans l'embarras, il était bien rare que l'autre ne fût pas tout prêt à le seconder. Un jour que je descendais cette montagne, j'aperçus Virginie qui se hâtait de traverser le jardin, la tête couverte de son jupon qu'elle avait relevé par derrière pour se mettre à couvert d'une ondée de pluie. De loin je la crus seule, et m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenait Paul sous le bras, riant l'un et l'autre d'être à l'abri sous un toit de leur grandeur et de leur invention. Rien n'était plus aimable, sous ce jupon bouffant, que ces deux têtes charmantes qui, comme celle des enfants de Léda, semblaient renfermées sous la même coquille.

Plus d'un, parmi les bons artistes, se serait déclaré satisfait. Bernardin découvre encore bien des fautes : un « toit » ne marche pas : la métaphore est donc fautive. On ne peut pas être enfermé *sous*, mais bien *dans* une coquille, etc. Combien fallut-il encore de reprises à Bernardin, pour arriver à se satisfaire, et à donner le tableau parachevé que j'ai cité d'abord ? Je ne sais, mais je puis affirmer maintenant que nul n'a pratiqué plus consciencieusement que lui le *limax labor et mora*.

Ce n'était pas un simple succès d'artiste qu'il cherchait : le fond le préoccupait au moins autant que la forme : il avait développé là ses idées les plus chères. Ce roman renferme, dit-il, le résultat de toute sa philo-

sophie (1). Aussi prépare-t-il avec une tendre prévoyance le succès de son livre : il le lit à des amis de choix : « ce sera avec un très grand plaisir, lui écrit M^{me} de la Berlière le 18 janvier 1786, Monsieur, que nous irons, samedi, sur les quatre heures après-midi, entendre l'intéressante histoire de vos aimables enfants » (2). La lecture la frappe tellement que, le 9 août 1787, elle lui parle encore du plaisir qu'elle a eu, de son espoir de lire bientôt l'œuvre imprimée (3). Non content de ce premier succès, il voulut recommencer devant la belle-sœur de Necker, M^{me} de Germany : « pour me délasser de mes rudes travaux, et de chagrins plus rudes encore, lui dit-il, j'ai composé une petite pastorale qui peut-être irait à votre cœur » (4). M^{me} de Germany préféra que la lecture se fit devant la famille Necker ; comme Bernardin, malgré ses déceptions d'antan, était resté en relations avec le tout-puissant contrôleur des finances, et venait même de lui demander un dégrèvement sur sa capitation, il ne pouvait refuser (5). On connaît le récit d'Aimé Martin (6 : il est vrai dans l'ensemble : les détails seulement ont été altérés, surtout le mot capital : M^{me} Necker n'a pas parlé d'un *verre d'eau à la glace* : c'est bien pis, dans le récit authentique de Bernardin lui-même : la partie féminine de l'aréopage est toute prête à pleurer ; mais le sourire ironique de Necker arrête l'émotion : « cependant l'auteur demande un jugement au reste de son auditoire. On ne loua rien, mais M^{me} Necker critiqua beaucoup la conversation du vieillard, disant que toute cette morale lui avait paru ennuyeuse et com-

(1) XCVII, 198. — (2) CXXXVIII, 23. — (3) CXXXVIII, 37. — (4) CLII, 20. — (5) CLII, 47. — (6) *Œuvres posthumes*, p. LII, col. 2. Cf. d'Haussonville, *Le salon de M^{me} Necker*, I, 195.

mune ; qu'elle retardait l'action ; enfin qu'elle lui avait fait l'effet d'un *seau d'eau à la glace* » (1) !

Bernardin hésitait, doutant de son roman, et surtout du dialogue entre Paul et le vieillard. Heureusement Vernet eut plus de goût et de courage que les Necker et leurs amis (2). Rassuré, M. de Saint-Pierre fait paraître son chef-d'œuvre en 1788 (3), dans le quatrième volume de la troisième édition des *Etudes* ; le *Journal de Paris* le salue dans un joli article dont voici la fin : « ce petit ouvrage, dont le succès est décidé, fait tort au reste du volume, qui est d'un autre genre, et d'une autre sorte de mérite » (4).

Il s'est produit pour *Paul et Virginie* ce qui arrive toujours aux romans qui passionnent. On s'est demandé si ce récit était la vérité, rien que la vérité, toute la vérité. Les premiers lecteurs ont posé cette question à l'auteur, avec une sorte d'angoisse ; sa réponse a toujours été la même : à M^{me} de Boisguilbert, il déclare avoir reproduit un récit qu'on lui avait fait (5). Dans un brouillon de lettre très raturé, et sans nom de correspondant, il précise sa déclaration : « Je vous envoie le manuscrit de l'histoire de M^{lle} Virginie de la Tour. Comme cet événement s'est passé en 1744, et que je n'ai été à l'île de France qu'en 1770, je ne peux répondre de la date précise des époques, du changement de quelques circonstances ; mais je puis assurer que la description des paysages, du lieu, du climat, et que le fond de l'événement sont absolument vrais. Je me suis souvent promené dans l'enfoncement des

1) CLXII, 30. — (2) *Œuvres posthumes*, p. LIII, col. 1 ; mss. CLXII, f. 35-36. — 3 En 1786, d'après Bernardin, dans son préambule de l'édition in-quarto de *Paul et Virginie* ; mais l'auteur a dû faire une erreur de date. — 4 N^o du 20 juin 1788 ; CLXIII, 9. — (5) CXXXII, 103.

pentés où j'ai vu les ruines de deux petites colonnes. Tous les personnages décrits et leurs caractères ont existé. Il doit importer peu au lecteur s'il y a quelques noms changés. D'ailleurs ces noms ne me sont pas indifférents. J'aime à illustrer ceux que j'ai aimés » (1).

Il est certain que l'on respire dans ce roman un air de vérité. Le paysage est vrai, quoique lointain. Bernardin a beau être le créateur de l'exotisme littéraire, il ne l'exagère pas. Quoiqu'il ait changé le décor traditionnel où se jouait jusqu'à lui la pastorale amoureuse, il n'abuse pas de notre curiosité pour la nature mystérieuse des pays d'outre-mer. Il est plus précis, moins imaginaire que l'auteur de *l'Inde sans les Anglais*. Il n'essaye pas de nous charmer par le mirage de ces paysages exotiques

Qu'emplit la rêverie immense de Loti.

Ainsi sa description d'un clair de lune sous les tropiques est belle, surtout parce qu'on sent qu'il n'y a pas d'effort pour faire plus beau que nature, pour exciter en nous cette étrange nostalgie qui nous prend en lisant *Fantôme d'Orient*. C'est que Bernardin préfère à tout les paysages de France, et spécialement ceux de Normandie. Avec cela ses descriptions ont la précision d'un récit de géographe, parce que ses souvenirs sont avivés par une jolie petite carte de l'île de France, faite à la main, où l'on voit indiqués les principaux endroits du roman, le quartier des Pamplemousses, la Baye aux Tortues et la Baye du Tombeau (2). Seul, jusqu'ici, M. Hervé de Rauville a contesté la vérité de ces descriptions (3). Tout au plus un

1) I, 54. — 2) CXLVI, 74. — 3) *L'Île de France légendaire* (Challamel, 1889), p. 243-246.

ou deux détails seraient-ils hétérogènes, empruntés, au moins comme idée première, à un contemporain : ainsi l'épisode des deux cocotiers serait un souvenir du poème de Delille sur *les Jardins* ; du moins Delille l'a prétendu. On connaît l'attaque, et l'on ignore la réponse, restée inédite : « Delille m'a accusé de lui avoir pris dans son poème des *Jardins* l'idée des deux cocotiers plantés à la naissance de Paul et Virginie. D'abord cette inculpation me fit rire, car j'avais lu ma pastorale dans une maison très connue, plusieurs années avant qu'il eût publié son poème... Il me semblait agir à mon égard comme ceux qui, après avoir volé, crient eux-mêmes au voleur » (1).

Quand bien même ce détail aurait été emprunté à Delille, cela ne diminuerait guère l'originalité de Bernardin, qui reste le premier et le plus parfait des paysagistes littéraires, le créateur du style pittoresque 2).

Pour les péripéties, pour le drame, Bernardin de Saint-Pierre ne se croit pas tenu à la même fidélité : il part de la réalité, mais il ne la copie pas, ainsi que le prouverait une comparaison entre le roman et l'histoire réelle racontée par Azéma 3. Le vrai naufrage n'a pas eu lieu le 24 décembre 1744, pendant la période des ouragans, comme dans le roman, mais le 17 août, dans la belle saison. Les matelots du loyaliste Bernardin crient trois fois « vive le Roi ! » en voyant

(1) CXLVI, 51. — 2) André Michel, *Paysages et paysagistes*, dans *les Débats* du 21 février 1899. — (3) *Histoire de l'île Bourbon* (Paris, 1862), p. 75, note. Je dois à mon collègue, M. Prentout, l'historien de *l'île de France sous Decaen*, l'indication de ce récit, plus scientifique que celui de M. de Rauville, *l'île de France légendaire*, p. 230-243. On sait la discussion retentissante qu'eut M. de Rauville avec M. A. Brisson ; cf. *Le Temps*, n^{os} des 19 et 29 août, 6 et 30 septembre 1902.

la mort ; les matelots du capitaine Delamare chantent le *Salve Regina* et l'*Ave Maris Stella* qu'a entonnés l'aumônier, le Père Burck. Bernardin a donc substitué l'héroïsme politique à la résignation religieuse. Autre transposition : il fait mourir Virginie martyre de la pudeur, tandis qu'en réalité c'est le capitaine Delamare qui a refusé de quitter son uniforme, et d'abandonner ainsi les papiers qu'il voulait sauver, victime du devoir professionnel et de l'ancien point d'honneur. Ce faisant, Bernardin a simplement usé des droits du génie ; il a plié la vérité des détails réels à la vérité artistique de l'ensemble. Son naufrage est si vrai, d'une vérité générale, que tout autre accident de mer analogue rappelle aussitôt à la mémoire le récit de *Paul et Virginie* (1).

Il en est de même pour les héros du roman : leur nom est emprunté aux personnages réels qui ont joué un rôle dans la vie du romancier, comme le vieillard, qu'il avait d'abord appelé Mustel (2). Mais, pour les animer et les passionner, Saint-Pierre a puisé à la fois dans ses souvenirs de l'île et dans ses observations générales sur l'humanité ; il a donc fait comme les classiques. Ses héros sont très individuels, et, en même temps, sont les types de telle ou telle passion. Du reste, il le constate lui-même avec fierté dans la préface qu'il destinait à sa grande édition in-quarto :

« S'il m'est permis de le dire, je suis porté à croire que mon humble pastorale en prose peut m'acquérir un jour autant de célébrité que les poèmes sublimes de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* en ont fait à Homère. L'éloignement des lieux, comme celui du temps, en rend

(1) Cf la perte du *La Pérouse* à Madagascar, dans *les Débats* du 23 septembre 1898. — 2) *cm*, 11.

déjà les personnages gigantesques. Elle a déjà produit un Nestor dans le vieux Domingue... Je suis convaincu que rien ne prospère dans ce monde comme l'erreur. Ainsi la réputation de cet ouvrage me fait peur. Cependant l'événement principal est certain. Je n'ai que le faible mérite de l'avoir arrangé à ma manière » (1).

Le mérite était grand, et la méthode irréprochable. Ce roman est vrai, de la vérité spéciale aux chefs-d'œuvre : ils sont vrais, parce qu'ils contiennent une part considérable d'observation : le fait lui-même, les détails caractéristiques, les personnages principaux et leurs passions ; mais la réalité est transformée : l'intrigue est ramenée à l'unité poétique ; les détails oiseux sont supprimés ou remplacés par d'autres qui donnent de la vie et de l'intérêt.

Aussi le succès est-il immédiat, foudroyant, et se répercute même sur les autres ouvrages de Bernardin : on se met à acheter le *Voyage à l'île de France* (2). On se dispute les exemplaires de *Paul et Virginie* ; la détresse financière sous la Révolution n'arrête pas les surenchères : en juin 1795, son ami Bailly, de la maison Didot, devant l'affluence des acheteurs, augmente les prix, de son chef, et écoule plusieurs exemplaires sur vélin à 72 livres pièce (3). L'enthousiasme public prend toutes les formes : les dithyrambes en vers pleuvent rue de la Reine-Blanche ; l'auteur du *Nostradamus moderne* envoie un madrigal à Bernardin (4). Un employé du commissariat de l'île de France, Delavault, lui dédie un quatrain flatteur :

1 CXXVI, 24 : cf. la préface de l'édition in-quarto, p. III-IV. —
 (2) CXXXII, 46. — (3) CXXXII, 5. — (4) CLI, l. 2, f. 54.

L'auteur de Saint-Preux, de Julie,
 Ce mortel regretté, ce sublime écrivain,
 N'aurait pas lu sans jalousie
 Ton ouvrage divin.

Enfin l'abbé Delille ne dédaigne pas de refaire trois vers dans une pièce composée par Therresse en l'honneur du roman et publiée dans le *Journal de Paris* (1). Un musicien étranger dédie à M. de Saint-Pierre une romance de Paul au tombeau de Virginie (2). Bentejac, de la Réole, tire du roman un drame en quatre actes pour le théâtre de Bordeaux (3). Les simples lecteurs accablent l'auteur de lettres enthousiastes : « le bruit de mon livre, écrit-il à sa cousine, M^{me} Féré, m'attire plus de cinq cents lettres par an (4) ». Il se plaint, mais il est flatté : cette correspondance est une preuve et un élément de succès. Bernardin s'entend à merveille à entretenir la vogue. Quand il lance son édition de 1803 par souscriptions, il veut avoir un beau commencement de liste : il écrit à la reine Louise de Prusse, le 10 décembre 1803, une lettre qui est d'un excellent courtisan :

« Madame, j'ai séjourné plusieurs mois à Berlin et à Postdam sous le règne de Frédéric le Grand. Son palais était à la fois le temple de Mars et celui de Minerve. La renommée m'apprend que vous avez partagé son double empire avec votre belliqueux époux. Il en est le dieu par ses qualités militaires, et vous y rappelez la déesse par votre goût pour les lettres et les arts. Le ciel vous a douée, de plus, d'une rare beauté, pour faire voir en vous le pouvoir des grâces réuni à celui de la vertu... J'ai cru, sous tous ces rapports, devoir m'adresser à Votre Majesté, pour la prier d'ho-

(1) CXL, 20. — (2) CXLV, 136. — (3) CXXXII, 29. — (4) CXLV, 135.

nerer de sa souscription l'édition de la pastorale de *Paul et Virginie*, que vous honorez déjà, m'a-t-on dit, de votre suffrage » (1).

La reine accepte, mais son ministre oublie de payer : Bernardin annonce *urbi et orbi* que le nom de la reine ne figurera pas sur la liste, mais que lui, Bernardin, à la première occasion, fera cadeau d'un exemplaire à la reine : cette petite exécution figure dans le préambule de l'édition in-quarto, publiée en 1806, toujours à l'aide de souscriptions princières. M. de Saint-Pierre se fait recommander auprès du Tzar par MM. d'Engel et de Poletica (2) ; il écrit à l'Impératrice de Russie, sachant bien « que toutes les vertus étaient sur le trône dans la personne de Votre Majesté et dans celle de votre auguste fils, l'Empereur Alexandre » (3). Flattés, l'Empereur et sa mère souscrivent pour douze exemplaires (4).

Bernardin courtise surtout avec ferveur une puissance plus considérable encore que la royauté : la femme, devant laquelle il se met à genoux dans sa préface. Réalisant à l'avance le rêve de Renan, il a voulu qu'elles pussent tenir dévotement, dans leurs mains fines, « cet ouvrage, Dieu merci, aimé des femmes, et dont j'ai fait faire en 1789 une petite édition in-18, afin qu'elles pussent le mettre dans leurs poches » (5). Les unes, comme M^{me} d'Arbaud de Montalet, lui demandent en grâce son amitié (6) ; d'autres, parmi les anciennes amies, s'extasient sur toutes les beautés neuves qu'elles découvrent dans *Paul et Virginie* : M^{me} de Boisguilbert, en artiste sensible aux beautés pittoresques, lui écrit : « le peintre pour réussir,

(1) XL, 78. — (2) CXXI, 23. — 3) XL, 79. — 4) Liste des souscripteurs, à la fin de l'édition in-quarto de 1806. — 5) CLXIII, 24. — 6) CXXXIV, 1.

n'aurait qu'à vous suivre pas à pas. Vous seriez pour lui la nature, et plus utile encore, car elle se montre à tous, mais bien peu, je crois, la voient aussi bien que vous » (1). Plutôt curieuse de psychologie amoureuse, M^{me} Brochant-Mesnard lui offre les larmes qu'elle a versées : « cet ouvrage est délicieux. Il est fait pour les âmes pures, les cœurs sensibles. J'y trouve des naïvetés charmantes, nouvelles. Vous donnez à l'amour tant de vertu qu'il faut bien croire que vous en avez plus d'une fois reconnu la puissance » (2). Triomphe plus flatteur encore, Bernardin de Saint-Pierre trouve le même succès de larmes dans sa propre famille, chez ces parents de Dieppe qui avaient froidement reçu le voyageur pauvre à son retour de l'île de France ; sa cousine, M^{me} Daudasne-Féré, après avoir beaucoup pleuré, lui offre l'hommage de sa « vénération » (3). Sa sœur, la nerveuse Catherine, va plus loin encore : « votre Virginie opprime le cœur, lui écrit-elle. Aux endroits qui vous sont personnels, c'est trop peu que des larmes. Des suffocations m'en ont tenu lieu » (4). Ces deux derniers témoignages ont plus de valeur qu'on ne pourrait penser : car, si nul n'est prophète en son pays, *a fortiori* nul n'a de talent pour sa famille.

Ici, le triomphe emporte toutes les résistances et ouvre toutes les portes, même celle des couvents. M^{me} de Pompéry, retirée dans une abbaye près d'Hennebont, lit *Paul et Virginie* à une aimable et sensible religieuse ... « Je jouis délicieusement des douces larmes que vous lui faites répandre, et de l'enthousiasme que vous lui inspirez » (5). Un

(1) CXXXII, 43. — (2) CLIX, 1. 2, f. 40. — (3) CXLV, 134. — (4) CXLII, 3. — (5) CXXXI, 24.

prêtre des environs de Lyon envoie à Bernardin une lettre de félicitations, anonyme : quatre fois, avec des amis, il a relu le chef-d'œuvre devant une prairie qui rappelait le vallon de l'île de France : « quatre fois nous avons senti nos joues arrosées de larmes » (1). Même résultat après une lecture que l'abbé de Vignerac a faite à six de ses confrères de Saint-Sulpice ; « je puis vous assurer que depuis quelques jours je suis triste et mélancolique, comme si la mort m'avait enlevé un ami ; lorsque je pense à l'infortunée Virginie, mon cœur se serre, et mes larmes coulent » (2). Plus touchante encore est la lettre de l'abbé Chartron, curé de Verneuil, qui, en 1795, a découvert, dans le ballot d'un colporteur, le livre qu'il ne connaissait pas, et l'a dévoré : « Je me dis à moi-même avec une espèce d'enthousiasme : notre siècle n'est donc pas encore si corrompu, puisqu'il produit un auteur vertueux capable de l'éclairer... Je me recommande à vos prières. »

En somme, c'est le plus grand succès de larmes qu'on ait vu jusqu'alors : après toute l'aridité, toute la sécheresse de la sensibilité littéraire, Bernardin a retrouvé la source tarie des pleurs, de l'émotion vraie : c'est l'abbé Trenqualye, professeur de rhétorique à Auch, qui trouve la formule définitive : « *Paul et Virginie* a fait pleurer tout le monde » (3).

Les héros du livre sont si vivants, qu'on se révolte contre leur mort comme devant la mort d'êtres aimés ; surtout la fin de Virginie émeut les cœurs ultra-sensibles jusqu'à l'indignation contre Bernardin : « Je ne puis vous pardonner sa mort, écrit un obscur admirateur ; vous m'avez tué avec elle » (4). Ceux qui sont

1) CXXXIX, 34. — (2) CXL, 68. — 3) CXL, 47. — (4) CXXXVIII. l. 2, f. 70.

un peu plus maîtres de leurs nerfs, éprouvent au contraire une reconnaissance exaltée pour l'auteur de tant de douces émotions : un jeune homme de dix-huit ans lui écrit le 8 juillet 1796 : « Mon père, (car de quel nom plus doux vous appeler, ô vous qui m'avez rempli le cœur de joie et d'espérances qui font le charme et le soutien de ma vie) mon tendre père, je vous dois mille remerciements » (1).

Enfin les âmes bien trempées, qui transforment volontiers leur émotion en énergie, songent à tirer du roman des applications pratiques. Un Angevin, séduit par cet Eden voluptueux, voudrait trouver quelque part une espèce de paradis terrestre, où l'on réaliserait la vie heureuse : il envoie, le 7 septembre 1789, une lettre de seize pages à Bernardin, pour lui proposer de fonder une colonie modèle à Tahiti (2). C'est aussi le rêve de Pivert de Senancour, réfugié pendant la Révolution en Suisse, à Agis près de Fribourg : le futur auteur d'*Obermann* écrit à Bernardin, sans le connaître, cette mélancolique et chimérique épître :

Par une situation que je ne saurais vous exposer sans entrer dans des détails trop longs et minutieux pour vous, je suis à la veille de craindre ou plutôt d'espérer des événements qui me détermineront à quitter l'Europe pour chercher ce qui paraît une chimère à bien des gens, et cependant peut, je pense, se trouver : une situation à peu près semblable à celle de M^{me} de la Tour dans *Paul et V.* (Dites-moi, je vous prie, si cette histoire est véritable, ou si c'est une fiction.) Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle me paraît possible, et que je désirerais savoir si elle l'est encore dans ces contrées ou dans d'autres. Je désirerais un site agreste et fertile, entre les tropiques, et dans un climat sain, où la terre encore en friche appartînt au premier occupant ; où la nature cependant prévint en partie le tra-

(1) CXXXIV, 33. — (2) CXLI, l. 2, f. 6-13.

vail, et fournit le nécessaire à la vie ; une vallée solitaire au milieu des forêts et des rochers, un ruisseau salubre, l'aspect de la mer, des palmiers, des cocotiers, la subsistance sans un travail trop rude ni trop opiniâtre ; je voudrais trouver tout cela dans un endroit où j'eusse l'espoir de conserver jusqu'à la mort le même état libre et heureux, dans une île par exemple

- 1^o ou) entièrement déserte et dédaignée, oubliée des Européens, et qui n'eût rien d'attrayant pour eux, ni dans sa situation ni dans ses productions. Point de sauvages, ou des sauvages comme ceux de l'île O'Taïta, bénins et sociables ;
- 2^o ou) appartenant déjà à quelque puissance (la France, s'il était possible), et point enviée ni disputée des autres, dans laquelle je pusse espérer pour moi et une ou trois autres personnes, la liberté dont jouissait M^{me} de la Tour, et l'avantage qu'elle avait de trouver à quelques lieues de distance ce que l'on ne peut guère se procurer soi-même : le plus essentiel de l'habillement, des instruments de jardinage, des graines, etc.

Si vous pouvez m'indiquer ce que je désire, je vous prie de me mander quelle est la forme du gouvernement du pays, supposé qu'il soit habité par des Européens ; quelle est la saison la plus propre pour y aller, le temps et les frais que demande le passage, quelles sont les productions et le climat du pays, les plantes européennes les plus utiles ou les plus agréables qui pourraient y croître, en un mot, tout ce que vous jugerez nécessaire ou utile de savoir. Il s'agit du bonheur de deux, peut-être de quatre personnes. J'espère qu'une âme dont les écrits dénotent assez la sensibilité, ne négligera pas de s'en occuper.

En attendant votre réponse, je suis, avec des sentiments sincères, disposé à être votre serviteur et ami (1).

Pivert de Senancour.

(1) CXL. l. 2, f. 2-3. — On voit dans ses *Réveries* qu'il admirera toujours le style de Bernardin, s'il se sépare de lui sur la bonté de l'œuvre divine et la théorie des causes finales (3^e édition, p. 259 et 29). Il revient un instant à son rêve de vie calme dans une île,

J'ai cité cette longue lettre pour montrer quelle impression profonde le roman de Bernardin avait produite sur un esprit aussi fin, aussi délicat que le futur auteur des *Rêveries*. La séduction était générale, même chez les gens de lettres : ils furent d'accord pour admirer. Seule, M^{me} de Genlis, en parangon de vertu, a aigrement critiqué la pureté de l'ouvrage, découvrant, comme Armande ou Philaminte, des incorrections mystérieuses (1). Tout au plus les plus froids réservaient-ils leur jugement : du château d'Épinay, M^{me} de la Berlière lui écrit, le 14 octobre 1788 : « Le dernier *Mercur* m'est tombé par hasard sous la main, et j'ai vu l'extrait de *Paul et Virginie*. J'ai ri de la prudence académique qui craint toujours de se compromettre, et attend, pour rendre compte d'un livre, que l'opinion publique ait marqué le rang qu'il doit occuper » (2).

Tous n'ont pas cette défiance de leur jugement propre, cette timidité d'admiration. Delandine, correspondant de l'Académie des Inscriptions, écrit de Lyon au *Journal général de France*, le 28 avril 1788, pour réclamer à l'Académie française un prix en faveur de ce chef-d'œuvre d'émotion et de naturel ; il raconte qu'il n'a pu retenir ses larmes en lisant la mort de Virginie : « J'avais retrouvé mon cœur de dix-huit ans, et il m'a fallu le sublime et consolant morceau qui termine l'ouvrage pour me consoler moi-même » (3).

L'opinion publique ayant prononcé, l'autorité royale s'incline : le 1^{er} mai 1788, M. de Saint-Pierre apprend qu'on lui continue son secours de mille livres sur la loterie royale, fonds réservé « au soulagement de la

puis il se reprend : « Non, quittez ce songe inutile et peu sensé. La nature n'a pas voulu qu'il y eût un port dans le perpétuel naufrage, etc. », p. 306. — (1) *ib.*, 306-307. — 2) *CXXXVIII*, 92. — 3) *CLXIII*, 8.

noblesse » (1) ; le 7 mars 1789, Louis XVI accorde une pension viagère de quatre cents livres à la sœur de l'auteur populaire (2). On fait même, en haut lieu, à Bernardin l'honneur de le lire : c'est son *Paul et Virginie* que Marie-Antoinette adopte comme clef pour correspondre secrètement avec l'étranger (3).

Hors de France, c'est le même triomphe : ce livre est le seul de ses ouvrages, dit-il, qui ne lui ait point attiré de persécutions, et lui ait valu des amis par toute l'Europe. Traduit en italien par Blanvillain, le livre a le plus grand succès à Rome, à Venise, et fait pleurer les Italiennes (4). Miss Jane Dalton le traduit en anglais, tout en se permettant de changer les noms, Marie au lieu de Virginie, etc., à la grande indignation d'une autre Anglaise, Miss Lucette Chappel (5) ; un Anglais, à même de comparer le français et l'anglais, trouve que la traduction ne vaut pas la moitié de l'original (6). N'importe : même insuffisante, une traduction propage toujours au moins la doctrine du livre : or il y a une thèse, nous le savons, dans *Paul et Virginie*, et même plusieurs ; surtout il y a là, en faveur des nègres, un plaidoyer vigoureux, et qui porte. M^{me} de Condorcet propose à Bernardin d'être secrétaire de la Société des Amis des Noirs (7). Ce qui vaut mieux encore pour les esclaves, ce livre généreux émeut le cœur de quelques planteurs : le contrôleur général croit que c'est à Bernardin qu'est dû un changement dans la manière de traiter les nègres : « On m'a assuré, lui écrit M^{me} de Talleyrand, comtesse de Chabannes, qu'ils étaient beaucoup moins malheureux » (8).

1) CXLII, l. 2. f. 69. — 2) CLXV, 37. — 3) M^{me} Campan, II, 179. — 4) CXXXII, 22. — 5) CXXXIV, 17, 19-20 ; CLVII, l. 2. f. 31. — 6) CXXXVI, 93. — 7) CXLVI, 136. — 8) CXXXIII, 7.

Le succès de *Paul et Virginie* est donc colossal : mais est-il disproportionné avec la valeur de l'œuvre ? N'y a-t-il pas un peu d'engouement qui se mêle à cette admiration ? Il y eut sans doute quelque emballement, parce que cette pure pastorale contrastait nettement avec les romans licencieux jusque-là à la mode, ces romans que Paul lit avec horreur, en songeant qu'ils prétendent peindre exactement la société où va vivre Virginie. Il y a donc là une de ces réactions, salutaires comme morale, mais un peu exagérées au point de vue de l'appréciation esthétique d'une œuvre ; que de fois on a surfait ainsi, par comparaison, la valeur absolue des livres de protestation ! Partant, il me semble que les contemporains admirent *Paul et Virginie* un peu à tort et à travers : les moralités du vieillard, qui nous semblent faire longueur, les touchent autant que les jolis passages de tendresse : les hommes âgés, comme Gillée de Brémion, et les jeunes gens de vingt ans, goûtent également les discours du vieillard (1) : ils aiment à se figurer que c'est l'Ariste du roman, l'interprète autorisé de l'auteur, l'auteur lui-même (2). L'abbé de Vignerac compare le vieux créole à Mentor, éloge suprême pour l'admirateur de Fénelon (3). M. des Essarts écrit à Bernardin, le 4 avril 1788 : « J'ai lu et relu le discours sublime et touchant du vieillard » (4). Nous voilà loin de M^{me} Necker et de son seau à la glace ; nous voilà assez loin aussi de l'équité littéraire. Cet excès dans l'admiration est un effet de la sensibilité à la mode, sensibilité dont on ne sait trop dire si c'était une attitude ou un sentiment franc ; à coup sûr, même si cet état d'âme a été sincère, il n'a

1 CXXXVI. l. 2, f. 32 — CXXXIV. 35. — (2) CXXXIX, 4. — (3) CXL. 68. — (4) CXXXIV. 45.

pas été durable, car nous ne sommes pas une race « sensible », si nous jugeons notre fond ancestral par nos proverbes.

Une fois la sensibilité bannie par la mode, constatons-nous du même coup une déchéance pour le roman qu'elle mettait en valeur ? Du rang des chefs-d'œuvre, le livre capital de Bernardin est-il descendu lentement au rang des œuvres estimées, ou même simplement estimables ? Je ne crois pas. *Paul et Virginie*, ce n'est pas un bibelot d'étagère, ni le chef-d'œuvre des dessus de pendule. Les penseurs s'arrêtent avec gravité devant ce couple, et rêvent : « Au fond de leur amour se cache l'avenir de l'espèce humaine, sans qu'ils en aient conscience .. Les histoires de Roméo et de Juliette, de Paul et Virginie, égalent en intérêt les annales de plus d'un empire » (1). Les artistes s'exaltent jusqu'aux larmes, en contemplant ce pur joyau. David d'Angers, en recevant son prix de Rome à l'Institut, voit Bernardin, et éprouve une émotion violente : « Au cours de mes nuits studieuses, écrira-t-il plus tard à Victor Pavie, s'il advenait que la fatigue et le sommeil fussent sur le point de triompher de mon courage, je lisais quelques pages de *Paul et Virginie*.... Des larmes abondantes inondaient mon visage, et la réaction était produite. Je me remettais à l'ouvrage. En voyant Bernardin de Saint-Pierre témoin de mon triomphe, auquel il avait si puissamment coopéré par son chef-d'œuvre, je me suis promis d'élever un monument à cet homme » (2).

Les grands écrivains, ceux du moins qui ignorent la jalousie de métier, reconnaissent tout ce qu'ils doivent

(1) Quinet. *L'Esprit nouveau*, p. 34. — 2 Lettre du 12 août 1850, dans *David d'Angers et ses relations littéraires*, p. 289.

à ce livre : Lamartine le proclame plusieurs fois, et il range *Paul et Virginie* parmi les livres amis qui l'ont formé, Ossian, Le Tasse, J.-J. Rousseau, Milton, Virgile, Job, Homère (1) ; Lamartine met ainsi Bernardin au Panthéon. Par contre, Chateaubriand proteste doucement : « Il est certain que le charme de *Paul et Virginie* consiste en une certaine morale mélancolique, qui brille dans l'ouvrage, et qu'on pourrait comparer à cet éclat uniforme que la lune répand sur une solitude parée de fleurs » (2). A ce compte, quelle est donc l'œuvre qui ressemblera au soleil, dont la lumière varie à l'infini les beautés du monde animé ? Chateaubriand réserve probablement cette comparaison suprême, ce premier grand prix, pour un autre ouvrage qu'il connaît bien et qu'il nous laisse le soin de deviner. Il y a là de la jalousie ; elle fait tort surtout au jaloux : pour la gloire de Bernardin, la jalousie de Chateaubriand vaut l'admiration de Lamartine.

La critique aussi se montre quelquefois dure pour ce roman, après l'avoir porté aux nues. En 1830, Charles Nodier reconnaît à de Saint-Pierre le mérite génial d'avoir créé dans *Virginie* « le type d'une parfaite organisation de jeune fille », dont la grâce, « tout angélique, semble moins participer des inventions d'un poète que des révélations d'un dieu » (3). Aujourd'hui on est moins enthousiaste : « *Paul et Virginie*, dit M. Faguet, est un livre de détestable influence morale entre les mains des enfants » (4). C'est probablement très vrai, mais bien des chefs-d'œuvre en sont là, ce qui ne les empêche pas d'être des chefs-d'œuvre.

(1) XXIX, 78 : IV, 88, 207-208 ; I, 35. — 2 *Génie du Christianisme*, II^e partie, livre III, ch. VII. — (3) *Des types en littérature*, dans la *Revue de Paris*, 1830, t. XVIII, p. 193. — (4) *Flaubert*, p. 88.

Qui donc nous mettra d'accord ? Monsieur Tout-le-Monde, à qui en somme revient toujours et en tout le dernier mot. Le livre est resté populaire, même chez ceux qui ne l'ont pas lu. Il touche le cœur d'une Graziella (1). Il semble à la pauvre couturière d'Aix-en-Provence, Reine Garde, un de ces rares ouvrages qui ont été écrits pour le peuple : « Il touche bien le cœur de tout le monde ; il dit bien comment on s'aime, comment on ne peut pas vivre l'un sans l'autre ; comment on désire se marier ensemble pour être heureux, et comment on est séparé par des parents ambitieux qui veulent plus de biens que de bonheur pour leurs enfants » (2). C'est vrai ; *Paul et Virginie*, c'est le livre que comprennent peu ou prou toutes les classes, et tous les âges de la vie ; il y a là tant de vérité humaine, que chacun peut y retrouver ce qu'il aime, ou ce qu'il a aimé. Aux heures de lassitude, on se plaît à rêver ce rêve de vie facile, sans ennuis matériels, sans souci du lendemain, où s'endort un instant notre fiévreux surmenage. Aux heures de rêverie sentimentale, on aime à reprendre « ce manuel de l'amour naïf » (3).

Pour Bernardin, ce livre était la consécration de sa gloire, l'établissement sûr de sa fortune. Le seul danger ç'aurait été qu'il restât « l'auteur de *Paul et Virginie* », qu'il ne fît plus que se répéter. Heureusement pour lui, voici que ses idées vont être renouvelées, sa vie sur-excitée, et son talent retrempe par la Révolution.

1 Lamartine, XXIX, 202-209. — (2) Id., XXX, 166-167. — (3) Id. XXIX, 193.

QUATRIÈME PARTIE

LA RÉVOLUTION

CHAPITRE XV

1. Bernardin révolutionnaire avant la Révolution. — II. *Vœux d'un solitaire*. — III. *La chaumière indienne*. — IV. *Suite des Vœux d'un solitaire*. — V. A la Convention. — VI. Au Muséum. — VII. Grandes dames et femmes du peuple.

I

Le rôle de Bernardin dans la Révolution est intéressant en lui-même, et aussi parce qu'il répond en partie à cette question jusqu'ici sans réponse : qu'aurait pensé, dit et fait J.-J. Rousseau s'il avait pu assister au mouvement qu'il avait préparé ? Eh bien, c'est un autre Jean-Jacques, un frère cadet de Rousseau tout au moins, que nous allons étudier en présence des effets qu'il avait prévus : l'ami le plus intime du grand précurseur de la Révolution va voir lever la semence qu'ils ont jetée.

En effet, ce n'est pas simplement pour hurler avec les loups que Bernardin, dans ses différentes supplices aux pouvoirs révolutionnaires, essaye d'établir dans

le cours de son existence une certaine continuité politique, et se représente en révolutionnaire avant la lettre. A un membre du Comité d'Instruction publique, probablement à Grégoire, il écrit ceci : après mes *Etudes de la Nature*, tandis que les gens du monde et les savants se liguèrent contre moi, « le peuple, dont je défendais la cause, protégea la mienne. Sa voix s'éleva en ma faveur » (1). Il y a là sans doute une exagération qui fait sourire. Mais Bernardin se rapproche de la vérité quand il ajoute : « On me fait entendre que j'ai peu fait pour la République. N'ai-je donc pas été, sous l'ancien régime même, l'avocat du peuple ? Seul et sans parti, n'ai-je pas attaqué ses tyrans ? N'ai-je pas été le défenseur de tous les malheureux ? *Miseris succurrere disco* est le but, comme la devise, de tous mes ouvrages » (2).

Quelques amis intimes, qui seront plus tard les plus sincères républicains de la Convention, échangent avec lui, avant 1789, leurs rêves de progrès social (3). Estimant qu'on ne fait rien de bon avec la haine, Bernardin n'est pas de ceux qui attisent le mécontentement pour l'exploiter à leur profit : dès 1780 il signale à M^{me} Necker des grondements précurseurs : « Les méchants savent bien alarmer le peuple, et en faire sortir des malédictions qui s'élèvent jusqu'au trône. N'ai-je pu y semer l'espérance, et en faire sortir des bénédictions ? Entre mille rencontres, petites à la vérité, mais à ma portée, je me rappelle d'avoir calmé dans le parc de Versailles une Basse-Bretonne furieuse, qui voulait, me disait-elle, aller faire une sédition sous les fenêtres du Roi. C'était lors de la révolte du peuple pour les blés ». En homme

(1) CXCIV, 13. — (2) CXCIV, 14. — (3) Lettre d'Yzarn de Valady. Londres, 30 décembre 1788 ; CXL, 48-49.

qui connaît personnellement la misère, il ajoute : « Le pain n'est pas le seul bien qui manque aux malheureux. La consolation est plus rare que l'or » (1). Puis, se tournant vers les puissants qui oublient de pratiquer les devoirs de la richesse, qui laissent faire le mal auprès d'eux, il essaye de réveiller leur conscience ; indigné de voir les paysans de Passy se livrer au jeu barbare de l'oie, suspendue par le cou, et que les joueurs doivent, les yeux bandés, assommer à coups de bâton, il écrit à un journal, qui refuse de l'insérer comme trop longue (1), une protestation, non contre ceux qui se livrent à de pareils jeux, mais contre les vrais coupables, ceux qui les permettent :

Indifférents et riches voluptueux, qui ne rassemblez de l'antiquité que de vains simulacres, des coupes précieuses où vous ne buvez point, les bustes de ses grands hommes que vous n'imites point, les ouvrages de ses philosophes que vous ne lisez point,... c'est dans les avenues de vos châteaux que se jouent ces scènes barbares ! S'il vous est jamais arrivé d'aller loin des villes chercher la paix dans les campagnes solitaires, d'inviter leurs heureux habitants à distraire par l'innocence de leurs jeux vos âmes fatiguées de la perfidie des hommes, ne craignez-vous point que les oiseaux de vos bosquets et de vos lacs, effrayés des supplices de leurs semblables, ne les abandonnent à jamais, et que, s'élevant vers les cieux, ils ne demandent à Dieu vengeance de ces fêtes horribles, de la même voix dont ils lui demandent la nourriture ?

On peut sourire de cette menace, poétique mais déclamatoire. On ne rit pas de la vision prophétique qui suit :

Si vous ne connaissez plus de crimes que ce qui vous nuit, si vous avez rompu tous les liens de la reconnais-

(1) CXIX, 7.

sance envers la nature et ses enfants, croyez-vous rompre de même ceux qui vous attachent aux hommes ? Dans les bourreaux des animaux se forme peut-être votre meurtrier... Vos grilles, vos Suisses, vos carrosses vous préserveront d'un scélérat obscur ? N'en croyez rien. Tous les hommes sont solidaires les uns pour les autres. Le crime, comme un serpent, s'élançe où il veut, et souvent d'une étable part l'incendie qui dévore les châteaux, ou l'épidémie qui en détruit les familles (1).

Voyant qu'il parle à des sourds, Bernardin conçoit une idée généreuse, mais bien chimérique : il songe à s'adresser directement à ce Louis XVI qu'il aime comme Roi et comme homme ; il compose cette lettre dont j'ignore la date, dont il ne reste plus que le brouillon, difficile à lire au début, illisible à la fin, tant l'encre a pâli : « Sire, chaque citoyen a droit à vous, comme chaque homme au soleil ». Et pourtant, depuis l'époque où Louis XIV ouvrait « de grandes routes de lui à ses sujets », peu à peu l'accès du trône a été fermé par un millier de familles qui exploitent ainsi le pays et la royauté : « elles ont à elles seules plus que tout le royaume ensemble ». Les nobles ont tout envahi, même ces grands corps créés pour balancer le crédit de la noblesse : « l'un règne dans les académies, l'autre dans les finances, l'autre dans les parlements, l'autre dans le clergé, l'autre dans les ministères ». Déjà Louis XV avait vu le danger, et, pour y parer, changeait souvent de ministres : « mais il ne voyait pas [qu'il en était] comme à l'Opéra : les décorations changent, mais ce sont toujours les mêmes ouvriers ». Depuis, le mal s'est encore aggravé :

Il y a au moins le tiers de vos sujets réduits à l'aumône. Ce nombre augmente tous les ans ; dans dix ans il y en

(1) XLIII, 114.

aura plus de la moitié. On vous trompe si on vous dit que les peuples sont heureux. Ils meurent de faim, les greniers étant pleins.

Tous vous disent que la révolte a été excitée : cela est faux ; que le peuple est soumis quand il est pauvre : cela est faux. Les Anglais se révoltent souvent ; les Hollandais, où il n'y a pas un mendiant, ne se révoltent point.

Que faire ? D'abord briser le cercle qui environne le Roi, écarter tous ces gens qui l'espionnent et qui l'exploitent :

Ils savent ce que vous lisez, ce que vous faites. Si vous appelez un homme, il est tout de suite effrayé ou corrompu, même très honnête. Osez, Sire, avoir le courage d'Alexandre et la prudence de Philippe. Peu à peu formez-vous un cercle d'un petit nombre des plus honnêtes [gens]. Je m'offre à vous instruire de ce qui se passe (1).

La lettre fut-elle envoyée ? Je ne sais. A coup sûr, s'il l'avait lue, Louis XVI qui n'était pas un Alexandre, pas même un Philippe, n'aurait pas compris ; eût-il compris, eût-il mandé l'auteur de la lettre, Bernardin n'était pas de taille à réussir là où avaient échoué Turgot, Necker, là où allait échouer Mirabeau. Ne pouvant diriger les événements, Bernardin se contenta de publier les *Vœux d'un solitaire*.

II

Actuellement, nous n'en connaissons plus que le début, qui est d'une bonhomie exquise : les contemporains avaient lu toute la brochure avec passion, avec reconnaissance (2). L'édition rapporta 4.128 livres à l'auteur, et s'enleva en un clin d'œil (3). Dès le mois

(1) cxciv, 10 et 9. — (2) cxcvi, 1. — (3) cli, 71.

d'octobre 1789, il était impossible d'en trouver un seul exemplaire chez les libraires de Versailles, si bien que M^{me} de Boisguilbert, qui émigrerait, fut obligée de demander à Hennin l'exemplaire que Bernardin lui avait donné (1). Une fois en Angleterre, elle lui écrit, le 21 octobre, pour le féliciter, avec quelques réserves : « Moi aussi, j'ai toujours gémi sur la misère du peuple, mais j'ai toujours cru qu'il devait être regardé comme un pupille, et les malheurs présents prouvent bien, il me semble, le danger affreux qu'il y a à l'émanciper... Je crains beaucoup, malgré la bonté de votre ouvrage, qu'il ne soit pas goûté : dans le tumulte des passions, la raison parle en vain » (2). C'est bien ce que, en général, pensent ses correspondants titrés (3). Seuls, ses amis du peuple sont enchantés sans réserves : M^{lle} Julie Legrand lui écrit le 1^{er} janvier 1790 : « J'ai retrouvé, dans cet ouvrage, cette belle âme, cet excellent cœur qui m'ont attachée à vous pour la vie » (4).

Pourtant Bernardin est inquiet : l'orage monte bien vite, et les dégâts sont graves. L'auteur des *Vœux* prend peur : il veut quitter Paris au mois de juin 1790 ; il écrit à M^{lle} Legrand de lui trouver quelque propriété en Bourgogne où il puisse se retirer (5). Il met à contribution ses admirateurs pour lui trouver un asile sûr : l'un d'eux, Leroy, ingénieur en chef des ports et arsenaux de la marine, l'engage à chercher le repos dans les Pyrénées, et le supplie de venir par sa présence embellir ces superbes paysages : « Je ne fais pas ici un compliment », ajoute l'enthousiaste ingénieur (6).

Blasé sur ces madrigaux, Bernardin reste à Paris : sa crainte est passée ; il s'est ressaisi, et renonce à émi-

(1) CXXXII, 37. — (2) CXXXII, 38. — (3) CXLI, 96. — (4) CXXXVI, l. 2, f. 41. — (5) CXXXVIII, l. 2, f. 47. — (6) CXXXVIII, l. 2, f. 67.

grer à l'intérieur. Il a même repris assez de calme pour écrire en quinze jours et publier *la Chaumière indienne* (1).

III

Cette jolie bluette, où Bernardin dit, avec une ironie légère, des choses très sérieuses, a un fort grand succès. On joue aux Italiens une *Chaumière indienne*, paroles de Demoustiers, musique de Gaveau (2). Les lecteurs de *la Chaumière* combent Saint-Pierre de lettres flatteuses (3). On peut penser que cet enthousiasme ne s'adresse pas à la partie scientifique du livre : elle était très développée dans la première rédaction, où Bernardin avait cédé à sa monomanie d'expliquer une fois de plus les causes de la marée, à sa façon : un long passage intitulé « Preuve de l'allongement des pôles par la descente des glaces », un autre, « Objection contre l'attraction et la force centrifuge » (4), ont été condensés, écourtés, jusqu'à se fondre avec l'idée générale de cette nouvelle : une satire contre les corps savants, mêlée à une théorie pratique du bonheur, le tout sur un ton de bonhomie narquoise, et de sensibilité : la fin surtout parut touchante : le docteur anglais, interrogé sur ce qu'il avait appris de plus utile dans ses voyages, répondait : « il faut chercher la vérité avec un cœur simple ; on ne la trouve que dans la nature, on ne doit la dire qu'aux gens de bien. — A quoi il ajoutait : — On n'est heureux qu'avec une bonne femme. » Les lectrices s'attendrissent sur le sort du grand écrivain resté célibataire (5). Ses amis Mesnard s'extasient sur cette science pratique du bonheur, « sur cette philosophie douce qui

(1) LXXXVII, 88. — 2 CLI, l. 2, f. 40. — (3) CXXLI, 47. — 4) XCI, 21-33. — (5) CXXXIX, 39.

permet de trouver la paix dans son cœur : sur ce bon et honnête paria qui découvre dans la seule nature le secret de vivre heureux et de consoler les autres » (1).

De véritables parias, les prêtres constitutionnels, suspects au pouvoir, et détestés par les catholiques, trouvent quelque réconfort à leur détresse dans *la Chaumière* : André Michel, vicaire épiscopal de Coutances, le bon abbé, comme l'appelait Bernardin, lui écrit le 18 septembre 1792 pour lui raconter ses déboires, et termine ainsi : « Vos ouvrages, que je relis toujours avec un nouvel intérêt, me dédommagent de ces injustices. Le bon paria m'exhorte à la patience, et je trouve dans sa philosophie de quoi encourager la mienne » (2). Une autre fois encore, Bernardin réussit à secourir un malheureux : l'accusateur public de Seine-et-Oise lui raconte qu'un instituteur est tombé malade de faim, à Rambouillet, et qu'il est mort le lendemain à l'hospice : dans sa poche on a trouvé sa carte de section, un assignat de quinze sous, et *la Chaumière indienne* : « Alors, dit le magistrat, en considérant que, de tous ses livres, le pauvre instituteur n'avait conservé que celui-là, je songeai qu'il ne lui avait donné une préférence aussi marquée que parce qu'il en avait tiré quelques consolations pour son infortune... Ceci me prouve que l'auteur a rempli son épigraphe : *Miseris succurrere disco* » (3). De tels témoignages réconfortaient Saint-Pierre, et le cuirassaient contre les critiques : M. de la Besnardière, qui, à lui tout seul, a lu cinq fois *la Chaumière*, et qui la fait lire autour de lui, termine une lettre d'éloges par ce bon conseil : « laissez aboyer les envieux » (4). Les critiques ne manquèrent pas en

(1) CLIX, l. 2, f. 27. — (2) CXXXIX, 12-13. — (3) CXLI, 108 — (4) CXXXVIII, l. 2, f. 9.

effet : M^{me} de Genlis trouva que l'ouvrage n'était pas bon dans son ensemble, et souligna en particulier une faute de goût : « l'auteur dit que les canards en volant rassaient les eaux *avec leurs croupions* » (1). Ce mot choque M^{me} de Genlis, et bien à tort, car il n'y a dans *la Chaumière indienne* ni canards ni croupions. Une critique plus exacte de l'Avant-propos lui fut envoyée, le 8 janvier 1791, par son ancienne amie, M^{me} de la Berlière (2). Elle trouve Bernardin bien optimiste par le temps qui court, et ses éloges pour les révolutionnaires bien surprenants, quand tant d'honnêtes gens ont été injustement frappés : « Pardon, Monsieur, si je reviens encore sur tout cela : mais mon estime et mon attachement me faisaient croire que vos opinions ne tiennent qu'à l'ignorance où vous êtes des maux qu'elles ont causés... Il est tout simple que je cherche à lever le triple bandeau qui vous cache tous nos maux. » J'ai bien peur que cette protestation touchante n'ait laissé Bernardin assez indifférent, et qu'il n'ait répondu *in petto* :

Le sage dit, suivant les temps :
Vive le roi! vive la ligue!

Peut-être fut-il plus remué par une autre plainte, religieuse celle-là : quoi qu'il en dise dans son Avant-propos, c'est bien le catholicisme qu'il attaque : il n'est plus le théiste des *Etudes de la Nature* ; c'est un déiste, qui se sépare violemment du christianisme, juste à l'heure où la religion est persécutée. Alors sa sœur, pauvre fille qui vit de ses bienfaits, jusque-là prosternée devant lui, se redresse, et parle ferme, dans une lettre du 5 février 1792 : « Vos principes religieux actuels

(1) *Mémoires*, III, 307. — (2) CXXXVIII, 19-20.

cessent d'être ceux de notre enfance, qui nous ont été donnés en commun par nos père [et mère ; ils nous ont enseigné que la religion catholique était la seule voie du salut. Telle a été leur profession de foi jusqu'au lit mortel. Et vous enseignez actuellement que toutes religions sont agréables à Dieu, ou au moins que l'on peut honorer Dieu dans toutes religions. Ce principe m'accable de douleur... Pardonnez ma sincérité ; je serais fâchée qu'elle vous fit de la peine. C'est naïvement ce que je pense » (1). C'est aussi ce que Bernardin pensera plus tard, sous l'Empire : jugeant les événements à distance, et commençant à démêler les effets et les causes, Bernardin reviendra sur la thèse de *la Chaumière indienne* : il expliquera toutes les violences inutiles, tout 93, par l'irréligion de la Révolution : « il n'est pas douteux, dira-t-il, que c'est de l'athéisme que se sont ensuivis la destruction de notre morale, et tous les crimes de notre politique » (2). A l'athéisme, il ajoutera aussi, comme causes de démoralisation, une éducation fondée presque uniquement sur la vanité, et enfin le conflit de l'athéisme avec la « superstition ». Dans une vue générale jetée sur les contre-coups européens de 93, sur les erreurs d'un progrès mensonger, il démêle l'influence de ces trois facteurs : « La civilisation croissant, c'est-à-dire le nombre des ambitieux, s'est ensuivie cette affreuse révolution dont aucune histoire n'offre d'exemple. Le principal foyer a été ma patrie. L'athéisme en est la cause. Toutes les sociétés humaines étant fondées sur le sentiment de la divinité, lorsque ce sentiment a été ébranlé par les superstitions d'un côté, et par l'athéisme de l'autre, les parties de la voûte sociale ne portant

(1) CXLII, 60. — (2) XXXVI, I. 2, f. 12.

plus vers un centre commun, toutes ayant des centres particuliers, l'édifice entier s'est entr'ouvert, et, à la moindre secousse, tout l'édifice social s'est écroulé » (1). Y a-t-il contradiction entre ce qu'il disait dans *la Chaumière* et ce qu'il pensera sous l'Empire ? Oui, car il y a là des opinions successives. Bernardin essaye d'être juste milieu, ce qui est assez difficile en 1790 : son juste milieu est surtout la moyenne de ses oscillations : « Quand j'entendais un aristocrate, je me sentais devenir malgré moi jacobin, et quand j'entendais un jacobin enragé, je me sentais devenir aristocrate » (2). C'est très spirituel : seulement, plus il va, et moins il trouve des aristocrates avec qui causer : les uns sont à l'étranger, et les autres se cachent. A vivre au milieu des jacobins, plus ou moins enragés, il sent à nouveau un vif désir de s'évader : à la fin de décembre 1791, il prie un de ses admirateurs, Lécallier, vicaire général de Coutances, de lui trouver un asile dans la Manche. Tout le clergé assermenté s'empresse de chercher : l'évêque offre d'héberger l'auteur de *la Chaumière* jusqu'à ce qu'il ait trouvé une propriété à acheter (3). Une fois de plus le projet échoue, et Bernardin demeure à Paris : le séjour, du reste, et le régime ne lui réussissent pas trop mal ; son amie, Julie Legrand, apprend avec satisfaction qu'il a fort engraisé (4).

Pourtant il ne reste pas inactif : il remplit avec courage tout son devoir de citoyen. Au 14 juillet 1792, il cherche à ramener l'apaisement ; il prêche la modération aux jacobins et aux feuillants ; son *Invitation à la concorde pour la fête de la Confédération* produit, au moins en province, un effet considérable : « Tous les

(1) XL, 21. — 2 XXXVII, 20. — (3) CXXXVIII, l. 2, f. 19. — (4) CXXXVIII, l. 2, f. 47.

amis de l'ordre vous bénissent et vous louent, lui écrit de Coutances son ami le vicaire général Lécailier, le 21 juillet 1792 ; ceux qui vous connaissent d'après vos ouvrages ne sont point étonnés de cette excellente production ; ceux qui ne vous connaissent pas ont été frappés de la force de vos raisons. Nos clubistes, même les plus ardents, ont baissé la tête » (1). Ils la redressèrent vite : le courage de Bernardin faillit lui jouer un vilain tour, les énergumènes goûtant peu les raisonneurs. On remarqua que le citoyen Saint-Pierre paraissait se dérober aux devoirs civiques : il fut même obligé de se défendre dans la *Suite des Vœux d'un solitaire*. Ce livre est un plaidoyer *pro domo suâ* : Bernardin est sur le point de devenir suspect.

IV

Pourquoi refuse-t-il toutes les fonctions électives ? Les électeurs, en effet, auraient voulu souvent porter leurs voix sur lui. Une seule fois il fut rejeté à Versailles par le corps électoral (2). Les autres fois, c'est lui qui refusa. Déjà, le 8 mars 1789, Mesnard regrettait que la santé de son ami l'empêchât de songer aux Etats généraux (3). Le 19 août 1792, ses admirateurs avaient voulu poser la candidature de Bernardin à Paris, pour la section des Postes (4). Le 10 septembre 1795, l'assemblée primaire du district de Corbeil l'avait nommé second électeur. Toujours il fit la même réponse : non. S'il fut un instant membre de la Convention, ce ne fut pas pour longtemps, de septembre à novembre 1792 tout au plus (5) ; encore était-ce malgré lui, car, à peine informé de son élection à Blois, le 4 septembre, il donne

(1) CXXXVIII, l. 2, f. 21. — (2) CXXXIV, 40. — (3) CLIX, l. 2, f. 42. — (4) CXXXVIII, l. 2, f. 11-12. — (5) XLIX, 3 ; CXXXII, 14.

sa démission le 7 (1). Il renouvelle, le 3 octobre, son refus, dans une lettre à Grégoire, député à la Convention Nationale, et évêque du département de Loir-et-Cher (2). Tout en refusant, Bernardin sollicite une faveur : très habilement, il met en avant une idée pratique qu'il venait d'avoir pour le Muséum, car, depuis trois mois, il en avait été nommé intendant.

Il y avait longtemps que le pouvoir et les modérés souhaitaient que l'on trouvât pour Bernardin un emploi officiel. Dès 1791 on avait songé à lui comme gouverneur du Dauphin (3). En juillet 1792, après son appel à la concorde, les gens de bon sens pensaient à lui plus que jamais. A Coutances, Lécailier entendait dire autour de lui : « le vertueux Bernardin de Saint-Pierre a parlé au peuple : tout est rentré dans l'ordre. C'est à lui qu'on doit le retour du calme ; que nous serions heureux si cet honnête homme était chargé de l'éducation du prince royal ! Quand est-ce que la nation s'acquittera, par cette marque de confiance, de tout ce qu'elle doit au sublime auteur des *Etudes de la Nature* » (4). Louis XVI estima que la succession de Buffon convenait mieux à Bernardin ; c'était au moins un poste de tout repos. En juillet 1792, le roi écrivit au ministre de l'Intérieur, Terrier, que, devant « l'absence prolongée de M. de la Billardière », en bon français, son émigration, il nommait « l'auteur des *Etudes de la Nature* et de *Paul et Virginie* intendant du Jardin et du Cabinet d'histoire naturelle ; ses livres sont d'un honnête homme, et ses talents le désignent à mon choix comme

(1) XLIX, 3. — (2) XLIX, 3. Cette lettre a été citée par M. le lieutenant-colonel Largemain dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1897, p. 275. Cet article, très intéressant, me dispense de m'étendre sur cette question. — (3) CXXXVI, l. 2, f. 92. — (4) CXXXVIII, l. 2, f. 21-22.

un digne successeur de Buffon. Je vous prie de l'informer que je veux le voir ; sa personne m'est déjà connue » (1). Terrier transmet à M. de Saint-Pierre sa nomination avec son titre exact : intendant du Jardin royal des Plantes, et garde des cabinets d'histoire naturelle (2). Bernardin devait jouir du même traitement que son prédécesseur, 10.800 livres (3).

Le 18 juillet, le nouvel intendant demande aux membres du Conseil de la Commune de lui indiquer le jour où ils voudront recevoir son serment civique (4). L'opinion publique ratifie sa nomination (5) ; une amie lui écrit, avec l'emphase qui devient de rigueur : « Paris, la France, la Nature entière se réjouissent : Bernardin Henri de Saint-Pierre remplace M. le chevalier de Buffon. Il en était le plus digne » (6).

Ce n'est probablement pas l'avis de Daubenton, ni des autres naturalistes, qui ne trouvent pas l'auteur des *Études* assez bon spécialiste. Bernardin pense au contraire que, « chaque règne de la nature étant étudié en particulier par une classe de naturalistes, il est nécessaire que quelque ami de la nature entière rapproche ces règnes les uns des autres, et, ce qui est plus difficile, les naturalistes eux-mêmes » (7). Il a fort à faire pour défendre ses droits contre ses collaborateurs récalcitrants, contre Lacépède, par exemple, qui prétend adresser sa démission directement au ministre, en passant par-dessus l'intendant : « Vous savez bien, lui écrit M. de Saint-Pierre, qu'une des prérogatives de ma place.. est de nommer et présenter à toutes les places du jardin et du cabinet. C'est donc à moi à qui appartient la nomination de votre successeur, et par consé-

(1) XLIX, 2. — (2) CXL, 9. — (3) CXCIV, 11. — (4) CCI, 29. — (5) CII, 77 ; CXXXIX, 28. — (6) CLII, 46. — (7) CXLV, 116.

quent à qui doit être adressée votre démission » (1). Lacépède s'incline d'assez bonne grâce (2). Bernardin, du reste, n'abuse pas de ses droits ; au moment où il faut remplacer Daubenton âgé et infirme, il refuse de lui désigner un successeur, et propose au ministre « d'ouvrir toutes les avenues des emplois au mérite, et de lui donner pour juge la nation elle-même. Je vous présenterai à ce sujet un mode de concours qui n'admettrait au nombre des candidats et de leurs juges que les hommes les plus instruits. C'est le seul moyen de couper tous les fils de l'intrigue, qui ne sont pas moins nombreux dans le nouveau régime que dans l'ancien » (3).

Cette courageuse et sage remarque figure dans un rapport sur les professeurs du Muséum. Bernardin s'y montre bienveillant et juste : il propose, par exemple, de récompenser le zèle du professeur de botanique, Louiche des Fontaines, qui fait 72 leçons au lieu des 26 qu'il doit, et qui attire beaucoup de monde : on devrait élever le quartier de sa pension de 382 livres 10 sous à 450 (4).

En laissant de côté les broutilles de son administration, on constate que son œuvre principale a été le transfert de la ménagerie de Versailles au Muséum, transfert pour lequel nous l'avons vu plus haut demander son appui à Grégoire (5). C'était du reste une question de principe à trancher plutôt qu'une difficulté pratique, car on n'avait plus trouvé à Versailles que six animaux : un rhinocéros, un bubale, un couagga, un lion avec un chien, et un faisan couronné des Indes (6). Le mémoire composé et publié par Bernar-

(1) CXCIV, 15. — (2) Lieutenant-colonel Largemain, p. 256. — (3) CXLIII, 20. — (4) CXLIII, 20. — (5) XLIX, 3. — (6) CLI, 46 ; cf. *Œuvres*, p. 756-757.

din sur la nécessité de joindre une ménagerie au Jardin des Plantes de Paris eut un vif succès : Clavières, ministre des contributions publiques, écrivit à Saint-Pierre le 31 octobre 1792 pour le féliciter et lui promettre son appui auprès de la Convention (1). L'idée de Bernardin fit son chemin : Garat, ministre de l'intérieur, l'engagea à grossir les trésors du Muséum avec toutes les collections particulières que l'on pourrait découvrir dans les palais nationaux ou dans les maisons des émigrés (2).

On réunit en effet au Muséum la galerie de Chantilly. Seulement tout cela augmentait la dépense. Bernardin était obligé de demander, à un moment de terrible crise financière, que l'on augmentât son budget (3). Les petits employés se plaignaient, garçons jardiniers, surveillants, garde-bosquets surtout, dont la besogne était ingrate : on leur avait donné des fusils pour empêcher les voisins de saccager le jardin (4). Comme on les avait empêchés de prendre part au combat du 10 août, ils se fâchèrent, et dénoncèrent à la section des Gobelins leur commandant, Guillotte (5). C'était grave, même pour l'intendant : Bernardin avait eu beau remettre les fusils des garde-bosquets à la section, « vu les circonstances », enlever la couronne royale qui surmontait les armes de France placées sur la grille principale (6), il était sur le point de redevenir suspect. Aussi, à la fin de l'année 92, le voyons-nous traiter avec le plus grand scrupule l'affaire des certificats de civisme qu'un récent décret exigeait pour tous les fonctionnaires publics : il rédige deux mémoires sur la question: le premier, assez court,

(1) CXXXIII, 36. — (2) CXXXVI, 21. — (3) CXLIII, 23. — (4) CXXXVI, l. 2, f. 95. — (5) CXXXVI, l. 2, f. 101. — (6) CXXXVI, l. 2, f. 97 et 93.

ne lui semble pas suffisant (1); il le reprend, le développe, lui donne des dimensions considérables; surtout il fait valoir auprès de sa section les arguments les plus ingénieux, les plus flatteurs, afin d'obtenir ce certificat de civisme pour lui et pour tout le personnel du Muséum, sans être obligé de perdre son temps à assister aux réunions de la section. On est à la fois amusé et attristé de voir les efforts de Bernardin pour faire comprendre « aux braves sans-culottes », ses juges, l'utilité du Muséum, et l'importance qu'il y a pour les professeurs à ne pas être dérangés dans leurs travaux :

Citoyens mes frères, ... quelques patriotes trouvent mauvais que tous les citoyens n'assistent pas aux assemblées de leurs sections. Mais la nature a distribué inégalement les talents et les devoirs parmi les hommes afin d'entretenir entre eux l'harmonie sociale. Les uns sont destinés pour les tranquilles bureaux, d'autres pour les tribunes orageuses. Le civisme d'un homme de lettres est dans son cabinet. C'est dans le calme de la solitude que la pensée se nourrit, prend des forces, et, comme l'aiglon autour de son nid, s'exerce à planer sur de vastes contrées. C'est dans la solitude que Fénelon et Jean-Jacques ont produit leurs immortels écrits, qui ont parlé non seulement à leur pays et à leur siècle, mais au genre humain et à la postérité. Si Fénelon ne s'était occupé que des intérêts de son diocèse, et Jean-Jacques que de ceux de Genève, la Révolution de l'empire français serait encore à faire. La section d'un ami des hommes, c'est l'univers.

Citoyens, je crois avoir bien mérité de vous comme homme de lettres. J'ai défendu les intérêts des gens de la campagne, des matelots, des soldats, des ouvriers, des nègres de nos colonies, ... de tous les malheureux. En défendant la cause du genre humain, j'ai défendu celle de votre section : qui cultive le tronc d'un arbre en fait fleurir toutes les branches.

(1) cxciv, 15.

Mais j'ai travaillé aussi en particulier pour vous, et c'est en ma qualité d'intendant du Jardin National. C'est la Révolution qui m'a donné cette place. Je ne l'ai point demandée. Une de mes jouissances a été de penser que je pourrais vous y servir. Déjà j'ai tâché d'y attirer la ménagerie de Versailles, avec l'École vétérinaire, qui serait si utile aux maréchaux, aux cochers, à tous les habitants de ce vaste faubourg. C'est votre section qui en doit tirer le plus d'avantages...

Telle est, braves sans-culottes, une partie des travaux dont je m'occupe pour vous, sans venir à vos assemblées.

Mais c'est beaucoup trop vous parler de moi, dans des fonctions que je partage avec de savants collègues ; ce n'est pas seulement pour moi que je vous demande un certificat de civisme, c'est aussi pour eux. L'Assemblée Nationale a déjà décrété que le civisme des fonctionnaires publics était dans leurs fonctions... Je vous prie donc, braves citoyens, d'accorder sans difficulté des certificats de civisme à des savants qui, toute l'année, attirent dans votre section des élèves, des amateurs, des étrangers, des artistes, donnent des lumières à tous les états de la société, des plantes exotiques à vos cultivateurs, des remèdes à vos malades, et des trophées à vos fêtes (1).

Les gens de la section, probablement émerveillés d'apprendre que, sans Fénelon, la Révolution ne se serait pas faite, ne pouvaient pas refuser des cartes civiques si ingénieusement sollicitées. Par échange de bons procédés, Bernardin écrivit une longue lettre au ministre pour lui demander de rétribuer les gardes nationaux de la section des Sans-Culottes, invités par la municipalité à « faire une garde fraternelle » au Jardin des Plantes, en remplacement des garde-bosquets : « la section des Sans-Culottes y a d'autant plus de droits que, quoique très pauvre, elle est une des plus distinguées par son patriotisme et sa générosité, etc. » (2).

(1) CXLIII, 19 et 21. — (2) XCIX, 35.

V

En lisant ces pages habiles, douces et tranquilles, nous sommes un peu surpris de voir que Bernardin garde une pareille sérénité au milieu de l'orage qui grondait alors et des coups de foudre qui frappaient souvent au hasard. Mais c'est que Bernardin savait très subtilement se cacher aux moments de crises : le 10 septembre, Guillotte lui écrit que, au Jardin, tout le monde a été enchanté qu'il fût absent pendant la semaine sanglante, et l'invite à prolonger son absence (1). Une lettre d'un de ses jeunes amis, qui a assisté aux massacres, et qui les décrit d'une façon impressionnante, le confirme dans sa prudence (2). N'importe : nous nous étonnons de son calme, et les contemporains eux-mêmes en sont surpris (3). D'autres se scandalisent : le chœur des thuriféraires qui chantaient à l'unisson les louanges de Bernardin, se divise. Seuls les étrangers continuent de loin à le couvrir de fleurs, de Genève comme le pasteur Monod, de Copenhague comme la baronne de Krüdner (4). Mais, en France, les événements tragiques et la façon tranquille dont Bernardin les envisage, modifient les sentiments que ses amis du grand monde et surtout ses nobles amies éprouvaient pour lui. Des ouvrages ultra-révolutionnaires lui sont faussement attribués, et soulèvent des colères (5). Ses œuvres authentiques suffisent pour expliquer certains changements d'attitude chez ses admiratrices. M^{me} de la Berlière est le type de ces femmes appartenant à la haute noblesse, éprises d'idées généreuses avant 1789, et fort amies du peuple

(1) CXXXVI, l. 2, f. 97. — (2) CLI, l. 2, f. 39. — (3) CXXXV, 4. — (4) CLIX, 39; CLVIII, 8-9. — (5) CLI, l. 2, f. 51.

jusque-là, mais qui se ressaisissent quand la réalité, contrôlant leurs espérances, leur fait voir tout ce qu'elles avaient de chimérique.

Voici quelques fragments de cette correspondance ; ils montrent le détachement progressif des deux amis, qui ne parlent plus le même langage :

De Mézières, ce 31 janvier 1790.

Je vous avoue que j'ai vu avec peine dans votre lettre le mot d'*aristocrate*. C'est un terme dont il n'est plus permis à un honnête homme de se servir, depuis qu'il est devenu le mot de ralliement de la fureur et de l'atrocité... Vous me mandez que tout est tranquille ; cela me prouve que vous l'êtes, et je m'en réjouis de tout mon cœur (1).

De Mézières, le 14 mars 1790.

Vous voulez, Monsieur, chercher une retraite où vous puissiez mettre en ordre *quelques idées tentantes à rapprocher les hommes de la nature et de la paix*. Ce projet est beau, mais malheureusement il est chimérique. Il est trop tard ou trop tôt. Ne vous y trompez pas, Monsieur, les Français d'aujourd'hui ne sont pas les Français d'il y a dix ans... Nous vivons maintenant chez un peuple de cannibales (2).

Du 26 mai 1790.

Peu accoutumée à déguiser ma manière de sentir, je vous parle comme je suis affectée, et je ne le suis pas d'une façon agréable. Mes lettres en font foi, et ne vous ont point fait plaisir : mais il n'est pas en mon pouvoir de voir avec le sang-froid de la philosophie les horreurs qui depuis six mois souillent sans interruption toutes les pages de notre histoire (3).

La petite noblesse est moins hautaine, quoique frappée aussi dans ses affections et dans ses intérêts. M^{me} Audouyn de Pompéry, femme d'un lieutenant-colo-

(1) CXXXVIII, 51. — (2) CXXXVIII, 5-6. — (3) CXXXVIII, 9.

nel de la maréchaussée qu'on vient de réformer, obligée par la ruine de se séparer de son mari et de son fils, de se réfugier à l'abbaye de la Joie, près Hennebont, écrit à Bernardin le 2 mai 1792 une lettre exquise, où elle lui raconte, sans se plaindre de la Révolution, les malheurs qui l'ont frappée, elle et tous ceux qu'elle aimait :

« J'ai vu détruire des maisons religieuses, également utiles et respectables ; dans le nombre sont les pieuses filles qui m'ont élevée. Quel coup sensible pour mon cœur, quand on les a arrachées à leur asile et à leur état qu'elles aiment, et dont elles remplissaient si bien tous les devoirs » (1). D'autres femmes sont encore plus discrètes : le 10 février 1793, une des nombreuses sœurs de Rivarol se recommande de son nom « trop et trop peu célèbre », pour demander à M. l'intendant la permission de le voir, de visiter le Muséum, de lui emprunter ses ouvrages, sans même se plaindre de sa pauvreté qui l'empêche d'acheter les œuvres de son auteur préféré (2).

Ce n'est vraiment que dans le peuple que Bernardin a conservé des admiratrices sans réserves. Julie Legend, qui se proclame « bonne patriote », lui écrit qu'elle a été bien souffrante : « je serais fâchée de mourir avant de voir achever la Constitution qui doit assurer le bonheur de ma patrie ». Elle aussi, elle est fort tranquille, et ne peut par conséquent reprocher à Bernardin son calme : elle l'encouragerait plutôt contre les aristocrates, contre quiconque veut arrêter la Révolution : « mais elle est faite et bien faite, et l'on nous assommerait tous plutôt que de nous faire changer » (3).

Bernardin a toujours autant d'admiratrices, mais la

(1) CXXXI, 23-24. — (2) CXXLI, 44. — (3) CXXXVIII, l. 2, f. 40.

qualité a changé : on ne lui écrit plus avec du papier doré sur tranche : plus de cachets blasonnés, plus de politesse exquise ; le ton a changé, et voici les billets qu'on lui adresse : « Je te prie, philosophe sensible, de recevoir ce petit ouvrage ; je dois à l'amant de la nature et à l'ami des hommes l'hommage des *Eléments d'instruction républicaine*. Je suis ton admiratrice et ta concitoyenne. Veuve Desmarests » (1).

J'imagine que, dans son for intérieur, Bernardin regrettait le temps où la civilité était moins brusque. Il ne retrouvait le parfum délicat d'autrefois que dans les lettres des amies lointaines, des étrangères qu'il avait aimées, auxquelles il avait donné des espoirs trompeurs.

Après avoir lu, dans le *Mémoire sur la Ménagerie*, l'histoire du chien élevé dans la cage du lion, Rosalie de Constant écrit de Lausanne, le 30 juillet 1793, à M. de Saint-Pierre, ce joli billet qui dut flatter dans sa fatuité le galant de cinquante-six ans : « Ce pauvre chien, il a pardonné à son ami de l'avoir blessé. Il y a trouvé de la douceur. Je crois comme lui qu'on peut dire : Tu m'as fait souffrir, et je t'aime encore » (2).

CHAPITRE XVI

PREMIER MARIAGE

Depuis longtemps, nous l'avons vu, Bernardin désirait se marier (3). Après nombre de tentatives, il épouse Félicité Didot, en 1793.

(1) CXXXIV, 44. — 2) CXLIV, 13. — (3) CXXXVI, l. 2, f. 20 ; CXXXI, 4-5 ; CLVIII, 13 et suiv. ; cf. Lucie Achard, *Rosalie de Constant*, II, 96 ; sur ses fiançailles avec M^{lle} de Keralio, cf. tout le dossier CXLII, etc.

Pour ce chapitre de sa vie, aussi bien que pour tous les autres, on ne doit absolument pas faire état des lettres publiées par Aimé Martin. Je ne tiendrai compte que des documents authentiques du Havre (1). Encore me garderai-je de les publier tout entiers. Il y aurait quelque chose de vilain à mésuser des lettres d'une jeune fille à son fiancé, d'une jeune femme à son mari. Je ne prendrai dans cette correspondance intime que ce qui est indispensable pour laver la mémoire de Bernardin des vieilles calomnies qui laissent leurs traces même dans les études les plus récentes. Ce que Bernardin a été exactement comme fiancé, puis comme mari, enfin comme allié des Didot, c'est là ce que je veux montrer.

Ce qu'il était à cette époque, au physique et au moral, vaut qu'on s'y arrête un instant. Au physique, voici le signalement de son passeport, du 2 juin 1792 : « Agé de 55 ans, taille de cinq pieds cinq pouces, cheveux et sourcils gris, yeux bleus, nez aquilin, bouche ordinaire, menton rond, front bombé, visage ovale » (2). Au moral, voici son portrait peint par lui, à la même époque :

« Jean-Jacques me disait : Le premier mouvement de l'homme est d'être bon ; c'est la réflexion qui le rend méchant. — Pour moi, j'ai éprouvé le contraire : j'ai tant éprouvé, dans nos sociétés françaises, de malaises et d'infortunes pour ce que j'ai cherché à dire d'obligant, j'ai trouvé tant d'ennemis jaloux, envieux, et fâchés de me voir bon, que j'en serais devenu méchant

(1) On pourra consulter sur ce point l'article de M. Ruinat de Gournier, *les Fiançailles de Bernardin de Saint-Pierre*, paru dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mai 1904, p. 353 et suivantes. Cette étude, faite avec des lettres en partie inédites, tirées de la collection de M. Gelis Didot, me paraît bien sévère pour Bernardin ; même les conclusions de l'auteur ne me paraissent pas confirmées par les textes qu'il a cités. — (2) CLXV, 101.

à leur exemple. Ainsi, mon premier mouvement, dans les contradictions, serait d'être méchant; mais la réflexion me rend bon. Quant à ma disposition à aimer, plus j'avance en âge, plus je deviens difficile... Cependant, je ne saurais renoncer à cette illusion qui a fait le charme de ma vie, me persuadant que, comme Sénèque, je trouverai une Pauline pour mes vieux jours » (1).

Il la trouve dans la famille Didot jeune, avec laquelle il est en excellents termes depuis 1789 (2).

Il a remarqué, au « magasin », la fille de la maison : elle s'occupe si bien de la vente de ses ouvrages, qu'il lui offre une rose, à la grande joie de la jeune fille (3). Brusquement la tourmente les sépare : le 18 août 1792, M. Didot envoie sa femme et sa fille à Essonnes, où il les croit plus en sûreté qu'à Paris; M^{me} Didot est furieuse de partir. Bernardin essaye de la consoler, elle lui répond par une scène violente. « Elle n'en a pas moins le plus grand attachement pour vous, lui écrit Félicité pour réparer l'effet de cette sortie, et je doute qu'il y ait au monde quelqu'un en qui elle ait plus de confiance » (4). Violente, mais bonne, très pieuse, la future belle-mère est la confidente de sa fille qui ne lui cache rien de ce qu'elle éprouve, et la met, dès le 27 août 1792, au courant de son roman (5).

Aussi peu révolutionnaire que possible, Félicité quitterait volontiers Paris, si elle n'y laissait pas Bernardin (6). Elle lui écrit, le 18 août :

« Vous qui, après Dieu, faites toute ma consolation, s'il faut aussi vous quitter, que deviendrai-je, et quelle espèce de bonheur puis-je espérer à Essonnes? Je sais que ces raisons sont peu valables auprès de celles qui

(1) LXXXII, 105. — (2) CLIX, 35. — (3) CCI, 17. — (4) CLVII, l. 2, f. 59. — (5) CLVII, l. 2, f. 62. — (6) CLVII, l. 2, f. 62.

peuvent vous obliger de rester à Paris ; mais vous êtes bon, sensible ; vous m'avez souvent témoigné de l'amitié ; au nom de cette amitié, à laquelle j'ose croire, venez adoucir mes peines par votre présence et vos sages réflexions » (1).

Cette amitié parlait la langue de l'amour : l'invitation était trop charmante pour que Bernardin ne se laissât pas tenter : il alla passer à Essonnes quelques jours qui lui semblèrent délicieux, car, le 25 septembre 1792, il écrit à M^{me} Didot qu'il regrette fort Essonnes : « Je me rappelle toujours les roches du bord de la Seine, et cette habitation solitaire, entourée de cerisiers et de vignes qui les domine. J'y passerais volontiers ma vie au sein de l'amitié, avec quelques livres. » Puis, mettant, comme Virginie, sa pensée la plus chère à la fin de sa lettre, il ajoute en post-scriptum : « Chargez M^{lle} Félicité de votre réponse. J'embrasse l'aimable secrétaire » (2).

Sous l'œil un peu narquois de la mère, mieux informée que ne le pense Bernardin, le joli roman continue : visites à Paris ou à Essonnes : le tutoiement, cher à Bernardin en pareil cas, apparaît vite : dans une lettre du 2 décembre 1792, toute à la joie de voir son ami ce même jour, elle lui écrit : « Mon heureuse étoile doit aujourd'hui me conduire chez toi, où, si tu t'y prêtes, je pourrai te remettre cet écrit en te serrant la main aussi tendrement que je t'aime. » Et en effet la lettre a été pliée en un tout petit losange, de façon à pouvoir se cacher dans la paume de la main. En post-scriptum : « Si la crainte que maman ne voie vos lettres vous a retenu jusqu'à présent, je vous dirai à mon tour : elle sait bien que je vous aime » (3).

La correspondance s'engage donc, et le caractère de

(1) CLVII, l. 2. f. 60. — 2) CXCv, 7-8. — 3) CXLV, 150-151.

la jeune fille s'y révèle peu à peu : elle est timide, et modeste, jusqu'à se déprécier maladroitement aux yeux de celui qu'elle aime, à prendre une attitude de servante prosternée devant son maître (1). Au contraire, quand il s'agit de choses pratiques, elle se révèle comme une maîtresse femme, ayant le sens des affaires ; par exemple, elle engage Bernardin, pendant qu'il est à Chantilly pour le service du Muséum, à songer à ses propres intérêts, et à acheter quelques-uns de ces meubles superbes que l'on vend à vil prix, pour leur maison d'Essonnes. Il s'applique en effet à réaliser le rêve qu'il avait rimé dans *Mes Souhairs* :

Si le ciel, à mes vœux facile,
Me donnait le choix d'un asile,
J'irais vivre dans un hameau.
Un champ, un bois près d'un ruisseau,
Un petit toit couvert de paille,
Seraient mon Louvre et mon Versailles, etc. (2).

Les dieux lui donnent mieux que ce qu'il avait rêvé, car voici comment il décrira plus tard sa propriété, quand il voudra la vendre : il rédige son annonce en homme sensible, et en homme d'affaires :

« Maison intéressante, à sept petites lieues de Paris, près de Corbeil. Située au milieu d'une île de deux arpents et un tiers, plantée de beaux arbres fruitiers, abritée du nord par des collines couvertes de vignobles, et entourée de la rivière poissonneuse d'Essonnes, dont les eaux toujours limpides n'assèchent et ne débordent jamais. Elle contient trois caves, deux fruitiers, deux appartements complets, trois chambres d'amis, chambres de domestique, belvédère, greniers. Il y a de plus écuries, remises, fournil, maison de jardinier et autres

(1) CLVII, l. 2, f. 61. — (2) XLIX, 10-11.

accessoires. Elle peut suffire au bonheur d'une famille » (1).

En attendant qu'ils'y établisse avec Félicité, il éprouve pendant la construction de sérieux ennuis avec son futur beau-frère, Didot Saint-Léger, chargé par M. Didot père de surveiller les maçons pendant l'absence de Bernardin (2). On devine quel tourment ce doit être pour la pauvre Félicité, prise entre son frère, qu'elle chérit malgré ses emportements, et son fiancé qu'elle aime au point de défaillir de tristesse quand elle ne l'a pas vu depuis longtemps (3).

Quelle est, en pareil cas, l'attitude de Bernardin ? Toute de calme et de conciliation. Un jour qu'une querelle a éclaté entre Saint-Léger et un de ses frères, Bernardin conseille à Félicité d'intervenir,

avec cette douceur qui est dans ton caractère. Engage-le donc, par ce qu'il doit à son père, de lui écrire sur les reproches qu'il a à se faire par rapport à son frère. Dis-lui ce que t'inspirera ton cœur, et tu le persuaderas. Peins-lui l'état de ta mère, le tien ; mais rappelle-lui que son père est l'arbitre de son bonheur, et que son retour vers son frère ramènera son père vers lui.

Voilà, ma chère amie, une œuvre digne de toi. Une femme doit être un ministre de paix parmi des hommes furieux. C'est pour calmer les passions violentes des hommes que la nature a donné pour armes aux femmes des traits doux, une voix touchante, et des larmes. Ne te glorifie donc point avec moi de la force de tes bras : tu ne peux triompher que par ta faiblesse.

Tu sentiras de jour en jour, ma tendre amie, le prix du bonheur de l'intimité et de la solitude. Plus je te connais, plus je te trouve digne de mon amour et de mon estime. Exerce-toi donc à de douces vertus comme sœur et comme fille, non que je veuille jamais les mettre à l'épreuve,

(1) cxciv, 1, et clxv, 90. Cf. L. Gozlan, *Revue de Paris*, 1836, t. XXX, p. 18. — (2) cci, 22, 23. — (3) cci, 16.

mais afin que je t'en puisse donner la récompense un jour comme ton époux.

Puissé-je un jour te faire trouver en moi, ainsi que tu le dis, père, mère, frère. Un mari doit être tout cela, et encore quelque chose de plus. Je t'embrasse comme tu mérites d'être embrassée. Adieu, mes amours ; confie-moi toujours tes peines et tes plaisirs.

En attendant qu'il soit pour Félicité « quelque chose de plus », il commence par se faire son professeur : comme sa fiancée abuse du droit qu'on avait alors de ne pas mettre l'orthographe, il l'engage à corriger ses fautes : « Tu dois dire *scène*, lieu où se passe un événement, et non *seine*, rivière, l'*horreur* et non l'*horreure*, etc. Au reste, ta lettre est pleine de sentiment, de jugement et de grâces dans le style. Tu n'as à réformer que de petits défauts : pourquoi les négliger ? Embrasse-moi, et ne te fâche pas de ma critique » (1). Pauvre Félicité ! Elle dut devenir toute rouge ; mais elle était assez tendre pour dire, comme Rosalie de Constant : « Tu m'as fait souffrir, et je t'aime encore. » — Plus simplement elle lui disait qu'il lui était plus cher que la vie, « non comme auteur, ou comme *intendant du jardin des plantes* » (2). C'était même fort heureux pour Bernardin, car, le 10 juin 1793, son intendance était supprimée, et, le 8 juillet suivant, il quittait le Muséum (3). Il en emportait un mauvais souvenir, y ayant contracté une fièvre milliaire due aux émanations de la rivière des Gobelins (4).

Un instant le ministre, Roland, avait eu du regret de cette révocation ; il offrit même à Bernardin de faire rapporter le décret (5). Saint-Pierre demanda simple-

1 CXLIV, 27-28. — 2 CCL, 16. — 3) Lieutenant-colonel Largemain, *Revue d'histoire littéraire*, etc., 1897, p. 276, 278. — (4) LXXIII, 31. — (5) CXLV, 140.

ment qu'on le dédommageât des frais considérables qu'il avait faits pour son installation ; il envoya même en ce sens une longue adresse à la Convention (1). Il n'obtint provisoirement que de belles promesses (2).

Du moins, cette chute ne brise pas ses projets de mariage. Toujours épris, il fait faire son portrait pour sa fidèle fiancée sur le plan suivant : « je désire être représenté, assis dans une grotte éclairée par un rayon de lumière qui entre par une ouverture, revêtu de la veste brodée par Félicité. On lit ces mots, gravés sur un rocher :

Toi seule es, dans notre nuit obscure,
Un rayon de la divinité.
Céleste Etude de la Nature,
Je te devrai ma félicité (3).

La fiancée, qui trouvait bien tout ce que faisait Bernardin, dut trouver la chute jolie, et surtout amoureuse. Ils se marièrent le 27 octobre 1793 (4).

Quoi qu'on en ait dit (5), ce mariage ne fut pas secret : un fragment du billet de faire part subsiste encore dans les papiers du Havre (6).

La naissance de Virginie en 1794 et de Paul en 1798, cimentent cette union (7). Bernardin est charmant pour tout le monde ; il se montre si obligeant pour l'oncle de sa femme, M. Léger, que sa belle-mère lui voue une reconnaissance éternelle (8) ; elle parle affectueusement de « notre ami Saint-Pierre » (9) ; elle écrit un jour à sa fille : « Je fais du père, de la mère, et de mes

(1) xcix, 37-39. — (2) Largemain, p. 280. — (3) cxiv, 15. — (4) Largemain, p. 278 et 281. — (5) Maury, p. 190 ; M. Maury a été trompé par la correspondance publiée par Martin, t. III, p. 90. — (6) cxlv, 139. — (7) Largemain, *Revue d'histoire littéraire*, etc., 1896, p. 607. — (8) clvii, l. 2, f. 76. — (9) clvii, l. 2, f. 63.

deux petits-enfants, un seul groupe que j'embrasse de tout mon cœur » (1).

Comment se fait-il qu'un pareil ménage n'ait pas connu le bonheur ? que Bernardin de Saint-Pierre ait passé pour un mauvais mari ? L'explication la plus simple me paraît être celle-ci : Félicité exagère une de ses qualités jusqu'à l'abus : elle pousse la modestie jusqu'à l'humilité ; elle manque absolument de ce minimum de coquetterie qu'une femme honnête, aimante et habile, a le droit d'employer : à un mari qui a déjà une tendance à se croire très supérieur à sa femme, elle fait les honneurs de ses disgrâces avec une naïveté désespérante : elle lui parle trop « de ces mélancolies qui font mon malheur, et, ce qui est bien pis, le tien » (2). Quatre mois après leur mariage, elle lui écrit, le 16 ventôse an II (6 mars 1794) : « Je te félicite, mon cher bon ami, du plaisir dont tu parais jouir à la campagne. Tu es trop bon de m'y désirer. Indolente comme je suis, je ne servirais sûrement qu'à te chagriner, toi qui méritais si bien une toute autre femme qui fit ton bonheur. Ce sont là des reproches continuels que je me fais tout en t'aimant de jour en jour davantage. C'est à Dieu et à mon époux que je demande pardon d'un défaut dont il ne se ressent que trop. » Avec de pareilles idées on se rend malheureuse, et on ne fait pas le bonheur de son mari : on l'agace quand on termine ainsi un billet qui commençait déjà si mal : « excuse la bêtise de ma lettre. Elle se ressent de la mienne. C'est bien naturel » (3). On s'expose à se faire prendre au mot. Il n'est pas bon non plus de se prosterner devant celui qu'on aime, et c'est ce que fait maladroitement la pauvre amoureuse. Elle ne se relève,

(1) CLVII, l. 2, f. 75. — 2. CXLV, 148-149. — (3) CCI, 25-26.

elle ne parle avec fermeté et dignité que quand il s'agit de son enfant : « Ta fille est fort mal, hors d'état d'être transportée à Paris. Tu ne peux être de sang-froid, et moi être aussi cruellement tourmentée. Je t'attends aussitôt ma lettre reçue. Ta présence est absolument nécessaire. Je n'y tiens plus » (1).

En somme, Félicité ne paraît pas avoir été heureuse. Mais est-ce la faute de Bernardin ? Elle ne se plaisait pas beaucoup dans leur maison d'Essonnes, puisqu'elle lui découvre « une petite teinte de mélancolie qui la rend plus intéressante » (2). La jeune Parisienne trouve l'ermitage un peu triste ; mais est-ce la faute de l'ermite ? Sans doute, en se mariant, Bernardin faisait une fin, tandis que sa jeune femme commençait seulement à vivre. Il aurait pu être son père : était-ce la faute de Bernardin, qui ne cachait pas son âge ?

Il me semble qu'il a été, en toute occasion, très correct, remplissant tous ses devoirs, travaillant, par exemple, à réconcilier ses beaux-parents un instant brouillés. Lorsqu'il voit sa femme attristée, mélancolique, il cherche à la reconforter : le 12 vendémiaire an IV (4 octobre 1795), il l'envoie à Paris se distraire un peu (3). Loin de lui, elle le regrette, comme l'indique cette jolie fin de lettre : « Tu trouveras notre chère Virginie maigrie... Lorsque je prononce ton nom, la pauvre petite cherche des yeux, et ne te trouvant pas, je me suis déjà aperçue qu'elle allait pleurer. Mais alors je la distrais en chantant, et toute ma chanson est : nous le reverrons bientôt » (4). Et lui, sur quel ton écrit-il ? Sa femme trouve ses lettres

1, cci, 18. — (2) ccii, 55. — (3) cci, 55. — (4) ccii, 55.

charmantes (1). En voici une, du 20 frimaire an VI (11 décembre 1795), qui nous montrera comment Bernardin parle à sa jeune femme, justement dans une circonstance capitale : le père de Félicité venait de mourir :

Je suis bien inquiet, ma chère femme, de ta santé et de celle de ta mère. Donne-m'en, je t'en prie, des nouvelles... Je te recommande, ma bonne amie, le soin de notre enfant. Dissipe-toi, car, dans ton état, le chagrin peut te faire beaucoup de mal. Je m'ennuie de ne te pas voir, et je ne puis pas encore déterminer le temps de mon retour, car nos nominations vont lentement. Après elles, viendront les règlements, et, après tant d'embarras, je doute fort que je puisse accepter une place à l'Institut, si elle m'oblige à résidence. Mon travail me rappelle dans ma chère solitude. Il me semble que j'y vis dans un autre monde. Mon âme y est plus libre, et la sphère de mes idées plus étendue. Je ne te parle pas de toi, le centre de toutes mes affections. Adieu, ma tendre amie, songe dans tes mélancolies que tu te dois à ta mère, à ton enfant, à ton époux (2).

Voilà la lettre d'un brave homme et d'un bon mari. Que faut-il penser maintenant de l'attitude de Bernardin dans la succession de son beau-père et dans les procès qui s'ensuivirent ? Il est difficile de répondre exactement, car on ne trouve dans ses manuscrits que ses différents plaidoyers en sa faveur : l'adversaire fait défaut. Il est donc impossible de prononcer entre les deux parties : le pourrions-nous, du reste, même avec le dossier complet, dans ces procès de successions où les professionnels eux-mêmes s'égarent quelquefois ?

Pourtant, même dans ces conditions défectueuses, on peut voir, non pas si Bernardin avait raison en

(1) cci, 11-12. — (2) cxcv, 5-6.

droit, mais s'il s'est conduit en galant homme : c'est la seule chose qui nous intéresse. Les lettres de M^{me} Didot, impartiale entre ses enfants divisés, nous serviront à les départager.

Au début, Bernardin ne peut se dire lésé, puisque, le 15 prairial an IV (3 juin 1796), M^{me} Didot annonce à sa fille que, sur sa propre part, elle abandonne secrètement à M. et M^{me} de Saint-Pierre une assez forte somme ; le dixième, et un quart en sus (1). Pourtant Bernardin n'est pas satisfait ; il envoie aux Didot une lettre perdue, mais probablement agressive ; Félicité partage les sentiments de son mari ; car M^{me} Didot répond à sa fille : « Je vois par ta lettre que ta tête est bien malade ; du moins je veux le croire. Tu me mets au nombre de tes frères, l'ennemie de ton mari ; ils ne le sont pas plus que moi... Ne crois pas que toutes les tracasseries que j'essuie présentement, et qui n'auront qu'un temps, puissent déraciner l'estime que j'ai conçue pour lui du moment où je l'ai connu : ton mariage y ajoute de plus l'amitié. Je ne lui en veux pas : j'oublie tout ; [que lui de son côté fasse de même : qu'il déchire cet écrit qui met entre nous une barrière de discorde » (2). Cet appel aurait été entendu, si nous en croyions la fin d'une lettre envoyée d'Essonnes, le 15 messidor an VI (3 juillet 1796), par Bernardin à Saint-Léger : il lui propose toute une série d'arrangements, et termine ainsi : « Ces clauses convenues accéléreront les affaires générales de la succession et les particulières. En vous les proposant, je n'ai pas seulement consulté mon intérêt personnel, mais celui de tous. La concorde entre les frères fait la prospérité des familles » (3). La formule est belle, mais ce n'est

(1) CLVII, 1. 2, f. 66. — (2) CLVII, 1. 2, f. 68. — (3) CXLV, 120.

qu'une phrase, car, en réalité, la lettre de Bernardin renferme toute une série de petits pièges, et dénote un esprit de chicane plutôt que de conciliation. Naturellement la situation empire ; les esprits s'aigrissent : en attendant que l'on plaide, des deux côtés on saisit l'opinion publique : inquiet des bruits que ses adversaires répandent contre lui, Bernardin réplique par une apologie en trois points : « On doit compte de la moralité de ses actions à ses concitoyens. On fait courir le bruit dans les sociétés, les spectacles et les cafés, que la morale de ma conduite est bien différente de celle de mes écrits ; que je fais le malheur de la famille Didot dont je suis allié ; que j'emploie les procédés les plus astucieux dans les affaires de la succession de leur père, et que je rends ma femme malheureuse au point qu'on la dit au moment de demander le divorce. »

Puis il entre dans le détail : la fortune de son beau-père était considérable, puisque la seule papeterie d'Essonnes est évaluée à 400.000 livres en numéraire ; il y a six co-partageants : la veuve, Henry Didot, Didot Saint-Marc, Didot Saint-Léger, Didot-Moutard, fils d'un premier lit, enfin Félicité, représentée par son mari : or Bernardin est dans les meilleurs termes avec sa belle-mère ; Henry Didot est avec lui ; Saint-Marc est indécis entre les deux partis : M. de Saint-Pierre n'a donc contre lui que Saint-Léger et Moutard. Qu'est-ce donc qui les divise ? Saint-Léger ayant proposé à ses co-héritiers de traiter avec eux de leurs droits, Bernardin a accepté, et transigé « moyennant quelques meubles de la succession, inventoriés au prix de 1.400 livres, du bois à brûler, du charbon, 6.000 livres en argent, et 36.000 livres en papier d'impression, le tout montant à 45.000 livres, me réservant dans les terres une part montant à sept arpents ». Or il lui est encore dû, au bout de deux ans

six cents livres sur les quatorze cents francs de meubles, et son papier ne vaut rien. De plus, voilà que les créanciers d'une Société de libraires dont faisait partie Didot jeune, Société qui a fait une faillite de 50.000 écus, attaquent en garantie la succession Didot : Saint-Léger, très avantage dans tous les partages, prétend forcer tous ses co-héritiers à payer avec lui leur quote-part de cette faillite. Où sont donc, conclut Bernardin, mes ruses et mes astuces ? J'ai été dépouillé, et je n'ai rien dit : « Je garderais même encore le silence, si notre réputation n'était pas blessée par des bruits injurieux que des représentants du peuple ont accueillis sans examen. Quant à ceux qui m'accusent de rendre ma femme malheureuse, ils sont si absurdes que je les laisserais sans réponse, si elle ne me priaît de la lui laisser faire elle-même » (1).

La réponse de Félicité eût été décisive : malheureusement ce brouillon, très raturé, s'arrête ici. Il me paraît établir assez clairement la situation : Bernardin, mécontent de sa part, se refuse à accepter une charge inattendue, un passif inconnu dans la succession au moment du partage : il prétend en laisser tout le poids à Saint-Léger, puisque celui-ci a réussi à se faire la part du lion, et n'a pas encore soldé ce qu'il devait à M. et M^{me} de Saint-Pierre. Cette apologie est envoyée à M^{me} Didot avec une lettre très flatteuse ; la réponse, du 5 ventôse au VII (13 mars 1799), met les choses au point :

Monsieur et ami, c'est donc cinq ou six cents francs, que Saint-Léger vous doit pour le restant de vos comptes, qui vous fait dire qu'il manque à ses engagements ? L'expression est dure. Il ne tenait qu'à vous d'être payé, puisqu'il

(1) LXXIV, 10-11.

voulait vendre une partie de son argenterie afin de vous satisfaire : je l'ai dit dans le temps à votre femme. Depuis, les créanciers de la solidarité se sont fait connaître. C'est ce qui l'a empêché de terminer cette bagatelle, étant persuadé que vous lui étiez redevable... Je vous suis obligée du nom sublime que vous me donnez de la meilleure des mères. Je ne me connais pas assez de vertu pour mériter un si beau titre. Vous dites aussi que vous avez cherché, à mon exemple, à mériter celui de bon fils. Vous avez présentement des moyens pour encore me le prouver. Adieu, mon ami, mon fils. Je désire qu'une des places dont on vous a parlé réussisse, que cette fortune brillante qui se prépare fasse votre bonheur. Pour moi, tous ces titres ne valent pas celui que je vous connais d'être le plus parfait des hommes (1).

Ainsi, en femme de commerçant habituée aux affaires, elle voit bien le côté faible de la réclamation de Bernardin ; elle fait appel aux bons sentiments de son gendre, et lui rend pleinement justice sur ce point.

Rien n'y fait, et les procès commencent. Condamné par le tribunal de commerce, Bernardin en appelle devant le tribunal civil, en référé (2). Il compose un mémoire, plein de détails de chicane, assez embrouillés, qu'il développe avec une habileté de professionnel. La mort de Félicité, au début de 1800, n'arrête pas les débats, au contraire (3). Bernardin compose un second mémoire : « Sujet du procès entre Didot Saint-Léger, manufacturier de la papeterie d'Essonnes, d'une part, et Henry Didot, son frère, ... Bernardin de Saint-Pierre, son beau-frère, au nom de ses enfants mineurs, d'autre part » (4). En fin de compte, Bernardin l'emporta (5).

Comme il arrive souvent en pareil cas, les amis des deux parties s'étaient activement employés à jeter de

(1) CLVII, l. 2, f. 71. — (2) CXXLI, l. 2, f. 23-24. — 3) CLVII, l. 2, f. 72. — (4) CXLV, 16. — (5) CXXXIX, 73.

l'huile sur le feu : on avait rapporté à Bernardin que Saint-Léger l'accusait d'avoir fait mourir de chagrin sa femme (1). Il riposta en accusant directement deux de ses beaux-frères d'avoir été imprudents, injustes, d'avoir dilapidé la fortune de la famille, d'avoir rendu nécessaire le procès qui avait ruiné ses enfants, et « accéléré les jours de leur malheureuse mère » (2).

Au fond, il me semble que, dans toute cette affaire, Bernardin s'est montré bien âpre dans ses revendications : mais rien ne permet d'affirmer que, pour défendre les intérêts des siens, il ait fait à sa femme une violence morale. Que Félicité ait eu du chagrin à voir ces procès, ces querelles, c'est certain ; que sa vie en ait été abrégée, c'est possible : mais je n'ai rien trouvé qui prouve qu'elle en ait voulu à son mari.

Bernardin était un homme sensible, la plume à la main ; mais, en affaires, ce n'était pas un sentimental. Ainsi, le 12 germinal an X (2 avril 1802), il insère dans *les Petites Affiches de Paris* cette annonce : « A vendre deux harpes avec leurs étuis » (3). Pauvre Félicité ! Bernardin aurait bien pu en garder au moins une pour Virginie, c'est certain. Mais cela ne veut pas dire qu'il avait oublié trop vite sa première femme : longtemps après la mort de Félicité, il disait d'elle : « sa jeunesse sitôt et si douloureusement finie m'a appris à mourir » (4). Il avait eu un profond chagrin au moment de cette mort, et ne s'en était pas consolé trop vite. Sa sœur lui écrit le 18 germinal an VIII (8 avril 1802) : « Vous me faites part de votre douleur, et j'en sens bien toute l'étendue... Je vous exhorte à vous ménager et vous consoler tout en Dieu. Vous savez être utile

(1) CXCIV, 25. — (2) XXXVI, l. 2, f. 13. — (3) CLXV, 90. — (4) CXLII, l. 3, f. 61.

à vos enfants ». Enfin, ce qui prouve surtout qu'il n'avait rien à se reprocher envers la disparue, c'est qu'il reste en très bons termes avec sa belle-mère. Il l'invite à dîner, peu de temps après son deuil : elle refuse, affectueusement : « Ne m'en voulez pas, plaignez-moi ; oui, plaignez-moi. Si c'est une faute que je fais, j'attends tout de votre sensibilité pour me pardonner » (1). Il lui pardonna si bien qu'il lui vint en aide : sous l'Empire, il dit, dans une supplique à un ministre : « Ma première belle-mère, M^{me} Didot, accablée de dettes par la succession de son mari, se trouve aujourd'hui n'avoir d'autres ressources que dans ses enfants et dans son gendre » (2).

CHAPITRE XVII.

LE THÉÂTRE DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

- I. Comédies aristophanesques. — II. *Jeanne d'Arc*. —
 III. *La Pierre d'Abraham*. — IV. *Empsaël et Zoraïde*.

Obligé, pour terminer cette question du premier mariage, d'anticiper sur les événements, je reviens aux œuvres littéraires que Bernardin écrivit sous la dictée des événements, ou bien aux études anciennes qu'il modifia profondément sous l'influence de la Révolution. En particulier, Bernardin a composé toute une série

(1) CLVII, l. 2, f. 72. — (2) CXLV, 122.

d'essais dramatiques : on ne s'en douterait guère en parcourant ses œuvres inédites publiées par Aimé Martin.

I

De Saint-Pierre n'est pas un homme de théâtre ; aussi pense-t-il que toute idée peut prendre la forme dramatique. Ainsi je trouve un scénario, sans grand intérêt du reste, intitulé : Plan du drame qui doit comprendre les objections contre l'attraction (1). Le principal personnage est un marquis italien, membre de vingt-deux académies : il invite un philosophe à la Jean-Jacques à entrer dans son château : ils causent : « Je vis, dit le porte-parole de Bernardin, que la philosophie du marquis était l'attraction greffée sur l'athéisme, ou l'athéisme greffé sur l'attraction. » À la seconde journée, l'Ariste de la pièce cause, dans un village voisin du château, avec une jeune femme : elle a été séduite par le marquis, et en a eu un enfant. Elle ne lit pas Newton, comme l'académicien athée, mais la Bible. Rentré au château, Ariste trouve le marquis se mourant d'ennui : ses statues antiques l'excèdent : toujours les mêmes attitudes ! — Pourquoi n'aimez-vous pas une femme vivante ? — Pour toute réponse, le marquis lui raconte son histoire, calquée sur celle de Bernardin : comment il a été dépravé par son éducation première ; comment ses passions ont été irritées par des châtimens corporels. La pièce se terminait probablement de la façon du monde la plus « sensible » ; le marquis renonçait à Newton, à ses pompes et à ses théories : il épousait la femme qu'il avait séduite.

Nous nous rapprochons sensiblement de la Révo-

(1) LXXVI, 15.

lution avec une pièce aristophanesque qui n'est datée que par l'esprit d'opposition qui éclate à la fin, et qui éveille parfois des comparaisons avec *le Mariage de Figaro*. Nous n'avons que la fin de la scène II, et toute la scène III : cela suffit à faire connaître l'intrigue : Mercure s'est mis à vendre de l'esprit dans son temple. Démagore vient l'y trouver pour protester respectueusement contre cette concurrence illicite au nom des intellectuels de l'époque : ils ont décidé d'offrir une fête à Mercure :

DÉMAGORE

Nous ne prétendons que vous marquer notre respect, et demain nous célébrerons des jeux en votre honneur. Eumolpe donnera une ode magnifique, Choriandre un ballet : moi je terminerai la fête par un panégyrique dont l'effet sera de vous ériger une statue, avec une grille tout autour, pour qu'on n'aille pas pisser contre.

MERCURE

Est-ce que je mets ma gloire dans le marbre ou dans l'airain ? Persuadez au peuple de profiter des avantages que je [lui] offre. Ce que vous dépenseriez en statues, dépensez-le en esprit. La vraie manière de m'honorer, c'est de multiplier ainsi mes sujets.

DÉMAGORE

Voudriez-vous être notre gâte-métier à tous ?

MERCURE

A qui ferai-je tort ?

DÉMAGORE

A je ne sais combien de braves gens qui ne vivent que de leur esprit. Que d'auteurs, que de poètes, de gazetiers,

que d'orateurs, que de pédants à qui vous ôterez le pain !
Ils n'auront plus rien à faire dès que vous donnerez de l'esprit aux autres

MERCURE

Oh ! pour cela, non ! Avec de l'esprit, on ne vend point sa liberté ! C'est bien assez de dépendre de ceux à qui la naissance nous assujettit, sans se soumettre encore à des égaux. L'esprit veut être à soi ; il meurt quand il dépend, et le premier signe de sa renaissance, c'est de s'affranchir. Le premier laquais était, je vous le jure, la plus grosse bête du monde. Plus de laquais, plus de femmes de chambre, plus de cochers, plus de gardes. Si vous voulez avoir un pot-au-feu, vous l'y mettez ; avoir une chambre propre, vous la balayez ; un lit mollet, vous le referez ; un carrosse, vous l'attellerez ; des chevaux, vous les mènerez boire ; des dindons, vous les garderez.

DÉMAGORE

Et, par conséquent, plus de duchesse, de marquise, ni de baronne ; car qu'est-ce qu'une duchesse ? C'est une femme qui a beaucoup plus de laquais qu'une autre.

MERCURE

Cela s'entend de soi-même, et sans commentaire, monsieur l'Orateur (1).

On le voit, c'est le ton de Beaumarchais, moins incisif et moins piquant : au lieu de coups de pointe, c'est le coup de bâton, mais le coup y est tout de même. Du reste, rien ne nous prouve que cette comédie soit inspirée par *le Mariage de Figaro*. Bernardin, qui n'a pas imité même Jean-Jacques, n'aurait pas copié Beaumarchais.

1, CLXXXV, 2.

II

Il se serait plutôt détourné d'une idée qui lui serait venue d'autrui. C'est un chercheur, un précurseur. Bien avant le *Génie du Christianisme*, il s'est demandé : « Pourquoi ne met-on pas sur nos théâtres les anges, les saints, les guerriers chrétiens ? C'est, dit-on, que notre religion est triste et sévère : celle des païens flatte les passions » (1). Pourquoi nos auteurs ne représenteraient-ils pas la Providence dirigeant les destinées de notre pays, de même que les poètes anciens montraient les dieux présidant au destin des héros ? Pourquoi ne tirerions-nous pas, nous aussi, un parti artistique de nos opinions religieuses ? Pourquoi l'imagination du spectateur ne serait-elle pas séduite par la religion, puisque c'est la religion qui nous charme dans le Tasse et dans Milton (2) ? Vers 1779, il songe à réaliser ses théories (3). Il pense que la mort de Jeanne d'Arc ferait un superbe sujet : il l'esquisse dans la treizième des *Etudes de la Nature* (4). Il en cause avec Jean-Jacques, non pas en l'air comme le feraient croire les dix lignes publiées par Aimé Martin (5), mais d'une façon approfondie : dans son plan, Jeanne voudrait retourner à Vaucouleurs : elle se décide à rester à la cour sur les instances de Dunois qui l'aime et qu'elle aime. Elle se jette dans Poitiers (*sic*), est prise dans une sortie, jugée, condamnée : « Scène de désolation : abandonnée de la cour, livrée à ses ennemis. Calomniée, elle doute si en effet elle a agi par l'ordre de Dieu... Elle se trouble, tombe dans une sorte de désespoir. Un bon évêque normand vient, la console : — Ma fille,

(1) CXLVIII, 65 — 2 CXLVIII, 65. — 3 LV, 18. — (4) *Œuvres*, p. 433-434. — (5) *Œuvres posthumes*, p. 433, col. 1.

lui dit-il, que dirai-je au Roi ? — Qu'il m'a abandonnée. — N'avez-vous plus rien à me dire ? — [Vous direz] à mes cousines : heureuse qui n'a jamais connu les grands. — Est-ce là tout ? — Elle ne répond rien. L'évêque dit : — Et à Dunois ? que lui dirai-je ? — Que vous m'avez vue pleurer. — Elle marche au supplice. »

Jean-Jacques lui répond : « Il y a là des scènes admirables, mais on s'en moquerait. — Comment ! Une fille à qui Athènes eût élevé des autels, que Rome eût mise au Capitole ! — Elle a été trop couverte de ridicule. » Tout en lui déconseillant de traiter un sujet passionnant mais dangereux, J.-J. Rousseau le prévenait qu'il trouverait les pièces du procès à l'Abbaye-Saint-Germain-des-Prés (1).

Bernardin était entêté : il se mit à travailler sa tragédie : comme personnages principaux il prévoyait Jeanne d'Arc, Dunois, deux évêques, un geôlier, des juges, le peuple (2). Il divisait son sujet en trois actes. Au début Jeanne parle avec sa confidente Elise de son départ prochain : « Oui, il est temps de nous préparer à la retraite. Heureuse celle qui n'a jamais fréquenté les cours !... Il est temps que je revoie le hameau où je suis née. Quelle joie [pour mes pauvres parents ! Je les ai tirés de l'indigence. » Dans son bonheur, elle délivre un de ses prisonniers, sans rançon, parce que les vrais coupables dans cette guerre, ce n'est pas le peuple, ce sont « les mauvais ministres ». Elle fait des plans de bonheur domestique ; elle mariera sa confidente :

ELISE

Mais vous-même, Madame ?

(1) xviii, 152 et 143. — (2) li, 1.

JEANNE

Oh ! Elise, achevons nos ouvrages. Demain, demain je serai libre (1) !

Dunois la supplie de rester (2). Il lui avoue sa passion, qu'elle partage, dans la « scène de la joie (3) ».

A l'acte II, nous sommes dans un camp : on se bat, le canon gronde. Jeanne est prise par trahison ; les Anglais célèbrent leur triomphe : « il faut en faire un exemple. L'univers est désolé par la superstition. »

A la scène II, Jeanne discute avec un de ses juges : elle est une première fois condamnée.

A l'acte III, la prison : « scène du désespoir » (4). L'espérance lui revient en voyant ses armes qu'on a déposées traîtreusement dans son cachot : « Doux trophées ! consolez-moi. Rien n'est si doux dans l'infortune que le souvenir de la victoire. Voilà l'écusson de la France, ces lis qui m'ont protégée... Réchauffez mon cœur, armes de ma patrie. Ecartez le désespoir comme les dangers du dehors. Ah ! que cette parure me sied ! Si Dunois me voyait ainsi ! » Justement il pénètre dans sa prison sous un déguisement : ne pouvant la sauver, il lui fait ses adieux. Après la visite de l'évêque, elle part pour le bûcher. Le peuple crie : A mort ! « Enfin, après avoir plaint ce peuple égaré, demandé si Dunois avait pu s'enfuir sain et sauf, elle monte sur le bûcher » (5).

Ayant ainsi esquissé le sujet, Bernardin n'eut pas la témérité de le traiter : « Comme je ne sais pas écrire de vers ni de tragédie, dit-il dans son apologie de Rousseau, je le livre à qui osera le traiter comme le sujet le plus héroïque de l'histoire de France » (6). Au

[1] LI, 3. — 2) XCH, 20. — (3) LI, 3. — (4) LVII, 51 ; I, 1. — (5) LI, 2. — (6) XCVIII, 152.

fond, c'est un faux « bon sujet » : en art, aussi bien qu'en littérature, c'est un écueil où les plus habiles ont fait naufrage. On voit, par ce que nous connaissons du projet de Bernardin, que nous n'avons rien perdu à ce qu'il ait renoncé à sa tentative. C'était une de ces ébauches dont l'unique valeur est dans le progrès qu'elle fait faire à l'artiste.

III

C'est en effet d'une main plus experte qu'il commence et mène à bien *la Pierre d'Abraham*. Nous avons vu dans l'introduction quel travestissement bizarre Martin s'était permis pour cette œuvre inédite, et comment il avait transformé en roman dialogué une pièce écrite d'un bout à l'autre sous forme dramatique, avec une quinzaine de personnages, à la fois types généraux, et individus très vivants, comme la nourrice d'Henriette, « Marie Talbot, bonne vieille superstitieuse » (1). En attendant que l'on publie la pièce de Bernardin, voici un des passages supprimés par Aimé Martin, sans rime ni raison : dans la scène où les parents causent ensemble, la mère de famille dit à son mari : « ce que je voudrais apprendre, ce sont les relations du pommier avec les divers animaux : cet arbre est si beau dans le pays de ma mère » (2) !

LE PÈRE

Volontiers, je vous en dirai tout ce que j'en sais. Thétis, jalouse que Vénus eût obtenu à ses propres noces la pomme qui était le prix de la beauté, résolut de la lui enlever. Un jour donc que Vénus se baignait dans la mer, et que l'Amour son fils s'amusa à chercher sur le rivage des man-

(1) cx, 104. — 2 *Œuvres posthumes*, p. 589, col. 2.

ches de couteau (1), Thétis aperçut la pomme fatale que Vénus avait posée sur un rocher. Elle souleva les flots, et la pomme fut emportée dans la mer. Elle aborda sur le rivage de la Normandie. Là, Thétis multiplia ce beau fruit de ses pépins, et le fit croître à souhait sur les bords de son empire. Voilà pourquoi les pomniers sont si communs dans mon pays... les femmes y sont belles et colorées, parce qu'elles portent sur leur visage les couleurs du fruit qui fut le prix de la beauté. Voilà encore pourquoi les procès y sont communs, car cette pomme avait d'abord été jetée par la discorde.

LA MÈRE

Votre fable est charmante, mais j'aime encore mieux la vérité. La nature toute simple me plaît plus que tout l'esprit du monde (2).

Ce n'est pas seulement sa fierté de Normand qui anime ce drame de Bernardin ; on y retrouve aussi ses rancunes d'enfant (3). Tout cela disparaît dans l'édition infidèle des œuvres posthumes. En un mot, la copie frauduleuse de Martin est glaciale : l'original de Bernardin est vivant.

IV

On éprouve la même surprise agréable, quand on compare l'*Empsaël* fadasse, que Martin a cuisiné maladroitement, avec l'*Empsaël* authentique que nous révèlent les manuscrits.

(1) « Le manche de couteau, ainsi nommé de sa forme, est un coquillage bivalve, du genre des moules, très commun sur les sables de Normandie. Ceci fait allusion à la tradition de nos anciens Gaulois qui donnaient pour armes à l'Amour non un arc et des flèches, mais un couteau, etc. » (Note de B. de Saint-Pierre). — (2) CXLVIII, 7. — (3) CXLVIII, 15.

C'est vers 1771, au moment où il fait la connaissance de Jean-Jacques, que Bernardin conçoit la première idée de son drame, et commence à l'écrire (1). Il y travaille longtemps, puisqu'il donne à une des suivantes de l'héroïne le nom de Miss Dalton qui traduit *Paul et Virginie* en 1789. Dans sa forme définitive, *Empsaël* est terminé avant le 16 pluviôse an II (4 février 1794), date du jour où la Convention décréta la suppression de l'esclavage dans nos colonies, car Bernardin souhaite dans l'Avant-propos que la servitude soit abolie dans les îles françaises (2). Le drame est antérieur même à 1792, puisque Bernardin en parle dans la *Suite des Vœux d'un Solitaire*, comme d'un petit ouvrage écrit « dans l'intention de ramener à l'humanité, par le sentiment, des hommes que la cupidité empêche d'y revenir par la raison » (3). *Empsaël* a été mis au point pendant la Révolution, car dans une note, après avoir raconté que des prisonniers français au Maroc se moquaient de ceux de leurs camarades qui faisaient leur cuisine, Bernardin ajoute : « Ces pauvres cuisiniers, élus et persécutés par leurs compatriotes, ressemblèrent assez à nos administrateurs chargés de faire bouillir la marmite nationale » (4). Enfin, dans la même page, après avoir écrit : « les Français n'aiment que l'indépendance », M. de Saint-Pierre se corrige, et met : « les Français ne parlent que de leur roi ». *Empsaël* est donc de l'époque de la Révolution, et, plus précisément, du moment où Bernardin était encore partisan de Louis XVI. Il songea à le publier en 1797, dans la seconde édition du *Voyage à l'île de France*, qu'il projetait alors (5) : il voulait ainsi compléter l'effet moral pro-

(1) xxxiv, 13. — (2) lx, 73. — (3) *Œuvres*, p. 729, col. 1. — (4) xlvii, 16. — (5) cx, 42.

duit par le *Voyage* : « après avoir montré les noirs sous les chaînes des blancs, B. de Saint-Pierre avait imaginé de présenter à leur tour les blancs sous les chaînes des noirs, afin de convaincre l'Europe de son injustice, et de lui montrer la réaction de la Providence » (1).

Si le fond des idées n'a rien de nouveau pour qui connaît son Bernardin, la forme est originale. Les innovations abondent : un héros nouveau apparaît : le matelot. On ne met en scène, dit Saint-Pierre, que des soldats, des bergers, des paysans ; mais les mœurs du marin sont tout aussi intéressantes, tout aussi *contrastantes* : « il n'a pas la grâce, ni la douceur du berger, ni la rusticité du paysan, ni les rodomontades et la tyrannie du grenadier. Mais il a de la naïveté, de la franchise, de l'originalité, de l'intrépidité et de l'héroïsme » (2). Le genre lui-même de la pièce est nouveau : « c'est un drame en cinq actes et en prose, fait peut-être contre les lois du théâtre, mais d'après celles de la nature » (3).

Empsaël n'est pas un drame romantique, puisqu'il est conforme aux unités de temps et de lieu. Mais il est déjà shakspearien par le caractère du héros principal, le mouvement dramatique, le ton spécial des plaisanteries : ce n'est pas encore le grotesque, mais c'est déjà *l'humour*. Grand admirateur de Shakspeare, Bernardin donne à Empsaël près de Zoraïde quelques traits d'Othello près de Desdémone : « Viens dans mes bras, colombe sans fiel : donne-moi un baiser qui soit doux comme la vengeance » (4). C'est le même lyrisme sauvage que dans *le More de Venise* : « Oui, Zoraïde, tant que les lions affamés rugiront dans ces forêts après

(1) CNIX, 36. — (2) LXXXII, 27. — (3) XCVI, 16. — (4) XLVI, 40.

leur proie, tant que l'Océan en fureur se brisera sur ces rivages, mon cœur battra pour la vengeance. » C'est aussi la même souplesse féline, la même rapidité à changer de ton, à bondir d'une passion à l'autre. Le mouvement de la pièce est rapide, et heurté par instants, comme le caractère même du héros qui l'anime. Après une scène vive, dramatique, l'auteur place en contraste un monologue plaisant ou ironique. Sans doute les plaisanteries sont rares ; mais elles frappent par leur tour humoristique : c'est du Shakspeare de second ordre :

ACHMET

Je hais les chrétiens encore plus que vous.

EMPSAEL

Comment ! encore plus que moi ?

ACHMET

Je veux dire : que vous ne les haïssez.

C'est surtout dans le rôle du renégat Achmet que se rencontrent ces jeux de mots, ces répliques que Gubetta envierait. Empsaël, dans un accès de fureur, a maudit et renvoyé Zoraïde :

EMPSAEL

Est-elle partie avec une escorte ?

ACHMET

Je ne lui en connais pas d'autre que votre malédiction.

Achmet est le *gracioso* de la pièce ; mais il n'est pas seul à égayer le dialogue. Empsaël, dans ses moments de

calme, pratique aussi l'ironie : il dit au chef des esclaves : « n'oubliez pas de les faire ramer souvent. Les rames sont les jambes de mes galères ».

Ainsi, par certains côtés, *Empsaël* est un drame shakspearien, et c'est aussi une tragédie voltairienne, c'est-à-dire une pièce à thèses philosophiques, plus spécialement une apologie de la liberté anglaise. Tantôt c'est la satire indirecte de notre servilité par l'éloge de l'indépendance. Ailleurs c'est la critique directe des religions dogmatiques, non plus la critique voltairienne, la plaisanterie à côté de la question, mais une attaque à fond, passionnée, vibrante encore de ses rancunes d'enfant. Ozorio, catholique espagnol, parle théologie avec son ancien esclave, Almiri, qui ne croit qu'au soleil. Toute cette discussion philosophico-théologique, où l'on voit l'enfant de la nature « coller » le chrétien, se termine par cet aveu d'Ozorio : « il est embarrassant. Comment lui faire entendre raison ? » Il en est ainsi dans toutes les discussions religieuses du drame (et elles sont nombreuses), parce que Bernardin, parlant par la bouche des incroyants, s'arrange pour leur donner toujours raison, et au contraire pour faire jouer un rôle odieux ou grotesque à ceux qui représentent le catholicisme. Je ne citerai qu'un passage, le plus caractéristique : le juif Jacob cause politique avec Empsaël, ministre de l'empereur du Maroc : défiez-vous, lui-dit-il, des ennemis de l'Afrique, surtout des Romains :

Rome ancienne a employé pour ses conquêtes des légions, et Rome moderne des prêtres. La première avait pour enseigne des aigles, la seconde a des croix. Voyez sur cette tour cette aigle aux ailes éployées, et le nom de Caius César qui divisa la Mauritanie en Cæsarienne et en Tingitane. Voyez cette croix sur ce petit monument élevé par les Por-

tugais, lorsque leurs églises s'élevaient sur les rivages de l'Afrique. Rome moderne plante des croix partout, sur les tours et sur les tombeaux, comme le signe de sa puissance dans ce monde et dans l'autre. Rappelez-vous son inquisition horrible, et tout le sang qu'elle a fait verser en Afrique, en Amérique, en Asie, et en Europe même, pour étendre sa religion. Alors aucun sentiment ne pourra balancer en vous celui de la vengeance (1).

Sans doute c'est un échappé du Ghetto qui parle ainsi : mais ce n'est pas la haine du Juif pour le Christ qui l'anime : c'est le déisme anticatholique de Bernardin. Ses préoccupations de polémiste passent avant tout, même avant son instinct d'artiste, son désir de créer un genre dramatique intéressant : il n'hésite pas à ralentir l'action, à l'interrompre même, pour placer une discussion philosophique ou anti-religieuse : c'est le système de Voltaire.

Si *Empsaël* n'était qu'une tragédie voltairienne avec quelques scènes à la Shakspeare, ce ne serait qu'une pièce de reflet, par conséquent une œuvre secondaire, et nous ne nous y arrêterions pas plus longtemps. Mais il y a là aussi un côté Bernardin, très original. Ce n'est pas seulement la haine du dogme qui anime et passionne cette pièce : après avoir essayé de démolir, Bernardin de Saint-Pierre veut reconstruire, et c'est la religion naturelle qu'il prétend substituer au catholicisme. Il y a là un apôtre, chargé de prêcher l'évangile de Bernardin, et dans lequel notre héros se complait et s'incarne : c'est le quaker Bénézet. Sous la robe longue et le capuchon dont Bernardin l'a revêtu, Bénézet promène en Afrique les théories les plus chères à l'auteur des *Etudes de la Nature*, des *Vieilles d'un Solitaire*, drapées au goût du jour : ses conversations, ses mono-

1) XLVI, 8.

logues, sont des sermons laïques, tirés des œuvres de Bernardin. Bénézet n'est pas le seul à connaître, à pratiquer les *Etudes* : Empsaël, lui aussi, s'en est assimilé la doctrine : à Ozorio, qui tient que le droit vient de Dieu, le subtil Africain répond que le droit naturel seul est la vérité : « les législations de l'Europe ne valent pas celles des insectes ». Il connaît même la théorie, chère à Bernardin, des courants de la mer dus aux fontes des glaces polaires : il en tire même un lyrisme scientifique : « l'océan peut changer chaque année ses courants du Nord au Midi. Mais la vengeance dans mon cœur roulera invariablement sa fureur contre l'Europe ».

Si l'on peut sourire de cette obstination enfantine à vouloir reproduire partout, même à contre-temps, ses idées préférées, il faut reconnaître que l'auteur du *Voyage à l'île*, de *Paul et Virginie*, le créateur de l'exotisme littéraire, a tiré un parti pittoresque et scénique de ses souvenirs d'Afrique ; voici comment il indique le décor du premier acte :

Le fond du théâtre représente les hautes montagnes de l'Atlas, dont les sommets sont couverts de neige. Sur la droite, au milieu des sables, s'élève un château bâti à la moresque, avec une grande tour au milieu, de petites tours aux angles de ses murs crénelés, des galeries qui communiquent aux tours, des portes et des fenêtres voûtées en anse de panier, et un kiosque de marbre blanc décoré de mosaïque au milieu de sa façade. Un grand parc entouré de murs très élevés l'environne. Des esclaves sont occupés à le construire. A l'extrémité du parc, sur la gauche, vers l'avant-scène, est une colline plantée de dattiers, sous lesquels est une chaumière entourée de drapeaux de toutes les nations maritimes de l'Europe. La colline est escarpée à sa base, et on y monte par des lits de roches d'un rouge brun, d'où sortent des raquettes et des aloës. Le lieu de la scène est au cap d'Aguer ou d'Usagre, sur le bord de la mer ; et

l'heure, au coucher du soleil, dont les rayons dorent les sommets des dattiers, le haut des tours du château, et colorent de rose les neiges lointaines de l'Atlas (1).

Pour que le spectateur comprenne mieux le charme du décor, une esclave italienne ouvre la pièce par un monologue dont la poésie rappelle à la fin le chœur des alcyons dans *Iphigénie en Tauride* :

Que la nature est riche dans ces beaux climats ! Nous sommes au mois de janvier, et ces dattiers sont tout verts. Quand le soleil éclaire leurs troncs, on les prendrait pour les colonnes d'un temple ; quand la nuit les couvre de ses ombres, et que le ciel brille à travers leurs cimes, on dirait qu'ils portent à la fois des palmes et des étoiles. Ma consolation est de me reposer sous leurs ombrages, et d'y entendre chanter la caille et l'hirondelle de mon pays qui sont venues passer la mauvaise saison en Afrique. Heureux oiseaux ! vous ne connaissez ni les hivers ni l'esclavage 2 .

Bernardin attache tant d'importance à cette révolution dans le décor, qu'il imagine des procédés matériels pour rendre les effets de lumière qu'il rêve ; ainsi, au cinquième acte, il veut montrer un clair de lune projetant l'ombre des palmiers sur la terre : « on peut rendre la lumière de la lune sur le sol par des bandes et des traits de couleur blanche, ce qui peut produire un effet nouveau et naturel » (3). Certes un machiniste hausserait maintenant les épaules devant un procédé aussi simple, mais, en pareil cas, l'idée première est presque tout. Bernardin a retrouvé le secret des décors, perdu depuis les pièces à spectacle du xvii^e siècle, des grandes masses de figuration, disparues depuis les

(1) CI, 2. — (2) Cette tirade qui, dans la première rédaction du drame, ouvre la pièce, est transportée, dans la copie définitive, à la scène IV du premier acte. — 3 XLVI, 13.

Romains. Un tableau grandiose termine le quatrième acte :

ANNIBAL

Seigneur...

EMPSAEL

Que veux-tu ?

ANNIBAL

Seigneur, il fait nuit. Les lions prêts à sortir de leurs cavernes font entendre leurs premiers rugissements. Vos chevaux frémissent d'épouvante. Vos esclaves tremblants, chargés des équipages de la chasse, sont rassemblés, et vos gardes fidèles, les piques hautes, attendent vos ordres dans un profond silence.

EMPSAEL

Qu'ils allument des flambeaux. Que mes esclaves se mettent en route. Que mes gardes marchent à leur tête et sur leurs flancs. Qu'ils ne craignent rien : je ferai l'arrière-garde.

On voit passer tous les équipages de la chasse, au son des instruments maures, dont la musique laisse entendre des rugissements de lions entremêlés de silence.

Si Victor Hugo avait connu ce drame au moment où, écrivant la Préface de *Cromwell*, il cherchait des ancêtres au romantisme naissant, il n'eût pas manqué de ranger Bernardin parmi les grands précurseurs, et c'eût été justice. Sur un seul point je crois que Bernardin de Saint-Pierre fût resté inimitable : il y a, dans tout cet *Empsaël*, une tendresse, alanguie ou ardente, qui est comme la caractéristique des œuvres de Bernardin : ce n'est pas le sensualisme sec d'André Chénier, ni l'érotisme de Laclos : c'est, transportée dans la littérature, la manière dont personnellement

Bernardin comprenait et sentait l'amour : un mélange de chasteté et de poivre de Cayenne. Zoraïde préside une véritable cour d'amour ; Eros se promène dans ces nouveaux jardins d'Académus.

Il est inutile de se demander si ce drame, dans le cas où l'auteur l'aurait publié en 1797, comme il y songeait, eût fait époque dans notre théâtre, ce genre de question étant absolument oiseux. Mais on peut remarquer avec quelle indépendance des règles et des usages littéraires Bernardin cherchait sa voie ; avec quelle intrépidité il continuait sa vie d'artiste, au milieu de l'orage : il allait, se développant librement, malgré la tempête et malgré l'âge, philosophant sur la politique dans ses *Vœux d'un Solitaire*, ou la mettant en roman dans *la Chaumière indienne*, en drame dans *Empsaël*, profitant de tout, même des loisirs que lui faisait la Convention en le renvoyant du Jardin des Plantes. Tout à coup la Révolution pensa à lui, songea derechef à l'utiliser, et le réquisitionna pour le service du pays comme éducateur.

CHAPITRE XVIII

A L'ÉCOLE NORMALE.

Bernardin n'avait pas eu à se plaindre de l'ancien régime. En 1793, dans une supplique aux ministres, il établit son bilan, et prouve que la Révolution lui a fait

perdre 2.000 livres de pensions (1). Le nouveau régime lui paraissait manquer à tous ses devoirs, en supprimant ces pensions-là ne plus ne moins que celles du *Livre Rouge*. De Saint-Pierre se trouvait gêné, au moment où il héritait d'une partie du douaire de sa belle-mère, M^{me} de Saint-Pierre, de la fortune de son parent Jouay, chirurgien à Rhuyles ; il écrivait à sa sœur, le 15 octobre 1794, que sa fortune était plus obérée que jamais par ses dépenses pour sa maison d'Essonnes (2). Il dira même un jour que la Révolution l'a ruiné (3). C'est très exagéré. Comme don patriotique, il avait abandonné deux cents francs sur les huit cents livres de pension qu'il tenait du duc d'Orléans (4). En quittant sa maison de la rue Reine-Blanche pour s'installer au Jardin des Plantes, il ne sacrifiait pas grand'chose à la patrie, quoi qu'il en dît, car l'humidité était si grande dans cette maison, que l'eau coulait partout, des papiers et des boiserie (5). Sa maison d'Essonnes lui constituait une vraie ferme : il l'administrerait habilement à distance (6). Ses livres continuaient à se vendre : le 20 floréal an III (10 mai 1795), il remettait à différents libraires 150 exemplaires de la 3^e édition des *Études*, à raison de 84 0/0 de droits d'auteur (7).

Ce n'est vraiment pas la faute de la Révolution si l'on publie des éditions clandestines de ses ouvrages : le mal date de l'ancien régime ; mais Bernardin est absolument indigné : il s'adresse au patriotisme des représentants, des professeurs et des pères de famille, pour qu'on ne donne que ses œuvres authentiques aux enfants des écoles (8) ; il s'adresse aussi à un huissier, Pillar-

(1) CXCIV, 11-12. — (2) CXLIV, 32, et CXLV, 98. — (3) CIX, 126. — (4) CLI, l. 3, f. 45. — (5) CXXXIV, 47. — (6) CXL, 1 ; XLIII, 29. — (7) CLI, 68. — (8) CIII, 9.

deau, nom d'heureux augure, et il fait un traité avec lui pour exterminer ses contrefacteurs (1). Il se protège, lui et les siens, avec une énergie qui me paraît très légitime. Il défend ses intérêts avec l'âpreté de son compatriote Malherbe, parce qu'alors, plus que jamais, « il faut avoir du pain ou mourir » ; dans ses comptes de ménage, je vois que le beurre coûte 7 francs la livre, le 2 messidor an III (21 juin 1795), 30 francs le 1^{er} vendémiaire, 33 francs le 16 vendémiaire, et le reste à l'avenant (2). Aussi Bernardin fait-il flèche de tout bois, et recommence-t-il à assiéger de ses suppliques les administrateurs de la Révolution, comme autrefois ceux de la royauté : il réclame auprès des « citoyens membres de la Commission des Impositions » pour sa contribution personnelle ; sur ses contributions foncière et mobilière il obtient le 19 pluviôse an XI (8 février 1803) une diminution de 165 francs, ce qui ne l'empêche pas, le 14 germinal an XII (4 avril 1804), de demander une nouvelle réduction (3). Quand son traitement subit un léger retard, vite il réclame, avec des effusions de sensibilité (4). Il sollicite intrépidement des grâces, même en pleine détresse financière, au moment où l'on a à peine de quoi payer les soldats : « Les dépenses de la guerre s'opposent sans doute à celles de la paix. Mais il est de la grandeur de la Convention nationale de s'occuper des arts bienfaisants de la paix au milieu des arts destructifs de la guerre. La nation regardera ses représentants comme des dieux qui d'une main lancent la foudre, et de l'autre les fertiles rosées » (5). Très habile à condenser à son profit les fertiles rosées, il avait déjà obtenu, à sa sortie du Jardin des Plantes, une assez forte

(1) XLIII, 8. — (2) CLXV, 12. — (3) CLXV, 97 et 91. — (4) CXXV, 44.
 (5) CXLV, 143.

indemnité ; maintenant il demande une pension qui le dédommage de toutes celles qui lui ont été supprimées :

Ministres du pouvoir exécutif, administrateurs de la munificence nationale, vous ne permettrez pas que je perde sous le régime républicain des bienfaits que je n'avais pas sollicités sous le gouvernement monarchique (1) Vous savez que j'y ai employé mes faibles talents à plaider la cause des peuples. Vous m'avez déjà donné des preuves de votre estime et de votre bienveillance particulière en m'accordant des indemnités tout récemment. Je les emploie à achever la retraite que je me suis préparée à la campagne. Maintenant j'ai besoin d'être à l'abri des soucis de la fortune pour m'occuper, sans distraction, de travaux qui, j'espère, seront utiles à ma patrie, puisqu'ils ont pour but le perfectionnement de l'éducation nationale (1).

Depuis longtemps, en effet, Bernardin s'occupait du problème de l'instruction. Dans les *Études*, il y a toute une pédagogie, qui avait frappé les contemporains, surtout les spécialistes : notamment son idée qu'il faut introduire la douceur dans l'éducation avait séduit ceux qui se rappelaient leurs désespoirs d'écolier (2). Un professeur de rhétorique à Auch, l'abbé Frenqualye, exhortait, le 30 avril 1790, Bernardin à donner au pays un plan d'éducation nationale : « vous pourriez beaucoup, Monsieur ; on a la plus haute confiance dans vos talents et vos vertus. Cette entreprise est digne de vous... Vous avez donné là-dessus des idées générales. Ce n'est pas assez. Achevez cette œuvre importante » (3).

Justement, à la place des trente-quatre mille lois sociales qu'il trouvait incohérentes et contre nature, Bernardin de Saint-Pierre rêvait de promulguer lui-même « une douzaine de lois primitives, aussi durables que celles de la Nature. J'espère pouvoir les développer

(1) CXCIV, 11-12. — (2) CXXXVIII, l. 2, f. 60. — (3) CXL, 46.

incessamment dans un cours public, s'il m'est permis de le faire » (1). Non seulement on le lui permit, mais on lui en donna l'ordre formel. Bernardin commençait à agacer les jacobins : l'un d'eux écrivait à Grandjean, ami du citoyen Saint-Pierre, et chef de bureau à l'Instruction publique : « Il y a un avis à donner à ton ami. Sa plume ne devrait pas moisir dans son encrier, et la Révolution exige que ses grands talents soient révolutionnairement employés » (2). Justement la Convention venait d'entendre le rapport de Lakanal, le 3 brumaire an III (24 octobre 1794), sur la création d'une Ecole Normale Supérieure à Paris (3). Le 9 brumaire, l'Ecole était fondée (4). Pour seize cents élèves, on prévoyait une douzaine de professeurs enseignant les droits de l'homme, l'histoire naturelle, l'histoire des peuples libres, le travail manuel, la grammaire française, la géographie, la lecture, l'écriture, la chimie, la littérature (5).

Bernardin fut un des premiers désignés parmi les professeurs, car, au Comité d'Instruction publique, il avait un protecteur, Grégoire (6) : il n'y avait du reste que des amis : on y parlait avec enthousiasme de son *Café de Surate* (7). Un arrêté nomma le citoyen Saint-Pierre professeur de morale républicaine. Bernardin constata, avec une joyeuse surprise, que le programme imposé correspondait en grande partie à ses propres recherches : « Je considère, répond-il, le plan d'une éducation nationale comme une mappemonde de la vie humaine. C'est la carte que le pilote doit connaître et

(1) LXI, 141. — 2) CLI, 20. — (3) *Moniteur*, du 7 brumaire an III. Cf. L. Liard, *l'Enseignement supérieur en France*, I, 231, 137; Despois, *le Vandalisme révolutionnaire*, ch. v, p. 73-87. — 4) *L'Ecole Normale* (Cerf, 1884, p. 10; Picavet, *Idéologues*, p. 32-33. — 5) CXXXVIII, 8. — (6) CXXXII, 1. — 7) CXXXII, 9.

relire avant de s'embarquer sur la mer orageuse de la vie. J'ai tracé les cercles de cette mappemonde. » Avec une réelle bravoure il ajoutait : « tout se tient : les lois de la terre sont dans les cieux » (1). Avec plus de bravoure encore, presque avec témérité, il faisait observer au tout-puissant Comité que, dans la façon dont on lui avait imposé ce poste sans le consulter, il y avait un attentat contre l'indépendance de la pensée : il écrivait en effet au président du Comité ceci :

J'ai reçu, le 5 brumaire, l'arrêté du Comité d'Instruction publique concernant l'ouvrage dont il m'a chargé sur l'éducation nationale, et votre lettre où vous me faites observer que le Comité ne doit pas recevoir de ma part ni excuse ni refus. Je vous prie à mon tour, citoyen Président, au nom de la liberté et des gens de lettres, d'observer que les talents de l'esprit et les opérations de l'âme ne peuvent être mis en réquisition... Jamais aucune puissance n'eût pu commander à Jean-Jacques ses méditations, ni à vous-même le rapport plein de sentiment que vous avez fait sur les honneurs dus à sa cendre. Mon corps et mes biens sont sans doute à qui aura la puissance de les requérir. Mais mon âme est à Dieu seul, et [mes sentiments ne sont qu'à moi, quand il lui plaît de m'en donner. Je n'accepte donc que comme une simple invitation l'arrêté du Comité d'Instruction publique, et, avec la même franchise, je le regarde comme l'époque la plus honorable de ma vie (2).

J'en dirai autant de cette lettre : Bernardin montrait, en l'écrivant, qu'il était digne d'enseigner aux autres une morale qu'il savait pratiquer. Sa nomination fut bien accueillie : elle rassurait les esprits religieux. L'abbé Villeret, curé de Creuilli, près de Loches, lui écrit le 14 germinal an III (3 avril 1795) : « Placé à la tête de l'école de morale dans l'Ecole Normale de Paris, vous pouvez inspirer à vos élèves tout le respect que

(1) LXXXI, 22. — (2) LXXXI, 21.

méritent ces dogmes si nécessaires aux hommes, en leur en rendant sensible toute la vérité (1). »

C'est bien ce que Bernardin tenta dès le début. L'ouverture eut lieu le 20 janvier 1795. Le *Moniteur* du 9 pluviôse an III raconte la première séance, et le succès de Laplace qui, après avoir critiqué Leibniz et Newton, félicitait les élèves d'avoir à répandre « une éducation dégagée de tous les préjugés ». C'est une réelle ovation qui, le 22 janvier, accueille Bernardin. On cite toujours la première ligne de son petit discours d'ouverture : « Citoyens, je suis père de famille et domicilié à la campagne ». Ce n'est pourtant pas une pastorale, car ce discours contient surtout des récriminations contre les membres du Comité d'Instruction et ses collègues de l'École, contre leur précipitation à hâter l'ouverture des cours, et à fixer sans lui la date de sa première leçon (2). Très aimable, au contraire, pour son auditoire, Bernardin réserve aux élèves sa péroraison : « De tous les traités, celui dont vous avez le moins de besoin est celui des éléments de morale. Vous les aviez dans votre cœur, lorsque, l'esprit rempli déjà de connaissances, vous êtes venus du fond des départements en chercher ici de nouvelles, et lorsque, au milieu d'un hiver bien rigoureux, vous avez quitté vos familles pour bien mériter de la patrie, etc. » Peut-être ces compliments eussent-ils été moins vifs, si, au lieu de lire un discours écrit d'avance, Bernardin avait improvisé : car, au milieu de sa leçon, se place un épisode caractéristique : demandant du temps pour achever la préparation de son cours, Bernardin annonce qu'il aura fini avant trois mois, « s'il plaît à Dieu ». Aimé Martin prétend que les élèves applaudirent ce mot avec tant d'enthou-

(1) CXL, 82. — (2) CCIII, 1-2.

siasme que Bernardin surpris, puis ému, se mit à pleurer. Martin ajoute qu'il tient ces détails de Stiévenart, « élève distingué de l'Ecole Normale » (1). Or Stiévenart n'était pas un des auditeurs de Bernardin : il écrivait à Aimé Martin, vingt-six ans après cette séance, qu'il tenait ce récit d'un témoin de la scène (2). On devine ce que vaut une anecdote aussi vieille, et qui n'est pas de première main. Bernardin décrit autrement l'attitude des élèves :

Tous se piquaient d'être des hommes moraux et de s'entendre aux éléments de morale. Mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis que l'athéisme dominait parmi eux. J'en avais eu des preuves à la convocation de l'Ecole Normale, et je puis dire que je les avais cherchées. Dans le petit discours que je fis... pour demander le temps de faire mon traité,... j'observai qu'il m'était impossible d'improviser, et de rien dire sans y avoir pensé. Cet aveu si naturel m'attira beaucoup d'applaudissements : mais quand ensuite j'ajoutai : — J'espère vous l'apporter bientôt, s'il plaît à Dieu, — cette expression, *s'il plaît à Dieu*, sur laquelle j'appuyai, excita un murmure de mécontentement dans une partie de l'assemblée. Je me dis alors en moi-même : dans quelles ténèbres la nation va-t-elle être plongée, si ceux qui en sont les yeux ne peuvent supporter le plus petit rayon de lumière (3) !

Malgré cet accroc, encouragé par son début, et désireux de préparer sérieusement son cours, Bernardin revient à Essonnes. Il médite, il fait des lectures : il se fait copier le *Petit cours à l'usage des enfants de la campagne*, de Lavater, traduction Duperch (4). Tout en travaillant, il se tient au courant de ce qui se passe à l'Ecole : il se fait envoyer régulièrement le *Journal de l'Ecole Nor-*

1 *Œuvres posthumes*, p. LVII, col. 2, et note. — (2) Lettre du 11 novembre 1819 ; CLII, 1. 3, f 46. — 3 CXXXVIII, 5. — 4 LXIX, 1-23.

male (1). Mais ce journal n'est ni assez vivant ni assez détaillé. Bernardin demande une véritable chronique à un de ses nouveaux amis, Bailly, dont le nom mérite de rester avec celui de Taubenheim. Prote de la maison Didot jeune, Bailly a voué une admiration candide à l'illustre client de ses patrons (2). C'est à ce digne homme qu'incombe la mission de confiance de renseigner Bernardin sur la vie de l'Ecole. Le 1^{er} ventôse an III (19 février 1795), Bailly envoie une longue lettre pleine de renseignements très précis (3) : pendant trois séances il est allé s'asseoir au milieu des élèves, à droite, à gauche : il a écouté, il a causé, et voici son opinion : c'est une déception générale ; aucun professeur n'a su s'imposer : ils disent ce que tout le monde sait, et on les entend à peine. On ne comprend guère le cours de Garat : mieux vaudrait relire l'*Emile*. La Harpe n'en impose qu'à ceux qui ne savent rien. Seul Volney lit de bonnes choses sur la philosophie de l'histoire : « Venons à vous. Généralement on soupire après les *Eléments de morale*. Tous ceux avec qui je cause parlent de vous et de vos ouvrages avec enthousiasme et une sorte de respect. Ils aiment bien l'auteur de *Paul et Virginie*. » Nouveaux renseignements le 4 ventôse : « On vous désire avec empressement, mais on vous attend sans impatience, parce qu'on sent bien que vous avez une grande tâche à remplir. La plupart des élèves ont souvent votre nom à la bouche. — Il nous montrera mieux que tout autre, dit-on, qu'il faut absolument devenir meilleurs pour être plus heureux ; il nous touchera, il nous convaincra (4). »

Cette attente est flatteuse, mais inquiétante : Bernar-

(1) CXXXVI, 27. — 2 CXXXII, 3 ; CXXXII, 12, 8, 4. — (3) CXXXII, 1-4 CXXXII, 8.

din travaille avec d'autant plus d'énergie que le Comité le relance : Bernardin se rebiffe même, et réplique ceci : Montesquieu, qui n'a pas étudié les lois de la nature, mais seulement les lois humaines, a dû consacrer des années à faire l'*Esprit des lois* ; Jean-Jacques Rousseau, qui n'avait pas à faire l'éducation d'un peuple, mais celle d'un homme, a mis dans son *Emile* les réflexions de sa vie entière et plusieurs années de travail : à lui, Bernardin, qui n'est pas l'égal de ces grands hommes, on marchandé quelques semaines de préparation : « Mon plan est fait... Cependant ce plan, le résultat de plusieurs années de méditation et de quelques mois de travail, ne tiendrait pas, de lecture, deux ou trois séances de trois quarts d'heure chacune... C'est son développement qui manque, et son application aux devoirs de la vie,... aux écoles primaires ; il m'est impossible d'assigner le temps où je pourrai le terminer. Cependant je l'emploie laborieusement, négligeant, dans un temps de pénurie, les besoins de ma famille, pour la chose publique (1). »

Enfin il lui fallut bien se décider et commencer ce cours si attendu, si réclamé, et insuffisamment préparé. Je n'en parlerai pas en détail dans ce chapitre, puisque toutes les idées en ont été transportées, souvent sous la même forme, dans les *Harmonies de la Nature*, où nous les retrouverons. Il commença en effet par lire une partie du préambule de ce livre et des quatre Harmonies qui suivent (2). Je me contenterai de souligner deux théories qui semblent plus particulièrement originales, voire paradoxales, chez un écrivain de métier : il prétend que, dans une instruction

1) CXCI, 10. — (2) CXXVIII, 30. J'ai publié cette partie de son cours dans les *Mémoires* de l'Académie de Caen, 1904.

bien comprise, il faut réduire au minimum la part du livre, de ce livre pour lequel il professe un mépris inattendu (1). Donc le premier devoir de l'instituteur est d'enseigner aux enfants un profond scepticisme pour les livres et la prétendue science qu'ils contiennent :

Montrez-leur que la médecine ne peut assurer la vie des hommes, puisque les rois et les médecins eux-mêmes meurent jeunes. Montrez-leur, par ses contradictions, que l'histoire n'a rien de certain, parce que l'historien fait le scélérat ou le héros, comme le peintre, avec les mêmes couleurs, fait un Apollon ou un Monstre ; que l'astronomie n'aperçoit tout au plus que le mouvement de quelques astres, et que cette connaissance, qui ne nous dit ni leur constitution physique, ni leur géographie, ni leurs habitants, ni leurs productions, n'est pas plus une science que celle d'un homme sur un écueil, au milieu de la mer, qui, à certaines saisons, verrait passer à l'horizon quelques vaisseaux dont il ignorerait la cargaison et la nation ; que le commerce lui-même est une source perpétuelle de guerre, et que toujours les douleurs se mêlent aux jouissances. Qu'ils soient donc en garde contre tous les livres qui ne sont que des ombres frivoles, et souvent mensongères, des vérités naturelles (2).

Sans doute, sur cette table rase, Bernardin veut qu'on élève le système qu'il a copié sur la nature elle-même. Mais je craindrais, pour mon compte, que le scepticisme envers la science livresque, administré par doses massives à des esprits d'enfants, ne les mît en garde contre toute espèce de connaissance, même fondée sur les lois naturelles.

Bernardin était plus pratique quand il établissait ensuite tout son système d'éducation sur l'art de se faire aimer des petits : « Rendons les enfants heureux,

(1) XLII, 25. — (2) XLII, 23-24.

afin qu'il leur reste de nous une bonne mémoire... Nous glissons avec le monde : nos vœux ne sont que passagers ; tout se déränge, tout se rétablit ; mais quelque chose de divin nous dit que qui fait du bien en recevra tôt ou tard la récompense. Race future, si, lorsque j'aurai fini mon voyage, quelque chose sur la terre pouvait me toucher, ce serait d'être chanté par vos enfants (1). »

Ce rêve ne serait pas chimérique, si nous en croyions Lamartine : il voudrait qu'on tirât de Bernardin, comme de Fénelon, le livre de cantiques pour enfants qui s'y trouve en puissance, « naïf sans afféterie, et enfantin sans puériorité » (2). Tel n'était pas l'avis des Normaliens de 1795 : le cours de Bernardin les surprit plutôt qu'il ne les charma.

L'auditoire, il est vrai, n'était pas fait pour le professeur : les élèves ne voulaient même pas être un simple auditoire : on leur avait parlé de conférences : ils prétendaient transformer les séances en réunions publiques. Le *Moniteur* du 9 pluviôse an III les loue de s'être constitués en assemblée délibérante, d'avoir pris comme président un élève âgé, le citoyen Bougainville, l'ancien chef d'escadre, d'avoir voté une adresse à la Convention, etc. En réalité, l'Ecole tournait au club et les élèves aux jacobins : « A la vérité, dira Bernardin dans ses *Harmonies*, le choix en avait été très mal fait dans la plupart des départements. Il y en avait parmi eux qui ne savaient pas même écrire. On les avait choisis parmi les jacobins les plus forcenés, qui avaient pour principe que le patriotisme tenait lieu de toute science » (3). C'est à eux qu'il pense, quand il traite avec

(1) CCIX, non folioté. — (2) Commentaire de la VII^e Harmonie.
(3) CXXXVIII, 5.

un mépris insultant « la populace des étudiants, toujours séduite par l'autorité des noms, et toujours prête à nier ce qu'elle voit et à affirmer ce qu'elle ne voit pas, pour peu qu'elle trouve de considération ou d'argent attaché au soutien d'une erreur » (1). Qu'avait-il donc à leur reprocher ? Une désertion de son cours, assez mortifiante du reste : un instant intéressés, ils disparaissent les uns après les autres (2) : « Je vins à développer les harmonies de la Providence, sur lesquelles j'appuyais les bases de la morale. A la fin de ma dixième et dernière séance, dont chacune avait été de trois quarts d'heure, il ne me restait pas le quart de mes auditeurs. » Bernardin pensait que c'était l'athéisme, dominant chez les élèves, qui en avait éloigné la majeure partie (3). Il restait encore trois ou quatre cents fidèles. Sur ceux-là le cours de morale produit quelque effet. On retrouve, dans la correspondance, nombre de lettres d'anciens élèves qui lui demandent des renseignements, des conseils sur leurs travaux (4) ; ils discutent pédagogie avec lui : par exemple, quel rôle l'ambition peut jouer dans l'éducation (5) ? Ils lui parlent de ses idées nouvelles, qu'ils tentent d'appliquer, et qui ne réussissent pas toutes également (6). En général ils souhaitent que Bernardin fasse un livre avec son cours (7).

Ses leçons, comme celles des autres professeurs, avaient été transcrites par des sténographes, des tachygraphes, comme on disait alors, et publiées par un imprimeur, à son profit, ce qui indignait fort Bernardin en 1797 : « Cette injustice est si légère, auprès de toutes celles que j'ai éprouvées, que je n'en parle ici que pour

(1) XIII, 39. — (2) CXXVIII, 5. — (3) CXXVIII, 5. — (4) CCH, 2. — (5) CXLVI, 93-94. — 6 CXXXVIII, l. 2, f. 53-56. — (7) CXXXII, 12.

donner une idée de l'immoralité qui régnait dans le gouvernement jusque dans les plus petites choses » (1). Sur le moment même il n'osa rien dire : il proposa même de corriger les épreuves composées sur la sténographie (2). C'était prudent : il n'eût pas fait bon se plaindre, en 1795, même quand on s'appelait Bernardin de Saint-Pierre. Du reste, à quoi bon se plaindre ? Le cours, sous sa première forme, ne pouvait plus servir, l'École allant être supprimée : on criait dans les rues de Paris un pamphlet contre cette première ébauche d'école normale : *la Tour de Babel au Jardin des Plantes* (3) ; l'opinion publique protestait contre l'inutilité de cette tentative (4).

L'École fermée, Bernardin s'en console en s'occupant activement de sauver au moins ses douze mille francs par an. Il adresse au Comité d'Instruction publique une pétition, très habilement faite : on sait qu'il réussit remarquablement dans ce genre plus ou moins littéraire. Il demande qu'on lui continue son traitement, quoiqu'il ait cessé ses fonctions, et que, de plus, on lui accorde gratuitement des denrées alimentaires, comme aux professeurs en exercice dans les écoles de Paris, quoiqu'il habite la campagne : « Si je me fusse occupé du commerce de mes ouvrages, j'aurais pu peut-être monter mon revenu au niveau de ma dépense ; mais j'ai tout quitté pour m'occuper de la fonction la plus pénible, la moins lucrative, celle de fonder les éléments de la morale, dans un temps où les hommes en ont si peu, où les esprits se dilatent et les cœurs se ferment. Citoyens, j'ai besoin de la solitude pour me fortifier contre la corruption des villes, et d'être tranquille sur

(1) LXXXII, 99 ; CXXVIII, 5. — (2) CXLV, 146. — (3) CXXXII, 10. — (4) CXXXII, 4.

mes propres besoins pour m'occuper de ceux de la génération future (1). »

La demande est curieuse ; le plus curieux, c'est qu'elle réussit : le 19 brumaire an IV (10 novembre 1795), grâce à Grandjean et à Ginguené, il obtient un ordonnance-ment de rappel de huit mille livres, et la continuation de son traitement de douze mille francs (2). On lui accorde également la fourniture gratuite des denrées alimentaires, une vraie fortune à un moment où le blé vaut, au compte de Bernardin, quinze cents francs le setier, et le reste à proportion (3). Ainsi l'habile homme évite les privations et le besoin, au moment où les riches même sont gênés. Il peut s'offrir de bon bourgogne, tandis que tant d'autres ne boivent plus que de l'eau (4). Il aurait décidément mauvaise grâce à se plaindre de la Révolution. Le 6 fructidor an III (23 août 1795), la Convention promulgue un décret qui le remplit tellement d'aise qu'il le copie précieusement : « les savants, les gens de lettres, et les artistes qui rempliront plusieurs fonctions relatives à l'instruction publique pourront en cumuler les traitements » (5). Cela lui permettait de toucher des deux mains, à l'École Normale et à l'Institut.

CHAPITRE XIX

A L'INSTITUT.

Je voudrais, dans ce chapitre, corriger deux erreurs accréditées sur son rôle à l'Institut : Aimé Martin fait de

(1) CXLIII, 28. — (2) CXXXVI, 28 ; CXLIII, 28. — (3) CXXXVI, 29 ; CXLV, 146. — (4) CLI, 24. — (5) CLI, 18.

Bernardin un catholique fanatique, et M. Maury en fait un grincheux détesté de ses collègues, mis par eux en quarantaine.

Sur le rapport de Daunou, proposant, d'après Talleyrand et Condorcet, d'organiser l'Institut, « temple national dont les portes toujours fermées à l'intrigue ne s'ouvriront qu'au bruit d'une juste renommée », la Convention créa ce « corps représentatif de la république des lettres, divisé en trois classes et en vingt-quatre sections ».

Bernardin en faisait partie pour ainsi dire de droit. Il accepta d'autant plus volontiers que les avantages matériels de la fonction n'étaient pas à dédaigner. Comme traitement fixe, il recevait 750 myriagrammes de froment, et pouvait encore toucher 150 autres myriagrammes comme jetons de présence. Toujours habile à tirer parti de sa situation officielle, il en profitait pour se faire rayer par l'accusateur public des listes du jury en Seine-et-Oise (1). Il cherchait, grâce à ce titre de membre de l'Institut, à esquiver toutes les corvées patriotiques (2). Partant de ce principe qu'il ne faut jamais paraître satisfait de son sort, mais au contraire toujours crier misère comme le corbeau de Florian, Bernardin adresse une longue supplique à Carnot, son collègue à l'Institut, et membre du Directoire, très bien disposé en sa faveur : il offre aux Directeurs le choix entre trois façons de lui témoigner leur bienveillance : ou lui acheter tout le papier d'impression qu'il possède, soit 13.000 livres ; ou l'envoyer en Angleterre comme missionnaire de paix ; ou encore lui confier une mission à l'intérieur :

.1) CCH, 1. — 2 CLXV, 79 ; CLXV ; 82-86.

Qu'on [me] mette au rang des six collègues destinés à voyager tous les ans pour faire des recherches sur les différentes branches des connaissances humaines... Plusieurs savants voyagent dans les pays civilisés pour recueillir des médailles, des tableaux, des statues. L'étude des vains travaux des hommes sera-t-elle donc toujours préférée à celle de l'homme même, ce chef-d'œuvre de la nature ? C'est dans les âpres montagnes, loin des cités corruptrices, qu'elle nous en a laissé les premiers modèles, les patrons intacts de l'espèce humaine.

Ne puis-je trouver sur ma route, dans de simples enfants, des talents sauvages, et des vertus précieuses, plus dignes de nos recherches que les plantes exotiques, que des animaux rares ? Je peux rencontrer au sein de l'indigence de nouveaux Duval, de nouveaux Jean-Jacques, plus précieux sans doute que l'Apollon du Belvédère. Au milieu de mes courses, rares et circonscrites comme ma fortune, j'ai déjà trouvé dans un pauvre enfant de douze ans, un futur Vaucanson, qui a imité sans instruction toutes les usines de son voisinage, moulins à tabac, à papier... à foulon : la même rivière qui les met en action, fait moudre aussi régulièrement tous ses petits modèles.

J'avais formé le projet de proposer une espèce d'école ou de séminaire pour recueillir de tous les départements les enfants qui s'annoncent par des qualités extraordinaires, que l'indigence et leur génie même empêchent d'intriguer. Un établissement tel que je le conçois en ferait la recherche, les réunirait, développerait leurs talents, et attacherait la portion indigente du peuple, c'est-à-dire la plus nombreuse, à la Révolution, lorsqu'elle verrait le gouvernement s'occuper particulièrement du sort de ses enfants.

Bernardin fait remarquer avec candeur que ce voyage officiel lui permettrait de faire des économies, de rapporter de l'argent à ses enfants ; il ajoute que du reste l'État y gagnerait beaucoup ; qu'il est beau d'organiser la victoire, mais qu'il n'est pas moins difficile de faire régner la paix intérieure en France (1). Enfin il s'en

(1) CLI, l. 3, f. 4-5.

remet entièrement à l'amitié de Carnot : « Vous avez gouverné avec vos collègues le vaisseau de la République au sein des plus horribles tempêtes ; il doit vous être facile de faire voguer ma nacelle au sein du calme » (1).

Le Directoire ne lui acheta point son papier, ne l'envoya point en Angleterre comme ambassadeur, ni en France comme prospecteur de petits prodiges : il se contenta de loger Bernardin au Louvre. Notre héros y demeurerait « au premier escalier à droite en entrant par la rue du Coq » (2). Même le ministre de l'intérieur lui accorda, le 13 brumaire an VI (3 novembre 1797), l'autorisation d'emprunter gratis aux Transports militaires un chariot couvert et attelé pour faire son déménagement (3).

Bernardin ne fut qu'à moitié content. Il n'était pas non plus satisfait de la classe de l'Institut dans laquelle on l'avait rangé, ou plutôt « colloqué », suivant son irrévérencieuse expression (4) : « je suis membre de la section de morale, c'est-à-dire d'une section dont la théorie promet tout, et dont la pratique ne mène à rien » (5). Il trouve sa section mal faite, et mal composée, surtout quand il la compare aux autres ; tout le monde prétend se connaître en morale :

On la divise, dans l'Institut, en spéculative et pratique, comme toutes les autres sciences ; mais ce qu'il y a de très singulier, c'est que la morale spéculative est la seule qui y soit admise. Chaque section adopte à la fois la théorie et la pratique de la science ou de l'art dont elle fait profession ; par exemple celle d'astronomie adopterait également Newton avec son système, et Herschell avec ses découvertes ; celle de géographie, un savant géographe et le navigateur

(1) CCIX, non folioté. — 2 xc, 13. — (3) CXCVI, 3. — (4) XXXVI, l. 2, f. 12. — (5) LXI, 142.

qui aurait fait le tour du monde ; celle de législation, Platon le législateur et Guillaume Pen, fondateur de la Pensylvanie ; celle de médecine, le docteur qui aurait donné un bon traité sur les maladies, et celui qui les guérit ; celle des beaux-arts, l'artiste qui aurait composé un bon livre élémentaire sur son art, et celui qui aurait fait un beau monument. La section de morale est la seule qui ne s'occupe que de spéculation. Les belles théories sont de son ressort, mais les bonnes actions n'en sont point. Elle aurait reçu avec enthousiasme Jean-Jacques qui a exposé ses enfants, et aurait repoussé Vincent de Paul qui recueillit ceux d'autrui (1).

D'où vient ce mécontentement ? Faut-il croire qu'il se plaignait de ses collègues, et que ceux-ci avaient à se plaindre de lui ? qu'il a été mis à l'index, comme on l'a cru ? que dans les séances générales de trimestre il était tenu à l'écart, et qu'il suffisait qu'une proposition vint de lui pour être repoussée ?

Il me semble au contraire qu'un certain nombre de ses motions furent très bien accueillies.

Il est chargé par sa section d'étudier un « projet de règlement relatif aux commissions nommées dans l'Institut » : les premiers rapporteurs avaient surtout étudié la question des commissions mixtes, composées de membres appartenant à des classes différentes de l'Institut (2). Dans son contre-rapport, Bernardin, très habilement, fait l'éloge public de sa section, qu'il dénigrait en particulier : « c'est à elle en effet qu'appartient l'étude et le soin du bonheur des hommes, soit qu'elle les considère comme de simples individus, soit qu'elle les envisage réunis en familles, en tribus ou en nations » (3). Puis Bernardin passe à la critique du premier rapport : on y proposait de laisser au président

(1) cx, 64. — (2) cxlvi, 65-67. — (3) cxlvi, 68.

de l'Institut, qui concentre en lui l'autorité du corps tout entier, le soin d'unifier les opinions en cas de divergence (1). Bernardin proteste avec énergie, au nom des principes. Comme un républicain de la bonne époque, il pense qu'en pareille circonstance on doit s'en remettre à l'Institut tout entier, qui décidera, à la majorité des suffrages : « que si cette discussion entraînait de trop violents débats et plus de deux séances, on passera à l'ordre du jour. La concorde vaut mieux que le savoir » (2).

Nous le voyons une autre fois remporter auprès de sa section et de l'Institut tout entier un réel succès pour son mémoire sur les contrefacteurs. C'était, nous le savons, une question qui, depuis longtemps, lui tenait au cœur : seul, il n'avait rien pu faire. Il voulait donc intéresser tout l'Institut à sa querelle, qui lui était commune avec tous les écrivains. Très habilement, il prépare le terrain : le 10 ventôse an VI (28 février 1798), il écrit à Sieyès pour lui demander une audience, et lui soumettre le mémoire qu'il doit lire à l'Institut : « les gens de lettres ses collègues n'ont pas moins besoin de ses lumières, de son expérience et de son crédit, que le Conseil des Cinq-Cents. Pour moi, je sens tout le prix de ses rares talents » (3). Sûr d'un pareil appui, Bernardin lit son mémoire, qui remporte un franc succès, et qui le mérite : le début est un modèle d'exorde par insinuation :

Citoyens collègues, prêtez-moi une attention favorable. Il s'agit de votre propre cause. Je vais vous entretenir d'un sujet qui intéresse les gens de lettres, les artistes, les savants, et en même temps les sciences, les arts et la littérature. Je vais vous parler des contrefaçons et des moyens d'y

(1) CXLVII, 66. — (2) CXLVII, 68. — (3) XCIX, 48.

remédier. Quoiqu'un grand nombre d'entre vous soit en proie aux insectes qui dévorent les fleurs et les fruits du jardin des muses, et qui bientôt en consumeront jusqu'aux tiges, je vous citerai ma seule expérience, non pour vous occuper de mes intérêts personnels, mais pour exciter chacun de vous à embrasser l'intérêt commun par un exposé fidèle des brigandages que j'ai éprouvés, et dont chacun de vous a été ou doit être la victime (1).

Grâce à cette précaution oratoire, Bernardin peut satisfaire l'inclination qui le porte à parler au public de lui-même, de ses petites affaires, même les plus intimes ; il ne s'en fait pas faute : il établit devant ses collègues le bilan de sa fortune, et il le fait avec adresse, flattant les opinions, ou les attitudes, ou la vanité des membres de l'Institut (2). Pour le fond même de sa thèse, il a pleinement raison : il pose avec netteté, avec éloquence, le problème de la propriété littéraire :

Tout citoyen laisse pour héritage à sa postérité les fruits de son industrie, avec les fonds qui les ont produits, et un homme de lettres ne peut laisser à la sienne ceux de sa vie entière ! — Si son ouvrage est bon, il appartient, dit-on, à la nation qu'il éclaire. — A la bonne heure ! que la nation hérite de ses lumières, mais non de son revenu et de ses capitaux. Quoi ! dix ans après sa mort ses études laborieuses appartiendront à tous, et ses enfants dépouillés à personne ? Ils verront cependant s'élever à la ville et à la campagne l'hôtel et le château d'un éditeur fastueux, enrichi des veilles de leur père, tandis qu'ils resteront eux-mêmes sans asile ? Les descendants des Corneille, des La Fontaine, les veuves des Jean-Jacques futurs, iront mendier, comme nous l'avons vu dans l'ancien régime, quelque représentation gratuite à des acteurs, quelque pension viagère à des libraires, tandis qu'ils devraient trouver dans les travaux des chefs de leurs familles un revenu inépuisable comme leur gloire 3 ?

(1) xcvii, 183. — (2) xcvii, 183 ; xcix, 41-42. — (3) xcvii, 186.

Bernardin ne convainc pas tout le monde : Laplace, La Lande, Volney lui résistent (1). Mais, dans son ensemble, l'Institut est séduit par l'éloquence, conquis par l'amabilité de Bernardin, car il nomme une commission prise dans les trois classes, pour lutter contre les contrefacteurs. Bernardin de Saint-Pierre en est le président (2).

C'est aussi dans une séance publique du 15 vendémiaire an IX (7 octobre 1800) qu'il devait lire un curieux travail intitulé : « Expériences nautiques et observations diététiques et morales proposées pour l'utilité et la santé des marins dans les voyages de long cours » (3). L'Institut avait été consulté à propos de l'expédition autour du monde projetée par le capitaine Baudin (4). Bernardin avait voulu apporter son expérience personnelle à l'enquête commune. Très pratiquement, il conseillait au capitaine Baudin de lutter contre la léthargie qui s'empare des matelots dans les longues traversées, de les considérer comme des hommes et non comme des machines. Le temps seul ne permit pas de lire ce mémoire en séance publique (5) ; mais il avait été adopté par un arrêté de la classe (6).

On fait encore fort bon accueil à une motion qu'il présente en séance plénière sur l'utilité qu'il y aurait à ce que chaque classe communiquât à l'Institut, en même temps que la liste des candidats à un fauteuil vacant, les raisons qui l'ont déterminée à les proposer ; il termine ainsi son exposé : « Il appartenait à la section de morale de vous proposer une motion d'ordre sur l'élection future des candidats, parce que c'est un acte de justice, qui est elle-même une branche

1 LXXXIX, 66. — 2 LVI, 1. — 3, XCVII, 275. — 4 XCIX, 8-9. — 5, XCVII, 275. — 6 XCIX, 8-9.

de la morale universelle, et que cette motion a pour but d'entretenir parmi nous l'esprit de fraternité. Elle a été adoptée unanimement par notre classe : nous vous prions de la mettre aux voix, afin qu'elle le soit par l'Institut tout entier » (1). Je ne sais si l'Institut fit bon accueil à une proposition si raisonnable, et contraire aux intrigues. Toujours est-il que les collègues immédiats de Bernardin lui avaient donné pleinement raison. En 1807, ils l'éluèrent président (2). Ils rendaient ainsi justice à sa valeur et à son caractère. Il défendait ses idées souvent avec passion, et attaquait celles de ses contradicteurs avec une certaine raideur, mais il savait au besoin ménager les personnes (3). Bernardin ne fait pas de concession de doctrine, mais il ne casse pas les vitres. C'est ainsi qu'il a procédé dans une séance mémorable, dénaturée par Aimé Martin (4). A en croire son inventif biographe, Bernardin, rassemblant en lui seul la foi aguerrie d'un Néarque et le zèle iconoclaste d'un Polyeucte, confesseur et martyr de la foi en plein Institut, aurait un jour tenu tête à tous les athées conjurés contre lui. Ce roman avait déjà paru suspect à de bons esprits (5). Etablissons exactement la vérité, qui suffit à faire honneur à Bernardin de Saint-Pierre.

Il est chargé par ses collègues de faire le rapport sur les mémoires pour le prix proposé par la classe des sciences morales et politiques : quelles sont les institutions propres à fonder la morale d'un peuple (6) ? Bernardin prépare très soigneusement son travail : il en fait plusieurs brouillons très raturés (7). Sentant bien

(1) CXLVII, 79. — (2) XCVIII, 61. — (3) LXXXI, 21. — (4) *Œuvres posthumes*, p. LVIII-LX; *Œuvres*, p. 746-749. — (5) Picavet, *Idéologues*, p. 78. 214-216. — (6) I, 93. — (7) CXLVII, 8-26; CIX, 44; LXXIV, 12.

que ses théories philosophico-religieuses n'obtiendront pas l'assentiment unanime, il se montre très prudent sur le côté politique de son sujet : il souligne avec complaisance, dans un des mémoires, « cette idée remarquable qu'il est sorti plus de grands hommes depuis que la France se gouverne en république, que pendant tous les siècles de la monarchie, et que le caractère des pays libres, comme en Hollande, [est] plus franc et plus probe que ceux des serfs de Pologne et d'Allemagne » (1).

Assuré de ce côté, Saint-Pierre ne craint pas de faire l'éloge d'un autre mémoire dont l'auteur a voulu courageusement prouver que la morale bien entendue conduit « infailliblement aux dogmes consolateurs de l'existence d'un Dieu et de l'immortalité de l'âme » ; que le désordre des sociétés civiles, aussi bien que l'ordre de la nature, suffit à prouver l'existence de Dieu.

Enfin, prenant la parole en son propre nom, il établit le néant de la morale sans Dieu, « comme homme, comme républicain, comme membre de l'Institut national, et comme juge placé par vous sur les derniers gradins de cette carrière sainte où vous avez invité tous les hommes libres à concourir, et dont le prix doit être le bonheur du peuple.

« La divinité ne semble-t-elle pas nous dire par ses bienfaits : — Vous êtes tous mes enfants ? Quelque part où vous soyez, vous ne sauriez être hors de mon sein. Je vous ai préparé une fête [là] où vous êtes. Je vous en destine d'autres là où vous n'avez jamais été. J'ai donné à vos passions des biens mêlés de maux et passagers comme elle : j'en donnerai de purs et d'immortels à vos vertus. L'amour, la puissance et la jus-

(1) LXXIV, 12.

tice sont dans mon essence ; l'éternité est dans mes plans, et l'infini dans mes ouvrages (1). »

C'était dans une séance fermée qu'il communiquait ce rapport destiné à une lecture publique. Quelques-uns de ses auditeurs pouvaient se croire visés par la péroraison où il raillait les orateurs diserts et les philosophes profonds ; une scène curieuse s'ensuivit, racontée par l'auteur lui-même, dans une de ses auto-biographies : « Bernardin s'engagea dans une discussion assez vive contre plusieurs de ses confrères qui voulaient lui faire retrancher quelques idées religieuses. Parmi les bonnes raisons alléguées par ces Messieurs, l'un, M. Morellet, lui disait qu'il fallait marcher avec son siècle ; l'autre, qu'il se ferait huer s'il prononçait seulement le nom de Dieu : celui-là était l'évêque Grégoire (2). Cabanis, qui n'avait point encore parlé, se leva tout à coup en disant que, puisqu'il n'y avait point de Dieu, il fallait enfin renoncer à parler de cette chimère. Bernardin de Saint-Pierre, qui jusque là avait cherché à défendre son rapport par de bonnes raisons, se tourna vers ce nouvel interlocuteur, et lui dit avec indignation : — Ton maître Mirabeau, qui ne rougissait de rien, aurait rougi d'avoir parlé comme tu viens de le faire. — Puis il tourna le dos à l'assemblée en emportant son rapport » (3).

Mais il ne se considérait pas comme définitivement battu : rentré chez lui, il composa lentement, avec beaucoup de ratures, un memorandum sur ce dissentiment, et, à une séance postérieure, il lut la motion présentée par Martin comme une improvisation faite séance

1) I, 93-94. — (2) Ce détail est bien surprenant : Bernardin, dictant ce récit à sa seconde femme, n'a-t-il pas été trompé par sa mémoire ? — (3) CLX, 45.

tenante, et publiée avec une infinité de variantes dans le détail, avec une exactitude suffisante dans l'ensemble (1). Bernardin disait en terminant : « comme ils'agit de ma cause, je me retire, pour laisser une liberté entière à vos délibérations » (2).

Le vote de ses collègues ne le surprit probablement pas beaucoup : son rapport ne fut point imprimé dans les mémoires de l'Institut (3). La rupture avec les idéologues s'ensuivit, plus nette que sa brouille avec les encyclopédistes d'antan, parce que les temps étaient à la violence, parce que les adversaires de Bernardin étaient plus intolérants que d'Alembert et ses amis, au dire de notre héros ; il accusait un de ses collègues, dans une discussion sur les limites du pouvoir paternel, d'avoir proposé, « de sang-froid, de donner au père la liberté d'exposer ses enfants et même de les tuer. Il n'y eut que de bien faibles murmures contre une aussi horrible proposition » (4).

C'était maintenant à l'Institut, entre Bernardin et le parti des athées, une guerre déclarée, guerre où il fut vaincu non par les raisonnements, mais par le nombre : « C'est bien en vain que je me suis souvent opposé de vive voix et par écrit à leur système affreux : je n'ai fait qu'exciter leur haine. Aussi il n'y a pas une ligne de moi dans tous leurs gros volumes. Je m'en glorifie. La haine des méchants m'a valu l'amour des gens de bien » (5). Comme toujours, l'intolérance appelle l'intolérance ; persécuté pour ses croyances spiritualistes, Bernardin en conclut que, dans les élections, il doit tenir compte des opinions religieuses des candidats : à l'un d'eux qui lui demande son suffrage, dans une élection où il y a plu-

(1) *Œuvres posthumes*, p. LIX. — (2) CIII, 4-5. — (3) CLX, 45. — (4) XXXVI, l. 2, f. 12. — (5) XXXVI, l. 2, f. 12.

sieurs concurrents, il répond : « Soyez persuadé qu'après avoir suivant ma conscience examiné leurs titres, je donnerai de préférence ma voix à celui [qui] croit en Dieu, persuadé que c'est sur cette croyance que repose tout talent utile et toute vertu durable » (1).

C'était donc un déiste convaincu, sachant défendre hautement sa croyance : n'en faisons pas dès ce moment-là un catholique, comme l'a tenté Martin. Le temple où Bernardin célèbre la gloire de Dieu n'est pas l'église : il l'indique lui-même dans un passage curieux de son mémoire sur les contrefacteurs : « En parlant de la gloire des gens de lettres, c'est bien moins ma cause que j'ai voulu défendre que les intérêts de mes enfants et des vôtres. Ma réputation n'est qu'une petite flamme agitée par tous les vents. Comme tant d'autres flammes éphémères, elle ne durera peut-être pas plus que celle de mes jours. Si elle a attiré quelques regards de mes contemporains, c'est que je l'ai allumée dans les carrefours et les mauvais pas de la vie aux pieds de l'image sainte et à jamais révérée *de la nature* » (2). Chateaubriand eût mis le mot qu'on attendait : *de la Vierge*. Mais Bernardin n'est pas encore catholique. Il n'en est pas moins persécuté comme déiste.

Il fut surtout très discuté comme naturaliste. Son système favori de la fonte des glaces du pôle, et de l'influence de ce phénomène sur les courants, les marées de l'Océan, qu'il soutenait depuis près de vingt ans envers et contre tous, presque seul ; qui tout au plus avait fait hésiter un instant Buffon ; ce fameux système qui lui avait fait perdre tant d'encre, de temps et de patience, ne plaisait guère aux véritables savants

(1) CVII, 67. — (2) XCVII, 186.

de l'Institut (1). Ce fut là sa seconde et grande querelle, plus personnelle et plus vive que la première. Un professeur d'hydrographie de la Rochelle était venu lire un mémoire sur la marée dans la Charente : « Il avait vu, de ses yeux vu, les rayons de la lune attirer, dans les grandes marées, les eaux de la Charente, et les élever de plus de quinze pieds au-dessus du niveau des prairies voisines. Mon premier mouvement fut de rire, d'entendre tant d'absurdités en si peu de mots. Il me semblait voir le miracle des eaux de la mer Rouge soulevées en l'air par Moïse pour faciliter la fuite des Israélites. Mais quand je vis ces absurdités applaudies, mon amour pour la vérité s'en indigna » (2). Son indignation prit la forme d'un mémoire, en fructidor an X (août 1802), présenté à l'Institut, sous ce titre : « Observations lues dans la classe des sciences morales et politiques, contraires au système de la gravitation de la lune sur l'Océan » (3). Il s'élève surtout contre son confrère-associé, Romme, qui soutenait que, dès l'an IX, Laplace avait réfuté les théories de Bernardin d'une manière péremptoire. Le mémoire lu, on discute. Bougainville, interpellé par les adversaires de Bernardin, semble bien lui donner tort : « Aussitôt des rires moqueurs s'élevèrent de la part de mes antagonistes, et surtout de l'un d'entre eux, Desmarest le minéralogiste, qui ne parle jamais, mais qui a le rare avantage de rire en faux-bourdon. Il aurait sans doute été rappelé à l'ordre par notre honnête président, si le bruit d'une sonnette pouvait arrêter celui d'une cloche. Je fus donc forcé de me taire, ne pouvant plus parler » (4).

(1) CLXIII, 1 ; IV, 35 ; CLVIII, 7 ; CLXII, 186, 185. — 2 CH, 11. —
 (3) CXLVII, 80-83. — 4 CXLVII, 81.

La scène est comique, et Bernardin se donne le beau rôle : il convient d'ajouter que, cette fois-là, il avait été très agressif : il reconnaît lui-même qu'il avait cherché dans son arsenal quelque flèche pour percer les théories adverses (1) ; il avait trouvé ce trait, qui est en effet assez piquant : il avait parlé à ses chers confrères de l'amour que *la plupart* d'entre eux portaient à la vérité (2). Bernardin nous a raconté lui-même l'effet produit par sa communication scientifique et surtout par ses sarcasmes : « Après cette lecture, la classe resta dans un profond silence. Il fut interrompu par son secrétaire, le citoyen Ginguéné .. Il me dit qu'il y avait dans ce que je venais de lire quelques traits qui semblaient ne pas s'accorder avec la bonté naturelle de mon caractère. Je lui répondis que mes ennemis ayant cherché plus d'une fois à faire passer cette bonté pour faiblesse, j'avais voulu leur faire voir que je savais pincer ceux qui cherchaient à m'étouffer ; qu'au surplus je n'avais fait contre eux qu'une guerre défensive... Cependant, satisfait d'avoir réduit mes antagonistes au silence par la seule force de la vérité..., je me contentai de dire à la classe que j'étais prêt de retrancher de mes observations tout ce qui ne m'était que personnel, si elle le jugeait à propos. Mais personne ne me répondit » (3).

Ce silence n'était pas de l'acquiescement, quoi qu'en pensât Bernardin, mais une désapprobation. De quel côté était le bon droit ? C'est difficile à dire. De quel côté venait l'agression ? Peut-être des deux côtés à la fois. A coup sûr c'était la guerre, et Bernardin prétendit que c'était lui qui en avait payé les frais. Obligé, comme ses collègues, le 24 germinal an X (14 avril 1802), de démé-

(1) CII, 11. — (2) CXLVII, 83. — (3) CXLVII, 83.

nager du Louvre qui allait recevoir une autre affectation, il se plaignit d'être le seul à ne recevoir que 600 livres d'indemnité de loyer, tandis que les autres touchaient 1200 livres (1). Pourquoi ? Il ne comprend pas. Quelque temps après, il va à la trésorerie toucher sa pension de 250 livres par mois ; elle lui avait été accordée par la Révolution pour remplacer ses pensions royales et le dédommager de la perte de l'intendance du Jardin : on lui annonce que cette pension a été réduite de cinquante livres par mois (2). Cette fois il croit comprendre, et il riposte, d'abord par une insinuation : « Je me garderai bien d'accuser des confrères fort riches d'avoir exercé une pareille vengeance à l'égard d'un père de famille qui n'avait d'autre tort avec eux que de leur avoir proposé des difficultés qu'ils n'avaient pu résoudre. Je ne suis ici qu'historien : les objections que je leur ai proposées et la diminution de mon secours annuel sont de la même décade » (3). Puis c'est l'accusation directe, dans un prospectus annonçant une nouvelle édition de ses œuvres : « Ce sont mes ennemis qui opèrent tous ces changements. Ils remuent la terre et les enfers pour perdre un homme qui ne croit pas à leurs systèmes et qui croit en Dieu. Mais les rats ont beau creuser des souterrains au pied d'une tour, ils ne feront jamais tomber des créneaux le nid de l'hirondelle » (4).

L'image est gracieuse, mais la pensée est injuste. Repris par sa monomanie de la persécution, Bernardin est vraiment bien prompt à voir dans ses contradicteurs des ennemis, et dans ses ennemis des persécuteurs. Son antipathie de jeunesse pour les corps

(1) XVI, 17; LXXVIII, 30; CXLVII, 83. — 2 CXLVII, 83. — (3) LXXIV, 18. — (4) CXLVII, 83.

savants reparait; il exhale ses rancunes dans cet apologue : deux perroquets s'aimaient d'amour tendre : l'un d'eux, pris par les hommes, reconquiert sa liberté, retrouve son frère, et lui raconte que les hommes sont grands, qu'ils savent tout, qu'ils ont tout créé, le feu, l'air, l'eau, et même Dieu : moi aussi, dit-il, je sais tout maintenant, car j'ai été dans une académie. — Va, dit le sauvage, parmi les savants tu es devenu un grand imbécile » (1).

Cette rage contre les académiciens aurait dû lui faire désertier les séances de sa classe ; mais Bernardin avait aussi des compensations. Plus d'une fois ses collègues purent remarquer qu'il s'absorbait à écrire. la figure épanouie : un idéologue indiscret qui se serait penché sur son épaule, aurait pu voir que ce bon vieillard consolait, avec une affection toute paternelle, une citoyenne Désirée, très digne de pitié : « Je vous écris, mon amie, dans le cours de notre séance, pour en dissiper l'ennui. Que de maux vous avez déjà éprouvés ! le sentiment de vos peines redouble pour vous celui de mon attachement. Je vous aime, non seulement parce que vous êtes très aimable, mais parce que vous avez été très malheureuse. Quand pourrai-je apporter un terme à vos maux » (2) ?

Était-ce bien par pure fraternité que Bernardin aimait la citoyenne Désirée ? Était-ce simplement par « sensibilité » que le membre de l'Institut occupait les loisirs d'une séance à consoler une infortunée, suivant sa devise : *Miseris succurrere disco* ? C'était un veuf consolable, qui cherchait une consolatrice. Desmarest le minéralogiste eût fait sonner son énorme rire, s'il avait pu se douter qu'en pleine séance de l'Institut, dé-

(1) XI, 28. — (2) CXLV, 54.

daignant de combattre l'athéisme ambiant, Bernardin était en train de rédiger une demande en mariage :

MON AMIE,

J'ai besoin d'une compagne qui m'aime par vertu, qui s'intéresse à mes chers enfants, et leur donne une éducation dont ils commencent à manquer. J'ai besoin d'aimer un objet aimable, sensible, qui ait été instruite par le malheur, qui reçoive mes consolations dans ses peines, et qui m'en rende à son tour.

Je voudrais vous exprimer tout ce que vous inspirez, mais le lieu où je suis, et les ressouvenirs qu'il me rappelle, troublent les sentiments que vous me faites naître. Ce n'est point avec mon esprit que je dois vous écrire, c'est avec mon cœur. Que Dieu vous donne le bonheur que je souhaite pour moi-même. Je vous regarde comme le plus beau don qu'il puisse me faire sur la terre. Je vous embrasse de tout mon cœur (1).

(1) CXLV, 54.

CINQUIÈME PARTIE

L'EMPIRE

CHAPITRE XX

SECOND MARIAGE.

Le 4 septembre 1800, sa vieille amie, Rosalie de Constant, qui le connaissait bien, lui écrivait de Lausanne : « Je m'intéresse vivement à vos enfants. Si une amitié lointaine osait vous donner un conseil, je vous dirais : ne remplacez jamais leur mère. Votre cœur seul peut leur en tenir lieu » (1). Bernardin ne suivit pas le conseil, et fit bien : tous les intéressés se trouvèrent parfaitement heureux de cette union un peu hasardeuse : le mari, la femme, les enfants, et les deux belles-mères.

En 1800, la citoyenne Maisonneuve, maîtresse de pension rue de Seine, invita Bernardin à visiter son établissement ; en priant un homme de soixante-trois ans, veuf il est vrai, d'inspecter ses élèves, la directrice ne croyait pas commettre d'imprudences : mais le beau

(1) CXLIV, 10.

vieillard aux longs cheveux blancs avait le cœur toujours jeune : il distingua vite, parmi les grandes, la citoyenne Désirée Pelleporc : elle avait vingt ans, 43 ans de moins que son futur mari. Elle était fille du comte Anne-Gédéon de la Fite de Pelleporc (1). Cette jeune fille promettait beaucoup : elle tint toutes ses promesses (2). C'était une femme de tête, énergique, décidée (3). De plus, et surtout, elle avait un vif sentiment de ses devoirs, et un excellent cœur, comme nous allons le voir.

Elle fut conquise très vite par cet étonnant Bernardin qui a prolongé, d'une façon presque unique, non pas la saison où l'on aime, mais le temps où l'on est aimé. Elle commença par la confiance : elle écrivit à celui qui lui semblait devoir remplacer son père disparu, un billet qui troubla singulièrement le cœur de Bernardin ; le 7 prairial an VIII (27 mai 1800), il envoyait « à la citoyenne Désirée Belport » une lettre où, toujours romanesque, il lui indiquait un moyen de correspondre avec lui sans se compromettre : qu'elle lui raconte son histoire sous des noms supposés (4). La lettre est tendre, d'une galanterie raffinée : rarement la modeste Félicité s'était vue à pareille fête. Jamais non plus Bernardin ne s'était vu à pareil régal : une jolie fille, d'infiniment d'esprit, qui lui confie ses secrets, qui lui laisse voir sa tendresse, et qui lui en donne une preuve très délicate en montrant de l'affection pour la petite Virginie, lui écrit des lettres qui enthousiasment

(1) Lieutenant-colonel Largemain, *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1902, p. 448 et suiv. — M. le colonel Largemain vient de publier dans cette *Revue*, 1903, p. 64 et suiv., un certain nombre de lettres du second mariage. Cela me permettra de raccourcir mes citations. — 2 CXXXIX, 32; CLVII, 32; cf. *Journal de l'Empire*, n° du 14 mars 1814; CLXIII, 34. — (3) CLI, l. 2, f. 46. — (4) CXLV, 61; cf. lieutenant-colonel Largemain, *Revue*, 1903, p. 647-648.

Ducis. Il y aurait là de quoi transporter un amoureux de trente ans, et Bernardin a dépassé la soixantaine ! Il voudrait être un peu encouragé : la citoyenne Maison-neuve l'a engagé à venir passer une journée à la pension : mais l'invitation officielle de la directrice ne lui suffit pas :

Que dois je répondre à M^{me} de Maisonneuve, trop aimable Désirée, lui écrit-il le 30 thermidor an VIII (18 août 1800) ? Si je ne lui réponds pas, je manque à la bienséance, et à la discrétion si je lui dis mes raisons, ou à la vérité, si je les lui dissimule... Donnez-moi un bon conseil.

Ma Virginie a eu un accès de fièvre de 29 heures, à la suite duquel il lui a poussé deux dents de 7 ans. Je vais envoyer mon petit Paul lui tenir compagnie chez sa bonne maman à la campagne. J'ai été indisposé par ces grandes chaleurs, et je le suis encore un peu. Vous voyez que je vous fais part de tout ce qui me regarde comme si vous deviez y prendre quelque intérêt. Adieu, mon aimable Désirée, je vous embrasse comme une fille d'un baiser paternel. Agréez mes vœux pour votre bonheur (1).

Dans cette lettre, tendre et digne, où Bernardin n'oublie pas son âge et ne cache pas ses cheveux blancs, il y a un mot qu'il faut souligner : « vous avez passé par les épreuves d'une passion qui aurait dû vous rendre heureuse » (2). Désirée avait donc eu un roman, très honnête à coup sûr : elle avait été frappée au cœur, et la blessure n'était pas encore guérie complètement : le 5 fructidor an VIII (23 août 1800), Bernardin revient sur cette histoire que nous ignorons, et qui excite sa jalousie :

Vous pensez toujours à l'infidèle que vous *avez choisi* Cependant l'équité, les lois, la religion même, vous permettent de l'oublier, puisqu'il vous abandonne. Il vous a rendue

(1) CXLV, 64-65. — (2) CXLV, 64.

malheureuse : ne craignez-vous pas de me rendre malheureux à mon tour, moi qui, aussi, vous ai choisie au milieu de toutes vos aimables compagnes ? J'en ai pu trouver quelques-unes de dignes de mes recherches, mais aucune ne m'a intéressé sous autant de rapports que vous (1).

Ce ton impérieux et tendre vainquit les dernières résistances de la jeune fille, et Bernardin écrivit à Désirée une demande en règle, où il spécifiait bien qu'il ne demandait sa main que si son cœur était désormais entièrement libre de tout souvenir :

Mes enfants ont besoin d'une mère, et vous d'un père, sensible Désirée. Vous aimez mes ouvrages, et moi votre personne. Votre fortune est médiocre, et la mienne aussi. Votre cœur, comme le mien, est rempli du sentiment de la divinité. Voyez si nous ne pourrions pas rapprocher ces convenances. Vous feriez mon bonheur. Mon âge, je le sais, est disproportionné au vôtre. Mais le jeune chèvrefeuille pare de ses fleurs le tronc d'un vieux chêne, et le chêne à son tour le protège contre les tempêtes. Si vous avez disposé de votre cœur, je n'ai plus à vous témoigner que de l'estime et du respect ; mais s'il est libre encore, répondez-moi : cette correspondance sera plus touchante que celle qu'imaginent entre elles vos ingénieuses compagnes. Pour vous, qui aimez à feindre le bonheur de la maternité, songez que je mets mon Paul et ma Virginie sur vos genoux, et leur père à vos pieds (2).

La réponse de Désirée n'est pas douteuse ; restent les parents. Bernardin va voir M^{me} de Pelleporc qui le reçoit très bien ; du reste, elle est prévenue en sa faveur : « votre maman me dit que vous m'aviez dépeint à elle comme un dieu » (3). Quant au comte de Pelleporc, il y avait beau temps qu'il avait disparu : aussitôt la loi du 20 septembre 1792 votée, les deux époux avaient divorcé ; puis le comte avait émigré, était revenu en

(1) CXLV, 62. — (2) LXXVIII, 36. — (3) CXLV, 58.

France, avait mené une vie d'intrigues, etc. (1). N'importe, on ne doit pas le négliger : Bernardin conseille à sa fiancée de demander le consentement paternel (2).

En règle désormais, et n'ayant plus qu'à faire sa cour, Bernardin est pris tout à coup d'une timidité, nouvelle chez lui. Toujours ardent sous ses cheveux blancs, il s'emporte, reçoit une rebuffade, et s'arrête, tremblant (3). Son attitude mélancolique, rappelant un peu le vieux Don Guritan près de sa jeune reine, ne dure pas. Bernardin entreprend en règle la conquête complète de sa fiancée, avec sa longue expérience d'amoureux (4). Parfois il est brutal, et souvent impérieux. Il ne se rabaisse pas aux puérités, aux servilités de l'amour sénile. Il aime, mais il veut être aimé. Ce n'est plus le soupirant suranné de Marie de Neubourg, mais bien le noble duc, Ruy Gomez de Silva, criant son amour à Doña Sol, presque dans les mêmes termes (5).

Enfin ils se marient. Démarche qui paraîtra peut-être bizarre. Bernardin, en faisant part à M^{me} Didot de cette seconde union, l'invitait en même temps à assister au dîner de noces, dans l'intimité (6) ! Cette fois, il se mariait à l'église : nous avons la note des frais qu'il a payés : 172 francs (7).

Après le mariage, le ton des lettres ne change pas ; tout au plus l'amour satisfait trouve-t-il des formules plus tendres, presque enivrées. Mes lecteurs, et surtout mes lectrices, ne me pardonneraient pas d'abuser

1) Colonel Largemain, *Revue*, 1902, p. 448, sqq. — 2) CXLV, 27-28 ; cf. colonel Largemain, 1903, p. 650. — 3) CXLV, 27-28 ; cf. Largemain, p. 650. — 4) CXLV, 54-55 ; cf. Largemain, p. 651. — 5) CXLV, 80 ; cf. Largemain, p. 652. — 6) CXLV, 127. — 7) CII, I, 3, f. 39.

de ces lettres intimes, d'en tirer des citations piquantes ou pimentées.

Quelquefois l'homme de lettres apparaît un peu trop à notre gré : « songe, lui dit-il, que tu es mon Héroïse » (1). Ou encore : « j'ai ma Dulcinée, qui me fait soupirer jour et nuit par son absence » (2). Ceci surtout : « je sens que tu me manques, comme Eurydice à Orphée, au lever du soleil, et encore plus à son coucher » (3). Du reste, cette note est bien rare, car j'ai tout cité. La passion éclate là toute pure : rajeuni par la jeunesse de sa femme, Bernardin lui parle de sa tendresse avec une sorte d'épanouissement, avec une gaiété nouvelle chez lui : il termine ainsi une lettre du 3 novembre 1807 : « Adieu, mon secrétaire, mon bibliothécaire, ma jardinière, ma cuisinière, ma garde-malade, l'institutrice de mes enfants, ma blanchisseuse, et pour tout dire en un mot, ma femme » (4). Il est fier de celle qu'il a choisie, dans sa vie intime, et en public : le 4 juillet 1809, il va voir la reine d'Espagne : « il y avait M^{me} Rœderer, qui a admiré ta jolie figure sur ma tabatière » (5).

Son amour pour Désirée s'étend à toute sa belle famille. Il suffit qu'on touche de près ou de loin à sa femme, à quelque titre que ce soit, pour pouvoir compter sur lui ; il est aux petits soins pour l'ancienne maîtresse de pension : s'il reçoit un coupon de loge, vite il offre une place à M^{me} de Maisonneuve (6). Lui envoie-t-on un brochet ? il invite la « bonne amie » de M^{me} de Saint-Pierre à venir en manger sa part (7). Il n'a pas épousé seulement Désirée, mais encore toute sa famille : il recommande au premier consul un de ses

(1) CXLV, 87. — 2) CXLV, 31. — 3) CXCIV, 1-2. — 4) CXLV, 91. — 5) CXCIV, 1-2. — (6) CXLV, 37. — (7) XCIX, 51.

oncles (1) ; il cherche à faire rentrer au service son jeune beau-frère, officier réformé (2). Il s'efforce de faire nommer à Saint-Denis, comme dame de seconde classe, sa belle-mère (3). On voit à quel point il aime sa femme, rien qu'à sa façon de dire : « la bonne M^{me} Pelport » (4). La vie n'est plus pour lui qu'un concert de tendresses harmonieuses : « je pense que ta mère, nos enfants, et toi, êtes en bonne santé. Embrassez-vous tous comme mes enfants » (5). A partir de ce mariage, Bernardin vit dans un perpétuel ravissement. Pour la chose la plus simple, la plus insignifiante, il a des explosions de bonheur : « cher ange de la Providence, j'ai reçu... » quoi ? quelle preuve d'amour ? — « ... la clef que tu m'as renvoyée » (6). Mais le « cher ange », qu'éprouvait-il au fond du cœur ? Désirée était l'objet d'un vrai culte : en retour, quel genre d'affection éprouvait-elle pour son vieux mari ? Ce n'était pas un de ces sentiments composites, comme on en voit dans les mariages disproportionnés, où l'habitude, la résignation, le sentiment du devoir, la piété, l'instinct de protection maternelle, la reconnaissance pour l'aisance dont on jouit, l'orgueil qui pousse à dissimuler les déceptions, s'unissent pour assurer le train-train de l'existence. Non seulement Désirée avait une tendresse quasi filiale pour celui qui aurait pu être presque son grand-père, mais elle éprouvait pour lui tout bonnement de l'amour, et du meilleur : un véritable amour conjugal. Il suffit pour s'en convaincre de lire ses lettres, où l'on n'a pas besoin de faire des coupures, comme dans les billets brûlants de Bernardin : « Les jours de ton absence sont bien longs.

1 LXI, 103. — 2 XLIII, 23. — 3 CXLV, 122. — 4) XCIX, 53 ; CXLV, 39. — (5) XCIX, 60. — (6) CXLV, 37.

Je suis triste. Le temps ne vole plus quand tu es loin de moi. Adieu, mon bien-aimé ! Bonne santé, et amour pour ta femme » (1). — « La vie m'est ennuyeuse sans toi » (2). Je pourrais multiplier ces citations. Mais des formules de tendresse, si tendres qu'elles soient, ne peuvent donner la note juste de cette correspondance, ainsi découpées. Il faudrait imprimer les lettres de la jeune femme *in extenso*. Nous pourrions les lire sans scrupule, car n'est-ce pas Désirée elle-même qui a légué à la bibliothèque du Havre tous les papiers de son mari, qui contenaient sa correspondance à elle ? M^{me} de Saint-Pierre a eu raison, même pour son propre compte : dans ces lettres, on la voit tout entière, cœur et âme ; on voit combien les affaires d'intérêt tenaient peu de place dans sa vie, à côté des choses du cœur : à lire ces pensées fines et profondes, on se dit qu'elle était bien la compagne intellectuelle de l'écrivain. On la voit se dresser, jeune et robuste, près de celui qui s'appuie sur son bras, protecteur et protégé : on comprend que Bernardin charmé lui ait écrit un jour : « Jeune Aurore, tu dis plus de tendresses à ton vieux Tithon, que jamais M^{me} de Sévigné n'en a dit à sa fille » (3).

Cette tendresse exaltée entre la jeune femme et son vieux mari, pour singulière qu'elle soit, est très explicable. Les lois de la nature étaient satisfaites, puisque Désirée était devenue mère vers octobre 1802 : elle était fière de cet enfant auquel, par un raffinement d'amour, elle avait voulu donner le nom de l'époux qu'elle aimait :

« Dans six semaines, il fixera ses yeux sur son papa ; dans six mois sa petite langue commencera à bégayer

(1) CXCIV, 27. — (2) CLVIII, 34-35. — (3) Dans Nodier, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, p. 115-116.

son nom ; dans quatre ans il te paraîtra aussi charmant que Paul. Tu en aimeras mieux sa mère, et sa mère te chérirait encore davantage, si déjà tu n'avais pas toute la tendresse de son cœur.

« Désirée, épouse et mère de Bernardin » (1).

Que de tendresse ! que d'orgueil maternel, avec une toute petite pointe de jalousie pour les enfants de l'autre ! Aussi, comme elle le « couvre de ses ailes », inutilement du reste ; l'enfant mourut dans sa deuxième année (2). Elle annonce cette mort à sa belle-sœur Catherine, dans une lettre très tendre, malgré les bizarres rebuffades de la vieille fille aigrie par l'âge, l'isolement, la maladie (3). Cette lettre est d'une bonté presque héroïque : en deuil de son propre fils, Désirée eut le mérite rare, exceptionnel, de reporter sa tendresse inassouvie sur les enfants du premier lit. Dès le lendemain de son mariage, elle avait été pour eux une véritable mère, et Bernardin lui écrivait alors : « Notre petit Paul, notre Virginie, me paraissent encore plus aimables depuis que ton amour pour eux paraît s'accroître » (4). Après la mort de son petit Bernardin, elle les aimait encore davantage. Il y a d'elle des lettres à Virginie, élève d'Ecouen, qui ne seraient pas plus tendres, plus maternelles, si elles étaient signées Félicité (5) ; c'était bien un amour filial que Virginie éprouvait pour sa seconde mère (6).

Telle était la femme, supérieure comme cœur et comme intelligence, qu'avait épousée Bernardin. Leur correspondance, d'une ardente tendresse, remplit tous

(1) CLVIII, 34-35. — (2) Lettre de Bernardin, du 6 floréal an XII (27 avril 1804), CXLV, 58. — (3) CXLV, 74-75 ; cf. Largemain, *Revue*, 1903, p. 660-661. — (4) CXV, 36. — (5) CXLV, 114, 115, 113. — (6) CLVII, 55.

les moments de leurs courtes séparations. Elle nous permet de connaître la vie familière de leur ménage, et cela nous intéresse, parce que c'est un intérieur d'artiste.

Bernardin avait abandonné à sa femme tout le souci des comptes, des affaires courantes, tout en s'excusant de lui confier ainsi la prose de leur vie (1). Il cherchait en revanche à lui rendre agréable sa maison, à embellir pour elle les plus petits côtés de l'existence journalière (2). S'il la prie de s'occuper de faire déplanter un arbre du jardin, il la paye aussitôt d'un mot aimable : « c'est une entreprise digne de Sémiramis et de toi » (3). Il garde, dans la familiarité de tous les instants, un ton de courtoise déférence : lui remet-il une liste de petites courses à faire, il écrit en tête : « commissions dont M^{me} Bernardin de Saint-Pierre a bien voulu se charger pour obliger son mari » (4). Faut-il changer d'appartement ? Il en visite, mais il n'arrête rien : « J'attends ton retour, chère amie, pour conclure. Aucun logement pourrait-il m'être agréable, s'il ne te plaisait pas ? Nous suivrons tes conseils en tout. Ce sont des ordres pour moi », lui écrit-il galamment, le 8 floréal an XIII (18 mai 1805) (5). Il veut que Désirée se sente bien la maîtresse de la maison, et qu'elle se plaise dans son intérieur : lui qui connaît la valeur de l'argent, il achète en juin 1807 quatre orangers, pour 150 livres : « Sais-tu pourquoi ? C'est que je ne trouve rien de trop beau pour décorer un lieu que tu aimes » (6).

Cette déférence est-elle une abdication ? Oh ! que non pas ! Il lui indique doucement, mais fermement, les progrès qu'elle pourrait faire : par exemple, elle a trop

(1) CXLV, 33. — (2) CXLV, 47. — (3) CXLV, 57. — (4) CXLV, 30. — (5) CXLV, 50. — (6) CXLV, 70, 71.

bon cœur, et ne sait pas résister aux quémandeurs : Bernardin lui démontre que les fourmis ont du bon, et que les cigales devraient se mettre à leur école (1).

Une fois, une seule fois, leur ciel bleu fut troublé par un orage sérieux. La fermeté de Bernardin devint un instant de la sévérité, et triompha. Sa charmante femme n'avait qu'un défaut, mais elle l'avait bien : elle était emportée, et se mettait dans de superbes colères : même pendant leurs fiançailles Bernardin avait eu à subir une gronderie (2). Une autre fois, en plein mariage, il essuie une nouvelle bourrasque qui le réjouit : à l'emportement de Désirée il répond par un marivaudage enflammé (3). Sa galanterie masque-t-elle son esclavage ? Bernardin paye-t-il les sourires de sa femme par des sacrifices de dignité ? Il s'incline volontiers devant une colère de sa femme, à condition de rester au fond le maître : un jour, pendant un de ses voyages, sa maison d'Eragny avait été bouleversée par Désirée, qui n'avait suivi ses instructions en rien, pas plus pour les grandes choses que pour les petites. M^{me} de Pelleporc avait appris innocemment à Bernardin ce qui se passait, sans se douter de la colère froide qu'elle allait exciter dans le cœur de son gendre. Celui-ci mit de côté sa plume de cygne, sa plume d'amoureux, et prit sa bonne plume de bataille pour rédiger l'ultimatum suivant : « Madame, il paraît qu'il faut que j'aille incessamment à Eragny pour voir les travaux de ma maison. D'après les récits de M^{me} Pelport, on a gâté mon vestibule. » Puis il énumère six demandes qu'il a faites avec insistance sur six points particuliers : « On a fait tout le contraire, et quand on a vu que je voulais entrer sur ces divers points en

(1, CXLV, 35. — 2 CXLV, 27-28. — 3 CXLV, 40.

éclaircissements, on m'a répondu avec un tel emportement que maintenant je suis convaincu que je ne suis plus le maître dans ma campagne, qu'elle ne convient plus à ma tranquillité, et que je n'ai rien de mieux à faire qu'à la vendre ou à la louer incessamment (1). » « Bien rugi, vieux lion ! » aurait-on dit dans le Cénacle. D'une façon moins romantique, constatons que cet amour de vieillesse n'a ni diminué ni dégradé Bernardin : au contraire, cette passion suprême a été un renouveau pour son intelligence, son cœur, et sa force créatrice.

Le caractère un peu sombre du penseur en est tout égayé. Son esprit rajeunit (2). Cette bonne humeur, nouvelle chez Bernardin, lui fait accueillir avec une sereine indifférence les petites misères de la vie, et jusqu'aux mauvaises nouvelles : sur le revers d'une lettre où sa sœur lui donne d'affreux détails sur une maladie répugnante qui la persécute, il écrit une comparaison entre les mois du calendrier républicain et les différents âges de la vie : pluviôse est « entouré de brumes, de vents tempétueux, de neiges et de vents gémissants, comme un enfant au maillot ne fait entendre que des pleurs et des soupirs » (3). Son humour se réveille, et aussi sa fraîcheur d'imagination : songeant à sa femme et à lui-même, il se compare à « un vieux chêne battu de toutes les tempêtes de la vie », mais « le jeune chèvrefeuille couvre son écorce de ses rameaux fleuris » (4).

Son amour n'affaiblit pas sa force intellectuelle : Bernardin se plonge dans ses travaux avec une sorte d'ivresse, de bien-être physique, de parfait équilibre :

(1) XLIX, 29. — (2) CXLV, 42 ; XCIX, 55. — (3) CXLII, l. 3, f. 86. — (4) LXI, 113.

il se reprend même à ses élucubrations scientifiques, à son fameux système des marées : « C'est, après toi, ce que j'ai de plus cher », écrit-il à sa femme le 2 novembre 1812 (1). Heureusement, il a repris ses besognes littéraires : le 24 novembre 1807, il prononce un discours à la séance publique de l'Institut, qu'il préside : sa femme l'avait d'abord lu et corrigé (2). Elle est son conseil, son censeur intime, très averti, et bien obéi : elle est son premier public : c'est pour elle qu'il réserve le meilleur de son inspiration : le 26 juin 1806, dans une longue lettre qui remplirait deux pages de ce livre, il lui énumère toutes ses occupations à Paris, les invitations qui pleuvent, même du palais impérial, et il termine par cette jolie comparaison : « Mais que deviendront nos anciens projets de solitude champêtre ? Comment, au milieu de tant d'écritures à répondre, et de visites actives et passives, pourrai-je mettre au net quelques pages de mes anciennes et nouvelles études ? Je suis comme le scarabée des blés, vivant heureux au sein de sa famille, à l'ombre des moissons ; mais si un rayon du soleil levant vient à faire briller l'émeraude et l'or de ses élytres, alors les enfants qui l'aperçoivent s'en emparent, et, l'enfermant dans une petite cage, l'étouffent de gâteaux et de fleurs, croyant le rendre plus heureux par leurs caresses qu'il ne l'était au sein de la nature (3). »

Dans ce joli coin de nature qu'il a su s'arranger à Eragny, il est heureux : étant heureux, il travaille, il

1 XCIX, 51. — 2 CXIX, 23 ; CXLV, 41. — 3, CXCX, 3-4. En marge de ce morceau, Martin écrit au crayon : *bon, bon à prendre*. Il le prend en effet, et le transporte, avec quelques inexactitudes, dans une autre lettre, probablement faite de pièces et de morceaux, avec laquelle il s'accorde mal. Corr. III, 296. Cf. Colonel Largemain, *Revue*, 1903, p. 670.

jette ses derniers feux : cet éclat d'un beau soleil couchant est un rayonnement d'amour. Bernardin a très nettement conscience qu'il doit ce « plus de lumière » à Désirée (1).

Ce n'est pas seulement son talent qui subit cette domination bienfaisante et toute-puissante. Le cœur même du misanthrope est réformé. Il ne voit plus l'humanité en laid, ce qui était une erreur, ni en beau, ce qui serait une illusion contraire : il la voit telle qu'elle est, avec une tendance à exalter ses beaux côtés ; en voici un témoignage naïf : il perd sa clef : un commissionnaire la rapporte, et refuse tout pourboire : « Il y a partout des âmes généreuses », écrit-il à la bonne fée qui l'a transformé (2).

Sur un point plus intime encore, l'irrésistible influence de sa femme se fait sentir, doucement mais profondément. Elle était croyante, non pas en déiste, à la façon de Bernardin, mais en bonne chrétienne. Le catholique Ducis trouvait dans ses lettres une philosophie profondément religieuse (3). Cette piété avait frappé également Bernardin ; au début de leurs fiançailles, il lui disait : « Votre cœur, comme le mien, est rempli du sentiment de la divinité » (4). L'intimité s'accroissant, il lui écrit le 10 brumaire an IX (2 novembre 1800) : « Prie Dieu pour moi, comme je le prie pour toi. Je lui demande qu'il nous lie de chaînes éternelles » (5). Quelque chose est changé dans la vie morale de Bernardin, tout au moins dans le ton de ses paroles quand il parle de Dieu : consolant une de leurs amies, qui vient de perdre son mari, il lui dit qu'ils ont un ami de plus au ciel (6). Un catholique ne s'exprimerait pas

(1) CCIX, non folioté ; cf. Largemain, p. 666-667. — (2) CXLV, 33. — (3) CXLV, 6 — (4) LXXXVIII, 36. — (5) CXLV, 80. — (6) CXLI, 15.

autrement. — Mais, dira-t-on peut-être, certains déistes parlent presque comme des chrétiens. — Voyons donc comment agit le mari de Désirée. Peu de temps après son union, le 4 décembre 1800, il fait baptiser, à l'église de Saint-Jacques du Haut-Pas, le même jour, ses deux enfants, Virginie qui a cinq ans passés, Paul qui a vingt et un mois. Après six ans de mariage, il loue à l'église d'Eragny quatre places pour sa femme, ses enfants et lui (1). Donc, personnellement, il est redevenu catholique pratiquant en 1806. Sa conversion nous intéresse surtout au point de vue de sa doctrine publique, des œuvres qu'il termine en les remaniant : cet esprit nouveau va-t-il apparaître dans l'*Amazonie* ?

CHAPITRE XXI

« L'AMAZONE »

« Mon vaisseau, longtemps battu par les tempêtes, écrit-il dans l'autobiographie adressée à Peale, s'avance en paix, à la faveur des vents favorables, vers le port de la vie. Avant d'y jeter l'ancre pour toujours, je tâche d'en couronner la poupe de quelques fleurs nouvelles » (2). Il désignait ainsi les *Harmonies*, et l'*Amazonie*, roman utopique, où il comptait déverser tous ses rêves, toute son expérience de la vie, surtout les ré-

(1) Lieutenant-colonel Largemain, *Revue*, 1896, p. 606-607. —
2 CXLVIII, 74.

flexions qu'avait fait naître en lui le spectacle de la Révolution.

A quel moment commença-t-il ce dernier ouvrage ? Sans doute pendant et après le Directoire, puisqu'il en parle plus d'une fois (1). Essayons de préciser davantage. Au moment où il songeait à écrire ce roman sous la forme épistolaire, il commence un de ses chapitres ainsi : « Ta lettre est datée de vendémiaire, du 1^{er} de l'an IX. Ils ont tout bouleversé : commencer l'année par l'équinoxe d'automne, c'est commencer le jour par le coucher du soleil, la vie humaine par l'âge viril » (2). Cela nous donne à peu près la date du début de la rédaction : 23 septembre 1800. Bernardin travaille encore en décembre 1803, car il inscrit des notes pour son livre sur le billet de faire-part de M^{me} Legouvé, daté du 29 frimaire an XII (3). Un autre faire-part timbré par la poste en l'an XIII montre que son livre n'est pas fini en 1804 (4). Enfin, au livre XII, un vaisseau hollandais amène sur les bords de l'Amazone « une jeune dame de la figure la plus intéressante, avec une jeune demoiselle de dix ans et un petit garçon de sept ans », c'est-à-dire Désirée avec Virginie et Paul, ce qui, étant données leurs dates de naissance, met la composition du dernier livre, la fin de l'œuvre, en 1805 (5).

Il est, bien entendu, impossible de se faire une idée approximative de l'ouvrage par les fragments qu'Aimé Martin en a publiés, et par ce qu'il en dit en divers endroits (6). Il a supprimé tous les passages piquants qui pouvaient relever l'intérêt, toutes les audaces

(1) LXXXVI, 23. — (2) XLIV, 50. — (3) XLIV, 58-61. — (4) CXXVI, 51. — (5) XLIV, 18 ; Largemain, *Revue*, 1896, p. 607. — (6) *Œuvres posthumes*, p. 490-518 ; p. 476, 477, 518.

contre les idées, les partis, ou les hommes (1). La vérité générale n'est pas moins gravement altérée : l'infidèle éditeur veut faire croire que l'*Amazonne* était restée à l'état de projet vague et sénile, alors que au seul manuscrit LXXI figurent cinquante-neuf folios, écrits au recto et au verso, avec toutes sortes de corrections et de suppressions (2). Sans doute, c'est une œuvre de vieillesse, mais de la vieillesse d'un maître. C'est la reprise de ses songes de jeunesse, un rêve de paradis terrestre, un château en Espagne, comme nous en faisons tous. Bernardin imagine un lieu de repos après les secousses matérielles et morales de la Révolution : il crée une Icarie, où tous les hommes seraient bons et vertueux, vivant, non pas dans l'état de nature, comme le préconisait le chimérique Jean-Jacques, mais dans un état de civilisation parfaite. C'est là qu'il envoie son héros dégoûté de la France révolutionnaire ; il se rapprochait ainsi de la réalité contemporaine, car plus d'un de ses amis avait été obligé d'aller chercher à l'étranger le bonheur ou simplement le pain qu'il ne trouvait plus en France (3).

Conçu d'abord sous forme de lettres échangées entre un réfugié et sa famille, l'ouvrage prend ensuite la forme d'un roman divisé en douze livres (4). Tous les personnages « doivent être une passion du cœur humain » (5). Cette idée ingénieuse pourrait à la longue refroidir l'intérêt, et les héros du roman courraient risque de ressembler à des caractères de tragédie, si Bernardin n'avait pas en même temps songé à les individualiser, en leur prêtant ses rancunes, en les chargeant d'acquitter ses dettes de reconnaissance. Un des

(1) *Œuvres posthumes*, p. 494, col. 1; LXXXVI, 6. — (2) *Œuvres posthumes*, p. 476-477. — 3 XL, 21-22. — (4) XXVIII, 22. — (5) XXVIII, 23.

personnages raconte qu'il a été longtemps bafoué par les puissants, et que, parvenu à la réputation, il s'est vu circonvenir par ceux qui l'avaient dédaigné, inconnu, notamment par le duc de Choiseul ; maintenant ils venaient mendier auprès de lui un peu de réclame (1). Bernardin croyait avoir à se plaindre de la presse ; de là cette scène aristophanesque : sur le pont du navire qui l'emporte en Amérique, un journaliste arrivé fait un cours de journalisme à des débutants : « J'ose le dire, nous sommes tous des oiseaux de proie destinés à nettoyer le champ des Muses de toutes sortes de volatiles imbéciles.... Chacun de vous me représente l'un un faucon, l'autre une buse, un autre la pie-grièche, etc. (2). » Les bons journalistes sont représentés par son ami Mustel, mort depuis longtemps, dont il a voulu rappeler pieusement le souvenir (3).

Dans cette galerie de portraits, il n'oublie pas le sien. D'abord il est le héros principal de cet exode au pays du bonheur. Ses ouvrages mêmes sont rappelés à l'occasion, plus ou moins discrètement. Le vieillard qui le représente, dès la deuxième lettre, écrit à sa femme : « Tu te rappelles, chère amie, combien de fois, dans la Révolution, nous consolant par la lecture des *Etudes de la Nature*, nous avons désiré que son auteur eût tracé son plan de félicité sur les rivages de l'Amazone » (4). Il y revient, dans sa visite à la Bibliothèque publique de sa République idéale ; le bibliothécaire lui parle des auteurs préférés par ses lecteurs : ils font leurs délices des fables de La Fontaine et de quelques autres poètes, mais l'ouvrage de beaucoup le plus lu, « c'est le *Code de la nature* » (5).

1) LXXXVI, 6. — (2) LXXXVI, 13. — (3) LXII, 9 ; LXXXVI, 6. — (4) CLXXXVI, 10. — (5) XCV, 10.

On n'est pas plus galant pour soi-même. C'est de la vanité, dira-t-on : soit, mais c'est aussi de la vie. Peu à peu l'œuvre s'anime, vivifiée par des souvenirs de toute sorte, voyage à l'île de France, traversée à bord du *Castries*, etc. (1). Le plan qu'il a choisi, très élastique, lui permet d'intercaler dans la trame de son récit toutes espèces d'aventures, comme dans les *Mille et une Nuits*. Un Indien, âgé de 117 ans, ancêtre de Chactas, raconte son histoire qui, plus d'une fois, ressemble singulièrement à celle de Bernardin lui-même : né sur les bords du Gange, transplanté en Chine, puis chez les Esquimaux, l'Indien, après nombre de voyages sur terre et sur mer qui lui ont permis d'expliquer les courants par la fonte des glaces du pôle (naturellement !), l'Indien séjourne quelque temps en Russie, où il devient le favori de Catherine, l'ami de la princesse d'Olgorouky, du maréchal Munich, du grand maître de l'artillerie, le brave Villebois ; mécontent de son séjour, il part sur un vaisseau hollandais pour la France, et débarque au Havre, « petite ville fort agréable, où les Muses commencent à être cultivées, où les femmes sont douées de charmes naturels ». Il vient à Paris gagner sa vie en écrivant : il s'aperçoit bien vite que la vie littéraire est un rude combat ; qu'il faut repousser les attaques de ses confrères à coups de plume ou d'épée : mourant de faim, il est tiré d'embarras par un franc-maçon, et finit par venir échouer sur les bords de l'Amazone 2).

Bernardin essaye également de faire entrer dans son plan, sans trop d'in vraisemblance historique, une autre nouvelle également ébauchée autrefois, sur la duchesse Anne de Brunswick, régente de Russie (3). En sollicitant un peu les dates, Bernardin arrive, sinon

(1) XCVII, 276. — (2) XLV, 1-19. — (3) LII, 5.

à satisfaire l'histoire, du moins à ne pas trop faire crier les historiens, et voilà son *Amazonne* grossie d'un récit curieux, très romanesque, et un peu invraisemblable : mais, du coup, il sauve un de ses essais d'autrefois. C'est d'après le même désir de s'emprunter à lui-même qu'il prend dans son drame inédit d'*Empsaël* l'esclave Badombi, et en fait le Samson du roman (1). — Ce sont donc des fonds de tiroir ? — Certes il y en a dans l'*Amazonne*, mais il y a tiroirs et tiroirs : ceux de Bernardin sont bien remplis. Si quelqu'un était tenté d'éditer l'avant-dernière œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, dont le manuscrit, très complet, a été disséminé par Martin dans la masse de ces dossiers, il mettrait au jour un ouvrage intéressant comme document sur l'état d'âme d'un contemporain de 93, et très soigné comme forme littéraire.

Comparant cet essai aux modèles antérieurs, Bernardin en juge ainsi le mérite artistique : « Les anciens poètes ont choisi pour sujets immortels de leurs chants, Homère, la destruction d'une ville, un roi qui retourne auprès de sa chère épouse ; Virgile, la fondation de l'Empire romain ; Fénelon, Télémaque qui cherche son père. Est-il un plus beau sujet que celui d'un père et d'un époux qui, forcé de fuir sa patrie, cherche un asile pour sa femme et ses enfants ?

« Mais il s'en faut bien que je coure après la vaine gloire. Je ne veux d'autre muse que ma douleur, d'autre postérité que ma femme, mes enfants et quelques infortunés (2). »

Ne le prenons pas au mot : en réalité il écrivait pour le grand public, car il s'adressait à tous ceux qui avaient souffert, à tous les cœurs endoloris par leurs récentes

(1) LXXXVI, 44. — (2) XL, 21-22.

épreuves, tout en ayant le souci de faire une œuvre d'art, d'ordre composite sans doute, mais ayant son unité morale, malgré la variété des formes littéraires employées. Le lyrisme lui-même y trouve sa place. Au livre I, Bernardin place la fête de l'air, qui se célèbre dans son *Amazone* au commencement de l'année : on y chante une ode au Soleil et à la Lune : le célébrant entonne la première strophe, dont le peuple entier répète le refrain : puis, comme dans le *Chant du Départ*, les autres couplets sont chantés par des chœurs de pères, de mères de famille, de jeunes gens et d'enfants (1). On trouve aussi, par-ci par-là, des fables (2). Une sorte d'humour, de gaieté inattendue, vient de temps en temps détendre le récit, écho de ce renouveau de jeunesse et de joie que Bernardin devait à Désirée : le héros de l'histoire tombe dans l'Amazone au moment où ses flots roulent une sorte d'argile blanche : les sauvages qui le repêchent éclatent de rire à le voir ainsi barbouillé : il ne comprend leur hilarité qu'en se regardant dans une source (3). Même dans les parties sombres de l'intrigue, par exemple dans le récit de l'évasion de France, Bernardin sait introduire une anecdote amusante qui repose l'esprit (4). Ce mélange de drame et de comédie nous rappellerait volontiers Shakspeare. Du reste, nous le savons déjà, l'ami de Jean-Jacques et de Ducis est un Shakspearien décidé : les allusions au drame anglais sont fréquentes dans *l'Amazone*, et montrent que Bernardin s'adressait à un public déjà très informé (5).

L'intérêt littéraire seul ne peut suffire à l'auteur des

(1) CLXXII, 37. — (2) XLIII, 22. — (3) LXXI, 38. — Aimé Martin, trouvant probablement cette gaieté indécente, en a tiré un récit froid et morne. *Œuvres posthumes*, p. 506, col. 1. — 4 XI, 21-22. — 5) LXXI, 29 ; LI, 25.

Etudes : il fait appel aux curiosités de l'histoire naturelle pour donner de la couleur locale à ses récits lointains (1). Sa science du reste est très mêlée. Son imagination se donne carrière dans la partie scientifique : il ne se refuse aucune chimère dans ce roman chimérique : les citoyens de l'Amazone, étant persuadés que « tout ce qui est sur terre est fait pour le service de l'homme », ont commencé à apprivoiser les veaux marins, pour « les dresser à l'équitation ». On songe aussi à domestiquer les lamentins, et on ne désespère pas d'arriver à utiliser les baleines comme agents de locomotion (2). En attendant, on peut apercevoir, dans une longue galerie du Palais de la République, des espèces de poissons volants, « destinés uniquement à passer les messages d'Etat » (3). Ces aérostats tiennent à la fois du bateau, du poisson et de l'oiseau (4). Le plus surprenant, c'est qu'ils réussissent à marcher même contre le vent (5). En résolvant ainsi sur le papier le problème de la direction des ballons, Bernardin cédait-il à son amour des utopies ? C'était tout simplement une nouvelle source d'intérêt qu'il découvrait là, bien avant Jules Verne. Que celui qui n'a pas pris plaisir à lire *Cinq Semaines en ballon*, lui jette la première pierre.

Surtout, ce qui vaut mieux encore, il exposait, avant Chateaubriand, la philosophie morale de la Révolution : il extrayait de toutes les catastrophes qu'il avait vues de si près, leur dernière quintessence : la mélancolie. Il n'avait pu, quoi qu'en pensât M^{me} de la Berlière, rester insensible au sort de tant d'anciens amis, d'anciens protecteurs, emportés par la tourmente : quelque chose de

(1) CLXXXI, 6. — (2) XLV, 21. — (3) LXI, 126. — (4) CIV, 1. — (5) XLV, 21.

la tristesse de vivre alors si commune apparaît dans le début de la première lettre (1). Sorti de Paris, le héros du roman arrive dans la soirée à Saint-Denis, et pénètre dans les jardins déserts de l'abbaye. Partout la solitude, le silence, l'abandon. Des convolvulus grimpent autour des arbres fruitiers. Même désordre dans le couvent. Les tombeaux des rois sont éventrés. Devant ces ruines, le fugitif songe aux causes lointaines des maux actuels, au faste, aux dettes de Louis XIV. Après ces graves méditations, il pense, par un contraste shakspearien, qu'il a faim et sommeil : il pêche deux ou trois carpes dans la rivière de l'abbaye, les fait cuire devant un feu de bivouac, « à la manière des sauvages », se couche à l'abri du vent contre le mur de la chapelle, et s'endort d'un sommeil tranquille (2).

Même mélange dans les autres épisodes du roman ; on y retrouve le pêle-mêle de la société d'alors : les classes, violemment secouées et mélangées, n'ont pas encore repris leur équilibre et leur niveau. Le héros rencontre sur les bords de l'Amazone un charbonnier français : c'est un ancien paysan qui avait réussi à épouser en France la fille de son seigneur : les frères, qui s'opposaient au mariage, et avaient mis leur sœur au couvent, ont été guillotines : leur château est brûlé. Le paysan, envoyé à l'armée du Rhin, trouve sur un champ de bataille une bourse de trois cents louis, ce qui lui permet de passer en Amérique avec sa femme sortie du cloître (3).

C'est à peu près ce genre d'intérêt que poursuivait alors Delille. Sans le savoir, les deux vieillards travaillaient alors sur le même sujet en même temps. Mais

(1) LXXI, 1. — (2) LXII, 9. — (3) XCV, 15.

tandis que Delille, dans *Malheur et Pitié*, cherchait à faire couler les larmes sur le sort de l'aristocratie déchue, Bernardin songe à toutes les tristesses, sans faire attention au rang ni à l'habit des malheureux (1).

Telle avait été de tout temps sa doctrine : il ne pouvait qu'y persévérer sous l'influence douce et généreuse de la femme au grand cœur qui n'était pas seulement sa compagne, mais son inspiratrice.

Pendant qu'il terminait son livre, elle le ramenait peu à peu à la religion de sa jeunesse ; en attendant qu'il retournât lui-même à la messe en 1806, il laissait Désirée y conduire ses enfants. *L'Amazone* a été terminée avant 1806, à un moment où Bernardin ne s'était pas encore rendu. On retrouve par conséquent ses anciens préjugés contre l'Eglise, avec un peu d'esprit nouveau.

Il n'aime pas les controverses religieuses, qui convainquent rarement, et ne rapprochent guère les esprits. A bord du vaisseau *l'Europe*, une discussion a lieu entre ministres de différents cultes : un Ariste, chargé d'exposer l'opinion de l'auteur, essaye de l'apaiser en disant que la tolérance est la première loi des sociétés humaines :

• Pendant ce discours, la vieille marquise voulut plusieurs fois l'interrompre. Ses petits yeux étincelaient : elle grinçait les dents, menaçait l'orateur du poing ; enfin, quand il eut achevé, elle cria à l'infâme, au philosophe, au jacobin : — Où est l'honneur qui vous a fait gentilhomme ? dit-elle à son mari : n'est-ce pas pour défendre la foi de vos pères ? Que ne plongez-vous votre épée dans le sang de cet impie, de ce perfide ? A moi, vrais catholiques, voilà le moment de venger votre foi si indignement outragée. Dieu viendra à votre secours. Il s'agit de sa gloire. N'épargnez rien ! — Alors les

(1) *Œuvres complètes* Didot), p. 70, 94-95, 103.

coups de poing et les soufflets commencèrent à se distribuer. Le sacristain français donne un coup de bâton au luthérien ; mais celui-ci d'un coup de poing le jette à la renverse sur le canon... La marquise [les] excitait par ses cris aigus, ses gestes, ses yeux furieux, criant : tuez, tuez !¹ !

Bernardin déteste les énergumènes de droite et de gauche : il aime le juste milieu en tout.

En matière de doctrine, la tolérance de Bernardin vient d'une certaine indifférence, manifeste en plus d'un endroit : au livre VII, un abbé et un mathématicien athée discutent sur l'utilité de l'éducation religieuse, sans qu'aucun d'eux emporte l'avantage. Bernardin les renvoie dos à dos (2). Pour son propre compte, il semblerait pencher un instant vers le protestantisme, tout en soulignant malicieusement quelques-uns de ses petits travers (3). Même, à voir l'éloge qu'il fait de la franc-maçonnerie, on pourrait croire, ainsi que nous l'avons dit plus haut, qu'il est initié à cette société (4). Mais il n'a pas besoin d'épouser des préjugés sectaires pour se montrer passionné contre le clergé : il n'a qu'à se reporter à ses colères d'écolier, toujours vivaces à soixante ans de distance ; il parle encore avec rancune de ses premiers maîtres (5) ; il se venge de la férule dans les portraits qu'il trace des quelques ecclésiastiques mêlés à l'intrigue de *l'Amazonie* (6). On est surpris d'une pareille âpreté contre des hommes persécutés, fugitifs, au moment où il commençait à écrire son roman : il semble que, à défaut de sympathie religieuse, Bernardin devrait éprouver une simple pitié humaine pour ceux qui faisaient par-

1 LXXII, 3. — 2) XLIV, 36. — (3) LXXI, 14. — (4) LXXII, 60. — 5 LXXI, 38 ; LXXXVI, 33. — 6, LXXXVI, 16 ; LXXI, 35 ; LXII, 18 ; LXXI, 13, 4-5 ; LXII, 18 ; CH, 29.

tie de cette foule infortunée à laquelle, disait-il, il voulait porter secours. Je n'explique pas, et je discute encore moins : je constate. Ses rancunes d'enfance sont plus fortes que tout : sur un seul point la Révolution les a modifiées : de tous ceux qui touchent de près ou de loin à l'Eglise, ceux qu'il déteste le plus, ce sont les renégats : il les a vus à l'œuvre. Dans la « confession de l'abbé Le Chat » il fait la confession générale de ceux qui, n'étant entrés dans l'Eglise que par amour du lucre, en étaient sortis pour la même raison : « Accoutumé dès l'enfance, dit Le Chat, à soumettre ma conscience et ma raison à mon intérêt, j'ai traité de crime les lois de la nature qui ne me rapportaient rien, et j'ai loué les lois de l'Eglise qui donnait de bons bénéfices... Les jacobins étant devenus plus puissants, je me suis mis de leur côté, vomissant feu et flamme contre les aristocrates » (1).

Faut-il voir, dans cette antipathie pour les défroqués, l'influence grandissante de la chrétienne qu'il a épousée? Peut-être. A coup sûr, d'autres indices permettent de supposer que, tout en continuant contre l'Eglise ses anciens gestes par une espèce de force acquise, il se demande s'il est bien dans la vérité : il répète ses anciennes formules, mais le cœur n'y est plus. Le déiste va devenir chrétien. Un des grands juges de la République de l'Amazone interroge le héros en qui s'est incarné Bernardin : « Quel est, à votre avis, l'homme qui a le plus mérité des hommes ? — Epictète chez les anciens, et Fénelon chez les Français » (2). Oublie-t-il donc le Christ ? Non, mais Jésus n'est plus pour lui un homme. Pendant les longues années que Bernardin a consacrées à la rédaction de *l'Amazone*, un travail

(1) LXV, 34. — 2) LXXI, 50.

sourd s'est fait dans sa conscience. Dans un des préambules, par conséquent dans une des dernières pages qu'il ait écrites, on entend les passagers causer sur le pont de *l'Europe* par une belle nuit de lune : un docteur vante la science, un noble préconise l'aristocratie : un abbé répond par l'apologie de la foi : « Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que cette noblesse, si elle n'était réprimée par la religion, ne serait qu'une tyrannie qui réduirait le genre humain en esclavage. C'est au clergé, aux ministres de Dieu, qu'il a été donné de les ramener au pied des autels, de leur prêcher, non l'égalité comme les malheureux jacobins, mais l'humilité chrétienne. Voyez ce qu'a produit le mépris des prêtres dans notre affreuse révolution » (1).

C'est peut-être dans sa façon de comprendre et de juger 93 qu'apparaît surtout en Bernardin l'influence féminine que je cherche à démêler. Personnellement déjà, il n'aimait pas la Révolution, nous l'avons vu : il l'avait trouvée plus avare que l'ancien régime. Mais cette rancune, au lieu de s'apaiser avec le temps et avec l'adoucissement du régime jacobin, ne fait que croître, et tourne à la rage. C'est au régime qu'il en a, plutôt qu'aux individus, car il a la générosité de reconnaître la grandeur d'âme, dans quelque parti qu'elle apparaisse : « Les jacobins pris en corps étaient fort à craindre : en détail ils étaient capables des sentiments les plus sublimes. J'en ai connu un, simple maçon, qui a préféré d'être guillotiné plutôt que de dénoncer l'auteur d'un mémoire qu'il leur avait présenté. C'était le seigneur de sa commune : il garda un coupable silence, écrit le héros du roman, mais à la fin il a eu le même sort. Fais lire cet article à Paul » (2). Mais cet hom-

(1) CLXXII, 27. — (2) LXXXVI, 5, et LXXI, 8.

mage rendu à certains révolutionnaires n'est qu'une exception à sa règle : dénigrer systématiquement le nouveau régime. Au cours de ces lettres, notamment dans la troisième, on voit que sa sévérité pour la Révolution est nourrie de ses rancunes personnelles, du dépit qu'il a eu de voir ses demandes repoussées (1). On constate aussi qu'il éprouve d'autre part une haine désintéressée et grandissante pour 93, pour « cette affreuse révolution dont aucune histoire n'offre d'exemple » (2). Les étrangers hostiles à la France révolutionnaire n'ont pas poussé l'invective plus loin que cet ex-pensionné de la Révolution ; il en arrive à méconnaître le génie même de notre race : « Je n'espère plus rien de ma nation. Le Français est ennemi des lois. J'en cherche la raison. C'est que personne n'est plus imprégné d'ambition ou d'envie d'être le premier. Il s'empare sans raison des terres de ses voisins, et les abandonne avec la même légèreté. Il serait l'ennemi-né du genre humain, s'il n'était son ennemi à lui-même » (3).

Dans sa lutte rétrospective contre la Terreur, Bernardin emploie toutes les armes, même les mieux empoisonnées. Dans le préambule du livre premier, consacré spécialement à la Révolution, il pousse sa haine jusqu'au paroxysme : « Dès que l'athéisme prévalut, toutes les lois de l'humanité furent rompues ; les bases de la raison humaine furent détruites. L'incendie, le vol, la prostitution, les calomnies se répandirent dans quarante-cinq mille municipalités. On détruisit tous les monuments, on massacra la plupart des hommes distingués par leurs lumières et des femmes par leur beauté... J'ai lu dans le journal d'un département

(1) LXXXVI, 6. — (2) XL, 22. — (3) XCVII, 332.

où les vivres commençaient à manquer, la proposition de tuer et de manger les hommes et les femmes qui avaient passé soixante ans » (1). Même en admettant que Bernardin a lu directement cette proposition, il n'est pas d'une bonne critique de prendre au sérieux l'idée d'un fou, et de rendre un régime responsable de l'aliénation d'un journaliste. J'aime mieux, dans *l'Amazone*, la satire du Directoire, de son agiotage, de ses hommes d'affaires véreux, plus âcre et plus virulente que du Beaumarchais : cette satire est mise justement dans la bouche d'un Turcaret qui, dans la grande discussion à bord de *l'Europe*, impose silence au savant, au gentilhomme, au prêtre, et magnifie la puissance nouvelle de l'argent (2).

D'où viendra le salut ? d'un sauveur. La conclusion du livre est dans cette prière adressée à la Providence contre les révolutionnaires : « O Dieu, notre unique protecteur, que j'ai prié tous les jours de ma vie, suscite enfin parmi eux un homme qui donne un frein à leur cupidité, qui marche précédé partout de l'image de la victoire, rende le repos à la France, la paix au monde, et prépare à la terre un nouvel ordre de siècles (3). » L'allusion était transparente, et l'annonce prophétique de Napoléon faite après coup (4). Bernardin écrivait à la même époque à son nouveau protecteur, le roi de Naples : « J'emploie le loisir de mon asile champêtre à tracer, dans un nouveau monde, un tableau du bonheur des hommes, heureux s'il peut plaire au grand homme qui a quitté le repos et la liberté des champs pour réaliser mes songes au milieu des troubles de la politique et des dangers de la guerre (5). » Voilà Napoléon

1) CLXXVIII, 10. — 2) CLXXII, 27. — (3) CX, 50. — (4) LXXI, 1-2. — (5) XCIX, 33.

baptisé du coup : « la meilleure des Républiques » ! Bernardin, qui avait été fervent royaliste jusqu'en 1791, patriote jusqu'en 1802, était devenu, par la grâce des circonstances, un ardent bonapartiste.

CHAPITRE XXII

I. Bernardin et la famille Bonaparte. — II. L'Institut et l'Académie française. — III. Polémiques de presse.

I

Aimé Martin, qui écrivait la biographie de Bernardin sous la Restauration, et qui essayait d'en faire un légitimiste avant la Charte, a voulu, contre toute vraisemblance et contre la vérité des faits, transformer Bernardin de Saint-Pierre en adversaire irréconciliable de l'Empire : il l'a montré refusant à ce nouveau Robespierre de faire son apologie, parce que « il avait étudié les lois de la nature, et qu'il ignorait celles de la politique et de la guerre » (1). Furieux, Bonaparte l'aurait rayé de la liste du sénat où il l'avait d'abord inscrit, et Bernardin s'en serait stoïquement consolé en disant à l'envoyé du premier consul : « si je ne suis pas sénateur, c'est qu'il me paraît plus honnête de vendre mes ouvrages que ma conscience » (2).

A ce pur roman, substituons la réalité. Bernardin s'aperçoit que le Directoire est remplacé par le Consu-

1) *Œuvres posthumes*, p. LXXII, col. 2. — (2) *Correspondance*, I, XLVIII.

lat le jour où, se présentant à la trésorerie pour toucher sa pension, on refuse de le payer, en lui exhibant un arrêté des consuls interdisant de régler les gens de lettres qui ne figurent pas sur la nouvelle liste officielle (1). Or on n'y lit pas le nom de M. de Saint-Pierre. Il lui faut donc recommencer une fois de plus le siège des puissants du jour, opération qui lui est familière, et qu'il mène rapidement à bien. Il demande une audience au ministre des finances pour faire régulariser sa pension (2). Puis, ne plus ne moins que le colosse de Memnon, il salue harmonieusement le soleil levant : il envoie à un ministre, pour la présenter au premier consul, une lettre d'adhésion enthousiaste au nouveau régime :

Le 18 brumaire an VIII, l'héroïque dévouement de Bonaparte pour le salut de l'Etat vint éteindre, au péril de ses jours, le volcan intérieur dont les éruptions continuelles menaçaient le sol de la France d'un bouleversement inévitable. Le gouffre se ferma tout à coup. Cependant, au-dessus, la foudre grondait encore sur notre empire. Deux ans après, à la même époque, le ciel est rasséréné, l'obscurité s'étend dans l'éloignement sur les phases désastreuses de notre révolution, à la vue de la signature des préliminaires de paix entre deux peuples rivaux et maintenant amis, préliminaires que le premier consul montre sans orgueil aux ambassadeurs de toutes les puissances de l'Europe dont il est entouré, et qui applaudissent à ses grands talents militaires et politiques, tandis que l'Agriculture, le Commerce et les Arts voient reprendre leur activité sous un ministre qui les chérit et les surveille.

Dans mon transport de joie pour le bonheur de ma patrie et peut-être de l'univers, j'ai communiqué mes idées au citoyen Laffite, artiste aussi recommandable par sa modestie et la douceur de ses mœurs que par son mérite reconnu dans la peinture. Il s'est senti électrisé par mes idées : elles

(1) CXLIII, 25. — (2) CXLIII, 25.

se sont éclaircies et même agrandies par les formes pittoresques dont il les a noblement et simplement revêtues sans le secours de l'allégorie. Je les crois dignes des regards du premier consul. Veuillez, citoyen Ministre, lui présenter ce dessin comme l'idée qui est dans la pensée de tout le monde. S'il daigne l'accueillir, j'aurai obtenu la récompense la plus flatteuse, et la seule à laquelle aspire mon ambition (1).

Bonaparte fait fort bon accueil à l'adroit courtisan. Le bruit se répand bientôt, jusqu'en Suisse, que Bernardin est admis aux conversations familières du premier consul (2). M. de Saint-Pierre, qui connaît la psychologie de l'homme en place, sait que sous la république césarienne, aussi bien que sous l'ancien régime, la flatterie est toujours un excellent moyen de parvenir (3). Loin d'attendre que Bonaparte lui offre le sénat, c'est-à-dire 25000 livres de rente, Bernardin épargne au premier consul la peine de faire des avances. Le 23 nivôse an VIII (13 janvier 1800), il écrit à d'Arnaud, membre de l'Institut, et « chef de l'Instruction publique », la demande très nette que voici :

On vous a induit en erreur, mon aimable confrère, lorsqu'on vous a dit que Ducis avait refusé une place au sénat par peur ou par superstition. Je ne connais pas de plus franc républicain, et d'ami plus chaud de Bonaparte. Les motifs de son refus sont l'horreur des affaires, l'amour de son talent où il veut se renfermer uniquement.

Je n'étais pas tout à fait de l'opinion de Ducis. Je pensais qu'il pouvait accorder ses goûts et sa fortune de poète avec les devoirs et les revenus d'un sénateur. Je lui ai même conseillé, après son refus, de se rabattre sur une place de représentant qui lui laissait huit mois de liberté. D'ailleurs je tiens qu'un homme de bien doit chercher à s'approcher des grandes places, ne fût-ce que pour empêcher un méchant de les occuper.

1) CLI, 14. — (2) CXXI, I. 2. f. 94. — (3) LXI, 122.

Pour moi, avec de plus grands besoins que Ducis, puisque je suis père de famille, accablé de procès, j'ai été mis, dit-on, sur les listes, et repoussé ensuite par mes ennemis de l'Institut. Je n'ai fait aucune démarche, parce qu'à cette époque j'étais accablé de la perte de ma chère compagne. Depuis je n'ai osé aller voir notre illustre consul, par pure délicatesse. Je me suis dit : s'il m'a mis sur ses listes, ma présence semblera lui dire : vous n'avez pas eu le crédit de m'y maintenir, et s'il ne m'y a pas mis, elle lui rappellera qu'il a oublié un admirateur de ses grands talents, un ami sincère, que semblait lui désigner la voix publique.

Pour vous, qui vivez dans son intimité, et qui m'honorez de votre estime, rompez la glace dont le souffle impur de mes ennemis aurait pu ralentir l'affection dont un grand homme m'a donné des preuves qui lui ont assuré la mienne pour toujours.

Enfin, en *post-scriptum*, par une allusion habile aux jacobins qui gênaient alors Bonaparte : « Offrez, je vous prie, mes respects et mes services à notre illustre consul, dont je regarde les ennemis comme les miens » (1).

Longtemps Bernardin, qui avait le culte des sinécures, regretta sa sénatorerie : en 1807, il écrivait à son ami Patris Dubreuil, juge de paix à Troyes, qui avait réussi à lui obtenir un certain nombre de voix pour la liste de présentation au sénat : « Si la Providence jugeait que je fusse propre à faire un sénateur, son agent sur la terre m'aurait honoré de cette dignité lucrative. Ce n'est pas que je la refusasse si on me l'offrait, car je la crois très compatible avec ma liberté, mais les moyens que vous me proposez se refusent à mes principes... Laissons faire la Providence qui sait mieux que moi ce qui convient à mes enfants » (2).

L'« agent sur la terre » de la Providence fit du reste

(1) Cxli, l. 2, f. 40-41. — (2) cxlvi, 2.

très bien les choses. Le *Journal de l'Empire* aura le droit de dire que Napoléon, « juge suprême et rémunérateur éclairé de tous les genres de mérite, le combla de bienfaits » (1). En effet, il ne lui refusa rien, ni argent ni compliments. Le ministre François de Nantes, en 1808, informe Bernardin que l'Empereur a fait son éloge en plein Conseil d'Etat : « Il s'agissait des gens de lettres. L'Empereur les trouvait très médiocres : — A la bonne heure, dit-il, s'ils écrivaient avec autant de charme, de justesse, que l'auteur de *Paul et Virginie*, de *la Chaumière indienne* » (2). De simples éloges eussent paru un peu creux à Bernardin, mais l'Empereur se montra généreux, plus large même que l'Ancien Régime ou la Révolution : on a calculé que Napoléon, à lui seul, donnait, en chiffres ronds, dix mille francs par an à Bernardin ou à sa famille (3). A toutes ces faveurs, accordées au temps de sa splendeur, l'Empereur en ajouta une, plus significative encore, en raison des circonstances : pendant les Cent Jours, une semaine avant Waterloo, il accordait encore une pension de six cents francs à Virginie de Saint-Pierre, sur le rapport du Ministre de l'intérieur, Carnot (4).

On comprend donc que, de très bonne foi, Bernardin ait éprouvé de l'enthousiasme pour l'homme qui le rendait ainsi. Sa reconnaissance est lyrique : « Vous avez comblé de bienfaits les aigles qui ont porté vos foudres : sans doute elles sont remplies pour vous de reconnaissance, mais il n'y a que les petits oiseaux qui puissent la chanter... Les fleurs embelliront un jour les tertres où vous avez renversé la puissance ténébreuse des forêts » (5).

(1) Numéro du 14 mars 1814. — (2) CXLV, 79. — Cf. *Mémorial de Sainte-Hélène*, 22 janvier 1816. — (3) Maury, p. 224-225. — (4) CLXIV, 2. — (5) CXLIII, 2.

En 1812, on le nomme Electeur, fonction lucrative à cette époque ; la reconnaissance de Bernardin fait une nouvelle explosion : il écrit à un ministre, probablement le maréchal Moncey : « Quand on me présenta, à la Ville, à signer le serment de fidélité aux constitutions de l'Empire, et de fidélité à sa personne, je regrettai de n'avoir à signer qu'un formulaire si commun. J'aurais désiré y imprimer les sentiments de mon cœur, [mon] admiration pour ce génie universel, et mes vœux : mettre ce sage sur le trône du monde ! » Il aurait voulu signer tout cela de son sang (1) ! Sans doute, c'est de l'enthousiasme officiel, et c'est tout dire. Mais chez lui, dans le secret de sa famille, Bernardin éprouve la même ardeur : quand il apprend la victoire d'Ulm, il écrit vite à sa femme qu'il faut se réjouir et boire à la santé de Bonaparte (2). Dans ses lettres intimes à Désirée, il parle avec une véritable émotion de son bienfaiteur (3).

Les petites faveurs pleuvent, en effet, aussi bien que les grosses : audiences particulières à Saint-Cloud, tous les mercredis billets de faveur pour M. et M^{me} de Saint-Pierre au spectacle de Cour (4). Enfin, en mai 1806, il reçoit la consécration suprême : « J'ai été, écrit-il à sa femme, décoré de la marque distinctive de la Légion d'honneur ! » (5).

Napoléon est généreux, mais c'est le maître : on ne peut être que son courtisan : avec son frère Joseph les relations sont plus simples, et vraiment cordiales. C'est dans son beau château de Mortefontaine que le prince Joseph aime à réunir ses amis (6). Le 29 fructi-

(1) LXXIV, 9. — (2) CXLV, 29. — (3) XCVIII, 61. — (4) CXLI, 1, 2, f. 85 ; CXLV, 37 ; CXLI, 15-16 ; CXLV, 67, 49. — (5) CXLV, 43. — (6) *Le Monde moderne*, 1^{er} avril 1902, p. 537.

dor an XII (16 septembre 1804), le secrétaire de Son Altesse Impériale envoie une invitation à Bernardin, qui part avec Parny et Andrieux, emportant *la Mort de Socrate* encore inédite (1).

Le prince voudrait l'attacher à sa personne, et nommer M^{me} de Saint-Pierre dame d'honneur de la princesse. Bernardin refuse : « Mon prince, lui écrit-il, il n'est guère possible de concilier le bonheur champêtre, conjugal et domestique, avec la vie de la Cour. » Cependant, par estime pour le prince, et par reconnaissance pour ses bienfaits, Bernardin imagine la combinaison suivante : sa femme, « aussi propre à faire les honneurs d'un palais que le bonheur d'une cabane », nièce d'une gouvernante des enfants du roi d'Angleterre, pourrait se charger de faire l'éducation des filles du prince en même temps que celle de Virginie : « Ce serait un double motif pour moi de vous voir fréquemment (2). » La proposition ne fut pas acceptée ; en revanche, le prince Joseph le prit à part, un jour, après dîner, et lui dit que depuis longtemps il voulait lui être utile : « Ma fortune me donne aujourd'hui les moyens d'ajouter à mon bonheur en contribuant au vôtre. Je vous prie d'accepter de moi deux mille écus de pension (3). » Ces prières-là ne se refusent pas : dès le 30 ventôse an XII (21 mars 1805), Bernardin commença à toucher sa pension, et témoigna publiquement sa reconnaissance, dans la préface de l'édition in-4° de *Paul et Virginie*, à « ce philosophe si digne d'un trône, si quelque trône était digne de lui (4). »

Napoléon ayant trouvé que le trône de Naples était

(1) CXLIV, 15 ; CXCIV, 30 ; XCIX, 60. — (2) XLIX, 27. — (3) CIX, 130. — (4) CXLIV, 16 ; CIX, 130.

digne de son frère, voilà les deux amis séparés, mais non désunis : en juin 1807, Bernardin reçoit une petite lettre charmante du roi de Naples (1) : en échange, il lui envoie un discours académique, son *Essai sur les journaux*, et la *Mort de Socrate* (2). La reine n'ayant pas encore rejoint son mari à Naples, M. de Saint-Bernard veut la voir, et lui présenter Virginie : « La vue des bons princes est une consolation dans les maux de la vie. Je prie donc Votre Majesté de me faire indiquer le jour et heure qui vous sera le plus commode pour cette audience (3) ». On voit sur quel pied d'intimité, de familiarité il est dans cette maison devenue royale. Quand la reine part pour Naples, Saint-Pierre lui remet tout bonnement une lettre pour son ancien ami (4).

Bientôt pourtant Bernardin, bon courtisan, comprend que le châtelain de Mortefontaine devient très sérieusement roi, et qu'on ne peut plus tout à fait le traiter en vieil ami. En même temps, il songe à tirer de nouveau quelque chose de son bienfaiteur, et sollicite assez clairement la permission de faire le voyage de Naples. Le roi comprend à demi-mot, et envoie l'invitation demandée : M^{me} de Saint-Pierre s'invite par-dessus le marché : ils allaient faire, un peu tard, leur voyage de noces : « Nous avons donc décidé, écrit Bernardin au roi, de nous mettre en route au retour de la première hirondelle, et d'arriver à Naples vers le temps où le soleil arrivera à l'équinoxe du printemps. Ce n'est ni le Vésuve fulminant, ni les villes qu'il a ensevelies sous sa cendre, ni le tombeau de Virgile et son laurier, ni le souvenir du Tasse, ni les Muses indulgentes qui élèvent mes chants au-dessus du Tasse, qui

(1) CXLV, 70. — (2) CXLV, 91 et 131. — (3) CXLV, 128. — (4) XCIX, 46.

m'attirent, mais le prince qui prend de si aimables détours pour ajouter un nouveau prix à ses bienfaits. Puisse l'année naturelle, qui s'ouvre au 21 décembre, vous être favorable (1). »

Tout rajeuni par la perspective d'un beau voyage avec Désirée, Bernardin sent renaître en lui, à soixante-dix ans, sa fièvre de l'espace : un aller et retour jusqu'à Naples ne lui suffit plus : il rêve une expédition à travers l'Europe, à la suite des Bonaparte, et, dans son enthousiasme, il écrit à Maret, ministre et secrétaire d'Etat à la Grande Armée : « Après avoir vu le Vésuve, je compte revenir par la Suisse, visiter le Mont Blanc, et peut-être serai-je assez tôt de retour à Paris pour aller passer les ardeurs de la canicule sur les bords de la mer Glaciale, à l'ombre des lauriers plantés par notre Empereur et Roi ! J'aurai vu ainsi, du sud au nord, les limites de l'Empire français. Oui, j'ai dans l'idée que l'Europe aura la destinée de la Chine. Après quinze cents ans de guerres intestines entre ses soixante ou quatre-vingts rois, [la Chine] ne forme plus aujourd'hui qu'un seul Etat qui se maintient contre les siècles et les conquêtes même par l'excellence de sa constitution » (2). En attendant le jour du départ, Bernardin recommandait au roi Joseph un officier de dragons qui désirait servir dans le Midi : il serait capable de mettre Joseph sur le trône d'Espagne, « si on pouvait seulement trouver trente mille hommes doués de sa valeur et de son sang-froid, de sa probité et de son intelligence » (3). Bernardin était prophète : le roi de Naples reçut de l'avancement, et fut promu roi d'Espagne. Adieu le beau voyage d'Italie ! C'est maintenant à Madrid que Bernardin envoie

(1), CXLIV, 44. — 2) CXLIV, 42. — 3) XCIX, 33.

ses lettres : l'adresse seule est changée, mais le ton reste le même (1). Quoique très occupé par ses sujets récalcitrants, Joseph trouve le temps d'envoyer de Séville, le 7 février 1810, une réponse qui comble de joie Bernardin : « Enfin, vous allez bientôt recueillir le fruit de tant de combats, et vous le devrez à vos vertus, à votre bonté. Oui, comme vous le dites, l'Espagne sera, sous vos lois, bientôt aussi heureuse qu'elle est belle, et vous-même serez aussi heureux que vous êtes bon (2). »

Les Espagnols n'étaient pas de cet avis : le roi Joseph revint en France, toujours gracieux pour son ancien ami : la pension de six mille francs fut régulièrement payée. Bernardin avait raison, dans sa lettre à l'Américain Peale, d'associer dans sa reconnaissance l'empereur Napoléon et le roi Joseph.

Sa situation auprès des deux frères lui assure la bienveillance de tous les puissants du jour. Ses dossiers sont pleins de suppliques aux grands fonctionnaires pour lui et les siens. Il réclame à Chaptal, ministre de l'intérieur, une indemnité de logement comme membre de l'Institut et « père de famille » (3). Il réclame, contre ses contrefacteurs, l'appui du préfet de police, et il finit par les faire condamner (4). Il écrit au préfet de Versailles, pour obtenir un alignement favorable à sa propriété d'Eragny, une lettre qui est un modèle de pétition (5). Il écrit au comte de Lacépède, grand chevalier de la Légion d'honneur, pour le remercier de l'avoir fait décorer, d'avoir fait entrer sa fille comme élève à Ecouen, sa belle-mère comme dame à Saint-Denis, de l'avoir fait nommer électeur au premier

(1) CXLIII, 2. — (2) CXLIV, 41. — (3) CLVIII, 36. — (4) XCVII, 339 ; CXLV, 76. — (5) CXLIV, 30.

collège électoral de la Seine, en 1812 : « Me voilà embarqué sur les mers orageuses de la politique. Illustre la Cépède, dirigez mon faible bateau ; soyez le vent qui enfle ma voile ; l'étoile de Bonaparte sera mon étoile polaire comme elle est la vôtre (1). »

On serait tenté de trouver Bernardin un peu âpre à la curée, s'il ne sollicitait ainsi que pour lui et ses enfants. Mais il met le même zèle à servir tous les siens (2). Si Bernardin a ses défauts comme tout le monde, il n'est pas avare de son crédit. Il a l'esprit de clan, le culte de la famille, presque aussi développé que Bonaparte lui-même. Il est la providence de tous les Saint-Pierre, Godebout, Pelleporc, etc.

Il a un mérite plus rare : il reste fidèle à ses amitiés, même quand ses amis sont tombés dans la disgrâce du maître. Quand il dresse la liste des personnages auxquels il veut envoyer sa petite édition sur vélin de la *Mort de Socrate*, il met : Sa Majesté l'Empereur, et M. Maret son secrétaire ; le roy de Naples et son épouse ; M. de la Cépède et M^{me} Campan ; le ministre de la police et le ministre de l'intérieur ; M. Chénier (3). Le républicain disgracié, neuvième sur une pareille liste ! C'est un rang honorable pour M. J. Chénier, et surtout pour Bernardin. M. de Saint-Pierre sait résister à ceux qui veulent exploiter son crédit, mais il reste fidèle aux amitiés d'autrefois (4) ; il fait bon accueil au fils de ses amis de Boisguilbert quand il rentre en 1806 à Rouen (5).

Bernardin n'oublie rien, ni le bien, ni le mal. L'âge ne diminue pas sa combattivité ; il le montre plus d'une fois à ses collègues de l'Institut.

(1) CXVI, 38. — (2) CXLIV, 41 ; CXVI, 38 ; CCH, 14 ; CXLV, 56 et 133 ; XXXVII, 25. — (3) LXXIV, 17 — (4) CXLI, 48. — (5) CCH, 16-17

II

Il continuait à être très assidu aux réunions de sa classe (1); ces séances n'étaient plus toutes des batailles; ses collègues avaient en général désarmé; il s'était réconcilié avec des adversaires courtois, comme François de Neufchâteau (2). Ginguéné lui-même se faisait très aimable (3). Ceux qui restent irréconciliables en 1803 sont peu nombreux: les deux principaux sont Rœderer, et Naigeon, « l'ennemi de Dieu » (4).

Tout va à peu près bien du côté des moralistes; mais les savants, avec leur intolérance spéciale, n'admettent pas qu'un homme simplement instruit s'occupe de la science, de leur science; que l'auteur de *Paul et Virginie* se permette d'étudier la nature (5). Bernardin prétend même qu'ils sont passés du mépris de ses théories à la haine de sa personne; qu'ils l'ont poursuivi bassement de leur rancune, et fait rayer de la liste des sénateurs, lui faisant ainsi perdre 25.000 francs par an; il s'en plaignait à d'Arnaud (6); il priait également son puissant ami de le défendre auprès du premier consul: il avait été très réellement desservi auprès de lui par ses ennemis scientifiques, par Lagrange en particulier (7): il avait même été calomnié, et ce n'était pas la faute de ses déloyaux adversaires si Napoléon, tout en méprisant l'homme, avait continué pourtant à protéger l'écrivain.

A la réorganisation de l'Institut, le 3 pluviôse an XI (23 janvier 1803), ce fut un soulagement pour Bernardin de quitter la section de morale et d'entrer à l'Aca-

(1) CXXXIX, 72-74. — (2) CXLIII, 2. — (3) CLVII, l. 2, f. 2. — (4) CXXXIX, 77. — (5) CXLIII, 25. — (6) CXLI, l. 2, f. 40-41. — (7) *Mémoires* du 22 janvier 1816, du 20 mai 1818.

démie française où était sa vraie place (1). Ses nouveaux collègues lui témoignaient plus d'égards que les anciens : en mai 1807, nous le trouvons vice-président de l'Académie : en juillet il est président (2). Le 27 avril 1809, il raconte à sa femme qu'il vient d'éprouver une émouvante surprise : « notre confrère Chénier a lu, dans un morceau de l'histoire de la littérature du XVIII^e siècle, un éloge de *Paul et Virginie* et de *la Chaumière indienne*, qui m'a obligé de mettre ma main sur mon front et mes yeux » (3). Maintenant on se dispute le suffrage de Bernardin : Morellet lui écrit pour demander sa voix en faveur de Ginguené, et le détacher de Palissot, qui est prôné par Ségur, Arnaud et le cardinal Maury (4). De plus en plus Bernardin se détache des philosophes et penche du côté du parti religieux, témoin ce billet : « B. de Saint-Pierre aura l'honneur et le plaisir de se rendre à l'invitation [de] son Eminence M^{gr} le cardinal Maury. Les festins des pontifes sont à craindre pour les estomacs faibles et délicats, mais le simple repas d'un favori des Muses eût été désiré même par l'épicurien voluptueux Horace » (5). Il allait donc jusqu'à Maury, mais non jusqu'à Chateaubriand. Par rivalité artistique, peut-être, il se montre hostile à l'auteur du *Génie du Christianisme*, sans dépasser les bornes de la malice académique (6). Le temps des grandes batailles de l'Institut est passé : c'est sur le ton le plus calme et le plus courtois que Bernardin discute les opinions qui ne lui plaisent pas (7). Bernardin a livré les derniers combats sérieux de sa vie aux journalistes qu'il n'aimait pas (8).

(1) Mesnard, *Histoire de l'Académie Française* p. 223 et suiv. —
 2 CXLII, l. 2, f. 81 ; xcviij, 61. — (3) xcix, 53. — (4) cxlvi, 55. —
 5 cxlv, 128. — 6 clviii, 33. — 7 xcix, 29 et 34. — (8) xcix, 34.

III

Tous ne lui étaient pas hostiles, tant s'en faut. Il entretenait les meilleurs rapports avec le *Mercur de France*. Il y publie la *Mort de Socrate*, et le succès de l'œuvre augmente le tirage de la revue (1). Mais il n'en est pas de même avec les journaux qui s'occupent aussi bien de science que de littérature. Là, on discute les prétentions scientifiques de l'auteur des *Etudes* ; il se fâche, et prépare une riposte générale dont il n'a donné qu'une réduction très atténuée dans le préambule de sa grande édition de *Paul et Virginie* (2) : lisons-la plutôt dans le manuscrit : nous y trouverons toute la verve et toute la rancune de l'auteur irrité, sans ménagements ni pour le journalisme en général, ni pour certains journaux en particulier, ni pour leurs principaux rédacteurs (3). Voici d'abord la peinture générale de la presse :

Les journaux forment aujourd'hui chez nous un genre de littérature inconnu aux Grecs et aux Romains. Quoiqu'ils s'occupent quelquefois des intérêts des peuples, et qu'ils parviennent aux grandes places, [les journalistes] ne sont point des orateurs. Ils marquent les époques des événements, et ils ne sont point historiens. Ils jugent des pièces de théâtre, et ne sont pas poètes ; des traités de morale, et ne sont pas moraux. Que sont-ils donc ? Ils sont journalistes. Ils se mêlent de tout ; ils influent sur l'opinion publique et la dirigent ; mais quand on les laisse faire, comme les vents sortis de la caverne d'Eole, ils bouleversent les principes,

(1) Nos du 24 octobre au 14 novembre 1807. Aimé Martin a publié cette curieuse autobiographie de Bernardin dans les *Œuvres*, p. 646 et suiv., bien entendu avec toutes sortes de petites infidélités. — CXLV, 91. — (2) Martin a reproduit une partie de ce préambule sous ce titre : *Dialogue sur la critique et les journaux*, *Œuvres*, p. 770 et suiv. — (3) CXLIII, 3-9, et 31-33.

les autorités, les traditions, les réputations. Ils élèvent aux nues ce qu'ils ont abaissé ; ils abaissent ce qu'ils ont élevé. C'est ce qu'a prouvé en grand notre Révolution. Aujourd'hui qu'une main ferme et une tête sage ne fait souffler que du même côté, [ils] font aller à pleine voile le vaisseau de l'Etat.

Content d'avoir adressé en passant une flatterie au Tout-Puissant qui a lancé un significatif *quos ego* aux journalistes, Bernardin ajoute qu'ils diraient du mal d'eux-mêmes plutôt que de ne médire de personne ; et tout cela, pour quelque argent ! « On peut leur appliquer la devise de l'âne qui broutait des chardons : — qu'ils me piquent, pourvu qu'ils me nourrissent. » La colère de Bernardin est féconde en images désobligeantes : un peu plus loin il les compare « à une meute de chiens affamés qui aboient après le mérite heureux » ; ailleurs, à des boulangers-pâtisseries qui, chaque jour, pétrissent pour les imbéciles leur pain quotidien intellectuel.

M. de Saint-Pierre précise ses attaques : parmi les journaux hostiles, il nomme expressément le *Journal de Paris* et le *Journal des Débats*. Le *Journal de Paris* a attaqué le premier : c'est à lui que va la première riposte : on y a raillé Bernardin sur sa manie de faire part au public de ses malheurs domestiques : un rédacteur « me peignit comme un objet si digne de pitié que j'en avais honte. Si je n'avais pas connu son extrême sensibilité, j'aurais cru que c'était le chêne qui parlait au roseau. » C'est son vieil ennemi, Rœderer, qui lui a témoigné cette insolente pitié dans un article anonyme, ou tout au plus signé : A.

Quant au *Journal des Débats*, c'est un adversaire plus sérieux : aussi la réplique est-elle plus violente. D'où vient son incontestable succès ? De ce que, sem-

blables aux Romains qui priaient Cicéron de leur faire un discours même quand il n'avait rien à dire, les modernes aiment les phrases harmonieuses, fussent-elles vides : « Ne doutez pas qu'un élève de Cicéron, et que beaucoup de Français, beaucoup de journalistes, n'aiment à entendre parler à vide, pourvu que les périodes soient bien arrangées. Voilà pourquoi le *Journal des Débats* a une si grande vogue. » Lequel de ses rédacteurs a commis l'article signé : F. ? Un nommé Félis ou Fèle : « sachez que cette F est la première lettre du nom de M. Félis, mot latin qui signifie en français un chat. C'est un coopérateur de M. Geoffroy, et son élève, à ce qui paraît. » Si l'attaque était sérieuse, dit dédaigneusement Bernardin, je m'en prendrais non pas au sous-ordre, mais à son maître : « lorsqu'un parti m'attaque, je m'adresse au chef. Mais je ne trouve point du tout que j'aie tant à me plaindre de M. l'abbé Félis. »

On voit que Bernardin avait encore bec pointu et ongles tranchants ; que, à soixante-dix ans, il eût fait encore un excellent journaliste d'avant-garde, un polémiste redoutable. Et d'autre part on est surpris, au premier abord, qu'il ait gardé pour lui tous ces mots à l'emporte-pièce, qu'il ait filtré sa rancune, et qu'il n'ait publié dans son préambule que les parties les moins acidulées. Serait-ce par timidité ? par crainte d'avoir une mauvaise presse ? Oh ! que c'est mal le connaître ! S'il rentre ainsi ses griffes, c'est que l'Empereur est intervenu, s'est emparé des *Débats*, et les a baptisés : *Journal Impérial* : « Il y a tout à espérer, conclut Bernardin, qu'il prendra un caractère digne de ce nom. J'aime à croire qu'il deviendra le modèle des journaux d'Europe ; que la vérité, la justice, le bon goût, la pureté du style, la liberté, l'amour du genre humain,

présideront à ses compilations. M. Geoffroy est un bon latiniste, qui a beaucoup de tact, d'esprit: ses écoliers, à son exemple, se corrigeront: *novus sæclorum nascitur ordo!* » L'ironie gronde encore là-dedans, mais Bernardin finit par se calmer, car ce ne fut pas lui qui paya les frais de la guerre. Le 1^{er} avril 1806, il écrivait à M. de Boisguilbert: « Les combats que j'ai livrés du fond de ma solitude aux tyrans de la littérature et du sens commun, m'ont valu... de l'Empereur une pension de deux mille francs à prendre sur la part qui lui appartient dans le *Journal de l'Empire*. Puisse le *Cacus* de notre littérature qui m'avait attaqué avec tant d'impudence, il y a environ deux ans, rentrer en résipiscence. En attendant il est obligé de tourner ma broche (1). »

Plus rassuré que jamais sur la question argent, Bernardin profite de l'aisance dorée qu'il doit à Napoléon et au roi Joseph, pour se plonger à nouveau dans ses *Harmonies de la Nature*.

CHAPITRE XXIII

LES VÉRITABLES « HARMONIES DE LA NATURE »

Nous avons vu, dans l'introduction, que les *Harmonies* publiées par Martin, et appelées par M. Larroumet, sévèrement, mais justement, un des livres les plus ennuyeux, les plus ridicules qu'il connût (2), ne sont

(1) *CH*, 16-17. — (2) *Nouvelles Etudes de littérature et d'art*, p. 145. — Je viens de publier le début des véritables *Harmonies* chez Jouan, à Caen.

pas de Bernardin, mais de Martin, et que les vraies *Harmonies* sont encore inédites. Je ne puis, dans un seul chapitre, suppléer à l'édition princeps dont j'ai indiqué les éléments. Je me contenterai d'en faire connaître quelques idées, des morceaux réussis, après avoir fait l'historique de ce livre que Bernardin a travaillé, raturé, modifié pendant vingt-deux ans. Dans une aussi vaste période, les croyances de Saint-Pierre se sont forcément modifiées : ce sont donc les époques de sa pensée que nous allons passer en revue, en même temps que les modifications successives de son manuscrit.

Dès le mois d'août 1790, il a terminé une première ébauche du livre : en voici le titre, un peu long : *Harmonie générale des éléments, des plantes, des animaux, de l'homme, avec le ciel, le soleil, l'air, l'eau, la terre, les végétaux, les animaux, la femme, ses enfants, sa tribu, sa nation, sa religion, le genre humain* (1). A ce moment, il songe que le mieux serait d'essayer de sauver tout ce qui est bon dans l'ancien régime : « Combien de ressources en France ! Combien d'institutions respectables ! Combien, dans les grands et riches, languissent sous leur fortune ! Quel superbe ouvrage que celui qui lierait comme une seule famille tout ce grand corps ! Que toutes les avenues soient ouvertes pour aller du dernier des sujets à la noblesse par le courage, au pontificat par la sainteté des mœurs, à la magistrature par les lumières, à l'opulence par l'industrie. Que chaque talent porte son fruit ; que le prince soit comme un soleil dont les rayons fécondent toutes les plantes. » Pour cela, il faut constituer une éducation nationale (2). C'est à quoi il s'occupe, en janvier

(1) LXI, 157. — (2) CX, 83

1792 (1). En 1794 il y travaille encore, mettant à profit tous les événements du jour, parlant, par exemple, des tableaux qu'on vient de prendre à Anvers (2).

Nommé à l'École normale, il tire rapidement un cours de son livre ébauché, en mettant ses théories au point, en les adaptant au but précis qu'il vise.

En 1795, il reprend à la fois ses notes de cours, ses matériaux précédents, et commence à refaire une œuvre nouvelle « sur la morale publique ». Mais, comme on lui supprime son traitement de professeur, irrité, il abandonne un instant son travail, afin, dit-il, de gagner du pain pour sa femme et ses enfants (3). Bientôt il revient à l'ouvrage qui le passionne; n'ayant plus de tâche officielle, il circonscrit son plan, et d'un traité de pédagogie générale il fait un livre d'éducation pour ses enfants (4). Il le nourrit d'observations intimes, d'anecdotes familières. A propos de la coqueluche, il raconte celle de sa fille : dans ses quintes, il a compté une fois « jusqu'à quarante-cinq hurlements de suite » (5). En même temps il songe à l'utilité générale, et, dans un prospectus annonçant la nouvelle édition du *Voyage*, il dit : « Rendu à moi-même, je résolu de refondre tout mon travail, qu'on m'avait obligé de morceler avec tant de précipitation. Je repris alors mon ancien plan, sans perdre toutefois de vue les écoles primaires dont je sentais toute l'importance ». Ce qui est changé également à cette date, c'est la manière dont l'auteur des *Harmonies* regarde l'humanité : il se déclare « dégoûté plus que jamais de la corruption des hommes et surtout de ceux qui les gouvernent » (6).

Peu à peu le bruit se répand en France que Bernar-

(1) xxv, 77. — (2) xxi, 60. — (3) L, 3-4; xcvi, 16. — (4) lxxiii, 21.
— (5) lxxiii, 31. — (6) lxxxii, 99.

din prépare un ouvrage sur l'éducation. Le 10 fructidor an IV (27 août 1796), le citoyen Saint-Pierre insère dans la *Décade Philosophique* un prospectus de ses *Harmonies*. Il explique que le Comité d'Instruction publique avait chargé les professeurs de l'Ecole normale de rédiger, chacun pour leur spécialité, une monographie : l'ensemble de ces travaux devait former une encyclopédie pédagogique, une espèce de statue colossale, dont les membres auraient été sculptés par des artistes différents : le projet d'ensemble ayant été abandonné, il a voulu terminer la partie qui lui avait été confiée, « afin que les instituteurs des écoles primaires pussent y voir au moins un aperçu des connaissances que la République avait voulu donner à ses enfants. Je savais bien que ma statue ne serait que d'argile, étant faite par moi seul ; mais je pensai que par cela même elle aurait de l'ensemble, et qu'elle serait de la taille et à la portée d'un homme » (1). Le titre primitif du livre a été allégé : « Essai sur les harmonies de la Nature, pour servir aux éléments de la morale et aux instituteurs des écoles primaires ». Il compte le faire imprimer chez Didot (2). Il lance même une souscription, qui commence à se couvrir lentement, ainsi qu'en témoignent six reçus imprimés qu'il avait gardés ; en voici un à titre de spécimen :

J'ai reçu du citoyen *Mayer, libraire à Chaumont*, la somme de sept livres en numéraire pour les deux premiers volumes brochés des *Harmonies de la Nature*, qui lui seront délivrés, le premier dans le courant de floréal de l'an Ve, et le 2^e avant la fin de brumaire de l'an VI de la République (3).

DE SAINT-PIERRE.

A Paris, ce 8 frimaire, l'an V.

(1) CLI, 49. — (2) CLXX, 1. — (3) CLXXXIV, 3-8.

Ainsi, le 28 novembre 1796, Bernardin s'engageait à fournir le premier volume en avril 1797, et le second en octobre. Etant données ses habitudes de lenteur dans la préparation d'un livre, et d'honnêteté scrupuleuse à tenir ses engagements, on peut en conclure qu'en novembre 96 l'œuvre était achevée. Elle ne parut pas cependant, faute de souscriptions suffisantes. Il fut forcé de prier son imprimeur et ses libraires de rendre aux souscripteurs le peu d'argent qu'ils en avaient reçu (1).

Il ne se désintéresse pas pourtant de l'ouvrage qu'il garde en portefeuille. Il écrit à Carnot, le 30 prairial an V (18 juin 1797), qu'il continue son livre dans la solitude (2). Il tient son œuvre au courant de tous les événements qui l'intéressent, publics ou privés. Quand il perd son fils Paul, il insère un développement sur cette mort dans son préambule (3). Le 30 fructidor an V (16 septembre 1797), il écrit au journal *Le bien informé* qu'il a reçu une bouteille jetée à la mer par Biard, peintre-correspondant du Muséum, parti pour l'Amérique : cette bouteille contenait une lettre à son adresse : « je viens de l'insérer dans mes *Harmonies de la Nature* (4). »

De temps en temps il est obligé de refondre toutes ces adjonctions : en 1798 il dit à un journaliste : « Mon ouvrage est si étendu, et je travaille si laborieusement, qu'après avoir déjà employé beaucoup d'années à en rassembler les matériaux, il m'en faut encore quelques-unes pour l'achever. Il est nécessaire que la fin soit d'accord avec le commencement. L'ensemble est la première des beautés, et la seule peut-être dont je sois capable à force de patience et de méditation » (5). Or, à

(1) XCVIII, 183. — (2) CLI, l. 3, f. 4-5. — (3) CII, 57. — (4) CLXIII, 11. — (5) CX, 72.

ce moment, son plan a fini par craquer sous toutes les surcharges qu'il a reçues. Il n'a plus un livre, mais les matériaux d'un livre, « amassés de longue main, à peu près à la vérité comme les feuilles de la Sibylle » (1).

L'esprit du livre aussi est changé : le Directoire, qui représente l'agonie de la République, étant tombé, Bernardin se plaint, plus fort que jamais, de cette « affreuse révolution » (2).

Il compare les révolutionnaires athées à une collection de bêtes féroces, et il salue le « sauveur » qu'il aperçoit au milieu d'eux : « un militaire de la plus belle espérance, qui s'est entouré de tous ces gens, a l'air d'un épervier, qui médite de s'emparer avec eux d'une grande proie, et de la garder pour lui seul » (3).

Rassuré sur l'avenir du pays, et sur sa propre fortune, Bernardin se remet allègrement à la besogne : le 4 floréal an VIII (24 avril 1800), il prie son ami Robin de lui arranger des difficultés d'intérêt à Essonnes : « Tirez-moi d'embarras le plus tôt possible. Les petites affaires sont les puces de la vie : elles tourmentent jour et nuit, surtout un rêveur comme moi, qui vit dans d'autres mondes. Si vous prenez quelque intérêt à mes rêveries, aidez-moi à les faire en repos. Je compte vous en réciter quelques nouvelles à notre prochaine entrevue. Nous y verrons l'action du soleil sur l'air, l'eau, la terre, les plantes, etc. » (4). Les *Harmonies* en 1800 sont donc une fois de plus terminées, et Bernardin cherche même un éditeur en Allemagne, sans du reste le trouver (5).

Il ne se décourage pas : il se remet à la besogne avec acharnement, avec une sorte de passion : le 10 brumaire

(1) XCII, 42. — (2) XIII, 40. — (3) XIII, 40, 50. — (4) CCIX, non folioté XCIX, 4. — (5) CXLI, l. 2, f. 95.

an IX (1^{er} novembre 1800), il écrit à sa fiancée : « Mes Harmonies, par lesquelles je commence toujours ma matinée, m'empêchent aujourd'hui de faire ma lettre longue comme je le désirais » (1). Le mariage ne ralentit pas son ardeur, au contraire : on voit que l'auteur associe en quelque sorte son livre à sa vie conjugale, que ses conversations sérieuses avec Désirée ont un écho dans les *Harmonies* : n'est-ce pas un apologue, destiné à consoler la brillante Parisienne de son isolement à Eragny, que ce joli conte intitulé *Le philosophe, le cirque et les animaux domestiques* (2) ? En voici le début :

Un philosophe vivait avec sa famille dans les ruines de Palmire. Il s'était fait une habitation sous des dattiers qui avaient crû le long d'une source, au milieu d'un vieux cirque. Là il mettait son plaisir à élever quelques animaux domestiques, à faire le bonheur de sa femme et de ses enfants, et à étudier la nature. Sa femme l'aimait, mais elle s'ennuyait quelquefois d'être seule avec lui. Elle jetait souvent les yeux en soupirant sur les statues du cirque qui lui rappelaient la gloire du monde. Elle dit un jour à son mari : A quoi sert la science et la vertu dans un désert ? Si vòus viviez parmi les hommes, vos enfants en seraient un jour considérés. On vous élèverait une statue semblable à une de celles qui nous environnent.

Le philosophe la désabuse de ces chimères, lui prêche le renoncement au monde, les charmes de la vie solitaire. Cependant leur asile est envahi et saccagé par une bande d'Arabes : le sage console sa femme, et lui prouve que les seuls biens véritables sont dans la nature :

« Elle essuya ses larmes, et, serrant ses enfants contre son cœur, elle embrassa son mari. Le chagrin est comme le figuier : sa sève est âcre, mais ses fruits sont doux. »

(1) CXLV, 80. — (2) LXXVII, 7.

En 1804 ils perdent leur petit Bernardin. Après l'avoir pleuré, le père sèche ses larmes, rouvre son manuscrit, et, au chapitre de l'harmonie paternelle, raconte le coup qui vient de les frapper, sous ce titre : *La mère et l'enfant mort*. C'est de la douleur toute vive, toute saignante, rendue avec la simplicité et l'émotion de la vérité : on voit pleurer le petit Paul, Bernardin essayer de consoler sa femme, et la pauvre mère se jeter sur le corps de son enfant en hurlant de douleur, jusqu'à ce qu'enfin « le sommeil, ce frère de la mort, le plus doux présent des dieux dans les peines de la vie », vienne assoupir un instant sa douleur (1).

Tout à fait dans ses dernières années, Bernardin de Saint-Pierre cherche à souder le plus étroitement possible les *Harmonies aux Etudes* ; à la fin de 1806, il écrit au ministre Maret : « J'avais préparé un 6^e volume d'anciennes Etudes de la nature pour les faire imprimer cet hiver, pendant que j'en mettais en ordre un septième d'Etudes toutes nouvelles » (2). Il y travaillait encore en 1809, d'après sa lettre à Peale : « J'ai 72 ans... Je m'occupe à présent à finir un long ouvrage que j'ai commencé il y a beaucoup d'années. La Providence a tout disposé pour m'en faciliter les moyens » (3). Enfin en 1812, deux ans avant de mourir, il écrivait au comte de la Cépède, grand chancelier de la Légion d'honneur, en lui recommandant son fils : « heureux son père, si, dans ses nouvelles *Etudes de la Nature*, il pouvait augmenter l'intérêt que vous prenez à son fils, en les rendant aussi évidentes et aussi utiles que les vôtres » (4).

En résumé, ce livre, ébauché en 1790, a été modifié à cinq reprises différentes : cours à l'Ecole normale en 1795, refonte de la première rédaction et du cours en

(1) CXVI, 57. — (2) CXLIV, 42. — (3) CXLVIII, 74. — (4) CXVI, 38.

1796, grands remaniements en 1800, en 1806, en 1812, avec de continuelles corrections de détail pendant ces vingt-deux années.

Il avait soixante-quinze ans lorsqu'il mettait la dernière main à ce livre aussi chéri que les enfants de sa vieillesse : mais ce n'était pas une œuvre de sénilité qu'il avait enfin terminée ; qu'on en juge par la péroraison : à la fin de ce voyage au long cours, et parvenu au port malgré sa faiblesse, il ne veut pas comparer la traversée de sa vie aux croisières des puissants vaisseaux : « Je ressemble au petit coquillage appelé par les naturalistes *helius violaceus*, en pleine mer. Sa coquille est fragile. Il se soutient sur l'eau au moyen de quelques bulles d'air : il est exposé aux tempêtes et aux oiseaux de proie. Il renferme dans son sein quelques gouttes du plus beau pourpre. Ainsi, emporté par les agitations de la fortune dans l'océan de la vie, je m'élève vers la divinité, et je renferme quelques harmonies dans mon sein » (1).

Quelle était la valeur de ces *Harmonies* ? Et d'abord, pour en éliminer immédiatement la partie faible, quel était leur mérite scientifique ? L'imagination de l'auteur lui joue plus d'un tour, et diminue la valeur de ses incursions dans le domaine de la science, parce qu'il se laisse aller à caresser des chimères (2). Cette pseudoscience serait insupportable si Bernardin l'exposait avec l'intolérance que l'on admet chez les adeptes des sciences exactes. Mais il fait montre au contraire d'une modestie, d'une réserve dans ses affirmations, qui nous rendent plus indulgents pour ses lubies scientifiques (3).

Laissons de côté les questions de détail : quel est

(1) XLIII, 15. — (2) XXXVI, 27. — (3) XC, 40.

son système, en résumé ? Bernardin est toujours, et plus que jamais, partisan des causes finales. Cette explication du monde est-elle rejetée sans débats par la science moderne ? En 1903, le monde scientifique célébrait le cinquantenaire d'un professeur du Muséum, « à qui, disait M. Liard, n'est pas déplaisante la recherche des causes finales » (1). Et de même l'explication de la nature par les harmonies est-elle tombée en désuétude, ruinée par des hypothèses nouvelles ? M. Janssen terminait récemment une conférence sur la constitution du soleil et l'observatoire du Mont-Blanc par des réflexions qui semblent empruntées aux meilleures pages des *Harmonies* (2). Bernardin n'eût pas mieux dit, mais il n'eût pas parlé autrement. Pendant quelque temps il a été à la mode de le railler, grâce à ces *Harmonies* apocryphes, et surtout dans un petit clan de pseudo-savants qui voient d'abord dans la science la négation haineuse du spiritualisme et du christianisme. La vraie science, qui ne fait pas de politique, est au-dessus de ces mesquineries, maintenant. Mais au temps de Bernardin il n'en était pas de même, et Saint-Pierre s'est heurté à des savants qui n'admettaient que la science athée. Un écho de ses combats résonne encore dans les *Harmonies* :

Chaque homme, dominé par une passion, a quelque ressemblance avec l'espèce d'animal qui en est le type. Ce caractère de bestialité est surtout commun dans les athées, et s'y manifeste d'une manière hideuse. Quoiqu'on dise qu'il n'y ait pas d'athées de bonne foi, notre affreuse révolution n'a que trop prouvé qu'il en existe. D'ailleurs j'ai eu moi-même assez d'occasions de connaître leurs principes, leur conduite, leur personne, étant forcé de vivre avec eux et de

(1) *Revue Internationale de l'Enseignement*, 15 janvier 1903, p. 48.

— (2) *Bulletin de la Société Normande de Géographie*, 1901, p. 361.

combattre leurs systèmes. Je n'en ai pas vu un seul qui n'eût dans ses traits quelques-uns de ceux d'un animal destructeur ou d'un reptile, surtout lorsqu'ils sont animés par leur passion dominante, qui est l'orgueil. Dans nos prétendus savants, j'ai remarqué un astronome célèbre par son athéisme qu'il prêche partout. Sa tête, par son gros crâne nu et ses yeux enfoncés, ronds et mornes, ressemble à une tête de mort. Comme il a de petites cuisses et de petites jambes, quand il marche il semble ramper. Un homme d'esprit, le voyant venir un jour vers nous, me dit : Voilà le fils aîné de Satan. En effet, sa figure me rappela au juste le portrait qu'en fait Milton (1).

L'homme d'esprit, c'est Lemercier, et l'astronome disgracié par la nature, c'est Lalande (2).

Certes, je ne donne pas ce passage comme un modèle de bon goût et de courtoisie. C'est de la polémique, et non de la discussion. Il y a là de la rancune, mais il y a là surtout des ripostes, ce qui est une circonstance atténuante. Enfin cela prouve que le talent combattif de Bernardin ne s'était pas affaibli. On ne s'ennuie pas à lire dans les *Harmonies* les querelles plus ou moins scientifiques. Ce livre, du reste, vaut surtout par sa valeur littéraire.

Le plan du livre est donné par la table des matières des trois volumes qui devaient le composer : le premier volume comprend un préambule, l'organisation d'une école primaire, le plan général des harmonies de la nature, les harmonies solaires et lunaires, et se termine par *le matin du jour de la mort de Socrate*. Le second volume est consacré aux harmonies aériennes et aquatiques ; le troisième renferme les harmonies terrestres : il finit par l'harmonie des enfants à l'école primaire, et une récapitulation des harmonies (3).

(1) XIII, 40. — (2) LIV, 20. — (3) XC, 80-82.

Ce plan est commenté en quelques pages, écrites au moment où Bernardin transforme ses réflexions sur la pédagogie en cours à l'École normale ; cela se termine par une image simple et fraîche : « Vous avez vu quelquefois une petite goutte de rosée, jouet des vents, suspendue à un fil d'araignée sur le sein d'une fleur. Si le soleil l'éclaire, comme un microscope elle découvre de nouveaux mondes, elle brille comme une étincelle, mais bientôt elle s'évapore. Redoublez, je vous prie, votre attention, car je ne suis qu'un homme, et je vais parler des harmonies de la nature » (1).

Ce plan étant très vaste et très élastique, Bernardin peut y faire entrer un certain nombre d'anciennes études, un fragment d'un roman sur l'Égypte, un souvenir de son *Mémoire sur la Ménagerie*, des passages de l'*Amazonie* (2). Il comptait également, nous l'avons vu, fidèle à sa vieille habitude, parler de sa propre biographie, payer une fois de plus les dettes de sa reconnaissance, toujours vivace, à ses anciens amis, Mustel, Munich, Duval, Chateaufvinski, Taubenheim, Dolgorouki, Mesnard, etc. (3).

Il voulait également, pour éviter l'écueil d'un pareil livre, la monotonie, changer de plume, de style, introduire dans un traité de pédagogie toutes les Muses. C'est tantôt, sur le modèle du *Chant du Départ*, une espèce de poème lyrique en prose : l'*Ode du Peuple Français pour le Roi* (4) ; et tantôt le genre roman ou nouvelle est mis à contribution, et d'une façon fort originale : « Suivant la tradition arabe, Adam écrivit dix livres qui ont été perdus. Cependant nous en citerons un petit fragment qui en a été retrouvé par l'Académie

(1) LXI, 171. — (2) XIV, 45 ; XXXVI, 43 ; CXXI, 9. — (3) XXXVI, I, 2, . 13. — (4) CX, 100.

anglaise établie à Calcutta, et qui expose d'une manière intéressante le premier établissement de la puissance humaine sur la terre. C'est le *Journal du voyage d'Adam autour du monde* » (1). Cette historiette est fort étrange : Adam devient une espèce de Robinson Suisse préhistorique, animé de la sensibilité du XVIII^e siècle : il rêve les rêveries de Rousseau sur l'état de nature ; il découvre (déjà !) la théorie de la fonte périodique des glaces du pôle.

Des anecdotes touchantes ou naïves doivent également soutenir l'intérêt. Ainsi, pour apprendre aux enfants de l'école primaire qu'il faut se défier de la pierre à mouches, composition arsenicale très dangereuse, il raconte la mort de son chien Athis, foudroyé par une assiette de ce poison (2). Quelquefois, c'est la forme oratoire que prend sa pensée : l'éloquence « sensible » apparaît dans cette apostrophe aux petits qu'on laisse jouer aux portes des abattoirs : « Cruels enfants, cet animal dont les agonies vous amusent, a labouré vos terres ; auprès de son cadavre est celui de la vache qui vous a nourris de son lait. Voilà celui de la brebis dont la toison vous a revêtus, et celui de son agneau auquel on a tant de fois comparé votre innocence. Détournez vos yeux de ce funeste spectacle, ou l'ingratitude, en fermant vos jeunes cœurs à la pitié pour les animaux vos bienfaiteurs, les endurcira bientôt pour vos propres parents » (3).

Le style est pittoresque, plein de trouvailles comme celle-ci : « le crocodile se tient en embuscade dans les roseaux du Nil, où il ressemble, dans son repos, à un grand tronc d'arbre renversé. Mais son corps, sale et raboteux comme une vieille écorce, n'est qu'une gueule

(1) XXI, 65-67. — (2) XII, 36. — (3) XII, 31.

profonde portée sur des griffes » (1). Ces bonheurs d'expression produisent de l'effet parce que le style de Bernardin est simple. Comme tous les vrais écrivains, il se contente de l'ancien vocabulaire pour rendre des impressions neuves. Les mots créés sont très rares chez lui : je n'en ai remarqué qu'un, souvenir de Virgile : « ses vers harmonieux font entendre les susurres des abeilles » (2).

La valeur du style vient donc uniquement de la valeur de l'idée : il est simple, gracieux, ou élevé, comme la pensée qui l'emporte. Dans le préambule, Bernardin raconte comment il prépara pour la première fois son recueil : « Comme une hirondelle, qui, battue de la tempête pendant tout l'été sur une côte orageuse du Spitsberg, veut faire une ponte avant l'hiver, pétrit de la terre, arrache le duvet de sa poitrine pour en tapisser le nid de ses petits, je recueillis les débris de mes études, les mémoires de mes voyages, et je tirai de mon cœur les sentiments les plus intimes pour en réchauffer un jour celui de mes enfants » (3). La grâce n'est pas son seul domaine : il y a dans son dernier livre des beautés de premier ordre, comme la fin de ce morceau : « C'est l'obliquité des vents sur la terre qui agite si agréablement les herbes des prairies, les feuillages des forêts, les crinières des quadrupèdes, et qui donne tant de force aux ailes des oiseaux. Combien de fois n'ai-je pas vu l'aigle marine voler dans l'aire même du vent le plus furieux, et à la faveur de son obliquité et de sa violence même, glisser comme sur un plan incliné dans les airs, et s'élever au-dessus des tempêtes ! Ainsi, dans les passions qui agitent notre vie et nous ramènent sans cesse vers la terre, une âme

(1) XXXVI, 32. — (2) XXXVI, 22. — (3) CLXX, 2.

vertueuse déploie ses ailes, et, à la faveur même des orages, s'élève vers les cieux » (1).

Ne disons pas : c'est du Chateaubriand. Non, c'est du Bernardin de Saint-Pierre.

C'était presque trop beau pour un livre de pédagogie. Si Bernardin avait pu publier lui-même son œuvre, nous aurions au moins deux traités d'éducation écrits en bon français, *l'Emile*, les *Harmonies* ; et le livre de Bernardin serait le moins chimérique des deux. Il est rédigé en leçons que l'auteur suppose adressées par l'instituteur à des enfants (2). Bernardin tente ainsi de réaliser ses rêves de « puériculture », et, tout en regrettant une fois de plus que Carnot ne lui ait pas permis, sous le Directoire, de se mettre à la recherche des petits prodiges (3), il pense pouvoir être utile à tous les enfants du pays, en traçant le plan de l'école idéale où on formera « des hommes, des républicains, dont l'honneur, le devoir et la religion sont d'obéir aux lois » (4). Il distingue deux sortes d'écoles superposées : d'abord l'école primaire, où les études dureront deux ans, et qui sera gratuite : « Apprenez-leur, dans cette première école, à aimer Dieu et les hommes, à ne commencer aucun ouvrage sans le recommander à Dieu, à ne pas craindre la mort... Apprenez-leur à ne pas faire aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fit. C'est le premier lien des harmonies fraternelles » (5). Il voudrait que l'on fit chanter à l'école des chants patriotiques : « Je ne vous parlerai pas de l'hymne de Castor et Pollux qui fit gagner plus d'une bataille aux Spartiates. Celle des Marseillais, faite par Delile (*sic*), n'a pas inspiré moins de valeur à nos soldats citoyens » (6).

(1) xxxvi, 53. — (2) xxv, 87. — (3) lxi, 121. — (4) lxxiii, 19. — (5) xcvi, 39. — (6) lxxiii, 17.

Après ces deux années, l'enfant passe dans une école supérieure. Là, Bernardin veut qu'on se préoccupe avant tout de l'instruction morale et philosophique : la grande salle sera décorée par les statues des philosophes, Orphée, Confucius, Marc-Aurèle, Epictète, Fénelon, Jean-Jacques (1). Comme spécimen de l'enseignement moral qu'on y devrait donner, Bernardin reproduit la *Mort de Socrate*, qu'il avait composée pour son Paul (2), et il en explique l'utilité aux instituteurs :

C'est par de semblables dialogues, tirés des personnages les plus intéressants de l'antiquité, qu'on peut familiariser les enfants avec tous les événements de la vie, et surtout avec la mort qui en est le dernier. Je n'ai mis dans celui-ci que ce qu'on trouve dans l'histoire de Socrate. Un instituteur des écoles primaires peut s'exercer sur de pareils sujets, et y réussir beaucoup mieux que moi, en les appliquant aux besoins de ses élèves. C'est par eux qu'il doit finir ses leçons du soir, afin que les images s'en gravent d'autant mieux dans la mémoire pendant la nuit.

Mais il est temps de terminer la nôtre. L'astre du jour est couché. Il a déjà fait sentir quelques effets de sa présence dans la nature à l'occident. Les vapeurs de l'horizon sont teintes de rouge. Leurs reflets colorent de rose les neiges qui couvrent les sommets des montagnes. Les flancs en sont sillonnés de raies blanches et noires. Déjà des ruisseaux jaunes en découlent au fond des vallons, et confondent leurs murmures avec le bruit des vents qui font gémir les forêts. La terre, comme un enfant qui vient de naître, pleure et gémit, entourée des bandelettes et des langes de l'hiver. Cependant les rayons de la vie paraissent déjà dans ses traits. Les mousses d'un vert d'émeraude tapissent les roches et les troncs des arbres. Les bourgeons du sureau entr'ouvrent leurs étuis, et ceux du marronnier d'Inde se gonflent, tout brillants de la glu qui les préserve du froid. Le rouge-gorge et le roitelet ont chanté leur chanson du soir. Ils sont couchés dans le tronc mousseux d'un arbre, sous le feuillage

(1) xcvi. 41. — (2) clxxx, 1.

du lierre toujours vert, tant la nature a employé de prévoyance pour l'enfance et la faiblesse des êtres. Cependant le froid de la nuit se joint à celui de la saison. L'eau reste suspendue aux toits en longs cristaux ; la terre se durcit et résonne au loin sous les sabots des paysans. Déjà la lune s'élève sur notre horizon, et nous renvoie la lumière du soleil qui éclaire un autre hémisphère. Ainsi elle partage comme une mère le soin de la terre avec le père de la chaleur et du jour. Une infinité d'étoiles brillent au firmament. La nuit qui nous découvre tant d'astres est une image de la mort qui nous découvrira sans doute d'autres vies.

O enfants de l'école primaire, qui vivez sous l'empire du soleil, votre naissance a été semblable à celle de l'année. Vous êtes entrés dans cette harmonie de la mort et de la vie, pleurants et gémissants. Vous viviez, et vos yeux ne voyaient point : vos membres ne pouvaient agir. Vous ne pouviez faire entendre vos besoins que par de tristes vagissements. Ce n'est point le soleil qui a pris soin de vos premiers jours. C'est votre mère qui vous a réchauffés sur son sein, qui vous a nourris de son lait, vous veillant jour et nuit, essuyant vos larmes, prévoyant tous vos besoins, et faisant de tant de sollicitudes l'objet le plus cher de ses plaisirs. Allez maintenant vous réchauffer près d'elle au foyer paternel. Allez vous-mêmes réjouir le cœur de vos parents. En leur répétant vos premières leçons, regardez vos instituteurs comme d'autres parents chargés par la patrie d'aider les vôtres en éclairant votre raison. Considérez les uns et les autres comme des agents de cette Providence qui gouverne l'univers et veille particulièrement sur vous (1).

Ce morceau est long, et paraît court à la lecture, tant il est curieux. C'était la première fois que l'on songeait à parler aux enfants sur ce ton-là. Même aujourd'hui nos docteurs ès pédagogie auraient plus d'une bonne idée à prendre dans les *Harmonies*. Ce n'est pas, bien entendu, que l'on n'y rencontre un certain nombre de pensées discutables ou mauvaises. Ainsi sa façon de

comprendre la discipline paraîtrait peu pratique : « Les récompenses seront d'entendre pour leçons les éléments des droits et des devoirs de l'homme ;... d'être nommé à la pluralité pour aider le maître aux leçons. Les punitions seront d'être banni, à la pluralité, pour une ou plusieurs leçons » (1). Voilà un châtement qui n'effrayerait guère les mauvais élèves. Et voici qui effrayerait plus d'un père de famille : Bernardin imagine une sorte de vaccination contre les passions : « Il faut inoculer aux enfants les maladies morales, afin de les en préserver. Ces âmes tendres, disposées à la confiance, sont toutes prêtes à s'épanouir à la louange, à la réputation. Mais quand le vent des mauvais bruits souffle, alors elles se flétrissent, en éprouvant des convulsions mortelles. Je voudrais donc qu'on essayât sur elles quelques mauvais bruits, surtout sur le point d'honneur. Leur tempérament moral se fortifierait. Elles éprouveraient des peines, mais elles s'éprouveraient contre le venin mortel par l'illusoire » (2). Il y a, dans la pédagogie de Bernardin, tout un côté qui choquerait, si son livre était fait directement pour les enfants, et qui pourrait même induire en erreur la prudence un peu courte de maîtres inexpérimentés. Il y a dans les *Harmonies*, sur toutes les questions qui se rattachent à la passion sexuelle chez les enfants, je ne dirai pas une légère teinte d'érotisme, cela ne va pas jusque-là, mais tout au moins une certaine complaisance à traiter ces sujets, sans la froideur sérieuse qu'il convient d'y apporter (3).

La volupté, même atténuée, est désagréable dans un livre destiné à former les maîtres de l'enfance (4). Bernardin semble avoir été quelquefois en proie à la han-

(1) xcvii, 38. — (2) clxxxiv, 1. — (3) lxxiii, 45. — (4) lxxiii, 43.

tise des idées et des figures passionnelles. Son exaltation conjugale ne l'a pas tout à fait abandonné, quand, le matin, il s'installe à son bureau. Ce n'est pas une estampe de Greuze que je vois accrochée au mur de son cabinet, devant ses yeux, mais une gravure de Lancret, de Boucher, ou même de Fragonard. Ne cherchant, dans cette étude, à plaider ni pour ni contre Bernardin, mais à établir uniquement la vérité, et à montrer surtout la répercussion de son existence sur son œuvre, j'ai dû parler du mauvais côté de son hyperesthésie sexuelle. Il reste à étudier le contre-poids qui a empêché Bernardin de Saint-Pierre de verser dans l'érotisme, et quelles forces morales vont apparaître peu à peu, non plus dans la partie pédagogique, mais dans la doctrine générale des *Harmonies*.

D'abord qu'est-ce que l'auteur entend exactement par l'harmonie ? Il en explique la signification très clairement : « En donnant à ce mot le sens le plus étendu, nous définissons l'*harmonie* la réunion de deux contraires, et la *discordance* le choc de ces mêmes contraires. La première est la source de tous nos plaisirs, la seconde celle de tous nos maux. Ainsi les heures du matin et du soir sont les plus intéressantes du jour, parce que la lumière s'y marie avec l'ombre ; le commencement du printemps et de l'automne donne les jours les plus agréables de l'année parce qu'ils sont mélangés des chaleurs de l'été et des fraîcheurs de l'hiver » (1).

Dans l'ordre des phénomènes sensibles, Bernardin réduit l'harmonie au mouvement circulaire, « qui est celui des astres, ... celui des arbres, même des branches, si agréable lorsque le vent balance leur cime » ; c'est

(1) CXLIX, 14.

la même chose dans les mouvements volontaires, comme ceux des oiseaux qui semblent prendre plaisir à voler en rond ou en spirale, comme ceux des danseurs dans les bals (1). Bernardin a conçu un système si uni et si compréhensif qu'il en a pu tirer même une esthétique : des harmonies naturelles il déduit « les diverses origines de nos arts, de nos goûts, des langues, de l'éloquence, et même de la poésie » (2). C'est surtout une poétique qu'il cherche à établir, et fort nouvelle : « la poésie peut se diviser en autant de genres qu'il y a d'harmonies dans la nature. Le lyrique se rapporte principalement au soleil, etc. » (3). Un genre peut atteindre son plus haut développement par la combinaison des harmonies et des contrastes. C'est grâce à l'application inconsciente de cette loi que Shakspeare s'est élevé si haut (4) ; c'est dans ses drames que Bernardin trouve des exemples, lorsqu'il cherche des mots sublimes, ceux qui « partent d'une passion et viennent aboutir à une vertu ou à une harmonie morale qui est une consonance de la divinité » (5). Aussi Bernardin de Saint-Pierre n'hésite-t-il pas, tout en reconnaissant les imperfections du grand dramaturge, à le proclamer supérieur à nos plus grands classiques :

C'est par ces oppositions que Shakspeare, malgré ses exagérations et ses défauts de goût, produit souvent plus d'effet que nos tragiques français, plus occupés de l'harmonie du style que de celle de leur composition. Il ne balance pas à mettre en scène un esclave et un tyran, un bouffon et un sage, un roi et un fossoyeur. L'intérêt si touchant de Roméo et de Juliette porte principalement sur

(1) cx, 89 ; cf. Paul Souriau, *l'Esthétique du mouvement*. —
(2) XLII, 34, et CII, 56. — (3) XXXVI, 45. — (4) XXXVI, 47. —
(5) XXXVI, 63.

l'amour extrême de ces jeunes gens, et sur la haine invétérée de leurs familles. Otez celle-ci ; ce n'est plus qu'un drame commun. Mais le contraste des passions inspire bien plus d'intérêt lorsqu'elles se combattent dans le même cœur. Tels sont l'amour et la jalousie dans Othello (1).

On voit la valeur d'un système qui permet à Bernardin de trouver, avant les romantiques, les raisons sérieuses que l'on a pour admirer Shakspeare. Cette critique *a posteriori* ne lui suffit pas pourtant : il tire de sa doctrine générale des harmonies l'idée d'un genre littéraire absolument nouveau ; il en formule ainsi la théorie :

Si j'ose dire mon avis, après avoir cité de si grands modèles, je trouve qu'il manque souvent un degré de perfection aux caractères les mieux contrastés de nos drames. C'est un caractère intermédiaire ou harmonique entre deux opposés : par exemple un économe entre un avare et un prodigue ; un époux heureux entre un célibataire et un libertin ; un homme libre entre un esclave et un despote. La vertu est dans le milieu, ainsi que la beauté, la bonté, le bonheur. On reproche en général aux caractères sages et sans passion, entre autres au Caton d'Addison, de ne produire qu'un effet médiocre au théâtre. Sans doute c'est parce qu'ils y sont isolés ; ils en feraient le plus grand ornement s'ils y étaient contrastés par leurs extrêmes. Les vertus placées entre des défauts et des vices seraient comme ces sites magiques que la nature a ménagés au sommet des âpres montagnes entre des glaciers et des volcans pour y servir d'asile à la liberté des mortels. Dans les personnages même où deux passions opposées se combattent, quel effet céleste n'y produit pas le retour inopiné de la raison et de la vertu ? C'est comme un rayon de soleil qui apparaît, à travers un ciel orageux, sur une mer agitée (2).

Armé de son criterium, à savoir que toutes les vraies beautés viennent de la nature, de ses harmonies et de ses contrastes, Bernardin pénètre dans le domaine des

(1) xxxvi, 45. — (2) xxxvi, 45.

beaux-arts, et prouve victorieusement que la peinture admet nombre de conventions mensongères, par exemple, « lorsqu'elle introduit des chevaux qui traversent l'atmosphère en volant. En vain elle leur donne des ailes. Ce n'est qu'une monstruosité de plus. Où sont les muscles vigoureux qui doivent les attacher à leurs épaules, tenir en équilibre et faire mouvoir des corps si pesants ? Combien de plafonds semblables sont cités comme dignes d'admiration, peut-être parce qu'il est difficile de les considérer, si ce n'est la tête renversée » (1).

Jusqu'ici nous n'avons trouvé qu'unité dans cette esthétique. Au contraire, une contradiction formelle semble apparaître dans les pages qu'il a consacrées à l'art chrétien. Une opposition, en apparence irréductible, éclate entre les deux morceaux suivants. Dans le premier, Bernardin fait une critique sévère, presque violente, de la peinture religieuse, surtout dans les écoles flamande, espagnole et italienne. Il proteste contre ces tableaux où abondent les scènes horribles, où l'on ne voit que bourreaux et victimes, démons et damnés, supplices et tourments ; partout de la douleur, partout du sang. Pour lui, il refuserait d'habiter un appartement orné de pareils chefs-d'œuvre : ils ne peuvent inspirer que le dégoût ou la méchanceté. Des pays où règne une pareille manie, sont sortis « des hommes fameux par l'atrocité de leur caractère. Tels ont été parmi nous Damiens et Robespierre, enfant de chœur dans son enfance ». Tout cela, dit-il en résumé, est la faute du catholicisme : « Oh ! que Rome, qui offre aujourd'hui en peinture les scènes de massacre qu'elle exécutait autrefois en réalité, qui n'a régné sur

(1) xxxvi, 67.

l'univers que par la terreur, établirait aisément un empire plus durable et plus doux, si, au goût des arts qui la distingue, et aux lumières de la philosophie, elle joignait la morale pure de l'Évangile! Ses prêtres seraient plus révéérés que ses anciens sénateurs » (1). Notons que ce curieux passage, qui semble une réfutation anticipée du *Génie du Christianisme*, appartient, de par une allusion du contexte à la prise d'Anvers, à la rédaction de 1795, et passons au second morceau. Quel contraste ! N'est-ce pas une page de Chateaubriand, et du meilleur, que cette glorification de la cathédrale :

Nous comprenons, dans l'architecture végétale, le genre gothique. Ses gros piliers [massifs], qui contrastent avec ses faisceaux de petites colonnettes, ses portions de cercle qui se croisent en ogives dans ses voûtes et dans ses fenêtres souvent formées de vitres colorées, imitent les troncs épais des hêtres, les jeunes plants d'arbres qui filent par groupes vers les cieux, l'entrelacement de leurs rameaux, et la lumière blanche, verte et bleue qui les éclaire dans les forêts. Souvent ses chapiteaux sont décorés de figures des oiseaux et des petits quadrupèdes qui les habitent. Ses ombres obscures, ses jours colorés, son élévation et ses hardiesses, jettent l'esprit dans une méditation profonde et religieuse, comme au sein d'une haute et sombre futaie (2).

Cela, c'est l'église réouverte par le Concordat, c'est l'église où il va à la messe avec sa seconde femme. Il n'y a donc pas, si l'on veut, contradiction entre ces deux morceaux : mais, de l'un à l'autre, la croyance de Bernardin a évolué. De son déisme agressif contre l'Église, il est revenu, guidé par une petite main très douce, au catholicisme de sa jeunesse, et la doctrine

(1) XXI, 59-60. — (2) XXXVI, 43.

religieuse des *Harmonies* en a été profondément modifiée.

Ces deux états successifs de son esprit sont très nettement caractérisés dans l'ouvrage par deux séries de textes opposés. Pendant la période révolutionnaire, le citoyen Bernardin attaque l'Eglise dans son chapitre capital, la douzième harmonie sur les concordances entre l'homme et Dieu, celle qui renferme toutes les autres, dit-il; son hostilité est très nette : « une religion pèche contre les lois de la nature, quand, au lieu de soumettre l'homme à Dieu, elle le soumet à un pontife, à un prêtre » (1). Il reproche à l'Eglise d'entretenir et d'exploiter la vanité, l'ambition, la crainte de la mort, la peur de l'enfer (2) : aussi voudrait-il qu'on lui interdît l'éducation des enfants (3). On doit sans doute enseigner une religion à l'école, mais une religion neutre, dépouillée de toutes les différences qui séparent les divers cultes, se réduisant par conséquent au déisme, à un déisme religieux et proclamant la Providence (4). Aussi Bernardin veut-il que l'on prémunisse les enfants contre un sentiment qui pourrait les faire retomber sous le joug, la crainte de la mort : on doit les habituer à cette idée : « Je mènerais, par un clair de lune, nos enfants la nuit dans le cimetière voisin » (5)... Et Bernardin développe le sermon laïque qu'il leur ferait pendant cette promenade macabre qui ne serait pas du goût de tous les parents. C'est la même doctrine qu'il prêche aux hommes faits, avec une espèce de poésie sombre qui fait songer au *de Naturâ* (6). Sa sérénité philosophique rappelle le calme glacial de Lucrèce, avec l'ironie en moins, car il y a de la pitié,

(1) XIII, 26. — (2) XCVII, 43. — (3) XIII, 27. — (4) CLXX, 2-14. — (5) XCH, 39. — (6) LXX, 35-36

de la sympathie, dans le dialogue qu'il engage avec son lecteur, dont il devine, dont il réfute plus ou moins bien les inquiétudes, les doutes, les terreurs. Il lui offre dans l'au-delà un asile, plutôt qu'un paradis, et cet asile c'est le soleil (1). On peut à son choix y rester, y goûter, suivant ses préférences, des joies astronomiques ou des jouissances sentimentales ; ou bien l'on peut quitter le soleil sur un de ses rayons et parvenir jusqu'à une autre planète où l'on recommence une nouvelle existence (2). Les élus de Bernardin de Saint-Pierre qui préfèrent s'en tenir à la vie solaire, « passent sans cesse de découvertes en découvertes, et de ravissements en ravissements. Sans cesse ils voient arriver dans le séjour fortuné des objets nouveaux dignes de tout leur amour, des enfants qui ont aimé leurs parents en supportant leurs défauts, des époux toujours fidèles dans le cours d'une longue vie, ceux qui ont éclairé ou défendu une patrie ingrate, ceux qui ont expié leurs fautes par un sincère repentir, enfin tous ceux qui ont aimé Dieu et les hommes » (3).

Cette conception de la vie future, où l'on retrouve bien l'ancien rêveur de paradis terrestres, est comme un christianisme décoloré, désenchanté, à peine attiédi par une sorte de panthéisme mystique : « Je recevais, à la vue de la nature, je ne sais quelle joie secrète. La douce verdure, les fleurs aimables, un arbre, étaient mes livres de théologie. Les grands chênes élevaient mon âme au ciel » (4). La mort même de son petit Paul, dont il parle aux enfants de son école idéale, ne peut altérer sa sérénité philosophico-religieuse (5). Je ne sais si on peut le ranger, à cette époque, dans la caté-

(1) CIX, 94-95. — (2) CLXXII, 25. — (3) XIII, 37. — (4) CXV, 10. — (5) CH, 57.

gorie de ceux que le catholicisme appelle les chrétiens du dehors. A coup sûr, il est hors l'Eglise et contre l'Eglise. Il englobe la théologie dans son mépris général pour toutes les sciences livresques ; avec une ironie à la Renan, plutôt qu'avec la raillerie voltairienne, il conclut ainsi :

Si le physicien ne met l'homme que dans le règne des animaux, le métaphysicien le classe avec les anges. Il regarde ses passions comme celles d'une nature dépravée : il lui cherche une origine céleste non dans les lois de la nature qu'il réprouve, mais dans des livres qu'il approuve, non dans les ouvrages de la divinité, mais dans ceux des hommes. Le présent, qu'il voit, n'est rien pour lui ; le passé et l'avenir, qu'il ignore, sont tout. Il ne s'en fie point à son propre témoignage, mais à l'autorité de ses semblables. Du sein de leurs livres il s'élançe à travers les siècles ; entouré de leurs sombres nuages, il se croit un aigle qui plane au haut des cieux ; mais il a beau s'élever, il ne sort point de sa bibliothèque, semblable à une mouche qui y est renfermée, et qui croit voler vers la lumière qu'elle aperçoit à travers les vitres : trompée par leur transparence, elle vole de l'une à l'autre, et les frappe, en bourdonnant, de sa faible tête. Etourdie de son vol et de son propre bruit, elle croit faire un grand chemin dans les airs ; mais après de longs efforts et de vains murmures, elle se trouve toujours sur le même carreau (1).

Pour lui, méprisant ce qu'il regarde comme les constructions passagères de l'esprit humain, il entonne son *exegi monumentum* avec un bel élan d'orgueil à peine retenu par la modestie littéraire : « Nous avons fondé notre édifice sur le temple inébranlable de la nature. Ce n'est que l'ouvrage d'une faible hirondelle, construit d'argile et de plumes tirées de son sein. Ce n'est qu'un nid destiné à quelque oiseau malheureux ; mais il

1) XXI, 43.

est bâti sur un rocher. Ni les sombres nuages de la calomnie, ni les tonnerres du fanatisme, ni les ouragans des factions ne pourront l'ébranler, et le temps même qui renverse tous les monuments des hommes en respectera les bases posées sur celles de la nature » (1).

C'est généralement au moment où l'on se proclame arrivé au but, soit au bonheur, soit à la richesse, soit à une vérité, que l'on éprouve une déception brusque : malheur, ruine, erreur. Le temple qu'il croyait avoir élevé à la Nature va redevenir l'église du Christ : Bernardin va y accueillir le prêtre qu'il repoussait. Il n'a pas du reste grand'chose à changer à son système : il lui faut surtout supprimer quelques formules agressives. Du moment que l'écrivain est redevenu catholique, son œuvre va devenir chrétienne. C'est comme un temple païen que l'on consacrerait au culte en plaçant une croix sur son fronton. Bernardin fait les quelques retouches nécessaires : il ajoute une auréole à la Nature, et ce sera la Vierge. A côté de l'Être Suprême il dessine quelques anges, et c'est Dieu le Père : « Arrêtons-nous un moment à considérer les harmonies de la montagne que nous habitons. Figurons-nous que nous sommes, dans les cieux, un de ces êtres invisibles que l'Être Suprême a préposés au gouvernement de ce globe. Considérons-le tel qu'il parut au jour de la création... » Remarquons-le : chez Bernardin, la conversion de l'écrivain est moins complète que celle de l'homme, ou tout au moins elle est plus timide au début : il se corrige en effet à la fin de la phrase que j'ai interrompue au moment où elle semblait un acte de foi complet : « tel qu'il parut au jour de la création,

(1) XXI, 43.

suivant les sentiments des peuples d'Orient » (1). On sent encore l'hésitation, et je ne sais quelle mauvaise honte, dans cette concession faite à la religion de sa femme : « On fera lire aux élèves de la patrie des morceaux de Sénèque, de Confucius, de Socrate, de Fénelon, des philosophes de toutes les nations qui ont écrit pour rapprocher tous les hommes. On leur lira même des morceaux de l'Évangile, de l'Ancien Testament, et des principaux codes religieux qui rapprochent les hommes en leur inspirant une bienveillance universelle » (2). Ce même est, comme l'on voudra, une grande audace, ou une petite lâcheté. Bernardin fait passer en contrebande l'Évangile entre un Confucius et une collection de codes religieux ; mais enfin, vaille que vaille, voilà l'Évangile réinstallé dans les *Harmonies*, et cet esprit nouveau va souffler de plus en plus fort. Maintenant Bernardin croit avec plus de ferveur à la bonté de Dieu, et il expose cette ardeur nouvelle dans une sorte de parabole :

Comme un homme, naufragé, sur un écueil aride, juge aux fruits que les flots jettent sur son rivage qu'il y a quelque ile fertile aux environs, j'ai pensé, aux bienfaits disséminés sur notre terre malheureuse, qu'il y avait de la bonté dans les cieux. Christophe Colomb, à la vue d'un roseau d'une espèce inconnue jeté par les courants de l'ouest sur le sable des Canaries, soupçonna vers l'Occident un nouveau monde. Il se confirma dans cette idée, d'après ce sentiment que Dieu n'a rien fait en vain, et il en conclut que le vaste océan devait renfermer encore d'autres terres habitables. Fort de cette grande pensée, malgré la faiblesse de ses moyens, l'indifférence des cours auxquelles il s'adressa, et le mépris de leurs orgueilleux docteurs, il s'embarqua sur des mers non naviguées, pour découvrir la moitié du globe, avec un équipage toujours prêt à se révolter

(1) XXI, 19. — (2) V, 28.

contre lui. Dans sa route, il se consolait de l'injustice des hommes, et se réjouissait d'approcher d'un nouveau continent, en voyant passer auprès de son vaisseau, tantôt une plante nouvelle, tantôt un petit oiseau étranger.

Je me suis dit de même : d'où viennent mes jouissances, au milieu de mes désirs et de tant de privations ? Dieu n'a rien fait en vain. Il n'y a point d'effet sans cause. La portion de beauté et de bonté que je vois sur la terre doit avoir son origine dans les cieux. Cherchons-en les lois. Je me suis donc abandonné à cette ravissante étude, quoique persécuté par les docteurs de mon temps, et traversé par mon propre équipage, c'est-à-dire par mes passions. Ma raison même, qui devait les gouverner, se tournait contre moi, [et] me disait souvent : « A qui veux-tu plaire ? A des ingrats qui te dépouilleront du fruit de tes travaux et qui déjà te calomnient d'avance ; à une foule d'indifférents qui te disent — que t'importe la calomnie ? — dans le temps même où elle incendie les empires, et lorsque ses charbons ardents noircissent tout ce qu'ils ne brûlent pas : Retourne au rivage, ne vogue point en pleine mer : vis obscur et heureux. »

Pendant, au milieu de ces troubles, j'étais consolé quand, tout à coup, j'apercevais une convenance parfaite, une solution lumineuse, et des arts nouveaux, flotter, pour ainsi dire, autour de moi. Le plus grand plaisir de la raison est de trouver la raison de son plaisir. Je me disais : je suis en route ; j'approche d'un nouveau monde ; je navigue dans ces courants. Oh ! quand verrai-je la terre de l'intelligence et de la vérité, le continent des beautés et des amours éternelles ? Je ne peux y aborder qu'à la mort ; mais, pendant la vie, recueillons-en quelque roseau flottant, et montrons au moins à mes contemporains quelques-unes des perspectives enchantées de ses rivages (1).

Et quel'on ne dise pas : — mais c'est du simple déisme ! mais tout déiste un peu sentimental contresignerait cette théorie de la Providence ! — Le sentiment intime de Bernardin a changé. M. de Saint-Pierre est en train

(1) *CH*, 57.

de rédiger et de proposer à Rome, pour son compte personnel, un petit concordat : il ne demande pas mieux que d'aller à la messe, à condition d'y pouvoir prier et chanter en français. Il remarque d'abord que, en général, « les harmonies religieuses sont attachées aux langues mortes : la juive à l'ancien hébreu, le christianisme catholique, en Espagne, Italie, Portugal, à la langue latine » (1). Il semble oublier la France ; mais, à la page suivante, il insiste sur le côté français du problème :

Les religions suivent le sort des langues. Je tire de cette importante observation deux conséquences très essentielles : la première, c'est qu'il faut qu'un peuple parle la langue de sa religion pour y rester attaché. Il est très remarquable que les peuples qui prient Dieu dans leur langue maternelle tiennent plus à leur religion : tels sont les Juifs, les Arabes, les Turcs, et chez nous les communions dissidentes, chez lesquelles il y a bien moins de renégats que dans les catholiques. Il est donc nécessaire de faire chanter en français les offices de nos églises, afin de lier le peuple français à sa religion, et mettre d'accord les paroles et les sentiments des fidèles, comme le voulait saint Paul. Mais comme toute réforme doit se faire peu à peu, je voudrais qu'on laissât subsister quelque temps dans la langue sacerdotale la messe, et toutes les fonctions religieuses qui renferment des mystères, mais qu'on introduisît dans le reste des offices de l'Eglise gallicane non seulement des psaumes français, mais des prières et des hymnes françaises qui eussent des rapports directs avec les besoins de notre patrie, plutôt qu'avec ceux de Jérusalem. C'est par des moyens semblables que les missionnaires et surtout les jésuites avaient attiré au catholicisme tant de peuples sauvages en leur composant des cantiques dans leur langue...

La deuxième conséquence qui résulte des relations que la religion de chaque peuple a avec sa langue, c'est qu'il faut tolérer toutes les communions : damner un homme parce

(1) XIII, 26.

qu'il n'est pas catholique, c'est l'envoyer en enfer parce qu'il ne parle pas un des dialectes de la langue latine. D'un autre côté, c'est n'ouvrir le ciel qu'à un bien petit nombre d'élus, qu'aux privilégiés de la terre, dont le principal mérite a été de naître dans un coin de l'Europe qui n'est elle-même qu'une bien petite partie de la terre, et qui n'en est pas la moins corrompue. Ainsi c'est faire du salut une affaire de géographie, ou plutôt de grammaire. Jésus-Christ ne pensait pas ainsi, lorsqu'il parut en Judée pour rappeler les Juifs aux lois éternelles de la nature, dont leurs dissensions les écartaient. Il n'eut pas l'intention de confier l'empire des consciences et de la vérité à aucun peuple, mais au ciel, à aucun homme, mais à Dieu, ni à d'autre langue qu'à celle du sentiment. Si donc les papes veulent ramener les peuples à lui, c'est de les rappeler à la nature sans violence et sans inquisition. En affaiblissant l'influence de la langue latine qu'ils ne parlent plus eux-mêmes, ils donneront plus d'empire à celle de la raison.

Qu'ils viennent au secours des peuples malheureux ; qu'ils renient ceux qui réduisent les noirs à l'esclavage, qui s'emparent des terres des pauvres Indiens, les conquérants qui font des guerres ambitieuses ; voilà une langue qui sera entendue comme celle de l'Évangile par tout l'univers, et l'univers alors se fera romain (1).

Pour réduire les dernières résistances du déiste, pour réfuter ses objections suprêmes, pour transformer son ultimatum en capitulation, il suffisait de la théologie du curé d'Eragny, d'un sourire ou d'une larme de Désirée. Le nouveau Polyeucte, à peine converti, commence à prêcher sa foi nouvelle : il le fait même avec une certaine sévérité : il a une façon très autoritaire de recommander la prière : « Beaucoup se dégoûtent de prier parce que leurs vœux ne sont pas exaucés. Une femme de qualité me racontait un jour qu'elle avait été fort pieuse dans sa jeunesse, mais qu'elle cessa de

(1) XIII, 27.

se fier à Dieu parce qu'il avait refusé à ses prières la vie d'une amie mourante. Je lui répondis : — Vous croyiez donc, Madame, que Dieu était à vos ordres (1) ? »

Sans doute Bernardin n'a pas tellement dépouillé le vieil homme qu'on ne trouve dans sa nouvelle façon de croire ses anciennes habitudes de sentir. C'est ainsi qu'il décrit la naissance d'Eve plutôt avec le charme voluptueux de Prudhon qu'avec l'austérité de Philippe de Champaigne(2). Mais, pour tout le reste, ses corrections dernières aux *Harmonies* dénotent le changement profond qui s'est produit dans son cœur. Il aime à rendre justice à l'Eglise, même sur les points où elle est le plus dénigrée par M. Homais, même sur son histoire politique au Moyen Age : « Ce n'est pas que j'attribue à l'Eglise romaine l'ancienne barbarie des nations de l'Europe. Elle s'est vue forcée souvent d'opposer la superstition à leurs brigandages, et de les gouverner par les opinions mêmes dont elles étaient infatuées. On lui aura l'éternelle obligation d'avoir sauvé de leurs fureurs une partie des ouvrages de l'antiquité, et d'avoir contribué au rétablissement des lettres et des arts en Europe, en lui conservant des modèles de bon goût(3). »

Peut-être des esprits exigeants trouveraient-ils que tous ces textes ne suffisent pas pour prouver que Bernardin, personnellement converti, nous le savons par ailleurs, a voulu manifester dans son livre sa conversion. Peut-être diraient-ils qu'on n'est réellement catholique que quand on pratique ostensiblement, quand on confesse sa foi aussi bien dans ses écrits que par ses actes. A ceux-là je répondrais que Bernardin

(1) XXI, 54. — (2) XIII, 33. — (3) CLXX, 2.

de Saint-Pierre, racontant dans ses dernières *Harmo-
nies* la mort de son fils Bernardin, n'hésite pas à dire
« qu'il accompagnait sa femme quand elle partit en
pèlerinage demander à Dieu la guérison de leur en-
fant(1). »

(1) cxvi, 57.

CONCLUSION

Je serai bref, d'autant que la vraie conclusion d'un livre, c'est l'impression que chaque lecteur garde pour son compte personnel. Pour moi, après avoir vécu de longs mois dans l'intimité de la pensée manuscrite de Bernardin de Saint-Pierre, après avoir écrit ce livre, voici l'impression dernière qui me reste de tout ce travail. Le Bernardin que j'ai vu et que j'ai essayé de rendre, ne ressemble ni à l'image fardée qu' Aimé Martin a composée, ni aux portraits plutôt sévères de la critique actuelle. Il a eu des défauts, certes : il a été dur pour les femmes qui l'aimaient ; il était grand solliciteur, trop strict sur ses intérêts financiers, très retors en affaires ; il était orgueilleux, voire même vaniteux ; il était susceptible, irritable, porté à la rancune ; mais une bonne partie de ces défauts s'expliquent par ses troubles nerveux héréditaires, et leur ensemble est amplement compensé par ses qualités, par ses vertus. Pendant de longues années de misère, il a eu le respect de sa pauvreté ; il a sauvé, sans défaillances, sa dignité, dans les circonstances les plus défavorables : il a mené une vie d'aventures, il n'a pas été un aventurier. Il a été d'une scrupuleuse probité sur les questions d'argent : il a fait des dettes, il les a toutes payées : il est resté reconnaissant à ses anciens créanciers. Le malheur l'a grandi, épuré ; il aurait pu être

méchant : il est devenu bon. Il a poussé le dévouement pour les siens jusqu'à l'héroïsme. Il a eu des amis enthousiastes : André Michel, le bon abbé, admire en lui « une âme céleste » (1). Ses amies l'ont adoré : M^{lle} Girault lui écrit : « Je regarde comme une chose absolument impossible de pouvoir vous connaître sans vous aimer et vous estimer... Il m'arrive souvent de penser à vous, et ce souvenir tourne toujours au profit de mon frère : je l'en aime davantage quand je me rappelle que c'est à lui à qui je dois votre connaissance » (2). Que peuvent valoir les calomnies ou les accusations auprès de pareils témoignages ?

Sa doctrine est souvent contestable, surtout dans sa partie scientifique. Il s'est trompé, mais de bonne foi : il a toujours cherché la vérité : il ne s'est jamais opiniâtré sciemment dans l'erreur. Il a cherché à augmenter un peu la somme du bonheur général : ses livres ont fait plutôt du bien.

Ils ont eu une influence littéraire considérable, et c'était justice, car Bernardin a été un grand écrivain. Il a été un précurseur, et non un copiste. Il me semble qu'après avoir lu les pages qui précèdent on comprend mieux la genèse des œuvres qu'il a publiées lui-même. Surtout je crois avoir prouvé ceci : l'indigeste in-quarto des œuvres posthumes qu'Aimé Martin lui a attribuées, ne doit plus peser sur sa mémoire.

En résumé, chez Bernardin de Saint-Pierre, l'homme vaut mieux que sa réputation, et l'artiste est encore supérieur à l'opinion qu'on s'en faisait jusqu'ici.

(1) CXXXIX, 14. — (2) CXXXVI, 76.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	VII
I. Les méfaits d'Aimé Martin. — II. M ^{me} Arvède Barine, M. de Lescure, M. Maury. — III. Lieutenant-colonel Largemain, M ^{lle} Lucie Achard. — IV. Ce que j'ai trouvé dans les manuscrits du Havre.	

PREMIÈRE PARTIE

Les années d'épreuves

CHAPITRE PREMIER.	1
I. La Normandie. — II. Ascendants paternels et maternels; parentés lointaines. Nervosité générale de la famille. — III. Marie Talbot. — IV. Piété, et haine de l'Eglise. Premières études. <i>Robinson</i> . — V. A la Martinique. — VI. Fin des études de Bernardin.	
CHAPITRE II.	20
I. La guerre de Sept ans. — II. L'expédition de Malte. — III. En Hollande. — IV. A Lubeck. — V. En Russie.	
CHAPITRE III.	35
I. En Pologne. — La princesse Marie. — II. Voyage à Vienne. — III. Retour à Varsovie. — La rupture.	
CHAPITRE IV.	60
En Allemagne: — I. à Breslau. — II. à Dresde. — III. à Berlin.	

CHAPITRE V.	79
Retour momentané en France.	
CHAPITRE VI.	90
A l'île de France. — I. La traversée. — II. M. l'ingénieur. — III. Mélancolie. — IV. M. et M ^{me} Poivre. — V. Le retour.	

DEUXIÈME PARTIE.

A Paris. — Les temps difficiles.

CHAPITRE VII.	121
I. Installation à Paris. — II. Les amitiés de Bernardin.	
CHAPITRE VIII.	133
Bernardin et Jean-Jacques Rousseau.	
CHAPITRE IX.	143
Le <i>Voyage à l'Île de France</i> . I. La première édition. — II. Préparation d'une seconde édition en 1790.	
CHAPITRE X.	162
I. Querelles avec les philosophes. — II. Visite à la Trappe. — III. Détresse financière en 1778.	
CHAPITRE XI.	185
La trahison de Dutailly, en 1779.	
CHAPITRE XII.	199
Relations avec la famille Necker.	

TROISIÈME PARTIE.

Le succès.

CHAPITRE XIII.	209
I. <i>L'Arcadie</i> . — II. Les <i>Études de la Nature</i> .	
CHAPITRE XIV.	230
<i>Paul et Virginie</i> .	

QUATRIÈME PARTIE.

La Révolution

CHAPITRE XV.	255
I. Bernardin révolutionnaire avant la Révolution. — II. <i>Vœux d'un solitaire</i> . — III. <i>La Chaumière indienne</i> . — IV. <i>Suite des Vœux d'un solitaire</i> . — V. A la Convention. — VI. Au Museum. — VII. Grandes dames et femmes du peuple.	
CHAPITRE XVI.	276
Premier mariage.	
CHAPITRE XVII.	292
Le théâtre de Bernardin de Saint-Pierre.	
I. Comédies aristophanesques. — II. <i>Jeanne d'Arc</i> . — III. <i>La Pierre d'Abraham</i> . — IV. <i>Empsaël et Zoraïde</i> .	
CHAPITRE XVIII.	309
A l'École normale.	
CHAPITRE XIX.	323
A l'Institut.	

CINQUIÈME PARTIE.

L'Empire.

CHAPITRE XX.	341
Second mariage.	
CHAPITRE XXI.	355
<i>L'Amazone</i> .	
CHAPITRE XXII.	370
I. Bernardin et la famille Bonaparte. — II. L'Institut et l'Académie Française. — III. Polémiques de presse.	
CHAPITRE XXIII.	386
Les véritables <i>Harmonies de la Nature</i> .	
CONCLUSION.	419

see
see

